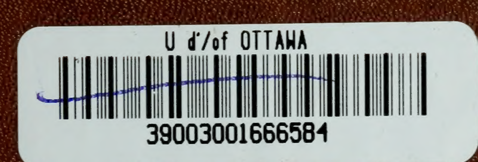
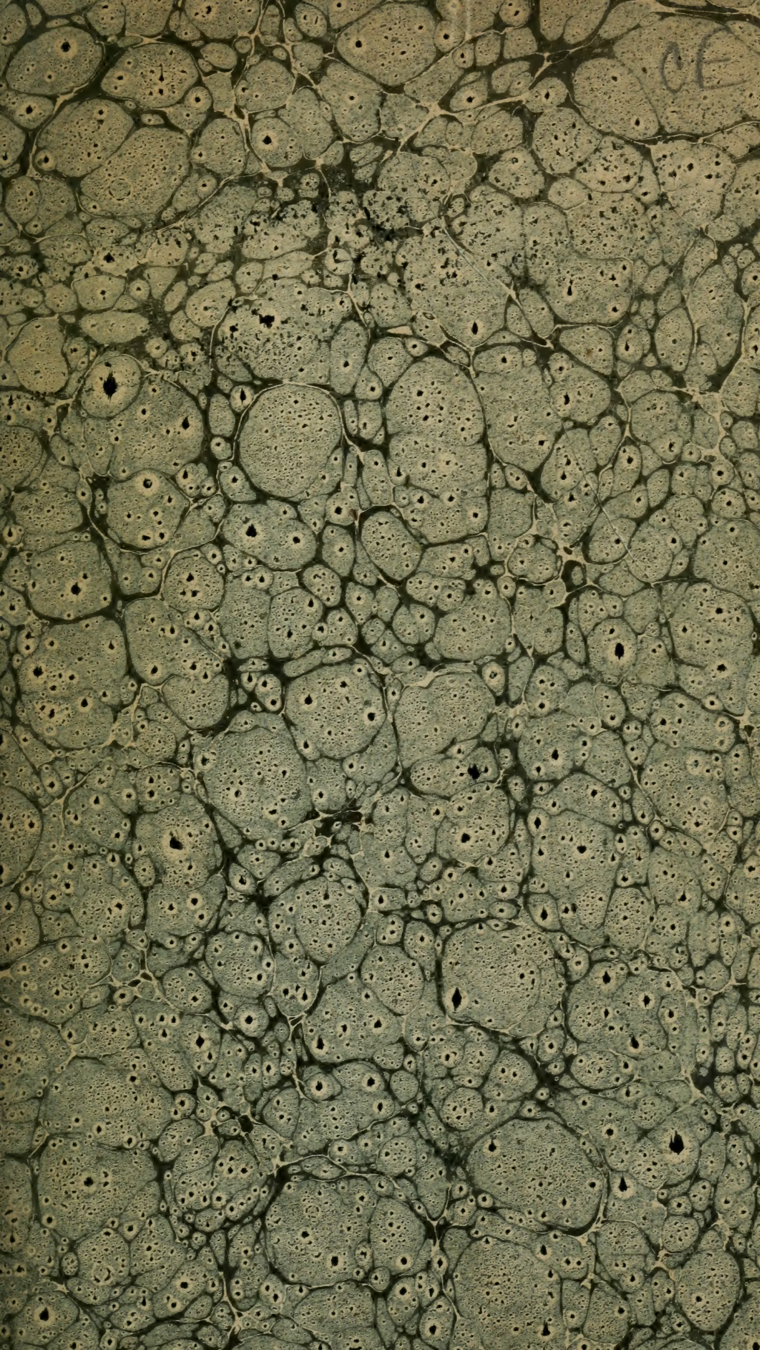

U d'/of OTTAWA
39003001666584





CATÉCHISME

DE PERSÉVÉRANCE.

NEVERS. — IMPRIMERIE DE N. DUCLOS.

CATÉCHISME

DE

PERSÉVÉRANCE,

OU

EXPOSÉ HISTORIQUE, DOGMATIQUE, MORAL ET LITURGIQUE DE LA RELIGION, DEPUIS L'ORIGINE DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS;

PAR L'ABBÉ J. GAUME,
CHANOINE DE NEVERS.

Jesus-Christus heri et hodie, ipse et in secula. Hebr. XIII, 8.
Jésus-Christ hier, aujourd'hui et dans tous les siècles.

Deus charitas est. I Joan. IV. 8.
Dieu est charité. I Joan IV, 8.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,
GAUME FRÈRES, ÉDITEURS-LIBRAIRES,
Rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, 5.

1838.



CATÉCHISME

DE PERSÉVÉRANCE.

PREMIÈRE PARTIE.

XIXe LEÇON.

GRACE. — PRIÈRE.

Résumé de ce qui précède. — Ce que c'est que la Religion. — Grace diversifiée en mille manières. — Définition de la grace. — Division. — Grace extérieure et grace intérieure. — Première et seconde grace. — Grace sacramentelle. — Grace habituelle et actuelle. — Trait historique. — Gratuité de la grace. — Grace de la prière. — Nécessité de la prière. — Ses qualités.

Résumons en quelques mots ce que nous avons dit jusqu'ici. Dieu a créé le monde pour sa gloire, c'est-à-dire pour manifester ses perfections. L'homme a été établi pour jouir de ce grand spectacle, pour adorer, aimer, remercier Dieu au nom de toutes les créatures. Comme il existe des rapports *nécessaires* de supériorité et d'infériorité, d'amour et de protection, de respect et de reconnaissance entre le fils et le père, entre la mère

et la fille, de même il en existe *nécessairement* entre Dieu, Créateur et Père, et l'homme, sa créature et son enfant. Que dis-je? les rapports entre Dieu et l'homme sont bien plus intimes, bien plus sacrés et bien plus nobles que ceux des parents et des enfants. Par un acte infini d'amour, Dieu a destiné l'homme à une fin surnaturelle, c'est-à-dire à un bonheur infini, à un bonheur au-dessus de nos pensées et des exigences de notre nature imparfaite et bornée; en un mot, à un bonheur après lequel il n'y a plus rien. Ce bonheur, c'est la vue et la possession immédiate de Dieu même dans le Ciel pendant toute l'éternité. On comprend maintenant toute la signification de ce beau mot de saint Thomas, que la grace ne détruit pas la nature mais la perfectionne[1].

Dieu, qui voulait cette noble fin, avait donné à l'homme tous les moyens d'y parvenir. L'homme devait les mettre en usage, faire ce que Dieu lui commandait, s'abstenir de ce qu'il lui défendait. A cette condition, le bonheur lui était assuré, pour lui et pour tous ses descendants. Ces admirables rapports, ou, si vous voulez, cette société entre Dieu et l'homme innocent, *c'est la Religion*. Comme on voit, cette Religion, ou cette société, qui devait conduire l'homme à un bonheur auquel il n'avait par lui-même aucun droit de prétendre, est une grande faveur, une grande aumône, une grande grace de la part de Dieu.

Or, une condition de ce divin contrat, était que

[1] Gratia non tollit naturam sed perficit.

l'homme s'abstiendrait du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. Malheureusement, l'homme osa violer cette condition fondamentale : sa société avec Dieu fut détruite. Plus d'espérance; au contraire, une condamnation à mort et des châtiments proportionnés à la grandeur de l'outrage. Dieu pouvait abandonner l'homme dans le déplorable état où il venait de se plonger, comme il avait abandonné les Anges après leur révolte. Sa justice semblait l'exiger; mais la miséricorde l'emporta. Le fils de Dieu même s'offrit à son Père pour expier le crime de l'homme. Dieu se laissa toucher. Comme on voit chaque jour dans les familles, les parents accorder le pardon et rendre leur amitié à l'enfant coupable, sur la prière de l'enfant vertueux; de même à la sollicitation de son fils, Dieu consentit à rendre à l'homme ses bonnes graces, et à rentrer en société avec lui; c'est-à-dire, à rétablir les sublimes rapports qui existaient entre eux avant le crime originel. Or, nous l'avons dit, ces rapports, c'est la Religion; la Religion, qui doit conduire au même bonheur surnaturel, immense, infini, l'homme pénitent, comme elle devait y conduire l'homme innocent.

Soit qu'on l'envisage avant le péché d'Adam, soit qu'on la considère après cette déplorable faute, la Religion est donc un bienfait, une faveur, une grace; ou, pour mieux dire, c'est la grace par excellence, puisqu'elle renferme toutes les autres. Avant la chute, la Religion était, de la part de Dieu, un acte infini d'amour; après la chute, c'est un acte infini de misé-

ricorde et de clémence. Ce bienfait, nous le devons au Verbe éternel. Voilà pourquoi Dieu s'empressa d'annoncer à nos premiers parents ce divin Médiateur de la paix, ce Lien de la société nouvelle; il voulut qu'ils connussent bien celui à qui ils étaient redevables de leur conservation et de leur salut, afin de concentrer sur lui toutes leurs espérances et l'amour de tous les cœurs.

Pour rendre évidente cette vérité fondamentale, que la Religion toute entière est un grand bienfait, une grande aumône, une grande grace, la grace par excellence, la grace diversifiée en mille manières, il suffit de se rappeler 1° que la théologie catholique définit la grace un secours ou plutôt l'ensemble des secours surnaturels que Dieu accorde gratuitement aux hommes en vue des mérites de Jésus-Christ, pour opérer leur salut; 2° qu'elle divise la grace en deux grandes espèces : les graces extérieures et les graces intérieures.

Les graces extérieures sont tous les moyens surnaturels visibles ou sensibles par lesquels Dieu nous aide à opérer notre salut. Or, c'est la Religion qui nous conduit au salut. Cette première espèce de grace renferme donc tout ce qui compose extérieurement la Religion. En effet, elle comprend, dans l'Ancien Testament, toutes les révélations, toutes les promesses, toutes les figures, toutes les prédictions du Messie ; la loi donnée sur le mont Sinaï, le décalogue, tous les sacrifices, toutes les observances, toutes les cérémonies, toutes les fêtes, tous les chants, toutes les prières du culte judaïque ; tous

les enseignements des Prophètes pour rappeler les Hébreux à la vertu ; tous les bons exemples donnés par les saints personnages de ces temps-là ; en un mot, tous les secours extérieurs qui pouvaient porter les hommes à faire le bien surnaturel, par conséquent toute la religion mosaïque. Il est donc vrai, avant la venue du Messie, toute la religion, considérée extérieurement, n'est qu'une grande grace, diversifiée en mille manières, pour conduire l'homme au bonheur surnaturel.

Il en est de même après la venue du Messie. Considérée extérieurement, la religion chrétienne, c'est-à-dire la religion développée par le Rédempteur en personne, les enseignements admirables de ce divin Sauveur, ses miracles, ses exemples, les prédications des Apôtres et de tous leurs successeurs, répandus depuis dix-huit cents ans par tout l'univers ; le symbole, le décalogue, les sacrements, les fêtes, les jeûnes, toutes les lois de l'Eglise, les exemples de cette multitude innombrable de martyrs, de vierges, de solitaires ; en un mot, tous les secours extérieurs qui, depuis la venue de Jésus-Christ, peuvent porter les hommes à faire le bien surnaturel, sont autant de graces extérieures ; par conséquent encore la religion toute entière, depuis cette heureuse époque, n'est qu'une grande grace, diversifiée en mille manières, pour conduire l'homme au bonheur surnaturel [1].

Telle est la première espèce de graces, les graces extérieures.

Venons aux graces intérieures. Cette seconde espèce

[1] *Voyez* Bergier, *art. Grace.*

de graces comprend tout ce qui touche intérieurement notre cœur ; tout ce qui éclaire intérieurement notre esprit ; tout ce qui nous dispose intérieurement au bien surnaturel et nous donne la force de l'opérer. Les bonnes pensées, les salutaires inspirations, les pieux mouvements, les saintes résolutions, les chastes désirs, sont autant de graces intérieures. Qui peut les compter ? Ah ! il serait plus facile de calculer le nombre des cheveux de notre tête.

Comme la grace extérieure, la grace intérieure se diversifie en mille manières ; elle prend tous les tons, elle revêt toutes les formes ; elle nous fait entendre toutes les voix : voix de la foi, voix de l'espérance, voix de l'amour, voix du remords, voix de la crainte, voix de la tristesse, voix de la joie, voix de la tendre mère qui supplie et qui pleure ; voix du Père irrité, qui reprend et qui menace ; voix de l'ami qui adresse de doux reproches. Nuit et jour, depuis le premier instant de notre raison jusqu'à notre dernier soupir, le Rédempteur se tient debout à la porte de notre cœur, nous répétant sans cesse, et dans toutes les langues et sur tous les tons : Mon enfant, ouvrez-moi ; donnez-moi votre cœur. Cette double espèce de grace qui est toute la religion, rend raison de la double espèce de culte qui a toujours été en usage, le culte extérieur et le culte intérieur.

Il faut en effet que Dieu se communique à l'homme extérieurement et intérieurement ; extérieurement, parce que l'homme a un corps et des sens, et qu'il faut guérir sa nature extérieure et se proportionner à ses

besoins; intérieurement, parce que l'homme a une ame, et qu'il faut porter le remède jusque-là, et le proportionner aux besoins de cette nature spirituelle. Par là nous sommes régénérés dans notre double nature spirituelle et corporelle, et l'homme nouveau devient tout en nous; jusqu'à ce que nous puissions dire dans l'éternité, lorsque le mystère de notre transformation sera pleinement accompli : ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.

Et maintenant, afin de donner une connaissance plus précise de la grace, nous répéterons avec les Théologiens catholiques, que la grace est un secours surnaturel que Dieu accorde gratuitement à l'homme en vue des mérites de Jésus-Christ, pour nous faire opérer notre salut. Nous venons de dire en quoi consiste ce secours et comme il se diversifie suivant nos besoins. Tantôt c'est une lumière, un enseignement qui éclaire notre esprit; tantôt c'est un mouvement intérieur, un exemple qui détermine notre volonté et la porte au bien.

Ces lumières, ces mouvements, ces forces, ces impressions, ces opérations intérieures de Dieu, portent plus particulièrement le nom de *graces*. En conséquence de cette notion, on distingue la *première* grace et la *seconde* grace. La première grace est celle qui de pécheurs nous rend justes, et la seconde grace est celle qui de justes nous rend encore plus justes. La grace *sacramentelle* est celle qui nous est donnée par chacun des sacrements que nous recevons. Elle produit en nous l'effet particulier que Dieu s'est proposé en instituant le sacrement qui

nous la confère. Par exemple, la grace propre du sacrement de confirmation, c'est la force qu'il communique pour confesser la foi.

Enfin, on distingue la grace *habituelle* et la grace *actuelle*. La grace habituelle se conçoit comme une qualité qui réside en nous. C'est le Rédempteur demeurant en nous, qui, par sa présence nous rend agréables à Dieu et dignes du bonheur éternel, nous communique les vertus infuses et les dons du Saint-Esprit et qui réside en nous jusqu'à ce que le péché mortel le chasse de notre cœur. Le Sauveur lui-même nous explique en ces termes ce touchant mystère : Si quelqu'un garde ma parole, nous dit-il, nous viendrons en lui et nous demeurerons chez lui. Et ailleurs : Si quelqu'un m'aime, il demeure en moi et moi en lui.

La grace actuelle est une opération passagère qui nous porte au bien. C'est le Sauveur qui éclaire notre esprit, qui meut notre volonté pour lui faire opérer une bonne œuvre, accomplir un précepte ou surmonter une tentation.

Toutes ces graces ont pour objet de nous conduire au salut : elles sont autant de semences de gloire éternelle. Voilà pourquoi on dit avec beaucoup de raison, que la moindre grace, le moindre degré de la grace sanctifiante, vaut mieux que tous les dons naturels, l'esprit, la science, les talents, la santé, les richesses, les dignités, les trônes. En effet, tous les dons naturels ne nous élèvent pas et ne sauraient, sans la grace, nous élever au bonheur surnaturel; tandis que le

moindre degré de la grace, sans tous les dons naturels, peut nous y conduire. De là, ces magnifiques et profondes paroles de saint Paul : Quand je parlerais la langue des Anges, quand j'aurais la connaissance de tous les secrets de la nature et de tous les mystères de la foi, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien, tout cela ne me sert de rien[1]. Oh ! quelle estime nous devons faire de la grace ! quelle crainte nous devons avoir de la diminuer ou de la perdre !

Aussi les Saints de tous les temps l'ont-ils préférée à tout et ont-ils souffert volontiers les plus affreux supplices plutôt que de renoncer à ce précieux trésor. Au moment où nous écrivons ces lignes, il existe de cet amour de la grace sanctifiante un exemple si édifiant, que nous aurions des reproches à nous faire si nous ne lui donnions pas toute la publicité qui dépend de nous.

Voici ce qu'écrit un missionnaire de la Chine. Durant la persécution de 1805, seize personnes, parmi lesquelles se trouvaient trois femmes, trois Tartares de la famille impériale et un mandarin, furent envoyés en exil. Tous ont soutenu généreusement le poids de la persécution et ont persévéré dans la foi. Trois autres furent condamnés à porter la cangue et eurent la croix gravée avec un fer chaud sous la plante des pieds, pour les forcer à marcher dessus. Deux sont morts depuis long-temps, en vrais Martyrs; le troisième vit encore, il porte la cangue depuis trente ans !! il se nomme Pierre TSAY, son nom est précieux à conserver, car

[1] I *Ad Cor.* c. XIII.

plus tard, j'en ai la confiance, ce sera le nom d'un Martyr. Cette seule parole « je renonce à ma Religion ! » parole qu'on s'est efforcé mille fois, et vainement, de lui arracher, suffirait pour le délivrer de l'instrument de son supplice et le rendre à la liberté; mais par la grace de Dieu, il a toujours été et il sera, nous l'espérons, inébranlable dans la foi jusqu'à son dernier soupir. Il a été placé dans une prison située à une des portes de la ville de Pekin, de manière à ce que tous les passants puissent l'apercevoir et contempler en lui un exemple de la sévérité à laquelle doivent s'attendre ceux qui seraient disposés à embrasser la foi de Jésus-Christ. Ce vénérable athlète de la Religion demeure inaccessible aux promesses et aux menaces des persécuteurs. Rien de plus édifiant que de voir le contentement qu'il éprouve dans sa cruelle position. Les ames pieuses vont souvent le visiter pour s'édifier, l'encourager et lui procurer tous les soulagements qu'il peut recevoir. Ce supplice si long et si douloureux, et la facilité avec laquelle il pourrait s'en délivrer en apostasiant, le rendent plus grand mille fois devant Dieu que s'il portait sa tête sur l'échafaud. Quelle belle couronne le Seigneur lui réserve dans le Ciel ! Ce confesseur de la foi est un véritable trésor pour notre chrétienté ; c'est un exemple qui parle fortement à la conscience de tous, qui fortifie les faibles, qui soutient les fervents et qui fait comprendre combien on est heureux de souffrir pour le nom de Jésus-Christ[1].

Il faut savoir encore, sur la grace, qu'elle est tout à

[1] *Annales de la Prop. de la Foi*, novembre 1837, *p.* 112.

fait *gratuite*. Cette vérité découle naturellement de ce que nous avons dit plus haut. En effet, c'est très-gratuitement, c'est-à-dire sans nul droit, sans nul mérite de notre part, que Dieu nous a destinés au bonheur surnaturel. Tous les moyens qu'il nous donne d'arriver à cette fin, sont donc aussi purement gratuits. Or, la grace est l'ensemble de ces moyens. Ainsi nous ne pouvons mériter la première de toutes les graces.

Il faut savoir de plus que la grace ne *détruit pas notre volonté*, que nous sommes libres, parfaitement libres de lui résister. Bien plus, loin de gêner ou de détruire notre liberté, la grace la perfectionne, la guérit et la rétablit, en nous donnant des lumières et des forces que nous n'avions pas et que nous ne pouvons avoir de nous-mêmes. Le bâton qui soutient le vieillard tremblant; le remède qui rend la santé au malade ne leur ôtent pas la liberté.

Il faut savoir encore que la grace nous est absolument *nécessaire*, que sans elle, il nous est impossible de faire la moindre action, avoir une bonne pensée, prononcer le nom de Jésus d'une manière méritoire du Ciel. Enfin, il faut savoir qu'avec la grace *nous pouvons tout* dans l'ordre du salut, c'est-à-dire accomplir tous les Commandements, résister à toutes les tentations et parvenir au bonheur éternel.

Tels sont les moyens que Notre Seigneur nous donne pour opérer notre salut. Les graces intérieures et extérieures qui composent toute la Religion, sont pour ainsi dire *sa mise* dans la société qu'il veut former avec nous.

Notre *mise* à nous, c'est notre coopération à la grace, c'est notre bonne volonté, et cette coopération à la grace, et cette bonne volonté, sont encore un don de Dieu. Cependant, voilà tout ce qu'il nous demande. Son divin fils nous l'a fait dire par ses Anges, dans le beau Cantique qu'il leur ordonna de chanter, pour annoncer sa naissance au monde : Gloire à Dieu dans les hauteurs des Cieux et sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté.

Ainsi, la Religion ou la société de l'homme avec Dieu consiste, de la part de Dieu, dans la grace; de la part de l'homme, dans la bonne volonté. Le bénéfice sera, pour Dieu, la gloire; pour l'homme, la paix sur la terre et dans l'éternité. Telles sont les conditions et les fruits de cette admirable société. Voici quelle en est la nature.

Dieu donne à l'homme la première de toutes les graces, sans même que l'homme la lui demande, c'est ce qu'on nomme la grace *prévenante*. Oui, il est vrai, Dieu nous a aimés le premier! Avec cette grace l'homme peut agir et surtout prier pour obtenir de nouvelles graces; car la prière est comme la clé de tous les trésors du Ciel. L'homme est obligé de s'en servir pour puiser dans cette riche caisse des dons divins et y prendre ce qui lui est nécessaire, afin de continuer les opérations de sa société avec Dieu.

De là, l'indispensable nécessité de la prière. Aussi, tous les peuples ont prié, même les Payens. De là, ce précepte du Sauveur : *Il faut toujours prier et ne jamais cesser*[1].

[1] *Luc.* XVIII. 1.

La prière, s'il est permis de le dire, doit être à notre ame ce que la respiration est à notre corps. L'air qui nous environne et qui est destiné à nous faire vivre, entre dans nos poumons. Quand il les a rafraîchis et fortifiés nous le repoussons; un air nouveau lui succède, à celui-ci un autre; ainsi s'entretient la vie de notre corps : de même doit s'entretenir la vie de notre ame. Par la prière nous attirons en nous la grace destinée à éclairer notre esprit, à fortifier notre volonté, en un mot à nourrir notre ame d'une nourriture surnaturelle et divine. Cette grace produit son effet; nous prions de nouveau, une autre grace succède à la première ; à celle-ci une autre encore, et notre ame continue de vivre.

Or, pour conserver la vie du corps nous avons besoin de toujours respirer; de même, pour conserver la vie de notre ame, nous avons besoin de toujours prier. On prie toujours en aimant toujours Dieu, en désirant toujours la justice, en faisant toutes ses actions dans la vue de plaire à Dieu. Vous cessez de prier, dit saint Augustin, si vous cessez d'aimer. La prière continuelle, commandée par le Sauveur et réclamée par les lois de notre société avec Dieu, est donc un désir continuel de lui plaire et de faire en tout son aimable volonté.

Sans doute, il ne nous est pas possible, dans cette vie mortelle, de penser toujours à Dieu ; mais il faut que son amour et le désir de lui plaire subsistent toujours dans notre cœur. Une comparaison rendra sensible cette vérité. Il en est de l'amour de Dieu et du désir de lui plaire, par conséquent de la prière continuelle, comme

de l'amour des choses d'ici-bas et du désir de les acquérir. Quoiqu'un avare ne pense pas toujours à amasser des richesses, cependant l'amour et le désir des richesses vit toujours dans son cœur, c'est à ce but qu'il rapporte toutes ses entreprises. De même, quoique nous ne puissions pas penser sans cesse à Dieu, le désir de lui plaire doit régner toujours dans notre cœur et être le principe de tout ce que nous faisons. L'amour de Dieu est un feu qui doit brûler continuellement dans notre cœur, comme dans l'ancienne Loi il était ordonné que le feu demeurât toujours allumé sur l'autel des holocaustes et que les Prêtres y missent du bois chaque matin, de peur qu'il ne s'éteignît.

Pour entretenir en nous ce feu divin et cette prière continuelle, il faut les ranimer souvent par des prières particulières, courtes ou longues, mais toujours ferventes. Les temps dans lesquels on doit s'appliquer plus particulièrement à la prière, sont : le matin et le soir, avant et après le repas, les jours de dimanche et de fête ; lorsqu'on est tenté ou exposé à quelque danger ; lorsqu'on doit former quelque entreprise. Il est encore très-utile de prier de temps en temps dans la journée, à l'exemple des premiers Chrétiens qui priaient très-souvent, et à l'exemple de David qui louait Dieu sept fois le jour et qui se levait même la nuit pour prier. C'est sur ce modèle que l'Église a réglé les prières qu'elle prescrit aux Ecclésiastiques, et elle souhaite que les laïques mêmes s'y conforment autant qu'ils peuvent. On voyait autrefois des rois et un grand nombre de Chré-

tiens engagés dans le monde, réciter leur office chaque jour.

Ainsi, par la prière, nous attirons Dieu en nous et nous reportons notre ame en lui, ornée des mérites produits par les graces précédentes. Ces mérites nouveaux sont un titre à des faveurs nouvelles; car celui qui profite bien des graces qu'il reçoit, acquiert en vertu des promesses de Dieu, un droit à d'autres graces. Venons aux différentes sortes de prières.

On distingue deux sortes de prières, la prière intérieure qu'on appelle aussi *mentale* et la prière extérieure qu'on appelle *vocale*. La prière intérieure est une prière qui se fait au fond du cœur sans prononcer aucune formule déterminée ; elle consiste à appliquer son esprit à de salutaires pensées et à embraser son cœur par de pieuses affections et de saintes résolutions. La prière intérieure, prise dans un sens général, est d'obligation, Dieu lui-même en prescrit l'exercice dans la Loi ancienne. *Les Commandements que je vous donne*, dit-il aux Israélites, *seront gravés dans votre cœur, vous les méditerez étant assis dans vos maisons et marchant dans le chemin, quand vous serez couchés dans votre lit et quand vous vous réveillerez*[1]. Et David, dans le premier psaume, marque comme un caractère de l'homme juste, de méditer jour et nuit la Loi du Seigneur. La prière intérieure procure de bien précieux avantages.

1° Rien de plus propre à nous faire haïr et détester le péché. Ce qui fait croupir les pécheurs dans leurs

[1] Deut. VI. 6.

mauvaises habitudes, c'est qu'ils ne rentrent point en eux-mêmes et qu'ils ne réfléchissent pas sur la misère de leur état; 2° elle contribue puissamment à nous faire croître dans l'amour de Dieu et dans toutes les vertus chrétiennes : David témoigne que dans la méditation son cœur s'était embrasé; 3° elle nous aide à résister aux tentations du démon, en fixant notre esprit sur les promesses et les menaces de Dieu, et sur les autres vérités de la Religion. De là ce mot de Gerson, devenu célèbre dans l'Église : A moins d'un miracle, il est impossible de se sauver sans la prière mentale.

Du reste, chacun peut prier mentalement. Dieu n'en aurait pas fait un précepte à son peuple, si tout le monde n'en était pas capable. Il n'y a personne qui ne pense et qui ne réfléchisse aux choses qui l'intéressent. Les esprits les plus bornés pensent sans peine à ce qu'ils aiment. Les personnes les plus simples peuvent réfléchir sur elles-mêmes et s'exciter à la pratique de la loi de Dieu. Il ne faut pour cela qu'aimer Dieu et désirer sincèrement son salut.

La seconde espèce de prière est la prière extérieure ou vocale. Elle est ainsi appelée parce qu'on la fait de bouche en prononçant des paroles déterminées, comme l'oraison dominicale, les psaumes, ou d'autres formules semblables. La prière intérieure doit accompagner la prière vocale; sans cela on ne prie pas véritablement. *Ce peuple m'honore du bout des lèvres*, dit le Seigneur, *mais son cœur est loin de moi*[1].

[1] *Matth.* xv. 8.

Nous sommes obligés de faire des prières vocales pour plusieurs raisons : 1° parce que Notre Seigneur nous l'a commandé en nous prescrivant de réciter l'oraison dominicale, et que l'Église nous en donne l'exemple, car dans tous ses offices elle emploie des prières vocales; 2° parce qu'étant composé de corps et d'ame, il faut que notre corps concoure à sa manière à glorifier et à louer Dieu; 3° parce que notre ame est tellement dépendante des sens, surtout depuis le péché, que nous avons communément besoin de prononcer ou d'entendre prononcer des paroles pour nous aider à former de bonnes pensées et à nous élever à Dieu; 4° la prière vocale est nécessaire pour édifier le prochain et pour entretenir le culte extérieur de la Religion.

Les principaux *abus* qu'il faut éviter dans les prières vocales, sont la routine, la distraction, la précipitation, le défaut de modestie.

Les principales *qualités* de la prière, sont d'abord les vertus contraires aux défauts que nous venons d'indiquer, et ensuite l'humilité, la confiance, la persévérance, et la foi au nom de Jésus-Christ.

Les *effets* de la prière, sont de nous obtenir tout ce qui nous est nécessaire pour le corps et pour l'ame. Dieu s'est engagé par serment à ne rien refuser à la prière : *Quoi que ce soit que vous demandiez avec foi dans la prière, vous l'obtiendrez. En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera*[1].

[1] *Matth.* XXI. 22. etc.

Voici *trois* obstacles qui s'opposent au succès de la prière : demander dans de mauvaises dispositions, demander de mauvaises choses, demander mal.

Tel est l'admirable moyen que Dieu a donné à l'homme pour obtenir de lui tout ce qu'il voudrait : que l'homme soit fidèle à prier, et le saint commerce de la Religion s'entretient entre lui et Dieu, et l'homme s'enrichit et Dieu est glorifié; et le Rédempteur obtient le but qu'il s'est proposé en s'incarnant et en se communiquant à l'homme.

Voilà pourquoi les premiers Chrétiens priaient beaucoup ; voilà pourquoi tous les Saints ont beaucoup prié. Imitons leur exemple ; aussi bien qu'à eux la prière nous est nécessaire.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir donné tant de graces intérieures et extérieures ; faites que nous soyons fidèles à la prière, afin d'attirer de plus en plus vos bénédictions et vos faveurs.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ferai un peu de méditation tous les jours*.

PETIT CATÉCHISME.

GRACE. — PRIÈRE.

Q. Qu'est-ce que la Religion?

R. Il existe des rapports nécessaires d'infériorité et de supériorité, d'amour et de reconnaissance entre le fils et le père, entre la fille et la mère. De même, il en existe nécessairement entre Dieu créateur et père, et l'homme sa créature et son enfant. Les rapports qui existent entre Dieu et l'homme sont encore bien plus sacrés et bien plus nobles que ceux des parents et des enfants; car Dieu a élevé l'homme à une fin surnaturelle, c'est-à-dire à une société et à un bonheur auquel il n'avait aucun droit. Cette société surnaturelle de l'homme avec Dieu c'est la Religion. La Religion est donc une grande faveur, un grand bienfait, une grande grace.

Q. Qu'est-ce que la grace?

R. La grace est un secours surnaturel que Dieu donne gratuitement aux hommes en vue des mérites de Jésus-Christ pour opérer leur salut. La grace comprend tous les secours surnaturels. Ainsi, la Religion tout entière est une grande grace.

Q. Combien distinguez-vous d'espèces de graces?

R. On distingue deux grandes espèces de graces: les graces extérieures et les graces intérieures. Les graces extérieures sont tous les secours sensibles que Dieu nous donne pour opérer notre salut. Ainsi dans l'Ancien Testament, les promesses, les figures, les pré-

dictions du Messie, la loi donnée sur le mont Sinaï, le décalogue, les sacrifices, les enseignements des Prophètes, les exemples des justes, en un mot toute la religion judaïque était une grande grace, une grace extérieure. Il en est de même de la religion chrétienne avec tous les miracles, les discours et les exemples du Sauveur, des Apôtres et des Saints.

Q. Qu'est-ce que la grace intérieure?

R. La grace intérieure c'est tout ce qui touche intérieurement notre cœur, éclaire notre esprit, fortifie notre volonté et la porte à opérer notre salut. Cette grace prend toutes les formes : tantôt c'est un remords, d'autres fois une inspiration de charité, un sentiment de foi et de confiance. Comme les graces extérieures, les graces intérieures sont innombrables.

Q. Quel est le principe de la grace?

R. Le principe de la grace c'est Notre Seigneur. La grace est purement gratuite, c'est-à-dire qu'elle nous est donnée sans aucun mérite de notre part. Cependant celui qui profite bien des graces qu'il reçoit, acquiert en vertu des promesses de Dieu, un droit à des graces nouvelles. La grace nous est absolument nécessaire ; sans elle nous ne pouvons rien faire de méritoire pour le Ciel. La grace ne gêne en rien notre liberté, au contraire elle la perfectionne.

Q. Qu'est-ce que la prière?

R. La prière est une élévation de notre ame vers Dieu pour lui exposer nos besoins et rendre gloire à ses perfections. Ainsi il existe entre Dieu et l'homme un saint

commerce. Dieu donne la grace ; l'homme, aidé de Dieu, coopère à la grace et la fait fructifier. Le bénéfice de ce commerce, c'est pour Dieu la gloire, pour l'homme le bonheur.

Q. Sommes-nous obligés de prier ?

R. Nous sommes obligés de prier et même de prier continuellement suivant ce précepte de Notre Seigneur : Il faut toujours prier et ne jamais cesser. Prier toujours, c'est avoir toujours intention de plaire à Dieu dans tout ce qu'on fait. Notre corps ne peut pas vivre sans respirer, de même notre ame sans prier.

Q. Combien y a-t-il d'espèces de prières ?

R. Il y a deux espèces de prières : la prière intérieure qu'on appelle aussi la prière *mentale*. Elle consiste à s'occuper intérieurement de Dieu et de son salut ; à réfléchir sur les vérités de la Religion, afin d'y conformer notre conduite. Tout le monde peut et doit faire cette prière intérieure. La prière extérieure ou *vocale* consiste à prononcer certaines paroles déterminées, comme l'oraison dominicale. Pour être agréable à Dieu, elle doit être accompagnée de la prière intérieure : car c'est du cœur et non pas des lèvres que vient la véritable prière. Les qualités de la prière sont l'attention, la dévotion, la modestie, la persévérance et l'union avec Jésus-Christ. La prière est toute-puissante, car Dieu a dit : Tout ce que vous demanderez avec foi par la prière vous sera donné.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir donné tant de graces intérieures et extérieures, faites que nous soyons fidèles à la prière, afin d'attirer de plus en plus vos bénédictions et vos faveurs.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ferai un peu de méditation tous les jours*.



XXe LEÇON.

ANTIQUITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Signification du mot *Religion*. — Religion chrétienne aussi ancienne que l'homme. — Paroles de Bossuet et de saint Augustin. — Sagesse e amour de Dieu dans le développement successif de la Religion.

Touchante vérité ! la Religion tout entière n'est qu'une grande grace ; ses dogmes, ses préceptes, ses sacrements, toutes les cérémonies de son culte, si belles, si variées, sont autant de ruisseaux qui apportent les eaux de cette grande source de grace à notre esprit, à notre cœur, à tous nos sens. De ce que Notre Seigneur est le principe unique de la grace, par conséquent, de ce que le salut n'a jamais été possible que par Jésus-Christ, il est évident que la Religion de Jésus-Christ est aussi ancienne que le monde, c'est-à-dire que le Christianisme est une chaîne magnifique dont le dernier anneau est entre nos mains et dont le premier se rattache au trône de l'Éternel ; mais d'abord qu'est-ce que la Religion ?

Nous avons vu qu'avant son péché, l'homme était uni à Dieu, lui obéissait comme il est juste que la créature obéisse à son Créateur, l'enfant à son père ; il était de plus destiné à un bonheur surnaturel, c'est-à-dire à voir

Dieu face à face dans le Ciel, après l'avoir contemplé, béni, aimé, admiré dans le magnifique miroir des créatures. La faute originelle a brisé cette union et privé l'homme de toutes ses nobles prérogatives. Le Verbe éternel s'est offert pour rétablir cette union, soustraire l'homme aux châtiments dus à son péché, lui rendre ses biens perdus et former ainsi une nouvelle alliance entre l'homme et Dieu.

Cette nouvelle alliance s'appelle *Religion*, c'est-à-dire second lien, lien nouveau, d'un mot latin qui veut dire *relier, lier une seconde fois*[1]. La Religion est donc ce nouveau lien qui, en vertu des mérites du Rédempteur, unit l'homme à Dieu depuis que le péché originel a rompu le premier lien, la première société qui existait entre l'un et l'autre.

Telle est la signification du mot Religion. Considérée

[1] C'est l'explication de saint Augustin. Religet ergo nos Religio uni omnipotenti Deo. *De vera Relig n.* 113. Ad unum Deum tendentes, inquam, et ei uni religantes animas nostras, unde religio dicta creditur, omni superstitione careamus. In his verbis meis ratio quæ reddita est, unde sit dicta religio, plus mihi placuit. *De Retract. lib.* 1. *c.* XIII. *n.* 9.

On peut encore donner un autre sens au mot *Religion*, en sorte qu'il convient également pour exprimer la société de l'homme avec Dieu, soit avant, soit après la chute originelle. La Religion étant une société *surnaturelle* entre l'homme et Dieu, elle est comme un *lien nouveau, un lien de plus* qui les unit; car entre Dieu créateur et père, et l'homme créature et enfant de Dieu, il existe une union *naturelle*, nécessaire. A cette union, Dieu en a *gratuitement* ajouté une autre plus parfaite, dont le but est pour l'homme le bonheur parfait, c'est-à-dire la vue immédiate de Dieu dans le Ciel. Cette nouvelle union fut réalisée au moment même de la création de l'homme; car l'homme fut créé dans un état de grace et de ustice surnaturelle. Cette union surnaturelle et gratuite est parfaitement appelée *Religion*, c'est-à-dire *lien de plus, lien nouveau, lien par excellence.*

en elle-même, *la Religion c'est la société de l'homme avec Dieu;* ou bien, *c'est l'ensemble des rapports qui existent entre l'homme et Dieu.* Ces rapports, dérivés de la nature de Dieu et de la nature de l'homme, sont fondés d'une part sur la supériorité de Dieu à l'égard de l'homme, sur sa vérité, sa sagesse, sa bonté, sa justice infinie ; de la part de l'homme, sur son infériorité à l'égard de Dieu, sur son ignorance, sur sa faiblesse, sur son indigence absolue. Ainsi, la Religion est immuable; l'homme ne peut pas plus la changer qu'il ne peut changer sa nature ou celle de Dieu : il ne peut pas plus se soustraire à la Religion qu'il ne peut faire que Dieu ne soit pas son Supérieur, son Créateur, son Père, et lui son inférieur, sa créature, son enfant. La *manifestation* de ces rapports consiste, de la part de Dieu, dans les vérités qu'il révèle, dans les devoirs qu'il impose à l'homme et qui sont les lois et les conditions de sa société avec lui ; de la part de l'homme, cette manifestation consiste dans l'accomplissement des devoirs qu'il doit remplir envers Dieu, envers lui-même et envers ses semblables. Telle est la *nature* de cette noble et nécessaire et immuable société. Ses *moyens* sont les secours ou les graces que Dieu donne à l'homme, et la coopération que l'homme, aidé de Dieu, donne à la grace. *Son but*, c'est, pour Dieu, la gloire ; pour l'homme, le bonheur, c'est-à-dire l'entière satisfaction de toutes ses facultés. *Sa sanction* sont les peines et les récompenses éternelles.

Le trait suivant explique la nature et prouve très-

bien la nécessité de la Religion. Une femme du monde qui, comme bien d'autres, ne savait pas trop ce que c'est que la Religion, et même n'en tenait pas grand compte, se plaignait vivement de sa fille devant un missionnaire. — Mais Madame, lui dit le missionnaire, est-ce qu'il y a des rapports entre une mère et sa fille, en sorte qu'une fille soit obligée de respecter sa mère et de lui obéir ? — Comment, Monsieur, est-ce que je ne suis pas sa mère? quel que soit son âge, n'est-elle pas ma fille ? n'est-ce pas de moi qu'elle tient tout ? n'est-elle pas toujours obligée de me respecter et de m'aimer ? — Mais, Madame, ces rapports de supériorité de votre part et de dépendance de la part de votre fille, ne sont peut-être que des choses de convention qui peuvent changer? — Changer ! Monsieur, mais faites donc que je ne sois pas sa mère et qu'elle ne soit pas ma fille : les droits d'une mère sont immuables parce qu'ils sont fondés sur sa qualité de mère. — Vous croyez donc bien, Madame, qu'entre vous et votre fille il y a des rapports nécessaires; que vous avez le droit de lui commander ; qu'elle est obligée de vous obéir, de vous respecter, de vous aimer ; que si elle y manque, elle est coupable; que ce n'est pas ici une affaire de convention, mais une chose immuable, sacrée, fondée sur votre titre de mère et sur sa qualité de fille ; vous le croyez bien ? — Si je le crois ! — Eh bien! madame, changez les noms, à votre place mettez Dieu, à la place de votre fille mettez-vous vous-même, et vous avez la *Religion*.

Nous avons vu plus haut qu'il n'y avait que Jésus-Christ ou un Homme-Dieu qui pût, après le péché ori-

ginel, *réunir* dans une société *surnaturelle*, le Créateur et la créature[1]. De là, il résulte évidemment qu'il ne peut y avoir qu'une seule Religion, la Religion de Jésus-Christ ; par conséquent que la Religion chrétienne est aussi ancienne que le monde.

Il est vrai, les lois de cette admirable société n'ont pas toujours été aussi clairement connues, c'est-à-dire la Religion n'a pas toujours été aussi développée qu'elle l'est aujourd'hui ; mais pour cela elle n'a pas cessé d'être toujours la même. Elle a eu pour ainsi dire ses différents âges, son enfance, depuis Adam jusqu'à Moïse ; son adolescence, depuis Moïse jusqu'à la venue du Messie ; son âge parfait, depuis la venue du Messie jusqu'à la fin des siècles. Mais pour cela, elle n'a pas cessé d'être la même Religion.

[1] Dans cet endroit comme dans l'Introduction, comme dans la leçon XXI de la première partie et ailleurs, nous prenons le plan divin tel qu'il est, non tel qu'il aurait pu être, nous raisonnons d'après l'ordre de choses que Dieu a réalisé. Or, cet ordre de choses consiste, 1° dans la création de l'homme dans un état surnaturel ; 2° dans la volonté de Dieu de réparer la chute de l'homme, et d'exiger une satisfaction parfaite du péché : ces deux choses supposées, nous disons que l'Incarnation *devait* avoir lieu. Nous savons cependant que Benoît XIV permet de soutenir l'opinion que l'Incarnation aurait eu lieu dans la supposition même de la grace conservée. Pour nous, en parlant de l'Incarnation, nous ne raisonnons pas, et nous prions de le remarquer, d'après la supposition de tel ou tel état possible, mais d'après l'état réel de l'homme, ni ne prétendons enchaîner la volonté de Dieu en lui imposant une nécessité incompatible avec sa parfaite liberté. Aussi, nous adoptons volontiers la conclusion suivante de saint Thomas :

Potuit Deus ex infinitate suæ divinæ potentiæ, alio quam Incarnationis opere humanum genus reparare ; sed ut homo faciliùs et meliùs suam consequeretur salutem, *hoc necessarium* fuit ut Verbum ejus caro fieret. 2. *p. q.* 1. *art.* 11.

Semblable à l'homme qui est d'abord enfant, ensuite adolescent, puis homme fait; et qui, en passant par ces différents âges, ne cesse pas d'être le même homme; semblable encore au soleil qui, d'abord à son aurore, puis à son lever, enfin à son midi, répand des lumières de plus en plus éclatantes, et qui n'en est pas moins toujours le même soleil : la Religion, dit Bossuet, a toujours été la même.

Placé entre les deux Testaments, Jésus-Christ a été le centre de l'un et de l'autre; Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera aux siècles des siècles. La Religion dont il est le grand objet a été sous la Loi, ensuite sous l'Évangile et elle subsistera dans toute l'éternité où Jésus-Christ, réuni à ses élus, assujettira toutes choses à son Père, et sera avec lui, loué, adoré et glorifié à jamais. Ainsi, c'est par Jésus-Christ et pour Jésus-Christ que tous les siècles ont été faits; ceux de la Loi ancienne pour disposer à ceux de la Loi de grace, jusqu'à ce que ces derniers aillent se perdre dans l'éternité de la gloire.

Il suit de là que l'Ancien et le Nouveau Testament ont tous deux le même dessein et la même suite; l'un prépare la perfection que l'autre montre à découvert, l'un pose le fondement et l'autre achève l'édifice; en un mot, l'un prédit ce que l'autre fait voir accompli.

Tous les temps sont unis; la tradition du peuple juif et celle du peuple chrétien ne font ensemble qu'une même suite de Religion, et les Écritures des deux Testaments ne font ensemble qu'un même corps et un

même livre. Notre foi est donc la foi des Prophètes. Les dogmes qui en sont l'objet non-seulement ont été figurés dans les anciennes Écritures, mais encore ces Écritures en contiennent des promesses très-expresses. C'est donc ne pas connaître le Christianisme que de le regarder comme une Religion nouvelle, dans ce sens qu'il n'a aucune racine dans les siècles antérieurs au Messie.

La Religion que nous professons a toujours subsisté, puisque dès la naissance du monde l'attente de Jésus-Christ en a toujours été l'ame. Une même lumière, dit encore le grand Bossuet, paraît partout dès l'origine du monde ; elle se lève sous les Patriarches, elle s'accroît sous Moïse et sous les Prophètes. Jésus-Christ, plus grand que les Patriarches, plus autorisé que Moïse et plus éclairé que les Prophètes, la fait briller à nos yeux dans sa plénitude. Jésus-Christ rapproche tous les temps, il est le centre auquel viennent aboutir toutes choses, la Loi, les Prophètes, l'Évangile et les Apôtres. La foi en Jésus-Christ a été la foi de tous les siècles. Dès la naissance du monde, le fidèle a dû croire en Jésus-Christ promis, comme le Chrétien doit croire en Jésus-Christ venu.

En un mot, les anciens Patriarches n'avaient point une autre religion que la nôtre, puisqu'ils s'appuyaient sur les mêmes promesses, puisqu'ils soupiraient après la venue du même Sauveur que nous avons reçu. C'étaient des hommes évangéliques avant l'Évangile, des Chrétiens en esprit avant qu'ils en portassent le nom.

Ainsi, ceux d'entre les Juifs qui reconnurent Jésus-Christ pour le Messie, ne changèrent point de religion

en devenant Chrétiens[1], ils ne firent que croire à la venue de celui qu'ils attendaient et dont la promesse avait été jusque-là l'objet de leur foi. Ce furent au contraire ceux qui le méconnurent qui changèrent alors véritablement de religion, puisqu'ils renoncèrent à la loi de Moïse qui ordonnait de le recevoir et de l'écouter, aux oracles des Prophètes qui l'avaient clairement désigné; en un mot, à l'ancienne espérance d'Israël.

Quoique les temps aient changé, dit saint Augustin, quoiqu'on ait annoncé autrefois comme futur le mystère de la Rédemption qui est maintenant prêché comme accompli, la foi n'a pas changé pour cela. Quoique avant la venue du Messie, la vraie religion ait été pratiquée sous d'autres noms et par d'autres signes que depuis sa venue, quoiqu'elle ait été alors proposée d'une manière plus voilée et qu'elle soit maintenant exposée avec plus de clarté, il n'y a cependant jamais eu qu'une seule religion qui a toujours été la même. Celle qu'on appelle aujourd'hui la *Religion chrétienne* était chez les anciens et n'a jamais cessé de subsister dans le monde, depuis le commencement du genre humain jusqu'à l'Incarnation de Jésus-Christ, qui est le temps où la vraie Religion a commencé de porter le nom de chrétienne[2].

Combien une si haute antiquité ne rend-elle pas la Religion vénérable! quel témoignage n'est-ce pas de la

[1] Comme les Protestants qui se font Catholiques ne changent point de religion, mais complètent la leur en admettant franchement les conséquences des vérités qu'ils reconnaissent.

[2] *Lib.* 1. *de Retract. c.* 13.

divinité de son origine de la voir commencer avec le monde ! Mais si, à cet égard, elle mérite tout notre respect, la perpétuité de cette Religion, c'est-à-dire sa suite continuée sans interruption durant tant de siècles, malgré tant d'obstacles survenus, ne fait-elle pas voir manifestement que Dieu la soutient ? Si, à cette première suite de la Religion avant Jésus-Christ, on joint une autre suite qui n'est en effet qu'une continuation de celle-là, je veux dire la suite de l'Église chrétienne, quelle autorité ne donne pas à la Religion une durée qui embrasse toute l'étendue des siècles ! Peut-on ne pas y voir un dessein toujours soutenu et progressivement développé, un même ordre des conseils de Dieu qui prépare, dès le commencement du monde, ce qu'il achève à la fin des temps et qui, sous divers états, mais avec une succession toujours constante, perpétue aux yeux de l'univers la sainte société où il veut être servi [1] ?

Certainement une Religion qui remonte jusqu'au premier homme et qui a traversé sans altération l'immense espace des siècles, qui rend compte de tout et sans laquelle on ne saurait rendre compte de rien, ne peut avoir pour auteur que la sagesse infinie, et pour appui que la puissance même de celui qui, tenant tout en sa main, a pu seul commencer et conduire un dessein où tous les temps sont compris.

Quelle preuve plus éclatante de cette consolante vérité, objet de toutes nos instructions ! savoir que le salut de l'homme a été depuis l'origine des temps,

[1] *Hist. abrégée de la Relig.*

l'unique pensée de Dieu, le but de tous ses conseils, la fin de ce monde et de tous les événements !

Oui, et c'est la vérité capitale sur laquelle nous ne saurions trop insister; oui, l'unique pensée de Dieu, depuis la chute originelle, fut de la réparer. Donner au monde un Rédempteur, fut le but unique de tous ses desseins jusqu'à la venue du Messie; comme depuis la venue du Messie, le but unique de tous ses desseins est de maintenir sur la terre l'œuvre de la Rédemption et d'en étendre les bienfaits à tous les peuples, à tous les individus.

En une seule parole : *sauver* tous les hommes par Jésus-Christ, voilà le dernier mot de toutes choses, l'explication de tout ce que Dieu a fait depuis le commencement du monde, et de tout ce qu'il fera jusqu'à la consommation des siècles.

Glorifier dans le Ciel avec Jésus-Christ et par Jésus-Christ tous les hommes qui auront profité de la Rédemption, tel sera le but de l'éternité.

Il est donc vrai, mille fois plus vrai que nous ne saurions le dire ou le comprendre : *Dieu est charité*. Il est donc vrai que la grande, la seule instruction qui doive résulter de tout l'exposé de la Religion, est celle-ci : *Dieu aimant les hommes ; Dieu faisant toutes choses pour témoigner son amour aux hommes en réparant le mal qu'ils se sont fait à eux-mêmes par le péché, et leur rendant avec usure tous les biens qu'ils ont perdus.*

Puisque l'unique pensée de Dieu a été de sauver l'homme, on peut demander pourquoi il n'a pas en-

voyé le Sauveur aussitôt après sa chute? Ce délai même est une preuve admirable de son amour pour nous. En effet, il fallait que l'homme fît une longue expérience de sa misère, afin qu'il sentît mieux la nécessité et le prix du remède. Il fallait que l'homme fût long-temps et profondément humilié pour être guéri de l'orgueil, principe de sa chute; il fallait que l'homme désirât plus ardemment le Messie, afin d'être mieux disposé à profiter de ses exemples et de ses leçons; il fallait enfin que l'homme connût bien que Dieu seul pouvait le sauver, puisque tous les efforts des philosophes et des sages de la terre n'avaient pu le tirer du double abîme de l'ignorance et de la corruption où il s'était précipité. Du reste, depuis l'instant de sa chute, l'homme ressentit les bienfaits de l'Incarnation future et il put en profiter.

Quant aux raisons prises du côté de Dieu pour expliquer le délai du Rédempteur, voici la principale: Dieu voulait pendant ce long intervalle de quatre mille ans, faire prédire le grand événement de la venue du Messie, avec toutes ses circonstances; lui imprimer avec tant d'éclat le sceau de la divinité, qu'il fût impossible de ne pas reconnaître en Jésus-Christ le Libérateur du genre humain.

Dans cette vue, tous les mystères du Rédempteur, toute l'économie de notre salut qui en est le fruit, ont été *promis, figurés*, *prédits*, *préparés* par une multitude d'événements et de signes, un grand nombre de siècles avant l'accomplissement, avec le degré de lumière

qui convenait à chaque âge. En cela Dieu agit comme un Père rempli de sollicitude et de tendresse.

De peur que l'homme accablé sous le poids de ses maux ne tombe dans le désespoir, il ne cesse de faire retentir aux oreilles de cet enfant chéri, de présenter à ses yeux mouillés de larmes la consolante promesse d'un Libérateur. Par là, ô mon Dieu! vous satisfaisiez encore aux besoins de votre cœur paternel. Dieu ne punit qu'à regret : or, il voyait nos parents et leur triste postérité; il voyait ces belles créatures qu'il avait tant aimées, privées de leur innocence et de leur bonheur; ces rois de l'univers, déchus et condamnés à de rudes travaux comme les plus vils esclaves, traînant vers le tombeau une longue chaîne d'infirmités et de douleurs, et son cœur paternel ne put tenir au spectacle de tant d'infortunes, quelque méritées qu'elles fussent d'ailleurs.

Et voilà qu'il multiplie les figures, les promesses, les prédictions du grand Libérateur. Courage, disait-il en quelque sorte, par chaque promesse, par chaque figure, aux générations qui venaient accomplir sur la terre leur douloureuse épreuve, vos maux finiront; je suis votre Père, vous êtes toujours mes enfants; un jour le bonheur redeviendra votre partage. Et ces figures, et ces promesses, et ces prophéties du Libérateur, il les sema, pour ainsi dire, sur les pas de l'homme exilé, comme depuis, l'Eglise a planté la Croix, souvenir touchant du Libérateur, sur les chemins, sur les places publiques, dans les déserts, au sommet des montagnes et sur le faîte des édifices, afin que l'homme, de quelque côté qu'il

portât ses regards, aperçût le signe d'espérance. C'est ainsi que Dieu n'a cessé et ne cesse encore de rappeler à l'homme tombé le Rédempteur qui le replacera sur le trône primitif.

Un autre trait non moins admirable de la bonté de Dieu pour l'homme, c'est qu'il ne lui a fait connaître que peu à peu et trait par trait le Sauveur qu'il lui réservait. La sagesse divine se proportionnait ainsi à la faiblesse humaine. Dans l'ordre de la grace comme dans l'ordre de la nature, tout se fait doucement et par degrés. Jésus-Christ est le soleil du monde spirituel. Or, le soleil ne paraît pas tout d'un coup sur l'horizon avec tout l'éclat de ses feux étincelants. Il est précédé par les douces et tendres clartés de l'aube. Viennent ensuite les rayons dorés et plus vifs de l'aurore. Cette succession graduée de lumière prépare nos yeux à soutenir l'éblouissant éclat du soleil.

Il en a été de même dans le monde spirituel. Au commencement les hommes étaient comme des personnes à leur réveil, un trop grand jour les eût offusqués[1]. Dieu ménage leurs faibles yeux; il ne laisse paraître d'abord que les tendres blancheurs de l'aube, c'est-à-dire qu'il ne donne du grand mystère de la Rédemption que les connaissances dont les hommes sont capables.

[1] Notre Seigneur lui-même, venu pour dissiper toutes les ombres, se conforme à cette loi; il ne révèle que par degrés, à ses Apôtres, les vérités dont il veut les instruire; et s'il en agit de la sorte, c'est qu'il veut se proportionner à leur faiblesse, ne les trouvant pas capables de lumières plus vives : *J'ai encore*, leur dit-il, *bien des choses à vous apprendre*, *mais vous n'êtes pas capables maintenant de les porter.* — *Joan.* XVI. 12.

Il en est ainsi depuis Adam jusqu'à Moïse; c'est la Religion sous les Patriarches, ou la loi de nature; loi simple dans ses dogmes, dans sa morale et dans son culte : c'est l'esquisse du tableau.

Vient ensuite l'éclat plus vif de l'aurore; c'est la Religion depuis Moïse jusqu'au Messie, ou la Religion sous la loi. Plus développée dans ses dogmes et dans ses préceptes, environnée d'un culte plus majestueux et plus compliqué, elle donne aux hommes une connaissance plus claire du Libérateur : c'est le croquis du tableau.

Enfin, dans la plénitude des temps, lorsque les hommes sont assez préparés pour soutenir la manifestation éclatante du grand mystère de la Rédemption, Dieu fait paraître le soleil lui-même, Notre Seigneur Jésus-Christ, environné de toute la splendeur du plus beau jour : c'est la perfection du tableau.

Que dirai-je encore, ô mon Dieu! de votre admirable sagesse? Par toutes ces préparations si bien suivies et si analogues à la faiblesse de l'homme, vous vous montrez semblable à une tendre mère qui ne donne pas d'abord à son enfant nouveau-né les aliments solides des hommes faits, mais proportionne la nourriture à l'âge et aux forces de son fils.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je commence à comprendre ce nom que vous vous donnez à vous-même : *Dieu est charité*. Oui, vous êtes charité, puisque votre unique pensée, depuis le commencement jusqu'à la fin

du monde, est de nous faire du bien. Puisque vous m'aimez tant et toujours, n'est-il pas bien juste que je vous aime jusqu'à mon dernier soupir?

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ferai souvent des oraisons jaculatoires.*

PETIT CATÉCHISME.

ANTIQUITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Q. Qu'est-ce que la Religion?

R. La Religion est la société de l'homme avec Dieu. Cette société est aussi nécessaire que celle qui existe entre un père et son fils, entre une mère et sa fille. Le mot Religion veut dire second lien, nouveau lien. La Religion est donc la nouvelle alliance que Jésus-Christ a formée entre l'homme et Dieu. Avant le péché, l'homme était uni à Dieu; le péché brisa cette union. Notre Seigneur, en s'offrant à son Père pour être notre victime, l'a rétablie. Cette nouvelle union de l'homme avec Dieu s'appelle Religion.

Q. Peut-il y avoir une autre religion que la Religion de Jésus-Christ?

R. Non, il ne peut y avoir d'autre religion que la Religion de Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ seul étant Dieu et homme tout ensemble, a pu expier le péché et

combler la distance infinie que le péché avait établie entre l'homme et Dieu. Ainsi la Religion de Jésus-Christ ou la Religion chrétienne est la seule véritable, et elle est aussi ancienne que le monde.

Q. Montrez-nous que la Religion chrétienne est aussi ancienne que le monde?

R. La Religion chrétienne est aussi ancienne que le monde, puisqu'elle remonte jusqu'au jour où Jésus-Christ s'offrit à son Père pour racheter l'homme, et qu'elle a toujours eu pour objet de sa foi et de son espérance, le même Médiateur et les mêmes récompenses.

Q. La Religion a-t-elle toujours été aussi développée qu'elle l'est aujourd'hui?

R. Non, la Religion chrétienne n'a pas toujours été aussi développée qu'elle l'est aujourd'hui. Semblable à l'homme pour qui elle est établie, elle a eu ses différents âges : son enfance depuis Adam à Moïse, son adolescence depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ, son âge parfait depuis Jésus-Christ jusqu'à la fin du monde. Pour cela elle n'a pas cessé d'être la même, comme l'homme en passant par ses différents âges, ne cesse pas d'être le même homme.

Q. Quelle différence y a-t-il entre les fidèles qui ont précédé la venue du Messie et ceux qui l'ont suivie.

R. La différence, c'est que les anciens justes croyaient en Jésus-Christ promis, tandis que nous croyons en Jésus-Christ venu. Notre foi, notre espérance, notre Religion est la même que celle des Patriarches et des Prophètes.

Q. Pourquoi Dieu a-t-il fait attendre si long-temps le Messie ?

R. Dieu a fait attendre si long-temps le Messie, 1° afin que l'homme connût par une longue expérience de ses misères le besoin qu'il avait d'un Rédempteur, et qu'il le désirât plus ardemment ; 2° afin qu'il ne pût méconnaître Jésus-Christ pour le Messie, en voyant que toutes les figures, toutes les promesses, toutes les prophéties, venaient s'accomplir et se vérifier en lui.

Q. Quel a été l'objet de toutes les pensées de Dieu depuis le péché originel ?

R. L'objet de toutes les pensées de Dieu, depuis le péché originel, a été de sauver l'homme. Avant la venue du Messie, tous ses desseins ont pour but de préparer la Rédemption, et depuis, de la maintenir et de l'étendre à tous les hommes. Le fruit que nous devons retirer de là, c'est d'aimer Dieu constamment et uniquement.

Q. Pourquoi Dieu n'a-t-il fait connaître que par degrés le mystère de la Rédemption ?

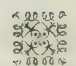
R. Dieu n'a fait connaître que par degrés le mystère de la Rédemption, pour ménager la faiblesse de l'homme. Il fallait qu'une foule de miracles le disposassent à croire le plus grand de tous.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je commence à comprendre ce nom que vous vous donnez à vous-même : *Dieu est charité*. Oui, vous êtes charité, puisque votre unique pensée, depuis le commencement du monde

jusqu'à la fin est de nous faire du bien. Puisque vous nous aimez tant et toujours, n'est-il pas bien juste que je vous aime de tout mon cœur et jusqu'à mon dernier soupir?

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ferai souvent des oraisons jaculatoires.*



XXIe LEÇON.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ.

Première promesse. — Première et deuxième figures du Messie. — Vérité des figures. — Autorité des écrivains sacrés du Nouveau Testament. — De la tradition. — Témoignage de saint Augustin, d'Eusèbe de Césarée. Conformité des figures avec Notre Seigneur. — Elles conviennent à lui et à lui seul. — Première promesse faite à Adam dans le Paradis terrestre. — Patriarches. — Leur nombre. — Leur vie. — Adam première figure du Messie. — Abel deuxième figure du Messie.

Il était décidé dans les conseils de la sagesse éternelle que le Messie ne viendra pas immédiatement après le péché originel. Cherchons dès-lors ce que Dieu devait à sa bonté pour l'homme, afin de le consoler d'une attente de quatre mille ans.

Or, on conçoit sans peine que Dieu devait 1° promettre à l'homme ce Rédempteur ; 2° lui en donner le signalement afin qu'il pût le reconnaître quand il viendrait et s'attacher à lui ; 3° préparer le monde à sa réception et à l'établissement de son règne.

Voilà aussi ce que Dieu a fait d'une manière digne de son infinie bonté et de sa profonde sagesse. Donnons une idée de ce plan divin que nous allons développer dans cette première partie du Catéchisme.

1° *Le Messie promis*. Pour fermer le cœur de l'homme au désespoir et lui faire prendre patience durant

quarante siècles, Dieu s'empresse de lui promettre un Rédempteur.

Le Roi de la création n'est pas plutôt tombé du trône, qu'une première promesse fait briller à ses yeux mouillés de larmes un rayon d'espérance : *De la femme naîtra un fils qui écrasera la tête du serpent.* Adam comprit cette mystérieuse parole, et la transmit fidèlement à ses enfants. Pendant deux mille ans, cette première promesse fut l'unique espoir du genre humain. Quoique bien vague, elle suffit pour soutenir le courage des justes d'alors et rendre leurs œuvres méritoires.

La seconde promesse détermine la première. Faite à Abraham, elle nous fixe exclusivement sur la postérité du saint Patriarche. A mesure que les siècles se déroulent et que l'homme devient capable de connaissances plus claires, les promesses se succèdent de plus en plus précises. Il est admirable de suivre cette longue chaîne de promesses divines qui, se développant mutuellement, nous conduisent de degré en degré, de la généralité des nations à un peuple particulier, de ce peuple à une de ses tribus, de cette tribu à une famille. Arrivé là, Dieu s'arrête; là finissent les promesses, mais là ne finissent pas nos incertitudes.

Il est vrai, l'homme est assuré d'avoir un Rédempteur, et que ce Rédempteur sortira de la famille dé David. Mais dans cette famille de David qui doit exister sans se confondre avec aucune autre jusqu'à la ruine de Jérusalem et de la nation, c'est-à-dire pendant l'espace de plus de mille ans, il y aura bien des enfants. Si

donc de nouvelles lumières ne viennent nous éclairer, il nous sera impossible de reconnaître parmi tant d'autres ce rejeton de David qui doit sauver le monde. Et voilà le genre humain exposé ou à repousser son Rédempteur lorsqu'il viendra lui tendre la main pour le relever de sa chute, ou à s'attacher au premier imposteur de la race de David qui se dira le Messie. La difficulté est sérieuse. Cependant rassurons-nous, Dieu l'a prévue. Il nous donnera le signalement de ce fils de David auquel le monde devra son salut.

2° *Le Messie signalé.* Il commence par ébaucher dans les figures le signalement du Libérateur. Pendant trois mille ans, c'est-à-dire depuis Adam jusqu'à Jonas, paraissent une longue suite de grands personnages qui, tous, représentent le Messie dans quelques circonstances de sa naissance, de sa mort, de sa résurrection et de son triomphe. Dieu ménage mille événements, il établit une grande variété de cérémonies et de sacrifices, qui sont comme autant de traits épars, dont la réunion compose le signalement ébauché du Désiré des nations. Parmi toutes ces figures, la plus significative, c'étaient les sacrifices. Chaque jour le sang des victimes, l'immolation perpétuelle de l'agneau, dans le Temple de Jérusalem, rappelait sans cesse au peuple juif la Victime future dont le sacrifice devait remplacer tous les autres, et auxquels il donnait d'avance tout leur mérite : figure permanente dont le peuple entier avait l'intelligence [1].

[1] Quorum quidem sacrificiorum significationem explicite majores (les plus éclairés) cognoscebant; minores autem (les moins éclairés; c'est

Toutefois, il faut en convenir, ces différents traits ne suffisent pas : l'esquisse n'est pas le portrait, et c'est le portrait qu'il nous faut. Épars çà et là, et voilés d'ombres plus ou moins épaisses, ces rayons de lumière ne forment qu'un demi-jour, et ne donnent qu'une connaissance encore vague du Libérateur futur. Aussi n'est-ce là, disons-nous, que l'ébauche de son signalement. Or, Dieu veut que ce signalement soit tellement clair, tellement caractéristique, tellement circonstancié, qu'il soit impossible à l'homme, à moins d'un aveuglement volontaire, de s'y tromper et de méconnaître son Rédempteur.

Le voici donc qui va dissiper toutes les ombres, finir tous les traits et fixer toutes les incertitudes. Pour cela, que fait-il?

Dans son infinie sagesse, il suscite les Prophètes. Associant leur intelligence à son intelligence infinie, il leur communique les secrets de l'avenir. Devant leurs yeux il place le Désiré des nations, et leur ordonne de le dépeindre avec tant de précision, que rien ne soit plus facile que de distinguer, entre tous les autres, ce fils de David qui sauvera le monde. Qu'est-ce donc que les prophéties? C'est le signalement complet du Rédempteur promis dès l'origine des temps, et figuré sous mille traits divers.

le sens que saint Thomas lui-même donne à ce mot, *art.* IV.) sub velamine illorum sacrificiorum credentes ea divinitùs esse disposita, de Christo venturo quodammodo habebant velatam cognitionem.

D. Th. 2. *q.* 2. *art.* VII.

Ce signalement à la main, nous cherchons parmi tous les enfants de David, qui ont vécu avant la ruine du second Temple dans lequel, suivant les Prophètes eux-mêmes, le Messie doit entrer, celui auquel il convient exclusivement et de tout point. Notre recherche n'est ni longue ni difficile. Semblable au navigateur qui, apercevant le rivage désiré, répète avec enthousiasme : Terre ! terre ! bientôt nous tombons à genoux, et dans les plus vifs sentiments de l'admiration, du respect et de l'amour, notre bouche proclame l'adorable nom de l'enfant de Bethléem.

3° *Le Messie préparé*. Dieu vient d'employer plus de deux cents ans à donner, par l'organe des Prophètes, le signalement complet du Messie. Le lieu de sa naissance, le temps de sa venue, tout le détail de ses actions est prédit. Que reste-t-il ? le voici : Lorsqu'un grand roi, tendrement aimé de son peuple, et impatiemment attendu, doit faire son entrée dans la capitale de son royaume, on s'empresse de lui aplanir les voies, on lui ouvre toutes les portes, on prépare tous les esprits à le recevoir.

Ainsi, le Verbe éternel, le Roi immortel des siècles, le Désiré des Nations, devant bientôt faire son entrée dans le monde, Dieu son Père lui aplanit toutes les voies, lui ouvre toutes les portes, prépare les esprits à le recevoir, et fait concourir tous les événements à l'établissement de son règne éternel. Préparation étonnante de grandeur et de majesté qui commence à être sensible à la vocation d'Abraham, mais qui

devient évidente cinq cents ans avant l'arrivée du grand Roi !

Ici nous développons le plan divin en montrant, appuyé sur les Prophètes, que tous les événements politiques antérieurs au Messie, et surtout les quatre grands empires qui, suivant Daniel, devaient précéder sa venue, concourent, chacun à sa manière, à préparer le règne de ce Désiré des nations, par qui et pour qui tout a été fait.

Si l'on considère que ces quatre grandes monarchies ne se sont élevées que dans une longue suite de siècles, qu'elles ont été préparées par cette foule d'événements, de guerres, de victoires, d'alliances, dont l'Orient et l'Occident furent le théâtre depuis la plus haute antiquité, enfin qu'elles ne se sont développées qu'en absorbant tous les autres empires, on voit clairement que ces grandes monarchies ont porté le monde entier aux pieds de Jésus-Christ : comme ces larges fleuves qui portent à l'Océan non-seulement les eaux de leur source, mais encore celles de toutes les rivières devenues leurs tributaires.

C'est ainsi que l'histoire sacrée et l'histoire profane se réunissent pour vérifier d'une manière palpable cette sublime parole que Jésus-Christ est l'héritier de toutes choses ; que tous les siècles se rapportent à lui[1], et que non-seulement la nation juive, mais encore toutes les nations du globe étaient grosses de lui[2].

[1] *Hebr.* 1. 2.

[2] Tota lex gravida erat Christo. — Saint Jérôme tient le même langage. Voici ses remarquables paroles : Toute l'économie du monde visible ou

Sur l'autorité des Prophètes, nous faisons voir que le premier des quatre grands empires prédits par Daniel, celui des Assyriens ou de Babylone, chargé de punir le peuple choisi toutes les fois qu'il tombait dans l'idolâtrie, avait pour but providentiel de forcer les Juifs à conserver intact le dépôt sacré de la promesse du Libérateur, son souvenir et son culte parfait ;

Que le second, celui des Perses, avait pour but de ménager la naissance du Messie dans la Judée, et d'opérer l'accomplissement des prophéties suivant lesquelles il devait être connu pour fils de David et entrer dans le second Temple ;

Que le troisième, celui des Grecs, avait pour but de préparer les esprits au règne du Messie et d'en faciliter l'établissement, soit en rendant vulgaire, du couchant à l'aurore, la langue grecque dans laquelle l'Évangile devrait être annoncé, soit en attirant les Juifs dans toutes les parties du monde, soit en faisant connaître universellement les livres saints par la traduction d'Alexandrie, et les mettant à l'abri des altérations judaïques ;

Enfin, que le quatrième, celui des Romains, avait pour but 1° d'aplanir toutes les voies à la prédication de l'Évangile, en renversant toutes les barrières qui séparaient encore les peuples divers, en nivelant le sol et pavant de grandes et larges routes d'un bout du

invisible, soit avant, soit depuis la création, se rapportait à l'avènement de Jésus-Christ sur la terre. La Croix de Jésus-Christ, voilà le centre auquel tout vient aboutir, le sommaire de toute l'histoire du monde. — *Comment. sur les épîtres de saint Paul.*

monde à l'autre; 2° d'accomplir la célèbre prophétie de Jacob mourant, et de mettre ainsi la dernière main à la préparation évangélique en faisant naître le Christ à Bethléem.

Admirable philosophie! qui résume en trois mots l'histoire universelle de quarante siècles : Tout pour le Christ, le Christ pour l'homme, l'homme pour Dieu. Tel est le plan que nous allons développer.

Or, nous avons vu, dans la leçon précédente, qu'en différant la venue du Messie sur la terre, Dieu voulait se ménager le temps d'annoncer, de représenter, de faire prédire en détail et dans leurs plus petites circonstances, les caractères, la naissance, la vie, les actions, la mort de ce divin Libérateur, afin que lorsqu'il viendrait, il apparût comme le terme auquel se rapportaient toutes les promesses, toutes les figures, toutes les prophéties, tous les événements antérieurs, de telle sorte qu'il fût impossible, à moins d'un aveuglement volontaire, de ne pas le reconnaître pour le Désiré des nations, pour le Messie tant de fois annoncé et si impatiemment attendu.

Nous avons vu encore que Dieu voulait nous apprendre par là que le but unique de toutes ses pensées, depuis le commencement du monde, avait été le salut de l'homme.

Entrons maintenant avec un profond respect dans le sanctuaire des conseils de Dieu, et développons cette suite non interrompue de promesses, de figures, de prophéties et de préparations qui vont nous conduire pas à pas durant le long espace de quatre mille ans, c'est-à-

dire depuis le commencement du monde jusqu'au grand événement de l'Incarnation du Verbe.

Mais d'abord, comment savons-nous que les Patriarches et les hommes extraordinaires que Dieu suscitait de loin en loin chez le peuple juif, que les sacrifices, les divers événements et mille autres circonstances de la vie de ce peuple, étaient autant de figures du Messie?

Nous le savons 1° par l'autorité des écrivains sacrés du Nouveau Testament. Outre un grand nombre de témoignages formels de Notre Seigneur lui-même et des Evangélistes qui montrent que tout l'Ancien Testament était la figure de Jésus-Christ et de l'Eglise, saint Paul dit en propres termes que tout ce qui est arrivé chez les Juifs est la figure de ce qui s'accomplit chez les Chrétiens [1].

2° Par l'autorité de la tradition. Les Saints Pères sont unanimes à regarder Jésus-Christ et l'Eglise comme le grand objet voilé sous les ombres de l'Ancien Testament. Pour eux, l'Ancien Testament est la rose en bouton, le Nouveau c'est la rose épanouie. Saint Augustin s'exprime ainsi : Tout l'Ancien Testament est caché dans le Nouveau : les Patriarches, leurs alliances, leurs paroles, leurs actions, leurs enfants, leur vie tout entière, étaient une prophétie continuelle de Jésus-Christ et de l'Eglise ; toute la nation juive, son gouvernement

[1] Hæc autem omnia in figura facta sunt nostri. 1. *Cor.* x — 1 — 6 — Hæc autem omnia in figura contingebant illis *id. id.* 11. — Comme il serait trop long de rapporter les passages des auteurs inspirés, *voyez* la Bible de Vence, préface générale sur l'Ancien Testament, *t.* I. 248.

tout entier était un grand prophète de Jésus-Christ et du royaume chrétien [1].

Ecoutons encore un des organes les plus éloquents de la tradition. Eusèbe, historien de l'Eglise, s'exprime ainsi : Toutes les prophéties, tout le corps des anciennes écritures, toutes les révolutions de l'état politique, toutes les lois, toutes les cérémonies de la première alliance, ne menaient qu'à Jésus-Christ, n'annonçaient que lui, ne figuraient que lui. Il était en Adam le père de la postérité des Saints; innocent, vierge et martyr dans Abel ; réparateur de l'univers en Noé; béni en Abraham; souverain prêtre en Melchisedech; volontairement offert dans Isaac; chef des élus en Jacob; vendu par ses frères dans Joseph ; voyageur et fugitif, puissant en œuvres et législateur dans Moïse; souffrant et abandonné dans Job ; haï et persécuté dans la plupart des Prophètes; vainqueur en David et roi des peuples; pacifique en Salomon, et consécrateur d'un nouveau temple; enseveli et ressuscitant dans Jonas. Les tables de la loi, la manne du désert, la colonne lumineuse, le serpent d'airain, étaient les symboles de ses dons et de sa gloire [2].

[1] *De Catech. rudib.* — Le saint docteur revient cent fois sur cette idée dans ses différents ouvrages; *voyez*, en particulier, les livres contre Fauste le Manichéen; *voyez*, dans la Bibliothèque choisie des Pères de l'Église, *Origène, t.* II. *p.* 54; *Tertull., id. p.* 474; *St. Chrysost., t.* XIII. 129, etc, etc.

[2] Euseb. *Démonstr. évang. lib.* IV. 174 *et suiv. Voyez* aussi Bossuet, faisant un tableau semblable dans son sermon *sur les caractères des deux alliances. t.* III. *p.* 237.

3° Par la conformité parfaite entre ces figures et Notre Seigneur. Si quelqu'un prétendait que la ressemblance qui se trouve entre les figures de Jésus-Christ et Jésus-Christ lui-même, n'est que l'effet du hasard ou d'un rapprochement arbitraire, il serait aussi peu sensé que celui qui, voyant plusieurs portraits d'un roi faits par différents peintres, et tous très-ressemblants, soutiendrait qu'aucun de ces peintres n'a eu dessein de représenter le monarque, et que tous ces portraits ne lui ressemblent que par hasard.

Mais il n'y a pas de hasard là où l'on voit un dessein, une suite, une combinaison aussi savante que bien soutenue. Or, telles sont les figures du Rédempteur.

Cette suite de figures mystérieuses qui commencent avec le monde et qui continuent sans interruption jusqu'à Jésus-Christ, est la preuve irrécusable d'un dessein suivi de la Providence. Comme les prophéties, elles se prêtent une mutuelle lumière; l'une achève ce que l'autre a commencé; et toutes réunies, elles annoncent évidemment Notre Seigneur, ses travaux pour le salut du monde, sa mort, sa résurrection, sa gloire et son Eglise.

Le Dieu de bonté consolait, encourageait ainsi les hommes dans leur malheur, en leur rappelant fréquemment et par des images sensibles, le Rédempteur qui les délivrerait de leurs maux, qui donnait déjà le mérite à leurs œuvres, et qui leur rendrait un jour tous les biens qu'ils avaient perdus. Car tous connaissaient jusqu'à un certain point la signification de ces touchantes figures, comme tous comprenaient au degré nécessaire les ora-

cles des Prophètes concernant le Messie. Les plus instruits en avaient une intelligence plus claire ; les autres les comprenaient autant qu'il était nécessaire pour avoir la foi implicite au mystère de la Rédemption, indispensable au salut[1].

C'était aussi pour nous que Dieu faisait paraître cette longue suite de figures. Il affermissait par là notre croyance en nous montrant que la religion chrétienne étend ses racines jusqu'aux temps les plus reculés, et qu'elle est l'accomplissement d'un dessein commencé à l'origine du monde, et développé successivement pendant quarante siècles. Les promesses ont le même but.

La première promesse du *Rédempteur* fut faite dans le Paradis terrestre. Les coupables pères du genre humain n'avaient pas encore entendu leur juste sentence, que déjà ils étaient assurés d'avoir un expiateur de leur crime et un réparateur de leurs maux. L'arrêt prononcé contre le démon et contre le serpent, son organe, contenait cette consolante espérance. *La femme t'écrasera la tête*, dit le Seigneur au serpent, c'est-à-dire il naîtra de la femme un fils qui détruira l'empire du mal et du Démon. Nos parents comprirent la signification de cette parole allégorique ; elle suffit pour soutenir leur courage et rendre leurs œuvres méritoires par la foi au mérite de ce Réparateur futur.

On conçoit que la venue du Messie devant être longtemps différée, Dieu devait à sa bonté pour l'homme de lui promettre un libérateur pour l'empêcher de s'a-

[1] *Voyez* saint Thomas cité plus haut. 2. *q*. 2. *art*. VII.

bandonner au désespoir. Cependant, toute consolante qu'elle est, cette première promesse est bien générale. Il est vrai, elle annonce un Sauveur; mais quand viendra-t-il? dans quel lieu, dans quel pays naîtra-t-il? quels seront ses caractères? par quel moyen sauvera-t-il l'homme? Sur tout cela, incertitude absolue. Il viendra, il sera fils d'Eve et d'Adam, héritier de leur sang, mais exempt de leur péché; voilà tout. Cette première promesse fut l'unique espoir du genre humain pendant près de deux mille ans. C'était un faible rayon du Soleil de justice qui devait un jour se lever sur le monde; les yeux affaiblis de l'homme pécheur n'auraient pu soutenir l'éclat d'un plus grand jour. Dans cette obscurité même sa foi trouvait un mérite de plus et sa faute une première expiation.

Pour empêcher que l'homme ne perdît, même un instant, le consolant souvenir de son Libérateur, Dieu s'empressa de confirmer cette première promesse, ou plutôt il la traduisit en un autre langage non moins éloquent, le langage figuratif. Adam lui-même devint la première figure de son Rédempteur : en se comprenant il put le comprendre aussi. Le père du genre humain commence cette longue suite de prophéties vivantes, qui toutes ensemble nous donnent, dans les actions des Patriarches, une parfaite peinture du Messie. Il est donc vrai, ces grands hommes n'ont pas été choisis seulement pour annoncer, par leurs paroles, les merveilles que Dieu devait opérer un jour dans la rédemption du monde, toute leur vie est encore une prophétie de ce grand événement.

Avant de dérouler aux yeux de notre foi cette longue suite de tableaux vivants, apprenons à bien connaître les Patriarches. A leur nom que de nobles et tendres souvenirs se rattachent! Qui de nous peut relire leur histoire sans se reporter aux jours heureux de sa première enfance, alors qu'une pieuse mère ouvrant sur ses genoux *la Bible en figures*, nous écoutions ses récits avec tant d'avidité et que nos yeux se mouillaient de larmes, au nom d'Isaac immolé par son père ou du petit Joseph vendu par ses frères?

Patriarche signifie père ou chef de famille : on donne ce nom aux premiers ancêtres du Sauveur; on en compte trente-quatre. Il faut distinguer trois classes de Patriarches.

1° Ceux qui ont existé avant le déluge, savoir : Adam, Seth, Enos, Caïnan, Malaléel, Jared, Enoch, Mathusalem, Lamech, Noé;

2° Ceux qui ont vécu après le déluge jusqu'à la vocation d'Abraham, savoir : Sem, Arphaxad, Salé, Héber, Phaleg, Réhu, Sarug, Nachor, Tharé, Abraham;

3° Enfin, ceux qui ont paru depuis la vocation d'Abraham jusqu'à la servitude d'Egypte, savoir : Isaac, Jacob et ses douze fils, qui furent les tiges des douze tribus du peuple d'Israël. Disons un mot de leur vie.

Les Patriarches étaient parfaitement libres, et leur famille composait un petit état, dont le père était comme le roi. Leurs richesses consistaient principalement en bestiaux. C'était ce grand nombre de troupeaux qui leur faisait tant estimer les puits et les ci-

ternes, dans un pays qui n'a point d'autres rivières que le Jourdain, et où il ne pleut que rarement. Avec toutes ces richesses ils étaient fort laborieux, toujours à la campagne, logés sous des tentes, changeant de demeure suivant la commodité des pâturages, par conséquent souvent occupés à camper et à décamper; car ils ne pouvaient faire que de petites journées avec un si grand attirail.

Cette manière de vivre a toujours passé pour la plus parfaite, comme attachant moins les hommes à la terre. Aussi elle marquait mieux l'état des Patriarches qui n'habitaient cette terre que comme voyageurs, attendant les promesses de Dieu, qui ne devaient s'accomplir qu'après leur mort. Les premières villes dont il soit parlé furent bâties par des méchants, par Caïn et par Nemrod. Les premiers, ils se sont renfermés et fortifiés, pour éviter la peine de leur crime, et en faire impunément de nouveaux : les gens de bien vivaient à découvert et sans rien craindre.

La principale occupation des Patriarches était le soin de leurs troupeaux. Quelque innocente que soit l'agriculture, la vie pastorale est plus parfaite; elle a quelque chose de plus simple et de plus noble; elle est moins pénible, elle attache moins à la terre, et toutefois elle est d'un plus grand profit. On peut juger du travail des hommes par celui des filles. Rebecca venait d'assez loin pour puiser de l'eau et s'en chargeait les épaules, et Rachel menait elle-même le troupeau de son père : leur noblesse ni leur beauté ne les rendaient point plus dé-

licates. C'est sans doute cette vie simple, laborieuse et frugale des Patriarches, qui les faisait arriver à une si grande vieillesse et mourir si doucement. Abraham et Isaac ont vécu chacun près de deux cents ans ; les autres Patriarches dont nous savons l'âge, ont au moins passé cent ans, et il n'est point fait mention qu'ils aient été malades pendant une si longue vie.

Telle fut en général l'existence des Patriarches : une grande liberté, sans autre gouvernement que celui du père qui exerçait un empire absolu dans sa famille ; une vie fort naturelle et fort commode, dans une grande abondance des choses nécessaires, et un grand mépris du superflu, dans un travail honnête, accompagné de soin et d'industrie, sans inquiétude et sans ambition [1].

Pères du Messie selon la chair, les Patriarches étaient aussi dans leurs actions ses figures et ses Prophètes. Ils nous le représentent dans ses rapports avec l'Eglise ; c'est-à-dire, la formant, l'établissant à force de peines et de fatigues ; enfin, s'immolant pour elle, et *par elle sauvant les nations*. Ce caractère distinctif se retrouve dans tous les autres personnages, aussi bien que dans tous les événements figuratifs du Désiré des nations.

Or, Adam est la première figure du Libérateur des hommes. Il convenait qu'il en fût ainsi. Voici les rapports qui existent entre ces deux tiges de l'humanité. — Adam est le père de tous les hommes selon la chair. Notre Seigneur est le père de tous les hommes suivant l'esprit : c'est le Fils de Dieu qui nous a créés et régé-

[1] *Voyez* Fleury, *Mœurs des Israélites, p.* 3. *et* 14.

nérés. — Adam est le roi de l'univers; c'est pour lui que toutes les créatures ont été faites. Notre Seigneur est le roi de l'univers; c'est par lui et pour lui que toutes les créatures ont été faites. — Adam est le Pontife de l'univers; c'est lui qui doit offrir à Dieu l'hommage de toutes les créatures. Notre Seigneur est le Pontife universel de l'univers, le Prêtre catholique du Père éternel; c'est lui qui offre à Dieu nos hommages et ceux de toutes les créatures[1]. — Adam est d'abord seul environné d'animaux qui ne peuvent être sa société. Notre Seigneur est d'abord seul sur la terre, environné d'hommes plongés dans les affections sensuelles, et semblables par leurs penchants aux plus vils animaux.

— Adam s'endort; le Seigneur lui tire une côte dont il lui forme une compagne. Notre Seigneur s'endort du sommeil de la mort sur l'arbre de la Croix. Pendant son sommeil, son côté est ouvert; de la plaie qui lui est faite sort l'Église, son épouse, figurée par le sang et l'eau. — Ève, épouse d'Adam, est son image vivante, elle sera sa société et lui donnera de nombreux enfants. L'Église, épouse de Notre Seigneur, est son image vivante; elle sera sa société et lui donnera de nombreux enfants. — Entre Adam et Ève existe une société indissoluble. Entre Notre Seigneur et l'Église existe une société qui ne finira jamais : Jésus-Christ sera avec elle tous les jours jusqu'à la consommation des siècles et pendant toute l'éternité.

— Adam pèche : il est chassé du Paradis. Notre

[1] Sacerdos patris catholicus. Tertul.

Seigneur se charge des péchés du monde, il *devient péché*[1], et il sort du Ciel. — Adam est condamné au travail, aux souffrances et à la mort. Notre Seigneur se condamne aux mêmes peines. — Adam enveloppe toute sa postérité dans son malheur. Notre Seigneur sauve tous les hommes par sa Rédemption; car, dit saint Paul, *de même que la mort est entrée dans le monde par un seul homme en qui tous ont péché, de même la vie y est rentrée par un seul homme en qui tous sont sauvés*[2].

Tels sont les principaux caractères de ressemblance que la raison et la foi nous découvrent entre les deux Adam[3].

A peine sortis du Paradis terrestre, nos premiers parents connurent par une triste expérience le mal qu'ils s'étaient fait, et le changement funeste que leur faute avait opérée dans toute la nature. Condamnés aux plus rudes travaux, mangeant leur pain à la sueur de leur front, quels besoins n'avaient-ils pas d'être consolés et encouragés par de nouvelles marques de la miséricorde divine ? Le Seigneur, toujours bon, toujours attentif, leur vint en aide.

Deux enfants leur furent donnés. L'aîné reçut le nom de Caïn, et le plus jeune celui d'Abel. Caïn s'appliqua à cultiver la terre; Abel se livra à la vie pastorale. Instruits par leur père, l'un et l'autre étaient dans

[1] II. Ad Cor. v. 21.

[2] Ad Rom. v. 12.

[3] *Voyez*, dans la Biblioth. choisie des Pères : Tertull. *t.* III. *p.* 29; saint Chrysost. *t.* XIII. *p.* 408 — 509.

l'habitude de rendre à Dieu leurs hommages par l'offrande d'une partie des biens qu'ils recevaient de lui. Un jour, Caïn lui présenta les prémices de sa récolte, et Abel lui immola les premiers nés de ses troupeaux, et la graisse de ses victimes. Mais la piété de Caïn était aussi avare que celle d'Abel était sincère et généreuse. Le Seigneur témoigna d'une manière sensible la différence qu'il faisait des deux sacrifices. Il agréa celui d'Abel ; il dédaigna au contraire celui de Caïn.

La jalousie ne sait point faire justice. Au lieu de s'en prendre à lui-même de sa disgrace, Caïn aima mieux s'en venger sur son frère innocent. Au moment où le crime fut conçu dans son cœur, il se montra sur son visage. Le Seigneur, qui voulait sauver Caïn en le rappelant à lui-même, lui fit entendre sa voix. D'où vient que vous êtes irrité ? Pourquoi votre visage a-t-il perdu sa sérénité ? Si vous faites le bien, n'en recevrez-vous pas la récompense ? Si vous faites le mal, votre péché ne provoquera-t-il pas à l'instant ma vengeance ? Mais il est encore temps de vous y soustraire : quelque violente que soit votre passion, vous pouvez y résister.

Les divines remontrances d'un maître qui cherche à prévenir les fautes de ses serviteurs, ne firent aucune impression sur l'esprit envenimé de Caïn. N'écoutant que sa jalousie sanguinaire : Allons à la campagne, dit-il à son frère. Abel y consentit volontiers. Peut-être même travaillait-il à adoucir les chagrins dont Caïn paraissait rongé. Sans lui répondre, Caïn se jette sur lui et le tue.

Aussitôt le Seigneur se fit entendre au meurtrier, avec une douceur que le fratricide ne méritait pas, et dont il profita mal; il ne lui dit d'abord que ces deux mots : Caïn, où est Abel, votre frère? Je n'en sais rien, répondit le scélérat. Suis-je donc le gardien de mon frère? Une réponse si insolente méritait un coup de foudre; mais le Seigneur qui, par ses remontrances, avait essayé d'arrêter le crime, voulait encore en ménager le repentir. Qu'avez-vous fait, Caïn, reprit-il? la voix du sang de votre frère s'élève de la terre et crie vengeance contre vous. Vous serez maudit sur la terre que vous avez forcée d'ouvrir son sein pour recevoir le sang de votre frère. Vous la cultiverez avec de grandes fatigues, et elle ne répondra ni à vos espérances ni à vos soins. Vous errerez sur sa surface comme un vagabond et un malheureux fugitif.

Le coupable, consterné de cet arrêt, s'écria avec plus de désespoir que de repentir : Mon crime est trop grand pour en espérer le pardon. Vous me condamnez à errer dans différents pays, sans pouvoir me fixer dans aucun. Quiconque me rencontrera se croira en droit de me tuer. Non, répondit le Seigneur, je veux vous laisser du temps pour expier votre crime et pour le réparer. Celui qui osera attenter à vos jours sera puni sept fois plus rigoureusement que vous.

Dieu tint parole au fratricide; et, pour le préserver de l'assassinat qu'il craignait, il imprima dans son air et dans toute sa personne, je ne sais qnoi de farouche et de terrible qui faisait craindre de l'attaquer. Caïn

avait abusé des graces prévenantes qui le détournaient du crime ; il ne profita pas mieux des ressources de salut que lui offrait la patience du Seigneur. En ce point, comme en tout le reste, modèle souvent copié par une multitude d'impénitents qui, toujours inexcusables, ne tombent dans l'abîme qu'en éloignant la main charitable qui se présente pour les soutenir, et qui n'y demeurent enfoncés que faute d'user du secours qu'on leur offre pour en sortir.

On voit dans Caïn et dans Abel ce qui doit arriver dans toute la suite des siècles, l'église de Satan s'élevant contre l'église de Jésus-Christ. Dès-lors commence cette longue persécution que les méchants feront aux justes jusqu'à la fin des siècles. Mais le châtiment de Caïn annonce aux justes que la Providence veille sur eux pour les récompenser et les venger. La conscience du premier fratricide, livrée à de continuelles frayeurs, l'engagea à bâtir la première de toutes les villes, pour y trouver un asile contre la haine et l'horreur du genre humain.

Cette histoire du premier Caïn et du premier Abel, est l'histoire anticipée d'un autre Caïn et d'un autre Abel. Quatre mille ans plus tard la seconde devait, comme la première, être écrite en lettres de sang à peu près dans les mêmes lieux, car Abel est la seconde figure du Messie.

—Abel est berger de brebis. Notre Seigneur s'appelle lui-même berger de brebis, il appelle l'Église son bercail, les Chrétiens ses ouailles. — Abel offre un sacrifice que Dieu reçoit favorablement, tandis que celui de Caïn est

rejeté. Notre Seigneur s'offre lui-même en sacrifice : ce sacrifice est reçu favorablement, et tous ceux de l'ancienne loi sont rejetés. — Abel devient en butte à la jalousie de Caïn, son frère. Notre Seigneur est en butte à la jalousie des Juifs, ses frères. — Abel est attiré dans les champs, et succombe sous les coups de son frère. Notre Seigneur est conduit hors de Jérusalem, et mis à mort par les Juifs, ses frères. — Le sang d'Abel crie vengeance contre Caïn. Le sang de Notre Seigneur crie miséricorde pour ses bourreaux. — En punition de son fratricide, Caïn est condamné à être errant et vagabond sur la terre. En punition de leur déïcide, les Juifs sont condamnés à être errants et vagabonds sur toute la terre. Depuis dix-huit cents ans le monde les voit passer sans prêtres, sans roi, sans sacrifice; n'étant nulle part, et se trouvant partout. — Caïn était un objet d'horreur et de crainte pour tous ceux qui le rencontraient. Le peuple juif est un objet d'horreur et de mépris pour tous les peuples. — Dieu mit un signe sur le front de Caïn pour empêcher qu'on ne le tuât. Un signe de réprobation a été mis sur le front du peuple juif, pour empêcher qu'on ne l'extermine; et de tous les peuples anciens il est le seul qui survive, le seul qui existe au milieu de tous les autres, sans se confondre avec aucun. — Adam est consolé de la mort d'Abel par la naissance de Seth, enfant de bénédiction, qui perpétue la race des justes. Dieu est, pour ainsi dire, consolé de la mort de Notre Seigneur par la naissance d'une multitude innombrable de Chrétiens, enfants de Dieu par adoption.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir multiplié les promesses et les figures du Messie; faites qu'elles excitent de plus en plus dans mon cœur le désir de vous connaître et de vous aimer; donnez-moi l'innocence d'Abel, son zèle pour votre gloire et sa charité pour mes frères.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je saluerai ceux qui me feront du mal et je prierai pour eux.*

PETIT CATÉCHISME.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ.

Q. Comment Dieu révélait-il le Rédempteur aux premiers hommes?

R. Dieu révélait le Rédempteur aux premiers hommes 1° par des promesses; 2° par des figures; 3° par des prophéties.

Q. Comment savons-nous que les Patriarches, les sacrifices et le peuple juif tout entier, étaient la figure du Rédempteur?

R. Nous savons que les Patriarches, les sacrifices et le peuple juif tout entier, étaient la figure du Rédempteur,

1° par l'autorité de Notre Seigneur lui-même, des Apôtres et des Evangélistes : saint Paul en particulier dit que Jésus-Christ est la fin de la loi de Moïse, et que tout ce qui arrivait aux Juifs était la figure de ce qui s'accomplit chez les Chrétiens; 2° par l'autorité des Pères de l'Eglise : saint Augustin dit que tout le peuple juif n'était qu'une grande figure du Messie ; 3° par la conformité des figures avec Notre Seigneur; car en voyant plusieurs portraits d'un roi faits par différents peintres, personne ne dit qu'aucun de ces peintres n'a eu dessein de représenter le roi, et que tous ces portraits ne lui ressemblent que par hasard.

Q. Les anciens savaient-ils que ces figures représentaient le Messie ?

R. Les anciens savaient que ces figures représentaient le Messie : les plus instruits en avaient une connaissance claire; les autres le savaient autant que cela était nécessaire à leur salut.

Q. Qui étaient les Patriarches?

R. Les Patriarches sont les premiers ancêtres du Messie. Le mot Patriarche veut dire père de famille. On compte trente-quatre Patriarches depuis la création du monde jusqu'à la servitude d'Egypte. La vie des Patriarches était simple, frugale et laborieuse; leurs richesses consistaient en troupeaux nombreux; ils habitaient sous des tentes; ils passaient souvent d'un lieu à un autre. Ce genre de vie leur rappelait et nous rappelle aussi que l'homme est un voyageur sur la terre.

Q. Quelle est la première promesse du Messie?

R. La première promesse du Messie est celle que Dieu fit á nos parents dans le Paradis terrestre : il dit au serpent que la femme lui écraserait la tête. Cette promesse annonce à l'homme qu'il aura un Rédempteur ; mais voilà tout. Les promesses suivantes expliqueront la première.

Q. Quelle fut la première figure du Messie ?

R. La première figure du Messie, c'est Adam. — Adam est le père de tous les hommes selon la chair ; Notre Seigneur est le père de tous les hommes selon l'esprit. — Adam s'endort et d'une de ses côtes Dieu lui forme une compagne avec qui il sera uni pour toujours, et qui lui donnera une grande postérité ; Notre Seigneur meurt sur la Croix ; de son côté entr'ouvert Dieu tire l'Eglise avec laquelle Notre Seigneur sera uni jusqu'à la fin des siècles, et qui lui donnera de nombreux enfants. — Adam pécheur est chassé du Paradis et est condamné au travail, aux souffrances et à la mort ; Notre Seigneur, chargé des péchés du monde, quitte le Ciel et se condamne au travail, aux souffrances et à la mort. Il sauve tous les hommes par son obéissance, comme Adam les avait tous perdus par sa désobéissance.

Q. Quelle est la seconde figure du Messie ?

R. La seconde figure du Messie, c'est Abel. — Abel offre un sacrifice qui est agréable à Dieu ; Notre Seigneur offre un sacrifice qui est infiniment plus agréable à Dieu, son Père. — Abel innocent est conduit à la campagne et mis à mort par Caïn, son frère ; Notre Seigneur, l'in-

nocence même, est conduit hors de Jérusalem et mis à mort par les Juifs, ses frères. — Le sang d'Abel crie vengeance contre Caïn qui est condamné à errer sur la terre ; le sang de Notre Seigneur crie miséricorde pour nous ; mais les Juifs sont condamnés à errer sur toute la terre, sans prêtres, sans rois, sans sacrifices.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir multiplié les promesses et les figures du Messie ; faites qu'elles excitent de plus en plus dans mon cœur le désir de vous connaître et de vous aimer ; donnez-moi l'innocence d'Abel, son zèle pour votre gloire et sa charité pour mes frères.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je saluerai ceux qui me feront du mal, et je prierai pour eux.*



XXIe LEÇON.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ.

Naissance de Seth. — Hénoch enlevé au Ciel. — Corruption du genre humain. — Noé. — Déluge. — Arc-en-ciel. — Noé, troisième figure du Messie.

Pour remplacer le juste Abel, Dieu donna à Adam un fils qui fut nommé Seth. C'est lui qui devait perpétuer sur la terre la race des enfants de Dieu. On appela *Enfants de Dieu* les hommes qui vivaient selon l'esprit de la religion, et *Enfants des hommes* ceux qui n'obéissaient qu'aux penchants dépravés de la chair et de la concupiscence: Caïn fut le père de ces derniers. Hénoch, un des descendants de Seth, se distingua surtout par sa fidélité à observer la Loi de Dieu. Pendant qu'il fut parmi les hommes, il ne cessa de les exhorter à la pénitence, leur annonçant le jugement de Dieu sur les méchants. Lorsqu'il eut passé sur la terre 365 ans, Dieu l'enleva en l'exemptant de la mort et il ne parut plus, ayant été transporté dans le Ciel d'où il doit revenir sur la terre, vers la fin du monde, pour convertir les Juifs et faire entrer les pécheurs dans la voie de la pénitence[1]. Ainsi, Dieu se conserva toujours dans la postérité de Seth, de fidèles serviteurs, et l'effet anticipé de la

[1] *Voyez* dissert. sur Hénoch, Bible de Vence, t. 1. p. 350.

Rédemption s'est fait sentir dès le commencement du monde.

Tant que la famille de Seth resta séparée de celle de Caïn, elle se conserva dans l'innocence ; mais enfin elles se rapprochèrent et s'unirent par des alliances. La cause du mal fut dès-lors ce qu'elle a toujours été depuis, le mélange des bons avec les méchants. Avec le temps, la corruption devint générale et la terre fut couverte de crimes, l'iniquité alla à un tel excès, qu'elle força pour ainsi dire Dieu, qui est la bonté même, à se repentir d'avoir créé les hommes. L'expression dont se sert l'Écriture est étonnante : *Dieu, pénétré de douleur, jusqu'au fond du cœur, dit : Je perdrai l'homme que j'ai créé.*

Mais au milieu de la dépravation générale, il se rencontra un juste qui s'était conservé dans l'innocence, ce juste était Noé, alors âgé de 480 ans. Le Seigneur l'appela et lui dit : L'homme a corrompu toutes ses voies, je me repens de l'avoir créé et je suis résolu de le détruire, et avec lui les animaux, les reptiles, les oiseaux, et toutes les créatures infectées par les crimes de la race humaine. Je détruirai le monde par le déluge. Pour vous, vous avez trouvé grace devant moi ; faites-donc une arche de bois solide et poli, partagez-la en différents logements et enduisez-la de bitume en dedans et en dehors, vous lui donnerez trois cents coudées de long, cinquante coudées de large et trente coudées de haut ; vous y ménagerez une ouverture pour servir de fenêtre, vous placerez une porte dans l'un des côtés et vous distribuerez toute la capacité du vaisseau en trois étages,

Lorsque l'arche sera finie, vous y entrerez vous et vos enfants; vous y ferez entrer avec vous des animaux de toute espèce, afin d'en repeupler la terre; vous rassemblerez dans l'arche toutes les provisions nécessaires à votre vie et à celle des animaux.

Les mesures du Seigneur étaient justes, et quand, par les plus exactes supputations, on n'en aurait pas découvert, ainsi qu'on l'a fait, la proportion et la justesse, on pourrait bien s'en rapporter à l'habileté du grand maître qui voulut être lui-même le conducteur et l'architecte de ce merveilleux édifice [1].

Noé obéit au Seigneur, et il employa cent vingt ans à la construction de l'arche. Admirons ici la patience de Dieu. Il fait construire, tout exprès, l'arche sous les yeux des hommes coupables, afin que la vue de ce bâtiment soit un avertissement continuel du châtiment dont ils sont menacés. Noé ne cesse de les rappeler à la pénitence ; mais ils ferment les oreilles à ses salutaires avis, ils se rient des terreurs qu'il veut leur inspirer. Lorsque l'arche fut finie, le Seigneur différa encore de sept jours à exercer sa justice, et il donna aux pécheurs ce dernier délai pour se reconnaître : il ne pouvait pour ainsi dire se résoudre à frapper. Nous avons vu que la prophétie d'Hénoch avait précédé celle de Noé. Ainsi, Dieu fit durer près de mille ans les avertissements et les menaces; tout fut inutile. Elle arriva enfin cette punition si long-temps annoncée, toujours méprisée et en effet aussi formidable qu'elle avait parue peu à craindre.

[1] *Voyez*, dans la Bible de Vence, la dissertation sur l'arche. t. I. 404.

L'an du monde 1656, le Seigneur fit entrer dans l'arche, Noé, sa femme, ses trois fils et leurs épouses, avec des animaux de chaque espèce pour en conserver la race. Enfin, le Seigneur, voyant dans l'arche les huit personnes dont devait sortir un monde nouveau, et le nombre des animaux destinés à réparer les ruines de l'ancien, il ferma en dehors la porte de l'arche, en sorte que l'eau ne pouvait y pénétrer; et se voyant en liberté de punir les coupables sans perdre le juste, il abandonna le monde aux effets de son indignation.

Tout à coup la mer se déborde : tous les abîmes de la terre, tous les réservoirs du Ciel sont ouverts, une pluie plus effrayante par son abondance que par sa durée, tombe continuellement pendant quarante jours et quarante nuits. La surface du globe est inondée ; et les eaux surpassent de quinze coudées les plus hautes montagnes. Rien n'échappe : hommes, bêtes, oiseaux, tout périt. L'arche seule flotte tranquillement sur les eaux qui l'élèvent vers le Ciel à mesure qu'elles croissent, conservant dans son sein les prémices d'un monde nouveau.

La terre demeura couverte des eaux du déluge pendant cent quarante jours. Alors, Dieu fit souffler un vent qui les dessécha peu à peu. Pour prendre quelque connaissance de ce qui se passait, Noé ouvrit la fenêtre de l'arche, et donna la liberté à un corbeau. L'animal carnassier ayant trouvé à vivre parmi tant de corps morts, ne revint pas; cette circonstance fit juger à Noé que les eaux étaient déjà considérablement dimi-

nuées. Sept jours après il laissa échapper une colombe, dans le même dessein qu'il avait eu en envoyant un corbeau; mais cet oiseau n'ayant point trouvé de terrain sec où reposer le pied, revint à l'arche : il se présenta à Noé, qui lui tendit la main et le reprit. Noé attendit sept autres jours, et envoya la colombe une seconde fois. La colombe revint sur le soir, apportant à son bec une branche d'olivier, dont les feuilles étaient vertes. A ce signal, Noé jugea que les eaux s'étaient tout à fait retirées. Mais il prit le parti d'avoir patience encore sept jours; et il envoya la colombe pour la troisième fois. L'oiseau ne revint plus. Il attendit néanmoins, pour sortir, les ordres du Seigneur. Ces ordres lui furent donnés le 393e jour après son entrée dans l'arche.

A peine Noé fut-il en liberté, que son premier mouvement le porta à un acte de reconnaissance. Il offrit un sacrifice au Seigneur, et le Seigneur lui promit de ne plus faire périr le monde par le déluge. Voici le signe de l'alliance que j'établis pour jamais entre vous et moi, lui dit-il : Lorsque j'aurai couvert le Ciel de nuages, mon arc paraîtra dans les nuées, et je me souviendrai, en le voyant, de la promesse que j'ai faite de ne jamais submerger le monde par une inondation générale. Ainsi toutes les fois que nous voyons l'arc-en-ciel, nous pouvons nous rassurer et croire que Dieu ne fera plus périr le genre humain par les eaux.

La mémoire du déluge s'est conservée chez toutes les nations, ainsi que celle des crimes qui l'ont attiré.

On trouve au sommet des plus hautes montagnes ainsi que dans les entrailles de la terre, même à une grande distance de la mer, une quantité prodigieuse de coquilles, de dents de poissons, de débris d'animaux marins, dont les espèces sont étrangères à nos contrées. Il est évident que ces corps viennent de la mer, et qu'ils ont été transportés dans ces pays éloignés par une inondation subite et par un mouvement violent des eaux sur toute la surface de la terre[1].

Noé est la troisième figure du Messie. — Noé signifie *Consolateur*. Jésus veut dire Sauveur. — Entre tous les hommes, Noé seul trouve grace devant Dieu. Notre Seigneur seul a trouvé grace devant Dieu son Père. — Noé est choisi pour repeupler la terre. Notre Seigneur est choisi pour peupler la terre de justes et le Ciel de saints. Noé reçoit l'ordre de construire une arche. Notre Seigneur reçoit ordre d'établir l'Église. — Pendant cent vingt années Noé travaille à la construction de l'arche, et ne cesse de prêcher la pénitence aux hommes, mais ils ne l'écoutent pas. — Notre Seigneur travaille pendant toute sa vie à construire l'Église, il prêche la pénitence par lui-même, par ses Apôtres et par leurs successeurs, mais les hommes ne l'écoutent pas. — Noé, en construisant son arche, se prépare un moyen d'échapper au naufrage universel. Notre Seigneur, en établissant son Église, a eu pour but de préparer aux hommes un moyen de salut contre le déluge de feu qui doit consumer éternellement les pécheurs. — Noé et ceux qui entrèrent dans l'arche furent

[1] *Voyez* Cuvier, *Discours sur les révolutions de la surface du globe.*

sauvés. Hors de l'Église de Jésus-Christ, point de salut pour ceux qui, la connaissant, refusent d'y entrer ou qui en sortent pour embrasser une secte étrangère. — L'arche était remplie de créatures de toute espèce. L'Église renferme dans son sein des habitants de toutes les nations. — Plus les eaux du déluge montaient, plus l'arche s'élevait vers le Ciel. Plus l'Église éprouve de tribulations, plus elle devient parfaite, plus elle s'élève à Dieu. — L'arche qui portait Noé et ses enfants était l'unique espérance du genre humain. L'Église qui possède Jésus-Christ et ses enfants, est l'unique espérance du genre humain. — Au sortir de l'arche, Noé offrit un sacrifice que le Seigneur reçut favorablement. Sur la Croix, Notre Seigneur offrit un sacrifice mille fois plus agréable à Dieu que celui de Noé. — Dieu fit alliance avec Noé. Dieu a fait, avec Notre Seigneur et par lui avec tous les hommes, une alliance qui sera éternelle. — Noé reçoit une pleine puissance sur la terre et sur tous les animaux. Notre Seigneur a reçu de Dieu son Père une pleine puissance au Ciel et sur la terre. — Par Noé, Dieu rétablit le monde qu'il avait détruit.

Dieu rétablit de même, par Notre Seigneur, le monde dans les biens que le péché lui avait ravis.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de la patience avec laquelle vous attendez les pécheurs. Je vous remercie de m'avoir attendu moi-même si long-

temps à pénitence. Je reviens à vous, recevez-moi dans votre miséricorde. Je vous remercie encore de m'avoir fait naître dans le sein de votre Église, hors laquelle il n'y a point de salut. Donnez-moi la grace de suivre et de pratiquer jusqu'à la fin tout ce qu'elle m'enseigne.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je renouvellerai chaque mois les promesses de mon baptême.*

PETIT CATÉCHISME.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. — NOÉ, TROISIÈME FIGURE DU MESSIE.

Q. Comment s'appelle le fils que Dieu donna à nos premiers parents à la place d'Abel?

R. Le fils que Dieu donna à nos premiers parents pour remplacer Abel, fut appelé Seth. C'est lui qui conserva sur la terre le culte du vrai Dieu.

Q. Comment s'appelèrent les descendants de Seth?

R. Les descendants de Seth s'appelèrent *Enfants de Dieu*, parce qu'ils vivaient suivant l'esprit de la religion; les descendants de Caïn, au contraire, furent appelés *Enfants des hommes*, parce qu'ils s'abandonnaient à tous les penchants corrompus de leur cœur.

Q. Dieu envoya-t-il quelqu'un pour rappeler les enfants des hommes à la pénitence?

R. Pour rappeler les enfants des hommes à la pénitence, Dieu envoya Hénoch. Il ne cessa de les exhorter à se convertir. Dieu l'enleva ensuite tout vivant dans le Ciel, d'où il reviendra avant la fin du monde, pour exhorter les pécheurs à se corriger.

Q. Les enfants de Dieu furent-ils toujours fidèles au Seigneur?

R. Les enfants de Dieu ne furent pas toujours fidèles au Seigneur. Ils firent alliance avec les enfants des hommes, qui les corrompirent ; car les mauvaises compagnies furent toujours le commencement du mal. La terre fut bientôt souillée de crimes.

Q. Comment Dieu punit-il les hommes?

R. Dieu punit les hommes par le déluge. La terre et les plus hautes montagnes furent couvertes d'eau pendant cent quarante jours.

Q. Tous les hommes périrent-ils par le déluge?

R. Tous les hommes ne périrent pas par le déluge ; Noé et sa famille, en tout huit personnes, furent sauvés dans l'arche avec des animaux de chaque espèce pour repeupler la terre.

Q. Qu'est-ce que l'arche?

R. L'arche était un grand vaisseau que Noé construisit par l'ordre de Dieu, et dans lequel il entra au moment du déluge. Il mit cent vingt ans à le fabriquer. Dieu voulait par là donner aux pécheurs le temps de faire pénitence.

Q. Que fit Noé en sortant de l'arche?

R. Noé, en sortant de l'arche, fit ce qu'on doit tou-

jours faire lorsqu'on a reçu quelque bienfait de Dieu; il témoigna sa reconnaissance au Seigneur, en lui offrant un sacrifice. Le Seigneur lui promit de ne plus faire périr le monde par le déluge.

Q. Noé est-il la figure de Notre Seigneur?

R. Noé est la troisième figure de Notre Seigneur.— Noé veut dire Consolateur. Jésus veut dire Sauveur.— Noé seul trouve grace devant Dieu. Notre Seigneur seul trouve grace devant son Père.— Noé bâtit une arche qui le sauve, et sa famille avec lui, du déluge universel. Notre Seigneur a bâti son Eglise pour sauver de la mort éternelle tous ceux qui voudront y entrer. — Plus les eaux montaient, plus l'arche s'élevait vers le Ciel. Plus l'Église éprouve de tribulations, plus elle s'élève à Dieu, plus elle devient parfaite. — Noé a été choisi pour être le père d'un monde nouveau. Notre Seigneur a été choisi pour peupler la terre de justes et le Ciel de saints.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de la patience avec laquelle vous attendez les pécheurs. Je vous remercie de m'avoir attendu moi-même si long-temps à pénitence. Dès aujourd'hui je me consacre tout à vous. Je vous remercie encore de m'avoir fait naître dans le sein de la véritable Église, hors de laquelle il n'y a point de salut; faites-moi la grace d'y vivre et d'y mourir saintement.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et en témoignage de cet amour, *je renouvellerai chaque mois les promesses de mon baptême.*



XXIIIe LEÇON.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ.

Diminution de la vie humaine. — Malédiction de Chanaan. — Tour de Babel. — Commencement de l'idolâtrie. — Vocation d'Abraham. — Seconde promesse du Messie. — Melchisédech, quatrième figure du Messie.

A partir du déluge, commence pour ainsi dire un nouveau monde, une nouvelle terre ; mais cette terre déjà frappée de malédiction après le péché du premier homme, perdit encore par l'effet naturel d'une si longue inondation, une partie de sa force et de sa fécondité. Jusqu'au déluge, la nature était plus forte et plus vigoureuse. Par cette immense quantité d'eaux qui la couvrirent, et par le long séjour qu'elles y firent, les sucs qu'elle renfermait furent altérés ; l'air chargé d'une humidité excessive, fortifia les principes de la corruption ; et la vie humaine qui jusque-là durait près de mille ans, se raccourcit peu à peu.

Noé transmit à ses trois fils Sem, Cham et Japhet, les saintes vérités de la religion, et particulièrement la tradition de la promesse divine du Rédempteur futur. Le saint Patriarche planta aussi la vigne qui était sans doute connue avant ce temps-là ; mais au lieu qu'aupa-

ravant on se contentait d'en manger le fruit, il découvrit l'usage qu'on pouvait faire du raisin, en exprimant la liqueur et en la conservant. Le vin fut un bienfait destiné à donner un peu de joie au cœur de l'homme, qu'attristaient la diminution de ses jours et l'affaiblissement de toute la nature. Pourquoi faut-il qu'un si grand nombre abusent de ce nouveau présent du Père céleste? Un jour, Noé ayant bu de cette liqueur dont il ne connaissait pas encore la force, il tomba dans une ivresse involontaire, et s'endormit dans sa tente. Pendant son sommeil, il se trouva par hasard découvert d'une manière indécente. Cham s'en aperçut. Sans respect comme sans pudeur, il alla aussitôt le dire à ses frères. Sem et Japhet furent plus respectueux. Ayant pris un manteau qu'ils portaient tous deux en marchant à rebours, ils le jetèrent sur le respectable vieillard. Noé, à son réveil, apprit de quelle manière Cham l'avait traité. Subitement inspiré, il lança sa malédiction, non point contre Cham, par respect pour la bénédiction que Dieu lui avait donnée au sortir de l'arche, mais contre Chanaan, fils de Cham. Que Chanaan soit maudit sur la terre, qu'il devienne l'esclave des esclaves, dit le saint Patriarche. Malédiction terrible qui se vérifia plus tard, lorsque les Chananéens furent exterminés et réduits en servitude par les Israélites, descendants de Sem. Malédiction toujours subsistante dans la race de Cham qui apprend aux enfants le respect qu'ils doivent avoir pour leurs pères.

Par un conseil admirable de la Providence, Noé

vécut encore 350 ans après le déluge. Dieu prolongea ses jours, et il voulut que ses descendants demeurassent, durant ce long intervalle, sous les yeux de leur père commun, afin d'apprendre en détail et de conserver parmi les hommes les vérités capitales de la religion et les faits anciens, dont Noé seul était instruit par lui-même.

Ses descendants étaient déjà si nombreux, qu'ils songèrent à se séparer. Mais avant cette dispersion, ils voulurent exécuter un projet qui montrait bien leur folie et leur vanité. Venez, se dirent-ils les uns aux autres, faisons une ville et une tour dont la hauteur aille jusqu'au Ciel. Ce dessein extravagant avait deux causes également vaines : l'une, d'éterniser leur nom par un édifice superbe ; l'autre, de se défendre contre Dieu même, s'il voulait encore punir le monde par un déluge. En cela ils se rendaient coupables, non-seulement de folie, mais d'incrédulité, car le Seigneur avait promis de ne jamais submerger le monde par une inondation générale. Ils se mirent aussitôt à l'œuvre. Mais au moment où ils pressaient l'ouvrage avec le plus d'ardeur, Dieu mit entre les ouvriers une telle diversité de langage, qu'ils ne s'entendirent plus les uns les autres. Ne pouvant alors ni commander ni obéir, ils furent forcés d'abandonner l'entreprise. La ville et la tour, restées imparfaites, furent appelées *Babel*, c'est-à-dire confusion, parce que Dieu y confondit le langage des hommes qui, jusque-là, parlaient tous la même langue, et les dispersa dans tous les pays du monde.

En s'éloignant les uns des autres, les enfants de Noé emportèrent avec eux le souvenir des principales vérités de la Religion qu'ils avaient apprises de leur Père commun. C'est pourquoi la connaissance de tous les grands événements, tels que la création de l'homme, son innocence, sa chute, la promesse d'un Rédempteur, le déluge, s'est conservée plus ou moins parfaite chez tous les peuples du monde. Mais tout ce qui est arrivé depuis la dispersion des hommes, quelque extraordinaire, quelque éclatant qu'il ait été, n'a pas été universellement connu; preuve manifeste que le lien de communication qui jusque-là avait subsisté entre tous les hommes, fut alors brisé.

Mais bientôt les traditions primitives furent altérées par des fables, et les hommes se livrèrent à des excès encore plus affreux que ceux qui avaient armé le bras vengeur du Tout-Puissant. En vain le monde encore humide des eaux du déluge; en vain la diminution frappante de la vie, réduite à un petit nombre d'années; en vain le bouleversement de l'univers, offraient à tous les regards les tristes monuments de la justice du Créateur, la connaissance du vrai Dieu s'effaçait de la mémoire des hommes. La corruption devint générale, et l'idolâtrie, qui est si favorable aux passions, commença à s'établir.

Aveuglement déplorable! on refusa au Tout-Puissant le tribut d'adoration que lui doit tout ce qui respire, et on prostitua à de viles créatures un encens sacrilége: l'or, l'argent, la pierre, le bois, les plus vils animaux, des statues inanimées, virent l'homme, le roi de l'uni-

vers, se prosterner devant eux, et leur adresser de timides prières. A peine trouvait-on une famille qui fût encore fidèle au Dieu d'Adam et de Noé, et il fallut que le Très-Haut, las de menacer, d'attendre et de punir, réprouvât de nouveau la race humaine, et l'abandonnât à sa perversité. Au milieu de ce déluge de crimes, que va devenir la Religion véritable? Dieu a-t-il résolu d'en priver les hommes? Non, la parole de l'Eternel est irrévocable; s'il n'eût consulté que les forfaits de nos pères, il eût sans doute anéanti cette race criminelle; mais à l'instant même où il frappe, sa miséricorde tempère les coups de sa justice; il n'oublie jamais qu'il est Père. La vue des mérites futurs de la Victime expiatrice, qu'il avait annoncée au genre humain, rappelle sa clémence. Ainsi, sans abandonner les autres peuples qui ne devaient imputer qu'à eux-mêmes leur aveuglement, Dieu résolut de se réserver un petit nombre d'adorateurs; de se choisir un peuple chargé de conserver intact le dépôt de la révélation primitive, et surtout la grande promesse du Rédempteur.

Abraham, qui descendait de Sem, fut choisi pour être la tige et le père de ce nouveau peuple, duquel devait sortir le Messie. Or, de toute éternité, Dieu avait décidé que le Messie naîtrait dans la Judée, appelée en ce temps-là le pays de Chanaan. C'est pourquoi il fit venir dans cette contrée le saint homme, dont le Messie devait naître selon la chair. Admirons comment tout, dans les conseils de Dieu, tend à réaliser dans toutes les circonstances de temps et de lieu, la grande promesse du Li-

bérateur. Abraham, destiné à être le chef du peuple choisi, et le père du Messie, habitait bien loin de la terre de Chanaan, dans un pays appelé la Chaldée. C'est de là que le Seigneur le fit venir. Quittez le pays que vous habitez, lui dit-il, venez en la terre que je vous montrerai. Je donnerai cette contrée à vos descendants, que je multiplierai comme les étoiles du Firmament et les sables de la mer. A cette promesse magnifique, Dieu en joignit une autre bien plus magnifique encore : ce fut la promesse du Messie. Je vous bénirai, lui dit le Seigneur, et toutes les nations de l'univers seront bénies en vous, c'est-à-dire en celui qui naîtra de vous, comme Dieu lui-même l'explique dans la suite.

Cette seconde promesse du Rédempteur faite à Abraham dit bien plus que la première. La première ne disait pas chez quel peuple naîtrait le Messie ; la seconde nous le dit : il naîtra dans la famille d'Abraham. Voilà toutes les autres nations mises de côté ; ce n'est plus chez elles que nous devons chercher le Messie. La première nous disait qu'il écraserait la tête du serpent ; la seconde nous explique le sens de ces paroles : elle nous dit que le Messie renversera l'empire du démon, en rappelant toutes les nations à la connaissance du vrai Dieu, dans laquelle se trouve la véritable bénédiction. Ainsi, 1° ce Germe béni promis à Ève, sera aussi le germe et le rejeton d'Abraham ; 2° cette victoire qu'il doit remporter sur le démon, consistera à rappeler les hommes à la connaissance et au culte du Créateur ; 3° ce fils d'Ève et d'Abraham renversera partout l'univers l'em-

pire du démon, en détruisant l'idolâtrie qui n'est autre chose que le règne du démon, et en rétablissant le culte du vrai Dieu. La conversion des Gentils, c'est-à-dire des Payens, est toujours marquée dans les divines Écritures comme l'œuvre distinctive du Messie.

Plein de foi à la parole de Dieu, Abraham quitta son pays, accompagné de Sara, son épouse, et de Lot, son neveu. Il arriva dans la terre de Chanaan. Ses troupeaux et ceux de Lot, son neveu, étaient si nombreux, que la contrée où ils se trouvaient alors ne pouvait les contenir. Le saint homme propose à son neveu de se séparer. Lot se retire à Sodome. Cette séparation ne refroidit point la charité d'Abraham : il en donna bientôt une preuve éclatante. Le roi de Sodome, et quatre rois ses alliés, sont battus par un prince dont ils avaient été tributaires. Lot est fait prisonnier. Abraham l'apprend; à la tête de trois cent dix-huit de ses plus braves serviteurs, et plein de confiance dans le Dieu qui le protége, le Patriarche fond, avec cette poignée de guerriers, sur les troupes victorieuses, les met en fuite, recouvre le butin, délivre son neveu et tous les compagnons de sa captivité. Transporté de reconnaissance, le roi de Sodome vient au-devant de son libérateur, et le conjure d'agréer toutes les richesses enlevées aux ennemis pour prix de son bienfait. Abraham n'en voulut rien prendre. Seulement il donna la dîme des dépouilles à Melchisedech, roi de Salem, Prêtre du Seigneur, qui bénit Abraham, après avoir offert du pain et du vin.

Dans la personne de ce Roi-Pontife, Abraham ho-

norait le Messie futur, que ce Grand-Prêtre représentait; car c'est de ce Messie qu'il est écrit : Vous êtes Prêtre pour toute l'éternité, selon l'ordre de Melchisedech.

Melchisedech est la quatrième figure du Messie. En effet, Melchisedech signifie Roi de justice. Notre Seigneur est la justice même. Melchisedech est Roi et Pontife tout ensemble. Notre Seigneur est Roi et Pontife tout ensemble. Melchisedech est Prêtre du Très-Haut. Notre Seigneur est le Prêtre par excellence. — Melchisedech apparaît seul. On ne trouve ni son père, ni sa mère, ni sa généalogie, ni son prédécesseur, ni son successeur, dans le sacerdoce. Notre Seigneur n'a point de père sur la terre, ni de mère dans le Ciel, ni prédécesseur, ni successeur dans le sacerdoce : les Prêtres ne sont que ses ministres.—Melchisedech bénit Abraham. Notre Seigneur bénit l'Église, représentée par Abraham. — Melchisedech offre en sacrifice du pain et du vin. Notre Seigneur s'offre tous les jours en sacrifice sous les apparences du pain et du vin.

Cette figure ajoute de nouveaux traits au portrait de Notre Seigneur. Les précédentes nous représentent le Messie 1° comme le Père d'un monde nouveau; 2° comme un juste souffrant et persécuté; 3° comme sauvant le monde du déluge. Ici il nous est représenté comme Prêtre éternel, offrant le pain et le vin en sacrifice. Les figures suivantes viendront successivement ajouter de nouveaux traits au tableau du Messie; car il en est de ces prophéties vivantes, comme des promesses et des prédictions, elles vont continuellement se développant.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de n'avoir pas abandonné les hommes après le déluge, et de leur avoir conservé, malgré tant d'ingratitude, le bienfait de la Religion. Je vous remercie d'avoir choisi un peuple particulier pour conserver le souvenir de la grande promesse du Libérateur. Préservez-moi de l'orgueil; donnez-moi, pour mes parents, le respect de Sem et de Japhet, et envers vous, la foi d'Abraham et la piété de Melchisedech.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je respecterai en tout mes père et mère.*

PETIT CATÉCHISME.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. — DEUXIÈME PROMESSE ET QUATRIÈME FIGURE DU MESSIE.

Q. Qu'arriva-t-il après le déluge?

R. Après le déluge, la vie des hommes diminua peu à peu. Le long séjour des eaux sur la terre affaiblit la vertu des plantes, corrompit l'air, et fit perdre à la nature sa vigueur primitive.

Q. Quels furent les fils de Noé?

R. Les fils de Noé furent Sem, Cham et Japhet; c'est d'eux que sont venus tous les peuples de la terre

Q. Furent-ils tous trois bénis de leur père ?

R. Cham ayant manqué de respect à Noé, le saint Patriarche le maudit dans la personne de Chanaan, et cette malédiction eut son effet. Cet exemple terrible est bien propre à nous inspirer un grand respect pour nos parents.

Q. Que firent les descendants de Noé avant de se séparer ?

R. Avant de se séparer, les descendants de Noé voulurent bâtir une ville et une tour dont le sommet s'élèverait jusqu'au Ciel. Leur dessein était d'immortaliser leur nom et de se mettre à l'abri d'un nouveau déluge, dans le cas où Dieu voudrait de nouveau inonder la terre.

Ce dessein était mauvais pour deux raisons : la première, parce que c'était une pensée de vanité ; la seconde, parce que c'était un sentiment d'incrédulité qui l'inspirait. L'entreprise fut commencée, mais Dieu confondit le langage des hommes, en sorte que ne pouvant plus se comprendre, ils furent obligés de renoncer à l'ouvrage. C'est pour cela que cette tour est appelée *Babel*, qui veut dire confusion.

Q. Que devinrent les hommes après la confusion des langues ?

R. Ils se séparèrent par grandes familles; et s'éloignant peu à peu, ils finirent par peupler toute la terre. Ils emportèrent avec eux la connaissance des principales vérités de la Religion et le souvenir des grands événements arrivés avant le déluge. De là vient qu'on en

trouve des traditions chez tous les peuples du monde.

Q. Les peuples conservèrent-ils long-temps la connaissance de la vraie Religion?

R. Les peuples ne conservèrent pas long-temps la connaissance de la vraie Religion. Aveuglés par leurs passions, ils méconnurent le vrai Dieu, et à sa place ils adorèrent les créatures : c'est ainsi que commença l'idolâtrie.

Q. Que fit le Seigneur pour conserver sur la terre la vraie Religion, et surtout le souvenir de la grande promesse du Rédempteur?

R. Pour conserver la vraie religion et surtout le souvenir de la grande promesse du Rédempteur, Dieu se choisit un peuple particulier, à qui il en confia le dépôt : ce fut le peuple Juif. Le père de ce peuple choisi fut Abraham, descendant de Sem et fils de Tharé.

Q. Que Dieu lui promit-il?

R. Dieu promit à Abraham que toutes les nations seraient bénies en celui qui sortiraitde lui, c'est-à-dire que Dieu lui promit que de lui naîtrait le Messie. Cette seconde promesse écarte donc tous les autres peuples, et nous apprend que c'est désormais dans la postérité d'Abraham qu'il faudra chercher le Libérateur.

Q. Quelle fut la quatrième figure du Messie?

R. La quatrième figure du Messie fut Melchisedech. — Melchisedech veut dire Roi de justice. Notre Seigneur est la justice même. — Melchisedech est Prêtre du Très-Haut. Notre Seigneur est le Prêtre par excellence. — Melchisedech bénit Abraham. — Notre

Seigneur bénit l'Église représentée par Abraham. — Melchisedech offre en sacrifice du pain et du vin. Notre Seigneur s'offre en sacrifice sous les apparences du pain et du vin. Ainsi cette figure nous dit de plus que les précédentes, que le Messie sera Prêtre éternel, et qu'il offrira le pain et le vin en sacrifice.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir conservé la vraie Religion sur la terre, malgré l'ingratitude des hommes. Donnez-moi, pour mes parents, le respect de Sem et de Japhet, et envers vous la foi d'Abraham et la piété de Melchisedech.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je respecterai en toutes choses mes père et mère.*



XXIVe LEÇON.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ.

Visite des Anges. — Naissance d'Isaac promise. — Entretien d'Abraham avec le Seigneur. — Ruine de Sodome. — Sacrifice d'Abraham. — Isaac, cinquième figure du Messie.

Il ne manquait à Abraham que des enfants qui pussent être les héritiers de ses grands biens et plus encore de ses vertus. Dieu lui apparut donc de nouveau, et après avoir contracté avec lui une alliance plus étroite, en lui prescrivant pour lui et pour toute sa postérité la loi de la circoncision, il lui déclara clairement que bientôt Sara, son épouse, lui donnerait un fils qu'il comblerait de ses faveurs, et qui serait l'héritier de toutes ses promesses. Voici comment la chose arriva.

Un jour qu'Abraham était assis à la porte de sa tente, vers l'heure de midi, il vit venir trois jeunes hommes qu'il jugea être des voyageurs. C'était le Seigneur qui lui apparaissait sous la figure de trois Anges, symbole de la Sainte-Trinité. La charité est inquiète, et l'apparence du besoin suffit pour exciter sa tendresse Abraham se lève à l'instant; il quitte sa tente, et s'avance à la rencontre des trois voyageurs. Il se courbe jusqu'à terre. Qui que vous soyez, leur dit-il, ne me donnez pas le chagrin de

passer si près de chez moi sans daigner vous arrêter un moment et recevoir les bons offices de votre serviteur. Je vais vous faire apporter de l'eau pour vous laver les pieds. Reposez-vous à l'ombre de ces arbres; vous mangerez un morceau avec moi, et vous continuerez ensuite votre route. Les voyageurs acceptent. Après avoir reçu cette généreuse hospitalité, un d'entre eux dit à Abraham : Dans un an, à dater d'aujourd'hui, je reviendrai vous voir, et alors Sara, votre épouse, aura mis au monde un fils. A parler humainement, la promesse du voyageur était hors de toute vraisemblance. Sara était fort âgée, et Abraham avait alors 99 ans. Cependant le saint Patriarche n'hésita point et n'eut pas la moindre défiance.

C'est ainsi que Dieu préparait les hommes à croire un jour l'enfantement d'une vierge, en rendant féconde une femme nonagénaire et stérile ; c'est ainsi qu'il disposait de loin l'esprit humain à croire le mystère de la Sainte-Trinité, en montrant dans cette apparition à Abraham une image de ce mystère. Trois Anges se présentent au saint Patriarche, et l'Écriture leur donne, au nombre singulier, le grand nom de Dieu, le nom incommunicable de *Jehovah*. Abraham qui en voit trois, n'en adore qu'un seul, ne parle que comme à un seul. Ce grand mystère, qui depuis a été découvert dans l'Evangile, n'était montré dans l'Ancien Testament que sous des voiles, et ne pouvait être vu que par ceux qui avaient dès-lors l'esprit du Christianisme.

Cependant les trois voyageurs prirent congé de leur hôte. Abraham voulut les accompagner et les conduire

par honneur durant une partie du chemin. Ce nouveau trait de charité lui valut une nouvelle faveur, dans laquelle le Seigneur, son Dieu, s'ouvrant à lui avec une familiarité incroyable, lui fit confidence de ses desseins les plus cachés. On marchait de compagnie sur la route de Sodome, lorsque le Seigneur, sous la figure d'un des trois Anges, dit à Abraham : La clameur des péchés de Sodome et de Gomorrhe s'est fait entendre jusqu'à moi, et me demande vengeance. Je vais voir si la mesure est comblée et s'il est temps de frapper.

Abraham s'approcha respectueusement de lui, tant la charité et le zèle donnent quelquefois de courage, et il lui dit : Mais, quoi! Seigneur, voudriez-vous confondre dans la même punition l'innocent et le coupable? Si une de ces villes criminelles renferme cinquante justes mêlés dans la foule des pécheurs, les ferez-vous périr tous ensemble, ou plutôt ne pardonnerez-vous pas à la multitude des pécheurs en faveur des cinquante justes? La candeur et la simplicité d'une prière si touchante gagnèrent le cœur de Dieu. Si Sodome offre à mes yeux cinquante justes, lui dit le Seigneur, je ne détruirai point la ville. et les cinquante justes obtiendront la grace de tous les criminels. — Puisque j'ai commencé à vous parler, reprit Abraham, moi qui ne suis que cendre et poussière, j'ajouterai encore un mot : S'il y avait quarante-cinq justes, voudriez-vous perdre une ville dont quarante-cinq de vos serviteurs solliciteraient le pardon? — Je ne veux pas vous affliger, répondit le Seigneur; je pardonnerai à tous en faveur de quarante-cinq. — Mais, mon Dieu, con-

tinua Abraham, si par malheur il ne s'en trouvait que quarante, que feriez-vous? Je pardonnerais encore, dit le Seigneur.

Abraham en avait déjà beaucoup fait, mais l'innocence qui fait les amis de Dieu leur donne des droits que les autres hommes ne connaissent pas. Ainsi, Abraham, qui d'abord ne faisait ses conditions avec Dieu que de cinq en cinq, passa ensuite jusqu'à dix, et retranchant tout à coup ce nombre de celui de quarante : Je vous en prie, Seigneur, lui dit-il, ne vous fâchez pas si je parle encore : S'il n'y en avait que trente? — Je ne frapperais pas, répondit le Seigneur.—Puisque j'en ai tant fait, reprit le saint Patriarche, j'irai encore un peu en avant : S'il y en avait vingt? — Ces vingt me désarmeraient, répondit le Seigneur. — Je vous en conjure, Seigneur, ajouta Abraham, ne vous fâchez pas si je parle encore une fois : S'il y en avait dix, que feriez-vous? — A la considération de ces dix justes, je pardonnerais.

Là finit cet admirable entretien qui nous révèle tout à la fois et l'infinie bonté de Dieu, qui ne punit qu'à regret, et la puissance de la prière et de l'intercession des Saints. Les dix justes ne se trouvèrent point, et cinq villes entières furent consumées par le feu du Ciel. A la place on voit aujourd'hui un lac immonde appelé la mer Morte. Lot et sa famille furent seuls sauvés de ce désastre, encore la femme de Lot s'étant retournée pour regarder l'embrasement, fut-elle changée en une statue de sel, qu'on voyait encore du temps des Apôtres.

Cependant Abraham retourna dans sa tente ; et à l'é-

poque marquée par le Seigneur, Isaac naquit. Abraham n'avait plus rien à désirer. Mais Dieu voulut mettre la foi de son serviteur à une dernière et terrible épreuve. Non content d'avoir promis à Abraham que le Rédempteur du monde sortirait de sa race, il voulut encore lui mettre sous les yeux une image de la manière dont se ferait cette Rédemption. Au milieu de la nuit, il se fit entendre au saint Patriarche : Abraham ! Abraham ! Me voici lui répondit le vénérable vieillard. Prenez, lui dit le Seigneur, prenez ce fils unique qui vous est si cher, Isaac, et allez me l'offrir en holocauste sur une montagne que je vous montrerai.

A cet ordre si capable de révolter la nature, Abraham ne répond que par une prompte obéissance. Durant trois jours, il dispose tout pour ce grand sacrifice, il part avec ce cher fils pour accomplir l'ordre du Seigneur. Après trois jours de marche, il arrive au pied de la montagne du sacrifice : cette montagne c'était le Calvaire. Demeurez-là, mes enfants, dit-il à ses domestiques, mon fils et moi nous allons monter sur la hauteur pour offrir un sacrifice au Seigneur. Il ne parut pas dans l'air du saint Patriarche un instant d'altération. Avec la même tranquillité, il charge son fils du bois préparé pour l'holocauste ; il s'arme de l'épée qui devait percer le cœur d'Isaac, et il prend le feu destiné à consumer cette chère victime.

Le père et le fils allaient ainsi de compagnie, occupés de pensées bien différentes, mais tous deux, d'un air content et d'un pas assuré, lorsque Dieu qui ménageait à

son serviteur tous les degrés du mérite, permit une de ces petites aventures qui, n'étant comptées presque pour rien dans les grandes épreuves, mettent souvent à bout la tendresse la mieux préparée, si elle n'est soutenue de tout l'héroïsme du courage. Mon père, dit Isaac, avec une aimable simplicité? — Que voulez-vous, mon fils, reprit Abraham? — Je vois entre vos mains, continua Isaac, le feu de l'holocauste, et je porte moi-même le bois; mais où est la victime? — Mon fils, répondit Abraham, sans qu'un seul mot échappé le trahît : Le Seigneur y pourvoira. Isaac n'en demanda pas davantage.

Arrivé au-dessus de la montagne, Abraham dresse l'autel, arrange le bois, prépare le glaive; il fallait enfin s'expliquer. Un coup d'œil, un signe, un soupir, suffirent pour montrer à Isaac la victime : il la reconnaît sans s'étonner. Il adore la volonté de Dieu, monte sur le bûcher, et s'y laisse attacher de la main de son père. Abraham, toujours plein de foi et d'obéissance, saisit le glaive, lève le bras sur la tête de la victime, et est prêt à porter le coup. Le temps des épreuves était fini; celui des récompenses allait commencer. Arrêtez, Abraham! dit l'Ange du Seigneur, c'est assez; je connais maintenant votre foi. Parce que vous avez obéi à ma voix, je vous bénirai; je multiplierai votre race; elle triomphera de ses ennemis, et tous les peuples de la terre seront bénis en celui qui sortira de vous. En même temps Abraham se retourne et voit un bélier arrêté par les cornes dans un buisson voisin, il le prend

et l'immole à la place de son fils. O Jésus couronné d'épines ! je vous reconnais bien là.

Ce sacrifice d'Isaac est une vive image du sacrifice futur de Jésus-Christ. La figure et la vérité se ressemblent si fort, qu'on ne peut voir l'une sans se souvenir de l'autre. Aussi, Isaac est-il la cinquième figure du Messie. — Isaac est le fils bien-aimé de son père. Notre Seigneur est le fils bien-aimé de Dieu le Père. C'est en Jésus-Christ que le Père a mis toutes ses complaisances. — Isaac, innocent, est condamné à mourir. Notre Seigneur, l'innocence même, est condamné à mourir. — C'est Abraham, père d'Isaac, qui doit exécuter la sentence. C'est Dieu le Père qui exécute lui-même, par la main des Juifs, la sentence de mort contre son fils. — Isaac, chargé du bois qui doit le consumer, monte sur la montagne du Calvaire. Notre Seigneur, chargé du bois de la Croix, gravit cette même montagne du Calvaire. — Isaac se laisse attacher sur le bûcher, et présente doucement sa gorge au glaive qui doit l'immoler. Notre Seigneur se laisse attacher à la Croix, et, comme un tendre agneau, se laisse immoler. — Isaac n'est pas mis à mort, parce qu'il n'était qu'une figure. Notre Seigneur, qui était la réalité, est vraiment mis à mort. — Isaac descend de la montagne plein de vie et comblé de bénédictions : une nombreuse postérité lui est assurée. Notre Seigneur sort du tombeau plein de vie, comblé de gloire ; et, en récompense de son obéissance, il reçoit en héritage toutes les nations.

Cette figure ajoute deux choses aux précédentes : elle

nous dit 1° en quel lieu le Sauveur sera immolé ; 2° qu'il mourra par l'ordre de son Père. Ainsi, le grand portrait du Rédempteur se forme peu à peu. Ces deux scènes si touchantes et si semblables, le sacrifice d'Isaac et le sacrifice de Notre Seigneur, n'ont-elles pas un rapport manifeste entre elles? Peut-on douter, en les lisant, que la première n'ait été ordonnée pour préparer à la seconde ? Peut-on se refuser à cette vérité frappante que l'Ancien Testament n'est que la prédiction du Nouveau ? La prédiction est sans doute voilée d'abord ; mais le voile se lève peu à peu, et laisse voir ensuite l'objet à découvert, quand le temps de la manifestation est arrivée.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie des graces que vous avez accordées à votre fidèle serviteur Abraham, en récompense de sa foi et de sa charité. Accordez-moi la charité envers le prochain, la confiance dans la prière, et une obéissance aveugle à vos adorables volontés.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je m'abandonnerai entièrement aux dispositions de la Providence.*

PETIT CATÉCHISME.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. — ISAAC, CINQUIÈME FIGURE DU MESSIE.

Q. Quelle promesse Dieu fit-il à Abraham après la délivrance de Lot ?

R. Après la délivrance de Lot, Dieu promit un fils à Abraham.

Q. Quel fut le signe de l'alliance que Dieu fit avec Abraham ?

R. Le signe de l'alliance que Dieu fit avec Abraham, fut la cérémonie de la circoncision.

Q. Dans quelle circonstance Dieu renouvela-t-il à Abraham la promesse d'un fils ?

R. Dieu renouvela au saint Patriarche la promesse d'un fils après qu'il eut donné l'hospitalité à trois Anges, sous la figure de trois voyageurs. C'est un grand exemple qui nous apprend à exercer avec empressement l'hospitalité et la charité envers le prochain.

Q. Que nous apprend l'entretien d'Abraham avec le Seigneur, sous la figure de ces trois Anges ?

R. L'entretien d'Abraham avec le Seigneur nous montre 1° avec quelle confiance et quelle sainte familiarité Dieu nous permet de lui parler dans la prière ; 2° que les prières et les mérites de quelques justes peuvent sauver bien des coupables. En considération de dix justes, Dieu aurait pardonné à cinq villes entières.

Q. Personne ne fut-il sauvé de l'embrasement de Sodome ?

R. Lot, sa femme et ses deux filles, furent seuls sauvés de l'embrasement de Sodome. Mais l'épouse de Lot, en punition de sa curiosité, fut changée en une statue de sel, qu'on voyait encore du temps des Apôtres.

Q. Quel ordre Dieu donna-t-il à Abraham ?

R. Plusieurs années après l'embrasement de Sodome, Dieu ordonna à Abraham d'immoler Isaac.

Q. Comment Abraham obéit-il à l'ordre de Dieu ?

R. Abraham obéit à l'ordre de Dieu promptement et sans murmurer. Il conduisit lui-même son fils sur la montagne que Dieu lui avait indiquée ; il attacha Isaac sur le bûcher, et il allait frapper cette chère victime, lorsque Dieu, content de son obéissance, lui dit de l'épargner.

Q. Que représente le sacrifice d'Isaac ?

R. Le sacrifice d'Isaac représente celui de Notre Seigneur. — Isaac est le fils bien-aimé de son père. Notre Seigneur est l'objet de toutes les complaisances de Dieu le Père. — Isaac, innocent, est condamné à mourir. Notre Seigneur, l'innocence même, est condamné à mourir. — C'est le père d'Isaac qui doit l'immoler. — C'est Dieu le Père qui, par la main des Juifs, immole lui-même Notre Seigneur. — Isaac porte lui-même le bois qui doit le consumer. Notre Seigneur porte lui-même le bois de la Croix sur laquelle il doit mourir. — Isaac se laisse attacher, sans murmurer, sur le bûcher. Notre Seigneur, comme un tendre agneau, se laisse élever en Croix. — C'est sur le Calvaire qu'Isaac offre son sacrifice. C'est aussi sur le Calvaire que



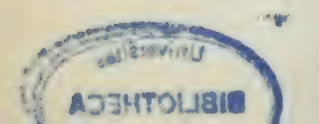
Notre Seigneur offre son sacrifice. — Isaac est béni de Dieu, en récompense de son obéissance. Notre Seigneur, en récompense de son obéissance, est béni de Dieu, et reçoit en héritage toutes les nations de la terre.

PRIÈRE.

Mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie des faveurs que vous avez accordées à vos fidèles serviteurs Abraham et Isaac. Accordez-moi la charité envers le prochain, la confiance dans la prière, et une obéissance aveugle à vos admirables volontés.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je m'abandonnerai entièrement aux dispositions de la Providence.*





XXVe LEÇON.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ.

Mariage d'Isaac. — Mort d'Abraham. — Sa sépulture. — Troisième promesse du Messie faite à Isaac. — Naissance de Jacob et d'Esaü. — Esaü vend son droit d'aînesse. — Isaac bénit Jacob. — Jacob va en Mésopotamie. — Quatrième promesse du Messie faite à Jacob. — Jacob épouse Rachel et revient auprès d'Isaac. — Jacob, sixième figure du Messie.

Cependant Isaac avait atteint sa quarantième année, Abraham son père songea à lui donner une épouse; mais il voulut la tenir de la main de Dieu, et il se comporta dans cette affaire avec ce fond de foi, de religion et de dépendance qui lui mérita jusqu'à la fin le plus heureux succès dans toutes ses entreprises : Précieux exemple que les parents devraient toujours imiter dès qu'il s'agit de pourvoir leurs enfants.

Le saint Patriarche appela son ancien serviteur, le fidèle Éliézer, et lui dit : Partez pour la Mésopotamie où j'ai laissé mon frère Nachor; c'est dans ce pays et dans le sein de ma parenté, que vous irez chercher une épouse à mon fils Isaac. Éliézer choisit dix chameaux dans les troupeaux de son maître; il les chargea de présents magnifiques et de toutes les espèces de richesses qui étaient en abondance dans son opulente maison. Il

se fit accompagner par un nombre d'esclaves proportionné à l'importance de son ambassade; il partit enfin dans un équipage propre à faire honneur au saint Patriarche et à donner du crédit à son envoyé. Le voyageur fut heureux; il arriva dans la Mésopotamie à la vue de la ville où Nachor s'était établi.

Ayant fait décharger ses chameaux, il les fit coucher aux environs d'un puits où l'on avait coutume de faire boire les troupeaux et les bêtes de charge : c'était sur le soir, au moment où les femmes de la ville, sans distinction de naissance, venaient tirer de l'eau au puits. Éliézer adressa au Dieu de son maître cette humble et fervente prière : Seigneur, Dieu de mon maître Abraham, venez, je vous en conjure, à mon secours aujourd'hui, et faites éclater votre miséricorde sur mon seigneur Abraham. Me voilà auprès du puits où les filles de la ville viennent puiser de l'eau; je ne puis discerner dans la multitude celle que vous destinez à Isaac. Je regarderai comme l'objet de votre choix celle à qui je dirai : Prenez votre cruche et donnez-moi à boire, et qui me répondra : Buvez, et je vais aussi donner à boire à vos chameaux.

Dans un homme moins rempli de cette foi simple qui opère les miracles et moins accoutumé aux prodiges, une pareille conduite pourrait passer pour téméraire; mais que ne peut point sur le cœur de Dieu la confiance de ses Saints!

Eliézer n'avait pas achevé sa prière, qu'il voit venir une jeune fille en qui la modestie relevait les graces na-

turelles, chargée d'une cruche qu'elle portait sur ses épaules : c'était Rebecca, fille de Bathuel, petite-nièce d'Abraham. Elle tira de l'eau, remplit sa cruche et elle s'en retournait. Le vieux serviteur la considérait avec attention; charmé de ses manières et de son air d'innocence, il lui dit avec respect : Voudriez-vous me donner un peu d'eau de votre cruche pour étancher ma soif? Buvez, mon seigneur, lui dit-elle ; et aussitôt ayant placé sa cruche entre ses bras, elle la tint dans une situation commode, et le laissa boire tant qu'il voulut ; ensuite elle ajouta : Je vais aussi tirer de l'eau pour vos chameaux, jusqu'à ce qu'ils aient tous bu. Sans attendre de réponse, elle verse dans les canaux ce qui restait d'eau dans sa cruche; elle retourne au puits et tire de l'eau de quoi abreuver tous les chameaux.

Le serviteur d'Abraham la regardait en silence, et dès que ses chameaux eurent cessé de boire, il s'adressa à la jeune inconnue, lui offrit des bracelets et des pendants d'oreilles, en disant : De qui êtes-vous fille? Y a-t-il du logement dans la maison de votre père? Elle répondit : Je suis fille de Bathuel, fils de Nachor ; il y a beaucoup de foin et de paille chez nous et bien de la place pour loger. Eliézer s'inclina profondément et adora le Seigneur. Rebecca, de son côté, courut annoncer à sa mère tout ce qui venait de lui arriver. Laban, frère de Rebecca, vint prier l'étranger d'accepter un logement dans la maison de son père. L'envoyé d'Abraham ne se fit point prier. Mais avant d'accepter le repas qu'on lui offrait, il demanda Rebecca en mariage pour Isaac. Elle fut accordée.

Alors Éliézer fit de magnifiques présents à toute la famille, et dès le lendemain matin il sollicita la permission de partir.

S'étant mis en marche avec une suite nombreuse, il revint heureusement auprès d'Abraham. Épouse accomplie, Rebecca put seule adoucir la douleur que causait à Isaac la perte de Sara, sa mère, qu'il pleurait depuis trois ans.

Plein de jours et de mérites, Abraham était parvenu à la plus belle comme à la plus honorable vieillesse. Il avait alors 175 ans. Le temps était venu de couronner cette longue vie, signalée par l'exercice constant de toutes les vertus dont devait être orné un homme choisi du Ciel, pour être le chef d'un peuple nouveau, destiné à conserver sur la terre la consolante promesse du Rédempteur, le fondateur de la nation sainte, et le père du Messie; digne par sa foi qu'on le nommât le père des *croyants* de tous les siècles, et que le Souverain de tous les hommes se fît une gloire d'être connu parmi eux sous le nom de Dieu d'Abraham.

Ses deux fils aînés, Isaac et Ismaël, lui rendirent les derniers devoirs. Suivant sa volonté, il fut enterré à côté de Sara, son épouse, dans la double caverne du champ d'Ephron, fils de Séor, Hétéen. Abraham l'avait achetée trente-huit ans auparavant : il l'avait choisie pour son tombeau, parce qu'elle était dans la vallée, au pied de la montagne où il avait élevé un autel au Seigneur son Dieu, de qui il attendait sa résurrection glorieuse et la consommation de sa félicité. Le Seigneur,

comme nous l'avons vu, avait promis à Abraham que de sa postérité naîtrait le Messie, et que les descendants du saint Patriarche posséderaient un jour la terre de Chanaan ; par conséquent, que le Messie naîtrait dans cette contrée. Cette promesse nous dispense de chercher le Messie 1° dans un autre pays; 2° dans un autre peuple que le peuple issu d'Abraham. Mais voici que cette lumière semble s'obscurcir, ou plutôt cette promesse demande une nouvelle explication.

Abraham a sept enfants dont les aînés sont Isaac et Ismaël. Lequel d'entre eux sera le père du Messie ? Un nouvel éclaircissement devient nécessaire : nous ne l'attendrons pas long-temps. Une famine générale se fit sentir dans le pays de Chanaan, habité par Isaac. Il songea donc à s'en éloigner. C'est à ce moment que le Seigneur lui apparut pour lui annoncer qu'il était l'héritier de la grande promesse, et que de lui naîtrait le Messie. N'allez pas plus loin, Isaac, lui dit le Dieu d'Abraham, et demeurez dans le pays que je vais vous montrer. Vous voyagerez dans cette terre, et je serai avec vous. Toutes ces belles et vastes régions, je vous les donne, et j'en mettrai vos descendants en possession Je rendrai votre postérité aussi nombreuse que les étoiles du Ciel. Toutes les nations et tous les peuples du monde seront bénis en celui qui naîtra de vous. La promesse précédente nous avertissait que le Messie naîtrait dans la famille d'Abraham. Parmi tous les enfants de ce saint Patriarche, cette troisième promesse nous désigne Isaac comme le père du futur Libérateur.

Ainsi, tous les peuples descendant d'Ismaël et des autres enfants d'Abraham sont écartés : voilà une lumière de plus. Bientôt cependant de nouveaux nuages nécessiteront une nouvelle explication. En effet, Isaac a deux enfants, Esaü et Jacob. Lequel des deux sera le père du Messie? La suite va nous l'apprendre.

Après vingt années de stérilité, Rebecca, épouse d'Isaac, mit au monde deux fils. Pendant qu'elle était enceinte, ses enfants s'entrechoquaient dans son sein. Effrayée, elle consulta le Seigneur, qui lui répondit : Vous portez dans votre sein deux enfants, dont chacun sera le chef d'un grand peuple. Ils seront ennemis l'un de l'autre ; l'aîné sera assujetti au cadet, et la postérité du dernier aura l'avantage sur celle du premier. Par cette réponse, Dieu fit connaître à Rebecca que la bénédiction d'Abraham à laquelle était attachée la promesse du Messie, passerait au cadet par préférence à l'aîné.

Quand les deux jumeaux furent grands, Esaü devint un habile chasseur ; il était toujours dans les champs. Jacob, au contraire, d'un caractère doux et paisible, demeurait à la maison. Esaü était l'aîné ; or, c'est au droit d'aînesse qu'on croyait attachée l'alliance spirituelle avec Dieu, et le privilége de faire passer à ses descendants la bénédiction promise à Abraham et à Isaac : cette bénédiction regardait principalement la naissance du Messie. Dieu avait promis à Abraham que le Rédempteur naîtrait de lui. Mais le Seigneur, qui est maître de ses dons, avait résolu de faire passer cet honneur au cadet, c'est-à-dire à Jacob. Jacob en avait

été informé par sa mère. Il ne négligea aucune occasion de seconder la volonté du premier de tous les pères, et de s'assurer la possession d'un titre qui déjà lui appartenait.

Un jour donc qu'Esaü était allé à la chasse, Jacob se mit sur le soir à préparer un plat de lentilles. Dans ce moment Esaü arrive extrêmement fatigué. Je n'en puis plus, dit-il à son frère, il faut que vous me donniez de suite ce plat que vous avez préparé. Je ne vous le donnerai point, dit Jacob; mais si vous voulez, je vous le vendrai au prix de votre droit d'aînesse.

Il ne paraît guère de proportion entre un plat de lentilles et un droit de cette nature; mais Jacob prétendait retirer son bien, et il ne crut pas que ce fût abuser des besoins de son frère que d'en prendre occasion d'exécuter les desseins de Dieu. Le marché se fit contre toute apparence. Je me meurs, reprit Esaü, si je n'obtiens à l'instant ce que je veux, et que me servira mon droit d'aînesse? et il le vendit, mangea son plat de lentilles, et s'en alla, se souciant peu de ce qu'il venait de faire. Et moi qui lis ces choses, n'ai-je pas quelquefois, nouvel Esaü, vendu mon droit au Ciel, pour une valeur moindre qu'un plat de lentilles et après ce honteux marché, n'ai-je pas dormi tranquille me souciant fort peu de ce que j'avais fait?

Dieu avait promis à Abraham que le Rédempteur naîtrait de lui par les descendants d'Isaac, et l'on était persuadé que cet honneur était réservé à l'aîné de la famille. Ainsi, en vendant son droit d'aînesse, Esaü renonçait au bonheur inestimable de donner naissance au Messie.

C'est pour cela que saint Paul l'appelle profane, d'avoir mis à prix, et à un si vil prix, une chose aussi sainte que le privilége attaché à la qualité d'aîné.

Cependant Isaac avait atteint l'âge de 137 ans. Son grand âge, la perte presque totale de la vue, lui firent croire que le temps de sa mort n'était pas éloigné. Il voulut, suivant l'usage des familles où le vrai Dieu était connu, donner, avant de mourir, sa dernière bénédiction à ses enfants. Cet acte d'autorité paternelle avait un si grand poids, qu'il était regardé comme un testament sans retour.

Rebecca n'ignorait pas l'importance de cette action; elle n'avait garde de laisser échapper le moment de la rendre favorable à Jacob. Elle connaissait d'ailleurs la volonté de Dieu, qui voulait faire tomber sur Jacob les priviléges de l'aîné. La chose était commencée par la cession d'Esaü; mais il fallait qu'elle fût confirmée par la bénédiction du père.

Isaac songeait à bénir son fils aîné avant de mourir. Il lui commanda d'aller à la chasse et d'en rapporter quelque chose qu'il pût manger, afin qu'après avoir pris son repas il le bénît. Esaü partit. Par malheur pour lui, il s'était trouvé une personne de trop à cet entretien; Rebecca avait tout entendu, et elle en profita sans perdre de temps. Elle appela Jacob. Mon fils, lui dit-elle, courez au troupeau, apportez-moi deux des meilleurs chevreaux; j'en apprêterai à manger à votre père, comme je sais qu'il l'aime, et vous lui en présenterez, afin qu'après en avoir

mangé, il vous bénisse. La chose paraissait sans difficulté à Rebecca ; elle ne parut pas telle à Jacob. Oubliez-vous, dit-il à sa mère, que mon frère est tout couvert de poil, et que je n'en ai pas, moi. Si mon père, pour s'assurer qui je suis, vient à me toucher, il ne manquera pas de me reconnaître ; il croira que j'ai voulu me jouer de lui, et à la place de sa bénédiction, j'attirerai sur moi sa malédiction. Non, mon fils, répondit Rebecca, vous n'avez rien à craindre ; je prends sur moi tous les risques : Jacob obéit.

Lorsque tout fut prêt, elle le revêtit des habits d'Esaü, elle lui couvrit les mains et le cou de peau de bête, de sorte qu'à la voix près, Jacob était tout à fait semblable à Esaü. En cet état, Jacob porta à son père ce qui avait été préparé. D'abord, en se déguisant le mieux qu'il put, il ne lui dit que ces deux mots : Mon père. J'entends, dit Isaac, c'est un de mes fils, mais lequel des deux ? C'est votre fils aîné, Esaü, répondit Jacob ; mangez du gibier de ma chasse. Isaac parut n'en être pas entièrement persuadé. Approchez-vous, dit-il, afin que je vous touche, et que j'éprouve si vous êtes en effet mon fils Esaü. C'était là le moment critique ; et si le Seigneur n'eût abrégé le temps de l'épreuve, Jacob ne pouvait échapper. Il s'approcha cependant ; Isaac le toucha. Pour la voix, dit le saint vieillard, c'est bien la voix de Jacob; mais les mains sont les mains d'Esaü. Etes-vous véritablement mon fils Esaü? Oui, je le suis, repartit Jacob. Alors le saint vieillard l'embrassa et le bénit. Jacob se retira aussitôt.

A peine était-il sorti de la présence de son père, qu'Esaü arriva. Apprenant ce qui s'était passé, il entra en fureur, et jura de tuer son frère. Isaac adora le dessein de Dieu, et ne rétracta point sa bénédiction. Rebecca fit partir Jacob pour la Mésopotamie, afin de le soustraire à la vengeance d'Esaü. Isaac lui donna le même conseil et renouvela sa bénédiction, en lui recommandant de choisir une épouse dans ce pays.

Jacob partit aussitôt. Il marchait seul, et un jour qu'il s'avançait avec grande diligence vers son terme, les ténèbres le surprirent. La saison était belle : il se détermina à passer la nuit dans la campagne. Le fils d'Isaac n'était pas délicat. La terre nue lui servit de lit, et pour oreiller, il mit une pierre sous sa tête. Il s'endormit d'un sommeil tranquille. C'est ce moment que le Seigneur choisit pour lui donner en quelque sorte l'investiture de sa dignité de Patriarche, à la manière dont en avaient été investis son père Isaac, et son grand-père Abraham. Tout à coup il fut occupé d'un songe mystérieux, et de la plus consolante révélation. Il voyait une échelle dont le pied posait sur la terre, et dont le sommet atteignait jusqu'au Ciel. Des Anges montaient et descendaient; le Dieu des Anges et des hommes paraissait appuyé sur le haut de l'échelle. Jacob, lui dit le Seigneur, je suis le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham et d'Isaac. La terre où vous reposez, je vous la donnerai ainsi qu'à vos descendants.

Ainsi, c'est toujours au moment où les Patriarches s'éloignent de la terre de Chanaan, que le Seigneur

leur promet de les y fixer, eux et leurs descendants. En effet, c'est là, dans cette terre, que devaient habiter les pères du Messie, car c'est dans cette terre que le Messie devait prendre naissance. La multitude de vos descendants sera aussi innombrable que les grains de poussière qui couvrent la terre, ajouta le Seigneur. Toutes les nations de l'univers seront bénies en vous et dans le Fils qui naîtra de vous. Vous êtes en marche vers un pays étranger; mais je vous reconduirai dans cette terre que j'ai promise à vos pères, et que je réserve à vos enfants.

Telle fut la quatrième promesse du Messie. Elle nous apprend que c'est dans la famille de Jacob qu'il faut chercher le Messie. Esaü et les peuples qui descendront de lui sont mis de côté : la recherche devient de plus en plus facile. Le voile qui cache le grand mystère, se lève peu à peu, et nous marchons par degré jusqu'au terme où Dieu veut nous conduire.

Jacob s'éveilla; et, plein de reconnaissance et de frayeur, il se prosterna contre terre, en disant : Que ce lieu est terrible! ce n'est rien moins que la maison de Dieu et la porte du Ciel. Et, reprenant ensuite son bâton de voyageur, il continua sa marche.

Arrivé dans la Mésopotamie, il s'approcha de la ville d'Haran, séjour de son oncle Laban et de sa famille. Les mœurs des habitants de Haran n'avaient point changé depuis cent ans que Rebecca en était sortie pour devenir l'épouse d'Isaac. Les jeunes filles des familles les plus considérables de la ville y conduisaient encore

les troupeaux; et, comme la condition de bergère n'avait rien que d'innocent parmi ces peuples, elle y était regardée comme une occupation honorable. Jacob, arrivé fort près de Haran, aperçut un puits dans la campagne, auprès duquel trois troupeaux de moutons se reposaient durant la grande chaleur du jour. Ce puits était une espèce de grand réservoir, où l'on conduisait l'eau par des canaux, et qu'on avait soin de couvrir d'une grosse pierre. Jacob s'approcha des bergers, et leur dit : Mes frères, d'où êtes-vous ? Nous sommes de Haran, lui dirent-ils. Connaissez-vous Laban, fils de Nachor? — Nous le connaissons parfaitement. — Se porte-t-il bien ? — Oui, il se porte bien; et voici Rachel, sa fille, qui vient avec son troupeau.

La conversation continuait, lorsque Rachel arriva avec les troupeaux de son père. Jacob, qui savait que c'était sa cousine, s'empressa de lever la pierre du puits. Dès que les moutons eurent bu, Jacob salua Rachel, et des larmes lui coulèrent des yeux. Je suis, lui dit-il, fils de Rebecca, sœur de votre père. Rachel n'en voulut pas davantage. Elle courut à la maison de son père, à qui elle annonça, presque hors d'haleine, la rencontre qu'elle venait de faire. Laban, au nom de Jacob, fils de sa sœur, courut au-devant du voyageur. Il l'embrassa tendrement, et le tint longtemps serré entre ses bras, et il le conduisit à sa maison. Suivant l'ordre d'Isaac, son père, Jacob demanda sa cousine en mariage. La proposition fut acceptée : Rachel fut promise. Mais ce ne fut qu'après quatorze ans

de travaux pénibles, passés au service de Laban, que Jacob l'obtint. Il revint ensuite auprès d'Isaac, conduisant avec lui sa nombreuse et riche famille. C'est dans ce voyage, à l'occasion d'un combat mystérieux qu'il soutint contre un ange, que Jacob reçut de Dieu le nom d'Israël, qui veut dire *fort contre Dieu*. C'est de là qu'est venu à ses descendants le nom d'Israélites, ou enfants d'Israël. Isaac mourut bientôt après, et ses deux fils, Jacob et Esaü, l'enterrèrent dans la double caverne de la vallée de Mambrée, auprès de Rebecca, son épouse, de sa mère Sara, et de son père Abraham.

Dieu fit passer Jacob par un grand nombre de positions, afin de représenter en détail la vie du Messie, dont ce Patriarche est une des plus belles figures. En effet, par l'ordre de son père, Jacob va dans un pays fort éloigné pour chercher une épouse. Par l'ordre de son Père, Notre Seigneur traverse l'immense espace qui sépare le Ciel de la terre, pour venir former l'Église, son épouse. — Jacob, fils d'un père très-riche, et très-riche lui-même, se met en route seul, et à pied. Notre Seigneur, fils de Dieu, Dieu lui-même et Seigneur de toutes choses, descend du Ciel, n'ayant d'autre compagnon que le dénuement le plus complet. — Jacob, surpris par la nuit, est obligé de dormir au milieu d'un désert, et de mettre une pierre sous sa tête pour lui servir de chevet. Notre Seigneur est si pauvre, qu'il n'a pas même une pierre pour reposer sa tête. — Cette terre, cependant, appartenait à Jacob. Le monde

entier appartenait aussi à Notre Seigneur. — Jacob arrivé chez ses parents est obligé, pour obtenir son épouse, de subir de longs et rudes travaux. Notre Seigneur, arrive chez les siens, ils ne le reconnaissent pas ; il passe sa vie dans les plus rudes travaux, pour former l'Église, son épouse. — Jacob voit son union bénie du Seigneur ; Rachel lui donne des enfants, pères futurs d'un grand peuple. Notre Seigneur voit son union avec l'Église, bénie de Dieu le Père, l'Église lui donne d'innombrables enfants. — Jacob, vainqueur de toutes les difficultés, retourne dans sa patrie auprès de son père, emmenant avec lui ses richesses et ses enfants. Notre Seigneur, vainqueur de tous ses ennemis et chargé de leurs dépouilles, retourne dans le Ciel auprès de son Père, conduisant avec lui tous les Saints de l'ancienne Loi, et ouvrant son royaume à tous les Chrétiens, ses enfants. — Jacob arrivé auprès d'Isaac, reçoit de nouveau sa bénédiction. Notre Seigneur de retour au Ciel, est comblé par son Père de toute sorte de gloire et de bénédictions.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de m'avoir donné des modèles accomplis de toutes les vertus dans les Patriarches. Je vous remercie des promesses et des figures par lesquelles vous annonciez si long-temps d'avance le Rédempteur du monde. Plus heureux qu'Isaac et Jacob, nous possédons ce qu'ils attendaient. Faites aussi que nous soyons, s'il est possible, plus

reconnaissants et plus fidèles; faites surtout revivre, pour les Chrétiens, l'aimable simplicité de mœurs de ces premiers temps.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je me rappellerai souvent que Dieu me voit.*

PETIT CATÉCHISME.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. — TROISIÈME ET QUATRIÈME PROMESSES DU MESSIE.

Q. Comment mourut Abraham?

R. Abraham, comblé de jours et de mérite, mourut saintement à l'âge de 137 ans. Il fut enterré par ses deux fils Isaac et Ismaël.

Q. Auquel des enfants d'Abraham fut faite la troisième promesse du Messie?

R. La troisième promesse du Messie fut faite à Isaac. Le Seigneur lui dit : Je rendrai votre postérité aussi nombreuse que les étoiles du Ciel. Toutes les nations seront bénies en celui qui naîtra de vous. Ainsi, cette promesse nous dit quelque chose de plus que la précédente ; elle nous apprend non-seulement que c'est dans la postérité d'Abraham, mais encore dans la famille d'Isaac qu'il faut chercher le Messie.

Q. Combien Isaac eut-il d'enfants?

R. Isaac eut deux enfants, Esaü et Jacob. Dieu, qui est le maître de ses dons, choisit Jacob, quoiqu'il fût le plus jeune, pour être le père du Messie. Jacob, instruit par sa mère des desseins de Dieu, ne négligea aucune occasion de faire reconnaître son droit par Esaü lui-même et par Isaac. C'est là ce qui explique pourquoi il fit vendre à Esaü son droit d'aînesse, et pourquoi il surprit la bénédiction d'Isaac.

Q. Dieu confirma-t-il la bénédiction d'Isaac ?

R. Oui, Dieu confirma la bénédiction d'Isaac, et fit à Jacob la quatrième promesse du Messie.

Q. Dans quelle circonstance Dieu fit-il à Jacob la promesse du Messie ?

R. Jacob allait en Mésopotamie, lorsque Dieu lui promit que de sa postérité naîtrait le Messie. C'était au milieu de la nuit : Jacob eut un songe dans lequel le Seigneur lui apparut et lui dit : Je suis le Dieu de vos pères ; la terre où vous dormez, je vous la donnerai. Toutes les nations du monde seront bénies en celui qui naîtra de vous. Cette promesse écarte Esaü et tous les peuples qui en descendent. C'est dans la postérité de Jacob qu'il faut désormais chercher le Messie. Ainsi, le dessein de Dieu devint de plus en plus manifeste.

Q. Que fit Jacob quand il fut arrivé en Mésopotamie?

R. Jacob, en arrivant en Mésopotamie, s'empressa d'accomplir l'ordre que son père Isaac lui avait donné. Il demande l'alliance de Rachel, sa cousine. Mais ce ne fut qu'après quatorze ans des plus rudes travaux, qu'il obtint le consentement de Laban, son oncle. Il partit

ensuite avec sa famille pour revenir auprès de son père, à qui il rendit les derniers devoirs.

Q. Jacob est-il la figure de Notre Seigneur ?

R. Oui, Jacob est la sixième figure de Notre Seigneur. — Jacob, pour obéir à son Père, s'en va dans un pays éloigné chercher une épouse. Notre Seigneur, pour obéir à son père, descend du Ciel sur la terre pour s'unir à l'Eglise, son épouse. — Jacob, quoique très-riche, part seul, et n'a pour reposer sa tête qu'une pierre qu'il trouve au milieu d'un désert. Notre Seigneur, maître de toutes choses, descend du Ciel, et n'a pas même une pierre pour reposer sa tête. — Jacob est obligé de travailler pendant long-temps pour obtenir son épouse. Notre Seigneur est obligé de subir les plus rudes travaux pour former l'Église, son épouse. — Jacob retourne auprès de son père avec sa famille. Notre Seigneur remonte à son Père avec tous les Saints de l'ancienne Loi, et ouvre le Ciel à tous les Chrétiens, ses enfants.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de m'avoir donné des modèles accomplis de toutes les vertus dans les Patriarches ; faites revivre parmi nous l'aimable simplicité de leurs mœurs.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je me rappellerai souvent que Dieu me voit.*

XXVIe LEÇON.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ.

Encore un mot sur la vie des Patriarches. — Les douze enfants de Jacob. — Joseph vendu par ses frères — Conduit en Égypte. — Élevé en gloire. — Reconnu par ses frères. — Arrivée de Jacob en Égypte. — Cinquième promesse du Messie faite à Juda. — Joseph, septième figure du Messie.

Jacob eut douze fils qui furent les pères des douze tribus du peuple hébreu. Voici leurs noms : Ruben, Siméon, Levi, Juda, Issachar, Zabulon, Gad, Azer, Dan, Nephtali, Joseph et Benjamin. Comme celle de ses pères, la vie de Jacob fut une vie pastorale. Les Patriarches étaient parfaitement libres, et l'on peut regarder leur famille comme un petit état, dont le père était le souverain, comme une petite église, dont le père était le pontife. Nous voyons en effet les Patriarches offrir des sacrifices au Seigneur. Leurs richesses consistaient principalement en troupeaux : c'étaient des chèvres, des brebis, des chameaux, des bœufs et des ânes; ils n'avaient ni chevaux, ni porcs : leurs richesses étaient grandes. Au milieu de cette opulence, ils étaient cependant très-laborieux. Comme ils étaient encore étrangers dans le pays de Chanaan, que Dieu réservait à leurs descendants, ils ne bâtissaient point de maisons, ils habitaient

sous des tentes ; ils les plantaient au lieu où ils devaient s'arrêter pour faire paître les troupeaux ; au moment du départ, ils les enlevaient pour les replanter ailleurs. Ils pouvaient sans doute construire des villes comme les autres peuples, mais ils préféraient la vie pastorale, comme la plus simple, comme la plus propre à détacher les hommes de la terre, et à leur faire envisager une patrie plus parfaite. C'est ainsi que Dieu voulait nous apprendre que la vie du Chrétien ici-bas n'est qu'un pélerinage.

Leur nourriture était frugale. Témoin ce plat de lentilles que Jacob avait préparé et qui tenta si fort Esaü. Témoin encore ce repas qu'Abraham servit aux Anges, et qui se composait d'un veau rôti, de pain frais, mais cuit sous la cendre, de beurre et de lait. Une de leurs grandes vertus c'était l'hospitalité envers les étrangers. Quelquefois leurs instances allaient jusqu'à l'importunité ; il fallait se rendre à leur invitation. Alors toute la famille s'empressait de témoigner son zèle pour recevoir honorablement ces hôtes que l'on regardait comme envoyés du Ciel. Le maître leur lavait les pieds, donnait ses ordres, choisissait les mets et venait servir lui-même les étrangers qu'il traitait. Les femmes ne paraissaient point dans ces occasions, ou ne se montraient qu'avec un voile, tant la modestie était grande dans ces temps heureux ! Quels étaient les fruits de cette vie si peu conforme aux mœurs des siècles voluptueux et efféminés où nous végétons? Le détachement de la terre, l'union fraternelle et une longue carrière exempte d'in-

firmités, qu'une simple défaillance terminait, parce qu'enfin rien n'est durable ici-bas. Telle était la vie de Jacob et de sa famille : nous le voyons en particulier dans l'histoire de Joseph.

Ce fils chéri et si digne de l'être était, à l'exception de Benjamin, le plus jeune des enfants de Jacob. La modestie, la candeur, l'ingénuité, l'innocence, semblaient nées avec cet enfant. Il fut impossible à Jacob de ne pas donner la préférence dans son cœur à un enfant si aimable. Mais quelque attention qu'ait un père à dissimuler sa prédilection, les yeux de plusieurs frères sont trop éclairés pour ne pas démêler bientôt celui que le cœur préfère. Jacob alluma contre Joseph la jalousie de tous les aînés. Grande et terrible leçon que les parents ne doivent jamais oublier ! Une robe de diverses couleurs qu'il lui fit faire, suffit pour les mettre de mauvaise humeur. La nécessité où se vit Joseph de rapporter à Jacob un grand crime qu'ils avaient commis, aigrit encore le mal. Enfin, ce qui mit le comble à l'envie qu'ils lui portaient, ce fut le récit de deux songes qui marquaient sa grandeur future. Il me semblait, leur dit-il, que je liais avec vous des gerbes dans un champ, que ma gerbe se tenait de bout, tandis que les vôtres se prosternaient devant la mienne. Quoi ! lui dirent ses frères, prétendez-vous être un jour notre roi et nous voir assujettis à votre empire. Joseph ne répliqua rien.

Un peu après, il leur dit encore avec la même simplicité : J'ai vu en songe le soleil, la lune et onze étoiles qui m'adoraient. Jacob était un sage vieillard. Prévoyant les

conséquences de ce discours, il fit une réprimande à Joseph, et lui dit : Qu'est-ce que cela signifie? Est-ce que votre mère, vos frères et moi nous vous adorerons sur la terre. Les frères de Joseph étaient transportés d'envie; mais Jacob qui ne pouvait s'empêcher de découvrir quelque chose de mystérieux dans ces songes, considérait toutes choses en silence.

Peu de temps après, les fils de Jacob allèrent conduire leurs troupeaux dans les pâturages qui environnaient la ville de Sichem. Joseph ne fut pas du voyage. Mais à quelques jours de là, Jacob l'appela et lui dit : Allez et voyez si vos frères se portent bien, si les troupeaux sont en bon état, et puis vous reviendrez me dire ce qui se passe. A l'instant, Joseph se prépare au voyage; il embrasse son père, pour bien plus long-temps qu'ils ne pensaient tous deux, et il arrive heureusement à son terme. Ses frères l'aperçurent de loin : sa vue ralluma leur haine. Voici notre songeur qui vient, se dirent-ils entre eux; tuons-le et jetons-le dans une vieille citerne : nous dirons qu'une bête sauvage l'a dévoré; après cela on verra à quoi lui auront servi ses songes.

Il serait bien étrange que parmi tant de fils d'un saint, ce criminel projet eût passé sans contestation. Ruben, l'aîné de tous, entreprit de sauver l'innocente victime. Non, ne le tuez pas, leur dit-il; jetez-le si vous voulez dans cette citerne, mais ne trempez pas vos mains dans son sang. Il disait cela dans l'intention de le tirer de leurs mains et de le rendre à son père. L'avis de Ruben passa. Tandis qu'on disposait ainsi de la vie de l'innocent

Joseph, l'aimable enfant, plein de joie de revoir ses frères, approchait avec empressement, et courait sans le savoir se jeter entre les mains de ses bourreaux. Il ne fut pas plutôt arrivé, qu'ils le prirent et le dépouillèrent impitoyablement de sa belle et longue robe, ancien objet de leur jalousie, et le descendirent au fond de la citerne sèche qu'ils avaient choisie pour l'y laisser mourir.

Ensuite s'étant froidement assis pour manger, ils virent arriver une caravane de marchands Ismaélites qui venaient de Galaad, où ils avaient chargé leurs chameaux de différents aromates pour vendre en Egypte. Juda dit à ses frères : Que gagnerons-nous à faire périr cet enfant? après tout c'est notre frère et notre sang. Vendons-le plutôt à ces marchands. Les autres goûtèrent cette proposition. On tira Joseph de la citerne; et pour vingt pièces d'argent Joseph fut livré par ses propres frères aux marchands qui l'emmenèrent avec eux en Egypte. Après cela, ils prirent sa robe, et l'ayant trempée dans le sang d'un chevreau, ils l'envoyèrent à Jacob, et lui firent dire : Voici une robe que nous avons trouvée; voyez si ce n'est pas celle de votre fils? A cette vue, Jacob s'écria en pleurant : C'est la robe de mon fils, une bête cruelle l'a dévoré, une bête féroce a mangé Joseph. Il déchira ses vêtements, se couvrit d'un cilice, et il pleura long-temps son cher Joseph. Ses enfants n'ignoraient pas qu'ils avaient frappé leur père dans l'endroit le plus sensible de son cœur. Ils revinrent auprès de lui pour calmer sa douleur, mais il ne voulut recevoir aucune consolation : Je pleurerai toujours, leur

dit-il, jusqu'à ce que j'aille rejoindre mon fils dans le tombeau

Cependant les Ismaélites étant arrivés en Egypte, vendirent Joseph à un seigneur du pays nommé Putiphar, général des armées de Pharaon. La bonne mine et la modestie du jeune esclave le rendirent agréable à son maître. Le Seigneur était avec lui; tout réussissait entre les mains de Joseph. Putiphar ne tarda pas à s'en apercevoir. Il lui donna toute sa confiance, et lui confia l'intendance de toute sa maison.

Ce n'était là toutefois que l'essai des faveurs que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob préparait à Joseph; mais Joseph lui-même n'y était pas encore préparé, par toutes les épreuves où sa vertu devait triompher. L'épouse de Putiphar voulut lui faire offenser Dieu; mais il en eut horreur. Un jour elle le prit par son manteau. Joseph, pour se soustraire à ses sollicitations, s'échappa, lui laissant son manteau entre les mains. Outrée de dépit, cette femme coupable accusa l'innocent auprès de son époux. Putiphar, trop crédule, fit jeter Joseph dans une prison destinée aux criminels d'état. Le Seigneur descendit avec lui dans ces sombres demeures, et lui fit trouver grace devant le gouverneur, qui lui confia l'autorité sur tous les prisonniers.

De ce nombre était le grand échanson et le grand pannetier de la couronne. Tous deux eurent pendant la même nuit un songe dont ils furent vivement troublés. Joseph le leur expliqua : Il annonça au premier que dans trois jours il serait rétabli dans l'exercice de sa charge,

et il le pria de se souvenir de lui ; il dit au second que dans trois jours il serait mis à mort. Tout cela arriva comme Joseph l'avait prédit.

Si la reconnaissance était la vertu des heureux et des grands, Joseph aurait pu se flatter d'une prompte délivrance, mais le premier échanson, tout occupé du retour de son bonheur, oublia celui qui le lui avait annoncé. Le vertueux prisonnier attendit pendant deux années la fin de ses disgraces. Enfin, le moment de sa liberté arriva.

Le roi d'Egypte vit en songe sept vaches maigres dévorer sept vaches grasses, et sept épis secs et arides en dévorer sept beaux et bien remplis. Cette vision inquiéta le monarque. De grand matin il donna ordre à tous les devins de l'Egypte de se rendre au palais. Il leur fit part de ses songes, mais ils ne purent les expliquer. Alors le grand échanson se ressouvint de Joseph ; il en parla à Pharaon, qui le fit venir aussitôt. Le roi exposa ses songes au jeune interprète. Les songes du roi, lui répondit Joseph, signifient la même chose. Les sept vaches grasses et les sept épis pleins marquent sept années de fertilité ; les sept vaches maigres, au contraire, et les sept épis desséchés, désignent sept années de stérilité et de famine qui suivront les premières. Que le roi choisisse donc un homme sage et habile, qu'il lui confie son autorité pour pourvoir à tout dans les conjonctures présentes. Ce ministre principal aura sous lui des officiers subalternes qui établiront des greniers dans toutes les villes du royaume. Ils achèteront et feront voiturer dans ces greniers, au profit et par l'au-

torité du roi, la cinquième partie de tous les grains qu'on recueillera en abondance. Ce sera une ressource assurée pour les sept années de famine qui désoleront ensuite le pays. Faute de cette précaution, les grains se trouveront dissipés ou vendus à vos voisins, et vos sujets périront de misère.

Où pourrions-nous trouver un homme plus habile et plus sage que vous, s'écria Pharaon ? C'est donc vous que j'établis sur tous mes états : tous mes sujets vous seront soumis : il n'y aura que moi au-dessus de vous. En disant ces paroles, le prince tira son anneau de son doigt, et le mit à celui de Joseph ; il lui fit donner une robe de fin lin, lui mit au cou un collier d'or, et le fit monter sur le char qui suivait immédiatement celui du roi. Un héraut marchait devant le char, et criait à haute voix : Qu'on fléchisse le genou devant Joseph, et que tout le monde sache que Pharaon le fait, après lui, le maître de toute la terre d'Égypte. Pharaon changea aussi le nom de Joseph, et lui en fit porter un qui signifiait *Sauveur du monde*. Joseph n'avait que trente ans lorsqu'il fut présenté à Pharaon, et que d'infortuné captif il devint le favori du roi et le maître du royaume. A peine en possession de sa dignité, il prit des équipages et un nombre de domestiques convenable, parcourut toutes les provinces, et établit des greniers dans chaque ville. Grace à cette merveilleuse économie, l'Egypte devint en quelque sorte la nourrice d'une infinité de malheureux qui, sans elle, auraient péri de faim et de misère.

De cette multitude de familles qui souffraient de la stérilité, fut en particulier celle de Jacob. Elle habitait toujours dans la terre de Chanaan, où la famine se fit sentir dès la première année avec une extrême rigueur. Jacob appela ses enfants, et leur dit d'aller en Égypte acheter du blé. Ils partirent tous, à l'exception de Benjamin, le plus jeune d'entre eux, que Jacob retint auprès de lui.

Arrivés dans la capitale, il fallut d'abord se présenter devant le vice-roi, qui voulait être instruit de tout; ils eurent audience à leur tour. Les dix étrangers s'étant prosternés humblement à ses pieds, Joseph les reconnut. Il avait alors trente-huit ans. Et depuis vingt-deux ans qu'il était éloigné de sa famille, il était extrêmement changé. Ses frères ne le reconnurent pas. Il prit un air sévère, et leur dit en deux mots, comme à des hommes suspects et inconnus : D'où venez-vous, et que voulez-vous? Nous venons, lui dirent-ils, de la terre de Chanaan, pour acheter ici des blés. En les voyant à ses pieds dans la posture la plus soumise, Joseph se souvint des songes qu'il avait eus dans son enfance, et il adora intérieurement les ressorts de la Providence. Vous n'êtes rien moins que ce que vous affectez de paraître, leur dit-il; vous êtes des espions envoyés pour reconnaître les endroits faibles du royaume. Non, Seigneur, lui répondirent-ils tout tremblants, il n'en n'est pas ainsi. Vos serviteurs ne sont venus ici que pour y acheter du blé; nous sommes tous les enfants d'un même père : nous n'avons aucune mauvaise intention.

Joseph, qui voulait savoir si son père Jacob, et Benjamin, son jeune frère, vivaient encore, continua à leur manifester les mêmes soupçons : Vous me trompez, leur dit-il, vous êtes des espions. Le soupçon du ministre mettait ses frères dans un étrange embarras : ils ne savaient comment s'y prendre pour le déclarer. Un d'entre eux prit la parole, et lui dit avec un grand air de franchise : Nous, vos serviteurs, nous étions douze frères, tous enfants d'un seul homme établi dans la terre de Chanaan; le plus jeune de tous est demeuré auprès de notre père, un autre ne vit plus, et vous voyez les dix autres à vos pieds.

Joseph était content, mais il n'avait pas résolu de le paraître. Voilà, répliqua-t-il, ce que je disais : vous êtes des espions. Je veux m'éclairer; j'en jure par le salut de Pharaon, vous ne sortirez point d'ici, que je ne voie ce jeune frère dont vous m'avez parlé, et qui, sans doute plus sincère, m'eût révélé toute l'intrigue de votre voyage. Choisissez un d'entre vous qui aille chercher cet enfant. Pour les autres, ils resteront dans les fers jusqu'à ce que je sois entièrement éclairci de la vérité ou de la fausseté de vos discours. Joseph, cependant, se contenta d'en retenir un des dix en otage, ce fut Siméon, et il laissa repartir les neuf autres.

Pour la première fois peut-être depuis plus de vingt ans, ils firent de sérieuses réflexions sur la cause de leur malheur. Nous méritons bien, dirent-ils, les maux que nous souffrons ; ils sont le juste châtiment de la cruauté que nous avons exercée sur notre frère ; il pleurait à nos

pieds, il implorait notre clémence : nous ne voulûmes pas l'écouter ; maintenant le Ciel se venge. Je vous l'avais bien dit, ajouta Ruben, ne vous disais-je pas : Ne faites point de mal à cet enfant ? Vous ne voulûtes pas me croire, et voilà que le Ciel nous redemande son sang.

Tous ces discours se tenaient en présence de Joseph. Comme il leur avait toujours parlé par interprète, ils ne croyaient pas en être entendu. Ils partirent enfin, et arrivèrent auprès de Jacob. Ils lui racontèrent tout ce qui s'était passé. Le grand-ministre, ajoutèrent-ils, nous a commandé de lui amener Benjamin ; autrement, il nous prendra pour des traîtres, fera mourir Siméon, et ne nous délivrera plus de blé. Je suis bien malheureux, répondit le saint vieillard ; bientôt, si je vous crois, je me verrai sans enfants. J'ai déjà perdu Joseph, Siméon est prisonnier en Égypte, et vous voulez encore que je vous abandonne Benjamin !

Cependant la famine continuait ; il fallut bien, sous peine de périr, laisser partir Benjamin ; mais Juda en répondit sur sa vie. Ils se remirent donc en marche avec l'enfant, et arrivèrent en Égypte. Leur premier soin fut de se présenter au ministre, et de demander audience. Joseph la leur accorda de suite, et fit tirer Siméon de sa prison, afin que tous fussent témoins de la scène qui allait se passer. A l'heure marquée, Joseph entra dans la salle, et les étrangers furent admis. Il les salua et leur dit : Votre père, dont vous m'avez parlé, se porte-t-il bien ? vit-il encore ? — Notre père vit encore, lui répondirent-ils, et il se porte bien. En proférant

ces paroles, ils s'inclinèrent profondément par respect, et attendirent une nouvelle question. Joseph, cherchait des yeux Benjamin, car c'était ce cher enfant, fils de Rachel comme lui, qui avait la première place dans son cœur. L'ayant démêlé parmi les autres : N'est-ce pas là, leur dit-il en le montrant, ce jeune frère dont vous m'avez parlé ? Sans attendre la réponse, il ajouta : Que Dieu vous bénisse, mon fils. Il ne put y tenir plus long-temps : ses entrailles s'émurent, des larmes lui échappèrent, et peu s'en fallut que son secret ne lui échappât avec elles. Il se retira brusquement dans son cabinet, où il les laissa couler en abondance.

Son cœur soulagé, il se lava le visage, et il reparut d'un air si aisé, que personne ne le pénétra. Il ordonna qu'on servît à dîner. Mais ses frères n'étaient pas au bout des épreuves auxquelles il avait résolu de les mettre. Il ordonna à son intendant de remplir les sacs de blé ; de placer dans le haut du sac la somme que chacun avait apportée. Vous ferez plus, lui dit-il ; dans le sac du plus jeune, vous cacherez avec le prix du blé, la coupe d'argent dont j'ai coutume de me servir. L'ordre de Joseph fut exécuté.

De grand matin les voyageurs partirent gaiement pour retourner auprès de Jacob. Déjà ils étaient hors de la ville, lorsque Joseph appela son intendant, et lui dit : Allez vite, poursuivez ces étrangers, arrêtez-les, et demandez-leur : Pourquoi avez-vous rendu le mal pour le bien ? La coupe que vous avez volée est celle dont mon maître a coutume de se servir. Il atteignit bientôt les

voyageurs : on ne peut exprimer leur surprise lorsqu'ils s'entendirent accuser du vol d'une coupe d'argent. Si quelqu'un de nous se trouve coupable d'un pareil crime, nous consentons qu'on le mette à mort, et que les autres demeurent vos esclaves le reste de leurs jours. A ces mots chacun ouvrit son sac. L'intendant les visita tous, en commençant par celui de l'aîné, et la coupe se trouva dans le sac de Benjamin.

A cette vue ils déchirent leurs vêtements, ils rechargent leurs bêtes, pour aller se jeter aux pieds du vice-roi. Il les attendait dans le même appartement où ils l'avaient salué en partant. Ils se prosternèrent tous le visage contre terre, pour écouter, dans cette posture humiliante, ce que leur juge allait décider de leur sort. Joseph se montra avec un air d'autorité, propre à effrayer des coupables, et même à déconcerter des innocents. Il leur fit de sévères reproches, et il conclut à retenir Benjamin dans les fers. Juda, lui parlant au nom de ses frères, le supplia de laisser partir l'enfant, autrement, son père mourrait de douleur.

C'en était trop pour le cœur de Joseph. Il ordonna à tous les Égyptiens de se retirer. Dès qu'il fut seul avec ses frères, il laissa couler ses larmes; puis, élevant la voix, il leur dit : *Je suis Joseph. Mon père vit-il encore?*

A ces mots, les frères de Joseph, frappés de terreur, demeuraient comme interdits. Avec une douceur capable de calmer toutes leurs alarmes, Joseph ajouta : Venez à moi. Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu et fait conduire en Egypte. Ne craignez rien. C'est pour

votre bien que le Seigneur m'a envoyé devant vous en Egypte. Retournez en toute hâte auprès de mon père, et dites-lui : Voici ce que vous mande votre fils Joseph : Le Seigneur m'a fait le maître de toute l'Egypte. Venez me joindre, ne tardez pas. En finissant ces paroles, Joseph se jeta au cou de Benjamin. Ils se tinrent long-temps embrassés, versant l'un sur l'autre des larmes bien douces. Il embrassa ensuite tous ses frères. Il leur fit donner des chariots et des vivres pour leur voyage, ajoutant de riches présents pour eux et pour Jacob.

Ils arrivèrent heureusement auprès du saint vieillard. Votre fils Joseph n'est pas mort, lui dirent-ils, c'est lui qui gouverne toute l'Egypte. Jacob, à ces mots, parut comme un homme hors de lui-même, et subitement revenu d'un profond sommeil : il ne croyait pas ce qu'on lui disait. Cependant, lorsqu'il eut vu les chariots qu'on lui avait amenés, et les magnifiques présents que son fils lui envoyait, il s'écria : C'est assez, puisque Joseph mon fils vit encore, j'irai et je le verrai avant de mourir.

Joseph a toujours été regardé, et avec raison, comme une des plus belles figures du Messie. En effet, Joseph est le fils bien-aimé de son père. Notre Seigneur est le fils bien-aimé de Dieu, son père. — Joseph est revêtu d'une robe de différentes couleurs : il a des songes qui présagent sa grandeur future, pour cela il est en butte à la jalousie de ses frères. Notre Seigneur est orné de toutes sortes de vertus ; il annonce aux Juifs, ses

frères, sa grandeur future ; pour cela, il est en butte à la haine, à la jalousie, à la persécution. — Joseph est envoyé vers ses frères, Notre Seigneur est envoyé vers les hommes, ses frères. — Joseph, arrivé auprès de ses frères, en est maltraité ; ils prennent la résolution de le mettre à mort ; ils le vendent à des marchands étrangers. Notre Seigneur, arrivé au milieu des Juifs, ses frères, en est maltraité ; Judas le vend ; les Juifs le livrent aux Romains, qui le mettent à mort. — Joseph, vendu, est emmené en Egypte, et devient le maître de ce royaume. Notre Seigneur, vendu et humilié, obtient, en récompense, une puissance sans bornes au Ciel et sur la terre. — Joseph, condamné pour un crime qu'il n'a pas commis, est jeté en prison. Notre Seigneur, condamné pour des crimes qu'il n'a pas commis, est jeté dans les fers et mis à mort. — Joseph se trouve en prison avec deux criminels d'état ; il annonce à l'un sa délivrance, à l'autre son supplice. Notre Seigneur se trouve sur la Croix entre deux malfaiteurs ; il promet le Ciel à l'un, et laisse l'autre dans la damnation. — Joseph passe de la prison au faîte de la gloire, et jusque sur les marches du trône de Pharaon. Jésus-Christ passe de la Croix jusqu'au plus haut des Cieux. — Joseph sauve l'Egypte d'une grande famine. Notre Seigneur sauve le monde, qui mourait faute de vérité. — Joseph est proclamé le sauveur de l'Égypte, et comblé d'honneurs d'un bout du royaume à l'autre. Notre Seigneur est proclamé le Sauveur du monde, et est adoré, béni et glorifié d'un bout du monde à l'autre.

— Joseph est appelé le sauveur du monde par des étrangers avant de l'être par ses frères. Notre Seigneur a été reconnu pour le Sauveur du monde par les Gentils, avant de l'être par les Juifs, ses frères. — Tant que les frères de Joseph ne viennent pas lui demander du blé, ils sont exposés à mourir de faim. Tant que les Juifs ne se convertiront pas à Jésus-Christ, ils souffriront la faim de la vérité, ils seront esclaves de l'erreur. — Enfin, les frères de Joseph se décidèrent à venir en Egypte; enfin, les Juifs se décideront à venir à Jésus-Christ, en embrassant le Christianisme. — Joseph, reconnu par ses frères, leur pardonne, les embrasse et les rend heureux. — Notre Seigneur, reconnu à la fin par les Juifs, leur pardonnera et les comblera de bénédictions.

Cette figure nous confirme ce que nous avait déjà dit une des précédentes, c'est que le Sauveur sera persécuté par ses frères. Elle nous dit de plus 1° qu'il sera condamné pour un crime qu'il n'aura pas commis; 3° elle nous trace l'ordre dans lequel les peuples se convertiront, d'abord les Gentils, et ensuite les Juifs; 2° elle nous montre la bonté avec laquelle le Sauveur pardonnera à ses ennemis.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de toute l'étendue de mon cœur d'avoir révélé au monde son Rédempteur sous une figure aussi touchante. J'adore cette sagesse infinie qui, suivant les temps et les besoins,

ajoutait quelques traits au divin tableau dont le Sauveur est le modèle. Donnez-moi, ô mon Dieu ! l'innocence de Joseph, sa douceur, son humilité et sa charité pour ceux qui me feront du mal.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je bannirai tout sentiment de jalousie.*

PETIT CATÉCHISME.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. — JOSEPH, SEPTIÈME FIGURE DU MESSIE.

Q. Quelle était la vie des Patriarches?

R. La vie des Patriarches était simple, laborieuse et frugale. Leur famille était comme un petit état, dont le père était le pontife et le roi.

Q. Les Patriarches possédaient-ils de grands biens?

R. Les Patriarches possédaient de grands biens, qui consistaient surtout en troupeaux. Ils ne bâtissaient point de maisons; ils habitaient sous des tentes, changeant de demeure suivant la commodité des pâturages. Dieu le voulait ainsi, afin de nous apprendre que la vie de l'homme ici-bas n'est qu'un voyage.

Q Quelles étaient les principales vertus des Patriarches?

R. Les principales vertus des Patriarches étaient la

foi, qui les faisait sans cesse soupirer après une patrie meilleure ; la charité pour le prochain, qui leur faisait exercer une généreuse hospitalité envers les étrangers ; enfin, la tempérance et la sobriété, qui leur procurait une longue vie, exempte d'infirmités.

Q. Combien le patriarche Jacob eut-il de fils ?

R. Le patriarche Jacob eut douze fils, qui sont les pères des douze tribus d'Israël. Le plus célèbre c'est Joseph qui fut une des plus belles figures du Messie. En effet, Joseph est le fils bien-aimé de Jacob, son père. Notre Seigneur est aussi le fils bien-aimé de Dieu, son père. — Joseph est revêtu d'une robe de diverses couleurs ; il a des songes qui annoncent sa grandeur future ; pour cela, il est en butte à la jalousie de ses frères. — Notre Seigneur est orné de toutes les vertus ; il annonce aux Juifs, ses frères, sa grandeur future, et pour cela, il est en butte à la jalousie et à la persécution.

Q. Y a-t-il d'autres traits de ressemblance entre Joseph et le Messie?

R. Oui, il y a encore d'autres traits de ressemblance entre Joseph et le Messie. — Joseph est envoyé vers ses frères. Notre Seigneur est envoyé vers les hommes, ses frères. — Joseph est maltraité et vendu par ses frères à des marchands étrangers. Notre Seigneur est maltraité par les Juifs, ses frères ; il est trahi par Judas, et livré aux Romains, qui le font mourir. — Joseph est condamné pour un crime dont il est innocent. Notre Seigneur est condamné pour des crimes dont il est innocent. — Joseph se trouve en prison avec

deux criminels ; il annonce à l'un sa délivrance, à l'autre son supplice. Notre Seigneur est placé sur la Croix entre deux malfaiteurs ; il promet à l'un le Ciel, et laisse l'autre dans sa damnation.

Q. Continuez la même figure.

R. Joseph passe de la prison jusque sur le trône de Pharaon. Notre Seigneur passe de la Croix jusque sur le trône de Dieu, son père. — Joseph est proclamé le sauveur du monde. Notre Seigneur est proclamé le Sauveur du monde. — Joseph est obéi par les étrangers avant de l'être par ses frères. Notre Seigneur est obéi par les nations infidèles avant de l'être par le peuple juif. — Joseph sauva ses frères de la mort lorsqu'ils vinrent à lui. Notre Seigneur sauvera les Juifs de l'erreur lorsqu'ils auront embrassé le Christianisme. — Joseph pardonne à ses frères et les rend heureux. Notre Seigneur pardonnera aux Juifs et les comblera de bénédictions.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir révélé le Sauveur si long-temps d'avance, sous une figure aussi touchante. Donnez-moi, ô mon Dieu ! l'innocence de Joseph, sa douceur, son humilité et son amour pour le prochain.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je bannirai de mon cœur tout sentiment de jalousie.*

XXVIIe LEÇON.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ.

Jacob va en Égypte. — Cinquième promesse du Messie faite à Juda. — Sépulture de Jacob dans le tombeau d'Abraham. — Mort de Joseph. — Naissance de Moïse. — Il est sauvé et élevé par la fille de Pharaon. — Il se retire dans le désert de Madian. — Dieu lui apparaît et lui commande de délivrer son peuple. — Vocation d'Aaron. — Plaies de l'Égypte. — Agneau pascal, huitième figure du Messie.

La famille de Jacob, composée de trente personnes, se rassembla aux ordres du saint Patriarche; elle partit de la vallée de Membré pour se rendre d'abord à Betsabée ou au puits du Serment, situé assez près du fleuve qui sépare l'Égypte de la terre de Chanaan. Jacob s'arrêta en ce lieu pour consulter le Seigneur. Ne craignez rien, lui dit le Dieu de ses pères, descendez en Égypte, je veux y multiplier votre postérité; j'en rappellerai vos descendants pour les établir avec gloire dans la terre que je vous ai promise. Confirmé par cette révélation, le Patriarche s'avança vers la capitale de l'Égypte. Quand il en fut à quelques lieues, il ordonna à son fils Juda de prendre les devants, et d'avertir Joseph de son arrivée. Joseph ne fut pas plutôt prévenu de l'arrivée de son père, qu'il fit atteler son char et se rendit auprès de lui. Il se jeta au cou du saint vieillard et

l'arrosa de ses larmes. Il le conduisit ensuite avec tous ses frères auprès de Pharaon.

Jacob honorait les rois de la terre comme des hommes revêtus de l'autorité de Dieu; mais sa qualité de Patriarche et de chef de la famille sainte, le mettait beaucoup au-dessus d'eux. Le saint homme ayant donc salué le prince, lui dit avec un air de dignité convenable à son grand âge et à sa glorieuse destination : Que le Seigneur mon Dieu vous comble de sa bénédiction et qu'il vous donne d'heureuses années. Le prince, à son tour, lui demanda quel âge il avait. Les jours de mon pélerinage sur la terre sont de cent trente ans, lui dit Jacob; jours courts et mauvais, qui sont peu de chose en comparaison de la longue vie de mes pères. Après cette courte audience, Joseph prit congé du roi, qui donna à Jacob et à sa famille la province de Gessen, une des plus fertiles de l'Égypte. C'est là qu'habitèrent et se multiplièrent rapidement les enfants d'Israël.

Jacob vécut encore dix-sept ans. N'ayant plus rien à désirer sur la terre depuis qu'il avait retrouvé Joseph, il vit tranquillement approcher sa dernière heure. Il fit avertir Joseph de le venir trouver, car, dès-lors, il ne sortait plus de son lit; il lui fit promettre de ne pas l'enterrer en Égypte, mais de le faire porter dans la terre de Chanaan, dans le tombeau de ses pères Abraham et Isaac; car la terre de Chanaan était réservée aux descendants du saint Patriarche. Joseph lui promit de le contenter, et le supplia de se reposer sur son obéissance.

Jacob se voyant près de sa fin, ne différa pas de consa-

crer ses derniers moments par une des plus mémorables prophéties que le Seigneur ait jamais inspirées. Ayant fait assembler ses douze fils autour de son lit, il leur annonça ce qui devait arriver à leurs descendants; les différents états où ils se trouveraient après leur établissement dans la Terre promise, et les caractères singuliers qui distingueraient chacune des douze tribus dont ils seraient la tige.

Bientôt il en vint à Juda. Tout à coup le saint vieillard parut un autre homme. Envisageant Juda avec une sainte complaisance sur la grandeur future de sa tribu, il lui parla de la sorte : Juda, tes frères te loueront, ta main sera sur le cou de tes ennemis; les enfants de ton père se prosterneront devant toi. Le sceptre ne sortira point de Juda jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé et qui sera l'attente des nations.

1° Cette promesse prophétique confirme ce que les promesses précédentes nous ont annoncé du Rédempteur prédit dès l'origine du monde. Elle nous dit qu'il sera l'attente et le salut de tous les peuples. Oui, la conversion des Gentils, tel est le grand caractère auquel on devra principalement le reconnaître. 2° Cet oracle célèbre de Jacob ne se borne pas comme les promesses précédentes à prédire un Sauveur, l'attente des nations : il détermine encore le temps où il doit paraître. Ce sera lorsque l'autorité souveraine, figurée par le sceptre, aura cessé dans la maison de Juda.

Paroles précieuses! qui nous font aujourd'hui voir de nos yeux que Jésus, fils de Marie, est ce divin Messie

promis par Jacob mourant. 3° Cette promesse nous tire encore d'un grand embarras. Nous savons, d'après les promesses précédentes, que le Messie naîtra de Jacob; mais voilà que Jacob a douze fils : lequel d'entre eux sera le père du Rédempteur. La prophétie du saint vieillard lève tous nos doutes, elle écarte onze tribus, et nous avertit de chercher le Messie dans la tribu de Juda.

Le saint vieillard ne s'en tint pas là. Pour prouver à ses enfants la vérité de cette grande prophétie, il ajouta une seconde prédiction qui devait s'accomplir longtemps avant la première. O Juda! ajouta-t-il, ô mon fils! que ta portion dans la Terre promise sera fertile et bien choisie! Les vignes en feront la richesse, et le vin, aussi commun que l'eau, y pourra servir à laver tes vêtements. Tout s'est vérifié à la lettre. La tribu de Juda fut toujours dans la suite, avant même qu'elle donnât des rois à son peuple, la plus puissante, la plus nombreuse, la plus riche des tribus.

Après avoir instruit ses enfants, Jacob mourut paisiblement au milieu d'eux, tout occupé de la pensée et du désir de ce Rédempteur que Dieu lui avait promis, dont il était la figure, et dont il venait d'être lui-même le Prophète, aussi il s'écria en mourant : *J'attendrai,* Seigneur, *le Messie que vous devez envoyer*. Joseph le fit embaumer et le transporta avec une grande pompe dans le pays de Chanaan, où il fut inhumé à côté d'Abraham et d'Isaac.

Joseph suivit bientôt son père au tombeau. Les

éminents services qu'il avait rendus à l'Egypte furent promptement oubliés, tant il faut peu compter sur la reconnaissance des hommes. Un nouveau roi monta sur le trône. Il fut effrayé de voir les enfants de Jacob se multiplier et former comme un nouveau peuple dans ses états. Il résolut d'abord de les affaiblir en les accablant des plus rudes travaux. Ce moyen ne réussissant pas au gré de ses désirs, il prit une résolution bien digne d'un tyran. Il ordonna de faire mourir tous les fils des Hébreux aussitôt après leur naissance. Mais que peut la malice des hommes contre le Seigneur et contre ceux qu'il protége ? Cette cruauté tourna à la ruine de Pharaon.

Un jour, la fille de ce prince descendait sur les bords du fleuve pour s'y baigner ; elle aperçut au milieu des roseaux une corbeille fermée ; elle donna ordre à une des personnes de sa suite de la lui apporter. L'ayant ouverte, elle y trouva un petit enfant qui pleurait ; elle en eut compassion. C'est, dit-elle, le fils de quelqu'un des Hébreux. Marie, sœur de l'enfant, était restée à quelque distance de son petit frère. Elle entendit les paroles de la princesse. Si vous voulez, dit-elle, j'irai chercher une femme des Hébreux qui prendra soin de cet enfant. Allez, lui répondit la princesse. La petite fille courut et appela sa mère. La fille de Pharaon lui dit de lui nourrir cet enfant, et lui promit une récompense ; en attendant, elle l'adopta et le nomma Moïse, qui veut dire *tiré des eaux*. Lorsqu'il fut grand, il fut remis à la princesse et élevé au sein même de la cour de Pharaon.

Cependant Moïse, qui n'ignorait pas le secret de sa

naissance, gémissait de voir ses frères dans l'esclavage. Il résolut de les délivrer. Le Seigneur lui-même l'avait choisi pour accomplir cette mémorable délivrance. Il quitta la cour de Pharaon et se retira dans le pays de Madian. Il y passa quarante années, occupé comme les Patriarches, du soin des nombreux troupeaux de Jethro, son beau-père. Un jour qu'il s'était avancé bien loin dans le désert, il se trouva au pied d'une haute et fertile montagne nommée Oreb. Là, le Seigneur lui apparut tout à coup du milieu d'un buisson ardent, sous la figure d'une belle et vive flamme qui brillait d'un éclat fort doux, et qui lui paraissait ne consumer ni les branches, ni les feuilles même du buisson. Moïse, étonné, se dit à lui-même : J'irai, je verrai cette merveille ; j'examinerai pourquoi ce buisson enflammé comme il est ne se consume point.

Il approchait, lorsque le Seigneur, qui voulait lui faire regarder cette apparition avec le profond respect qu'exigeait sa redoutable majesté, fit entendre sa voix du milieu du buisson. Moïse! Moïse! lui dit-il, gardez-vous d'approcher de plus près de ce buisson. Otez votre chaussure, car la terre où vous marchez est une terre sainte. Je suis le Dieu d'Abraham et de Jacob. Moïse, tremblant, se couvrit le visage. J'ai vu l'affliction de mon peuple, continua le Seigneur ; le temps est venu de le tirer de l'esclavage et de l'introduire dans la terre de bénédiction que j'ai promise à leurs pères. Préparez-vous, car c'est vous que j'ai choisi pour délivrer mon peuple de la servitude d'Egypte.

Moïse s'excusa long-temps. Les Hébreux ne me croiront pas, ajouta-t-il; mais ils diront : Il n'est pas vrai, le Seigneur ne vous a point apparu. Eh bien! dit le Seigneur, je vais vous donner de quoi convaincre les incrédules. Que tenez-vous actuellement à la main? C'est une baguette, répondit Moïse. Jetez-là à terre, dit le Seigneur. Moïse obéit, et la baguette à l'instant se changea en un horrible serpent, dont il eut peur, et qui l'obligea de s'enfuir. Ne craignez rien, dit Dieu à son serviteur, prenez ce serpent par l'extrémité de la queue. Il le fit, et il trouva qu'il tenait à la main sa baguette dans son état naturel. Ce qui vient de s'opérer devant vous, ajouta le Seigneur, vous le ferez en présence des Hébreux, et ils connaîtront à cette marque que le Dieu qui s'est montré à vous est le Dieu de leurs pères, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Si ce prodige ne suffisait pas, en voici un autre qui les persuadera. Vous prendrez en leur présence de l'eau du fleuve, et ils la verront subitement changée en sang. Votre frère Aaron vous aidera dans le ministère que je vous confie.

Le Seigneur fit donc entendre sa voix à Aaron qui était en Egypte, et lui dit : Partez sans différer; allez dans le désert à la rencontre de votre frère Moïse; il vous apprendra quels sont mes desseins sur vous et sur lui. Aaron partit aussitôt et se réunit à son frère. L'union de ces deux grands hommes fut le salut d'Israël. Ils vinrent dans la terre de Gessen où étaient les Israélites. Moïse fit en leur présence les miracles qui devaient autoriser sa mission. Le peuple en reconnut la vérité,

et bénit le Seigneur de ce qu'il s'était souvenu de son peuple. De là, les deux frères allèrent ensemble trouver Pharaon, et lui dirent avec une autorité convenable à leur caractère : Voici ce que vous dit le Seigneur, Dieu d'Israël. Donnez à mon peuple la liberté d'aller m'offrir un sacrifice dans le désert. Le tyran, choqué d'un langage auquel il n'était point accoutumé, refusa avec hauteur ; mais il fut la victime de sa résistance.

Le Seigneur frappa l'Egypte de dix grandes plaies. A chaque calamité, Pharaon promettait de donner la liberté aux enfants d'Israël. Mais Moïse n'avait pas plutôt fait cesser le châtiment, que le prince, obstiné, rétractait sa parole. Enfin, la dixième plaie fut si cruelle, que Pharaon s'empressa de conjurer les Hébreux de s'en aller au plus vite. Voici quelle fut cette dixième plaie : Au milieu de la nuit, lorsque tout était dans le calme et le silence, Dieu envoya l'Ange exterminateur, qui fit mourir tous les premiers nés des Egyptiens, depuis le prince fils aîné de Pharaon, jusqu'au fils aîné de l'esclave condamné à de pénibles travaux pendant le jour et aux rigueurs de la prison pendant la nuit. Les premiers nés des animaux périrent de même. Le matin, ce ne fut qu'un cri de désolation dans toute l'Egypte ; pas une maison où il n'y eût un mort. Pharaon envoie sur-le-champ chercher Moïse et Aaron : Partez, leur dit-il, retirez-vous de mes états, vous et tous les enfants d'Israël.

Quelques jours avant cette sanglante exécution, Moïse en avait prévenu les Hébreux. Pour vous mettre

à couvert des coups de l'Ange exterminateur, voici, leur dit-il, ce que vous ordonne le Seigneur, Dieu de nos pères : « Le dixième jour de ce mois, chaque père de famille mettra à part un agneau sans tache, mâle, et de l'année. Si la famille ne se trouvait pas assez nombreuse pour manger cet agneau dans un seul repas, on s'associera quelqu'un de ses voisins. L'agneau ainsi mis à part dès le dixième jour, sera gardé jusqu'au quatorzième. Le soir de ce jour, tous les enfants d'Israël immoleront cet agneau. On réservera du sang de la victime ; on marquera de ce sang les deux jambages et le linteau de la porte de chaque maison où se fera le repas. L'agneau doit être rôti tout entier ; vous le mangerez avec des pains azymes et des laitues sauvages et amères. Voici maintenant en quel état vous serez pour prendre ce repas : Vous aurez les reins ceints, des chaussures aux pieds et un bâton à la main ; vous mangerez debout et à la hâte comme des voyageurs ; car c'est la Pâque, c'est-à-dire le passage du Seigneur. Le sang de la victime qu'on aura mis sur les portes, sera la sauve-garde des enfants d'Israël. Je verrai ce sang, dit le Seigneur, et je n'entrerai point armé de mon glaive vengeur dans les maisons qui en seront marquées. » Plus loin, le Seigneur défend de rompre aucun des os de l'agneau.

Cet Agneau pascal est la huitième figure du Messie. En effet, l'Agneau pascal devait être sans tache. Notre Seigneur est l'Agneau de Dieu, l'Agneau sans tache, la pureté même. — L'Agneau pascal devait être mangé dans une même maison. Notre Seigneur

ne peut être mangé que dans le sein de la même maison, l'Église catholique. — On ne devait briser aucun des os de l'Agneau pascal. Sur la Croix, on ne brisa aucun des os de Notre Seigneur, quoiqu'on rompit ceux des deux voleurs. — L'Agneau pascal devait être mangé avec des pains azymes ou sans levain. Notre Seigneur doit être mangé avec la plus grande pureté de cœur, sans aucun levain de péché. — L'Agneau pascal devait être mangé avec des laitues amères. Notre Seigneur doit être mangé avec les laitues amères de la mortification et de la pénitence. —Ceux qui mangeaient l'Agneau pascal devaient avoir les reins ceints, un bâton à la main et des chaussures aux pieds, comme des voyageurs prêts à partir. Ceux qui mangent Notre Seigneur, doivent avoir les reins ceints, image de la chasteté; un bâton à la main, image de la force, pour résister au démon ; et des chaussures aux pieds , comme des voyageurs qui ne touchent plus à la terre et qui marchent vers le Ciel. — C'était au moment de quitter l'Egypte et de se mettre en route vers la Terre promise, que les Hébreux mangèrent l'Agneau pascal. C'est lorsque nous sommes décidés à quitter le péché et à marcher vers le Ciel, véritable Terre promise, qu'il nous est permis de manger Notre Seigneur. — Le sang de l'Agneau pascal fut répandu sur les portes des maisons, et toutes les maisons marquées de ce sang furent épargnées par l'Ange exterminateur. Le sang de Notre Seigneur est répandu dans nos ames, et toutes les ames marquées de ce sang divin qu'elles auront bien reçu, seront épar-

gnées par le Seigneur lorsqu'il viendra exterminer les méchants.

De plus que les précédentes, cette figure nous fait connaître 1° un des plus éclatants caractères du Messie, son admirable douceur, il sera doux comme un agneau. 2° Elle nous révèle que le Messie s'unira aux hommes comme la nourriture s'unit à notre corps. 3° Qu'il n'y aura de sauvés que ceux qui s'uniront au Messie.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de m'avoir délivré de la servitude du péché, comme vous délivrâtes votre peuple de la servitude d'Égypte ; je vous remercie surtout de m'avoir nourri de la chair adorable de votre fils, ce véritable Agneau dont celui des Hébreux n'était que la figure. Donnez-moi toutes les dispositions de pureté, de sainteté, de force et de détachement nécessaires pour le recevoir dignement.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ne négligerai rien pour communier souvent.*

PETIT CATÉCHISME.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. — CINQUIÈME PROMESSE DU MESSIE FAITE A JUDA. — AGNEAU PASCAL, HUITIÈME FIGURE DU MESSIE.

Q. Jacob vécut-il long-temps en Égypte?

R. Jacob était âgé de cent trente ans lorsqu'il se rendit en Égypte; il y vécut dix-sept ans, environné des respects et de la tendresse de son fils Joseph.

Q. Quelle prophétie Jacob fit-il en mourant?

R. Jacob voyant sa fin approcher, rassembla autour de son lit ses douze fils, et leur annonça ce qui arriverait à leurs descendants. Lorsqu'il en fut à Juda, il parla ainsi : Juda, vos frères vous loueront, et le sceptre ne sortira point de votre race, jusqu'à l'arrivée de Celui qui doit être envoyé et qui sera l'attente des nations.

Q. Quel est le sens de cette promesse?

R. Cette promesse annonce que l'autorité souveraine résidera dans la tribu de Juda, jusqu'à l'arrivée du Messie attendu par les nations. Elle s'est vérifiée au temps de Notre Seigneur, car alors c'était Hérode, Iduméen de nation, qui le premier régnait en Judée.

Q. Que nous apprend-elle encore?

R. Elle nous apprend encore deux choses : 1° le temps où le Messie paraîtra : ce sera celui où la tribu de Juda aura cessé de régner; 2° que c'est dans la tribu de Juda, à l'exclusion de toutes les autres, qu'il nous faut désormais chercher le Messie. Ainsi elle rend plus précises toutes les promesses précédentes.

Q. Qu'arriva-t-il aux enfants de Jacob après sa mort ?

R. Après la mort de Jacob, ses enfants se multiplièrent rapidement ; Joseph mourut, un nouveau roi monta sur le trône d'Égypte et opprima les Hébreux.

Q. De qui Dieu se servit-il pour délivrer son peuple ?

R. Pour délivrer son peuple de la servitude d'Égypte, le Seigneur se servit de Moïse et d'Aaron, son frère. Ils allèrent ensemble trouver Pharaon, firent de grands miracles en sa présence, pour lui montrer que le Seigneur lui ordonnait de laisser partir les enfants d'Israël. Pharaon résista. Moïse frappa l'Égypte de dix grandes calamités, qu'on appela les dix plaies de l'Égypte ; enfin, Pharaon se rendit, et les Hébreux furent délivrés.

Q. Avant de partir, que fit le peuple hébreux ?

R. Avant de partir, le peuple hébreux immola l'Agneau pascal, suivant l'ordre du Seigneur. L'Agneau pascal est la huitième figure du Messie. Cet Agneau pascal devait être sans tache.—Notre Seigneur est le véritable Agneau sans tache. L'Agneau pascal devait être mangé avec des pains sans levain et des laitues amères. Notre Seigneur doit être mangé avec une grande pureté de cœur, sans aucun levain de péché et avec les laitues amères de la mortification et de la pénitence. — Ceux qui mangeaient l'Agneau pascal, devaient avoir les reins ceints, un bâton à la main, des chaussures aux pieds, comme des voyageurs prêts à partir. Ceux qui communient doivent avoir les reins ceints, image de la chasteté ; un bâton à la main, image de la force pour résister au mal ; des chaussures aux pieds, comme des voyageurs qui sont

prêts à tout entreprendre pour arriver au Ciel. — Toute les maisons marquées du sang de l'Agneau pascal, furent épargnées par l'Ange exterminateur. Toutes les ames marquées du sang de Notre Seigneur qu'elles auront bien reçu, seront épargnées par le Seigneur lorsqu'il viendra exterminer les méchants.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de m'avoir délivré de la servitude du péché et de m'avoir nourri de la chair du véritable Agneau, dont celui des Hébreux n'était que la figure. Donnez-moi toujours les dispositions de pureté et de charité, nécessaires pour le recevoir dignement.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ne négligerai rien pour communier souvent.*



XXVIIIe LEÇON.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ.

Départ des Israélites. — Colonne de nuée. — Passage de la Mer-Rouge. — Manne, neuvième figure du Messie. — Rocher d'Oreb. — Victoire remportée sur les Amalécites. — Arrivée au pied du Sinaï. — Publication de la loi. — Sixième promesse du Messie faite par l'organe de Moïse.

Pendant que les Égyptiens étaient occupés à ensevelir leurs morts, Moïse donna aux Hébreux le signal du départ. Au nombre d'environ six cent mille hommes, non compris les femmes et les enfants, les descendants de Jacob, se mettent en marche et se dirigent vers la Mer-Rouge. Dès le commencement, le Seigneur donna à son peuple une nouvelle marque de sa protection. Pour lui faire connaître le chemin qu'il devait suivre, le temps de marcher et de s'arrêter, les lieux de campements et la durée du séjour, il forma une grande colonne dont la base répondit dans la suite à la largeur du tabernacle et dont la pointe s'élevait fort haut. Durant le jour, elle avait la couleur d'une belle nuée; mais durant la nuit, elle paraissait toute de feu et lumineuse comme le soleil. Un Ange était chargé de la conduite de la colonne des-

tinée à servir de guide aux Hébreux. Quand il fallait se mettre en route, la colonne se levait et allait se placer au-dessus du pavillon de la tribu qui devait partir la première. On marchait tant que la colonne était en mouvement et on suivait exactement ses déterminations. Lorsqu'il était temps de s'arrêter, la colonne s'arrêtait jusqu'à ce que l'ordre du Seigneur lui fît faire un nouveau mouvement pour avertir le peuple de la suivre. Sa pointe en s'élevant s'inclinait du côté du soleil, et étendue comme un grand voile sur tout le peuple, elle protégeait les voyageurs contre les ardeurs du soleil, qui, sans ce secours, eussent été insupportables dans les sables brûlants du désert.

Après quelques campements, on arriva au bord de la Mer-Rouge. Les Israélites se trouvaient enfermés de tous côtés : au-devant par la mer, et derrière par les ennemis; car Pharaon s'étant repenti d'avoir laissé partir les Hébreux, avait assemblé son armée et s'était mis à leur poursuite. Mais Moïse, plein de confiance au Seigneur, rassura les Hébreux : Ne craignez rien, leur dit-il, attendez seulement le miracle que le Seigneur va faire en votre faveur. Aussitôt, la colonne qui était à la tête des Israélites changea de place. Elle se porta entre leur camp et celui des Égyptiens. Cette nuée était lumineuse du côté des Israélites; mais du côté des ennemis, elle formait une nuit obscure qui les empêchait d'avancer. Moïse en ce moment étendit la main vers la mer qui s'entr'ouvrit, et les Israélites y marchèrent à pied sec, ayant les eaux à droite et à gauche, comme si c'eût été

de hautes murailles. Ils effectuèrent ce miraculeux passage pendant la nuit[1].

Aux premiers rayons du jour, les Égyptiens s'aperçurent que leur proie leur échappait. Ils se jetèrent avec précipitation dans une route si nouvelle, qui n'était pas ouverte pour eux. C'est là que le Seigneur les attendait. Tout à coup une horrible confusion se met dans l'armée; les chars se brisent, on n'entend plus que ce cri d'alarme : Fuyons les Hébreux, le Seigneur combat pour eux contre nous. Il était trop tard, le Seigneur dit à Moïse : Étendez la main sur la mer, afin que les eaux reprennent leur cours et abîment les Égyptiens, et leurs chars et leurs cavaliers. Moïse étend la main, l'abîme se referme, et tout disparaît englouti dans les flots. Il n'échappa pas un seul homme qui pût porter en Égypte la nouvelle de cet épouvantable désastre. A la vue de ce miracle, Moïse et tout le peuple firent éclater leur joie et leur reconnaissance par un cantique d'actions de graces : jamais miracle ne fut mieux avéré, puisqu'il s'est passé sous les yeux de plus de six cent mille témoins.

Après avoir franchi la Mer-Rouge, les Israélites entrèrent dans un vaste désert, pour arriver dans la Terre promise. Bientôt les provisions leur manquèrent et le peuple se mit à murmurer contre Moïse et Aaron. Le saint Conducteur eut recours à Dieu qui lui ordonna

[1] Sur le passage de la Mer-Rouge et le voyage dans le désert, *voyez* les lettres du savant père Picard, missionnaire en Égypte, dans le Recueil des Lettres édifiantes.

de dire au peuple : Je fournirai aux enfants d'Israël une nourriture envoyée du Ciel. Le peuple sortira le matin : chacun en ramassera précisément ce qui suffit pour la nourriture d'un jour. Le sixième jour ils en ramasseront deux mesures, afin qu'ils puissent sanctifier le septième jour qui sera celui du Sabbat. Moïse s'empressa de communiquer au peuple l'oracle de son Dieu. Dès demain matin, leur dit-il, le Seigneur vous enverra du Ciel une nourriture qui, désormais, ne vous manquera plus. En effet, la manne ne cessa de tomber régulièrement chaque matin, excepté le jour du Sabbat, pendant les quarante ans que les Israélites passèrent dans le désert.

Le lendemain de grand matin, la promesse du Seigneur s'accomplit. On aperçut tous les environs du camp couverts d'une rosée sur laquelle était répandue une multitude de petits grains blancs et si serrés les uns contre les autres, qu'ils ressemblaient à une gelée blanche répandue sur la campagne. Jamais on n'avait rien vu de pareil. Les Israélites étonnés, se demandaient les uns aux autres en leur langue *manhu*, qu'est-ce que ceci? ce qui fit donner à ces grains le nom de *manne*. Personne n'osa d'abord y toucher. On alla consulter Moïse. C'est là, leur dit-il, le pain que le Seigneur vous a promis. Dès qu'on fut instruit, on se mit en action. Chaque Israélite fit sa récolte. Quelques Israélites voulurent en ramasser pour plusieurs jours, mais ce qui ne fut point mangé le premier jour se corrompit : Dieu voulant dès-lors que les hommes apprissent à n'être inquiets que du présent et à laisser le soin du lende-

main à la Providence. Pour se nourrir de ces grains, on les brisait sous la meule avec une pierre. On les réduisait en une pâte blanche qu'on faisait cuire dans un vase, et on retirait un pain d'un goût délicieux. Bien plus, ceux que leur foi rendait agréables au Seigneur, y trouvaient encore quelque chose de plus exquis. La manne prenait à leur gré tous les goûts qu'il leur plaisait. Il fallait recueillir la manne dès le matin, car elle fondait aux rayons du soleil.

C'est là un des plus grands miracles que le Seigneur ait opéré en faveur de son peuple, et une des plus admirables figures du Messie. — La manne était une nourriture qui tombait du Ciel. Notre Seigneur dans la sainte Eucharistie, est un pain vivant descendu du Ciel. — La manne tombait tous les jours. La sainte Eucharistie est notre pain de chaque jour. — La manne n'était que pour les Israélites. La sainte Eucharistie n'est que pour les Chrétiens. — La manne ne fut donnée aux Israélites qu'après le passage de la Mer-Rouge. La sainte Eucharistie n'est donnée aux Chrétiens qu'après le baptême figuré par le passage de la Mer-Rouge. — La manne remplace tous les aliments. La sainte Eucharistie est le pain par excellence, le pain qui suffit à tous nos besoins. — La manne avait tous les goûts. La sainte Eucharistie a tous les goûts : elle fortifie les faibles, console les affligés, éclaire l'esprit, embrase le cœur. — La manne cependant n'empêchait pas de mourir. La sainte Eucharistie donne le gage de la vie éternelle. — La manne tomba tant que le peuple fut dans le désert. La sainte

Eucharistie sera donnée aux hommes tant qu'ils seront sur la terre. — La manne cessa lorsque les Hébreux furent entrés dans la Terre promise. La sainte Eucharistie cessera lorsque nous serons entrés dans le Ciel, c'est-à-dire que nous verrons sans nuage le Dieu que nous recevons sous les voiles du Sacrement.

Cette figure ajoute de nouveaux traits au tableau. 1° Tandis que l'Agneau pascal ne devait être mangé qu'une fois par an, la manne, figure de la sainte Eucharistie, devait être mangée tous les jours; 2° elle nous annonce que la nourriture que le Sauveur réserve à nos ames, sera une nourriture céleste; 3° que cette nourriture nous sera donnée tant que nous serons voyageurs dans le désert de la vie.

Les Israélites, nourris d'un pain miraculeux, continuèrent leur marche dans le désert. Bientôt les provisions d'eau furent épuisées : suivant sa coutume, le peuple se mit à murmurer. Le Seigneur, dans son inépuisable bonté, ne répondit à leurs plaintes que par un nouveau prodige. Il dit à Moïse : Prenez la baguette dont vous avez frappé le fleuve d'Égypte; frappez le rocher d'Oreb, vous en verrez sortir des eaux en si grande quantité, que tous les hommes et toutes les bêtes auront abondamment de quoi se désaltérer. Moïse obéit; au premier coup de la baguette miraculeuse, il sortit du sein du rocher une source si pleine et si rapide, que toute la vallée en fut arrosée comme des eaux d'une belle rivière.

Bientôt un nouveau danger menaça le peuple voyageur. Les Amalécites, nation brave et nombreuse, vinrent les

attaquer. Pendant que les enfants d'Israël combattaient dans la plaine, Moïse monta sur une montagne voisine. Il éleva les mains vers le Ciel : chaque fois que ses mains se portaient en haut, Israël remportait un avantage considérable; mais aussitôt qu'il les baissait, les Amalécites reprenaient le dessus et gagnaient du terrain. On s'aperçut de cette vicissitude. Aaron et un autre Israélite qui étaient avec Moïse, lui soutinrent les bras élevés jusqu'au coucher du soleil, et la bataille fut gagnée. Exemple frappant de ce que peut la prière animée par la foi.

Après ce nouveau prodige, on continua de se diriger vers l'intérieur du désert. Le quarante-sixième jour après le passage de la Mer-Rouge, la colonne vint s'arrêter au pied du mont Sinaï. De toutes les stations du peuple Hébreu dans le désert, celle-ci fut assurément la plus célèbre. C'est là que le Seigneur lui donna sa loi. Voici pourquoi et comment cela eut lieu.

Les vérités que Dieu avait enseignées à Adam, et dont la connaissance avait passé des pères aux enfants par la voie de la tradition, commençaient à s'altérer; il était à craindre qu'elles ne s'effaçassent bientôt de la mémoire des hommes. Pour les conserver, et surtout pour conserver la grande promesse du Messie, Dieu résolut de les donner par écrit. Il appela Moïse sur la montagne, et lui commanda de dire de sa part aux Israélites : Vous avez vu de quelle manière je vous ai tirés de l'Égypte, et comment je vous ai choisis pour être mon peuple. Si vous écoutez ma voix, et si vous gardez mon alliance, j'établirai mon règne au milieu de vous : vous serez la nation

sainte. Moïse descendit de la montagne, et répéta fidèlement aux Israélites ce que le Seigneur lui avait dit. Il leur demanda une réponse précise. Toute la nation répondit d'une voix unanime : Nous ferons tout ce qu'a dit le Seigneur.

Moïse repartit pour porter cette réponse à son Dieu, qui lui dit : Purifiez vos Hébreux, et qu'ils soient prêts pour le troisième jour ; alors, je descendrai devant tout le peuple sur la montagne de Sinaï. Vous mettrez une barrière autour de la montagne ; sous peine de mort, il sera défendu de la passer. Tous ces préparatifs étaient nécessaires pour la solennité de la publication de la loi, et pour disposer les cœurs à la recevoir dans les sentiments d'une religieuse vénération. Dès le matin du troisième jour, on entend des tonnerres, on voit briller des éclairs ; une nuée épaisse couvre la montagne ; du sein de la nue éclate le son perçant de la trompette qui convoque le peuple ; mais le peuple, effrayé, se tenait à couvert dans ses tentes. Moïse cependant le rassura, et les ayant fait sortir, il les rangea dans l'espace qu'on avait laissé libre entre le camp et le pied de la montagne, où l'on avait placé des barrières. Alors, Dieu fit entendre sa voix du milieu de la nue enflammée, et publia les dix Commandements de sa loi, écrits sur deux tables de pierre, c'est ce qu'on appelle le *Décalogue*[1].

[1] A ce que nous avons dit de l'Écriture dans la deuxième leçon du Catéchisme, nous croyons utile d'ajouter la note suivante. Le Pentateuque contient l'alliance de Dieu avec le peuple juif, comme l'Évangile contient l'alliance de Dieu avec le peuple chrétien. Les autres livres historiques de l'Ancien Testament nous racontent la manière dont Dieu et le peuple

Dès que le Seigneur eut cessé de parler, le bruit des tonnerres et le son des trompettes recommencèrent avec le même éclat qu'auparavant. La montagne, toujours fumante, couverte de la nuée, et étincelante de flammes, s'ébranla. Les Hébreux, dans un saisissement et dans une frayeur inexprimable, se retirèrent vers leurs tentes, et Moïse les y suivit. Les Anciens dirent à Moïse : Parlez-nous vous-même désormais; mais que le Seigneur ne nous parle plus immédiatement, autrement, c'en est fait

juif ont tenu leurs engagements. D'une part, nous voyons Dieu aussi fidèle à ses promesses qu'à ses menaces; de l'autre, le peuple tour à tour inconstant et soumis, recevant infailliblement des récompenses ou des châtiments. Cette alternative de biens et de maux est la sanction de l'alliance, et contribue merveilleusement à la faire observer; l'espérance et la crainte étant les deux grands mobiles des actions humaines. Les livres prophétiques n'annoncent pas seulement une alliance future, ils ont aussi pour but de maintenir le peuple dans sa fidélité à ses engagements. Ils lui rappellent ce qu'il doit craindre ou espérer, suivant qu'il sera obéissant ou prévaricateur. Les livres moraux ont pour but de faire observer l'alliance dans son esprit. Ce sont pour ainsi dire les articles organiques de la loi.

De même, dans le Nouveau Testament, l'histoire de l'Église a pour but de montrer de quelle manière Dieu et le peuple chrétien observent cette alliance auguste, scellée par le sang du Rédempteur. D'une part, on voit Dieu depuis dix-huit siècles, dispensant tour à tour les châtiments et les récompenses, suivant la fidélité ou l'infidélité des nations chrétiennes; de l'autre, les nations chrétiennes, tour à tour heureuses ou malheureuses, suivant qu'elles sont dociles ou rebelles, en sorte qu'en tête de chaque page de l'histoire d'un peuple chrétien on doit lire ces paroles : La fidélité à l'alliance du Calvaire élève les nations, leur infidélité les abaisse et les rend malheureuses. *Justitia elevat gentem, miseros autem facit populos peccatum.* Ainsi, on voit que toute l'histoire du monde, sous l'Ancien comme sous le Nouveau Testament, a pour but de maintenir la double alliance, et d'enseigner aux peuples à être fidèles par la vue des châtiments ou des récompenses, qui sont l'infaillible salaire de l'obéissance ou de la révolte.

de notre vie ? Qu'est-ce qu'un homme de chair pour écouter la voix du Dieu vivant, lorsqu'il parle du milieu des flammes ? Moïse partit ; et, s'étant enfoncé dans les redoutables ténèbres qui couvraient la montagne, il représenta au Seigneur les alarmes de son peuple. Je connais sa demande, répondit le Seigneur, elle ne m'a point déplu.

Dans son infinie bonté, le Seigneur choisit ce moment pour renouveler de la manière la plus touchante la grande promesse du Messie. Retournez vers le peuple, dit-il à Moïse, et vous lui direz : Le Seigneur vous promet de vous donner un Prophète de votre nation et pris d'entre vos frères, semblable à moi, qui suis chargé de vous l'annoncer. Votre Dieu mettra ses paroles dans sa bouche : vous lui obéirez avec soumission. Si quelqu'un ne veut pas écouter ce Prophète, Dieu en tirera une vengeance éclatante.

Ces paroles annonçaient le Messie. Saint Pierre, parlant aux Juifs, les applique à Notre Seigneur, qu'il leur prêchait. Cette promesse nous découvre un nouveau caractère de Notre Seigneur. Elle nous apprend qu'il fera un jour, d'une manière douce et familière, ce qui venait de se faire au milieu d'un appareil formidable ; ce ne sera point avec terreur, mais avec douceur et bonté, qu'il apprendra aux hommes les volontés de Dieu. Elle nous apprend encore qu'il sera comme Moïse, Législateur, Médiateur entre Dieu et les hommes, Chef et Libérateur de son peuple, quoique d'une manière plus excellente. Or, tout cela ne s'est accompli littéralement qu'en

Notre Seigneur, fils unique de Dieu, né du sang des rois de Juda, Chef, Législateur, Médiateur et Sauveur d'un peuple nouveau. Telle est la sixième promesse du Messie.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir confirmé par des miracles si éclatants les vérités de ma foi. Que votre lumière me conduise pendant la vie comme la colonne conduisait votre peuple dans le désert. Je vous remercie de m'avoir si souvent nourri du véritable pain descendu du Ciel, et de m'avoir donné par Notre Seigneur Jésus-Christ la loi de grace bien supérieure à la loi ancienne. Faites que je dise avec plus de sincérité que les Israélites : Je ferai tout ce que le Seigneur me commandera.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je chercherai l'occasion d'instruire les ignorants.*

PETIT CATÉCHISME.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. — NEUVIÈME FIGURE DU MESSIE, LA MANNE. — SIXIÈME PROMESSE DU MESSIE FAITE A MOÏSE.

Q. Quel est le premier miracle que le Seigneur fit en faveur de son peuple lorsqu'il le tira de l'Égypte?

R. Le premier miracle que le Seigneur fit en faveur de

son peuple en le tirant de l'Egypte, fut la colonne de nüée. Cette colonne, lumineuse pendant la nuit, et sombre pendant le jour, dirigeait le peuple dans sa marche, et marquait les endroits où l'on devait s'arrêter. Pendant le jour, elle s'étendait comme un grand voile sur le camp, afin de protéger les Hébreux contre les ardeurs brûlantes du soleil.

Q. Ce miracle dura-t-il long-temps ?

R. Ce miracle dura environ quarante années; aussi long-temps que les Israélites furent dans le désert.

Q. Quel fut le second miracle du Seigneur en faveur de son peuple?

R. Le second miracle du Seigneur en faveur de son peuple fut le passage de la Mer-Rouge. Pharaon se repentit d'avoir laissé partir les Hébreux. Il se mit à leur poursuite avec son armée. A la voix de Moïse, les eaux de la Mer-Rouge se divisèrent et laissèrent un libre passage aux enfants d'Israël. Les Égyptiens voulurent y entrer; mais ce chemin n'était point fait pour eux. Au commandement de Moïse, les eaux reprirent leur cours et engloutirent les Egyptiens, sans qu'il en échappât un seul.

Q. Quel fut le troisième miracle du Seigneur en faveur de son peuple?

R. Le troisième miracle du Seigneur en faveur de son peuple, fut la manne.

Q. Qu'était-ce que la manne ?

R. La manne était une nourriture miraculeuse que le Seigneur faisait tomber chaque matin autour du camp

des Hébreux. Elle était composée de petits grains blancs et serrés. Elle ressemblait à une gelée blanche. On la ramassait chaque matin de bonne heure ; elle avait un goût délicieux.

Q. La manne est-elle la figure du Messie ?

R. La manne est la neuvième figure du Messie.

En effet, la manne était une nourriture qui tombait du Ciel. Notre Seigneur, dans la sainte Eucharistie, est un pain vivant descendu du Ciel. — La manne n'était que pour les Israélites. La sainte Eucharistie n'est que pour les Chrétiens. — La manne remplaçait tous les aliments. La sainte Eucharistie est le pain par excellence ; elle suffit à tous les besoins de notre ame. — La manne avait tous les goûts. La sainte Eucharistie a toutes les vertus ; elle console, elle fortifie, elle éclaire, elle embrase. — La manne cessa lorsque les Hébreux furent entrés dans la Terre promise. La sainte Eucharistie cessera lorsque nous entrerons dans le Ciel, c'est-à-dire que nous verrons sans nuage le Dieu que nous recevons sous les voiles du Sacrement.

Q. Quelle est la sixième promesse du Messie ?

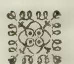
R. La sixième promesse du Messie fut faite à Moïse. Les Israélites, tremblants au pied du mont Sinaï, conjurèrent Moïse de leur parler lui-même, et non pas le Seigneur, dont ils ne pouvaient plus, sans mourir, soutenir la majesté. Le Seigneur alors dit à Moïse : La demande de mon peuple ne me déplaît point. Je susciterai un Prophète semblable à vous, que tous pourront entendre, et à qui tous seront obligés d'obéir. Ce Prophète,

plein de douceur, qui annoncera la loi du Seigneur, sans aucun appareil redoutable, en sorte que tous pourront l'approcher, c'est le Messie. Saint Pierre nous l'apprend lorsqu'il applique à Notre Seigneur cette promesse que Dieu fit à Moïse.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir confirmé par des miracles si éclatants les vérités de ma foi. Conduisez-moi pendant cette vie comme la colonne conduisait votre peuple dans le désert, afin que j'arrive à la véritable Terre promise.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je chercherai l'occasion d'instruire les ignorants*.



XXIXe LEÇON.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ.

Confirmation de l'alliance. — Sang des victimes répandu sur le peuple. — Sacrifices, dixième figure du Messie. — Idolâtrie des Israélites, Veau d'or. — Le Seigneur désarmé par Moïse. — Description de l'Arche et du Tabernacle. — Marche du peuple dans le désert. — Révolte de Cadesbarné. — Le serpent d'airain, onzième figure du Messie.

Outre les deux tables de pierre sur lesquelles était gravé le Décalogue, le Seigneur donna à Moïse un grand nombre d'autres lois infiniment sages et relatives, soit aux cérémonies de la Religion, soit aux actions de la vie[1]. Moïse les écrivit, et dès le lendemain matin il fit dresser un autel au pied de la montagne, qui était comme le trône de Dieu. Autour de l'autel étaient douze colonnes qui représentaient les douze tribus d'Israël. Cet ouvrage achevé, Moïse convoqua le peuple à la cérémonie de la confirmation de l'alliance.

Chacun s'y rendit, et tout le monde étant rangé autour de l'autel, on immola les victimes. Moïse lut de nouveau le livre de la Loi. Tout le peuple répondit : Nous ferons

[1] *Voyez*, sur les lois des Hébreux, entre autres, l'ouvrage de M. Frère, l'*Homme connu par la révélation*, et surtout la *Critique des législations payennes et défense de la législat. mosaïque*, par J. Brunati, prof. au Séminaire de Brescia. In-8°.

tout ce que le Seigneur commande. Alors Moïse se tenant debout auprès de l'autel, se fit apporter un bouquet d'hysope et de laine teinte en écarlate; il mêla de l'eau pure dans le sang des victimes et en arrosa le livre de la Loi. Ensuite les douze tribus se présentèrent l'une après l'autre et il les arrosa du même sang, en prononçant ces paroles : C'est ici le sang de l'alliance que le Seigneur a contractée avec vous.

Par cette aspersion, le Seigneur, représenté par Moïse, ratifiait l'alliance et s'engageait à l'accomplir; le peuple, couvert du sang des victimes, confirmait ses serments et se soumettait aux châtiments de ses transgressions. En vertu de ce contrat, les enfants d'Israël devinrent dès ce moment à un titre particulier, le peuple de Dieu; et Dieu lui-même se déclara spécialement le Dieu, le Père et le Roi des enfants d'Israël. Jamais on n'avait vu une cérémonie plus auguste ni plus imposante. Elle n'était cependant que l'ombre de celle qui, après plus de quinze siècles, devait confirmer la Nouvelle Alliance du Seigneur avec tous les hommes, lorsque le Messie, fils de Dieu et Dieu lui-même, voulut la ratifier par l'effusion de son propre sang et devenir tout à la fois la victime, le prêtre et le médiateur du contrat : Moïse n'était ici que sa figure.

En effet, pour confirmer l'ancienne alliance, Moïse élève un autel environné de douze colonnes. Notre Seigneur, pour confirmer la Nouvelle Alliance, dresse aussi un autel environné de ses douze Apôtres. — Les douze colonnes représentaient tout le peuple d'Israël.

Les douze Apôtres représentaient toute l'Église. — Ce fut après être descendu de la montagne, d'où il apportait aux Israélites la Loi de Dieu, que Moïse offrit son sacrifice. Ce fut après être descendu du Ciel et nous avoir apporté une Loi divine, que Notre Seigneur a offert son sacrifice. — Moïse immola des victimes et en répandit la sang sur le peuple. Notre Seigneur s'immola lui-même et donna son sang à boire à ses Apôtres. — Moïse, en répandant le sang des victimes, prononça ces paroles : C'est ici le sang de l'alliance que le Seigneur fait avec vous. Notre Seigneur, en donnant son sang à ses Apôtres, prononça ces mêmes paroles : C'est ici le sang de la Nouvelle Alliance que le Seigneur fait avec les hommes. — Le peuple, couvert du sang des victimes, devint le peuple de Dieu qui promit de le protéger dans le désert et de le conduire dans la Terre promise. Couverts du sang de Notre Seigneur, nous sommes devenus le vrai peuple de Dieu qui promet de nous protéger dans le désert de la vie et de nous conduire dans le Ciel, figuré par la Terre promise. — Depuis que l'alliance fut confirmée, il y eut chez les Hébreux deux espèces de sacrifices, des sacrifices sanglants et des sacrifices non sanglants. Depuis que Notre Seigneur a confirmé sa Nouvelle Alliance, il y a eu chez les Chrétiens le sacrifice sanglant du Calvaire et le sacrifice non sanglant de nos autels. — Dans les sacrifices sanglants de l'ancienne Loi, la victime était mise à mort. Dans le sacrifice sanglant de la nouvelle Loi, la victime a été mise à mort. — Dans les sacrifices non

sanglants de l'ancienne Loi, la victime n'était pas mise à mort. Dans le sacrifice non sanglant de la nouvelle Loi, la victime n'est pas mise à mort comme sur le Calvaire, elle est mystiquement immolée, car Notre Seigneur une fois ressuscité ne peut plus mourir. — La matière du sacrifice non sanglant de l'ancienne Loi, était de la farine et du vin. La matière du sacrifice non sanglant de la nouvelle Loi, c'est le pain et le vin qui se changent au corps et au sang de Notre Seigneur. — Tous les divers sacrifices de l'ancienne Loi étaient offerts pour quatre fins principales : adorer, remercier, demander et expier. Le sacrifice de la nouvelle Loi renferme à lui seul tous ces avantages, c'est un sacrifice d'adoration, d'actions de graces, de demande et d'expiation. — Dans l'ancienne Loi, pour tenir lieu de tous les sacrifices, on immolait chaque jour, le matin et le soir, un agneau sans tache. Pour perpétuer le sacrifice du Calvaire, qui remplace tous les sacrifices anciens, l'Agneau de Dieu s'immole chaque jour et à chaque heure du jour et de la nuit sur nos autels ; car depuis dix-huit siècles il y a toujours dans quelque partie du monde des prêtres à l'autel, qui célèbrent la sainte Messe.

Il est évident par là que tous les sacrifices de l'ancienne Loi n'étaient qu'une figure du sacrifice de Notre Seigneur, comme l'ancienne Loi n'était elle-même qu'une figure de la nouvelle. Aussi nous comptons les sacrifices anciens pour la dixième figure de Notre Seigneur.

En dictant sa Loi aux Israélites et en faisant alliance avec eux, le Seigneur leur avait donné une grande

preuve de sa bonté, il leur en donna peut-être une plus grande en leur pardonnant le crime incroyable dont ils se rendirent coupables, au pied même du Sinaï. Après la confirmation de l'alliance, Moïse était remonté sur la montagne toujours couverte d'un épais nuage. Le peuple crut que son absence ne serait que de quelques jours ou de quelques semaines tout au plus; mais un mois s'étant écoulé sans qu'on eût de nouvelles de ce qui se passait sur la hauteur, la multitude se mit à murmurer. Le Seigneur nous a sans doute abandonnés, se dirent-ils, faisons-nous des dieux qui marchent devant et qui nous tirent des déserts où nous sommes engagés. Aussitôt, ils firent un veau d'or et lui offrirent d'abominables sacrifices. Après cela, ils se mirent à manger, à boire et à danser autour de l'idole.

A ce spectacle, le Seigneur dit à Moïse : Allez, descendez; *votre* peuple, que vous avez tiré de la terre d'Égypte, a péché contre moi; ils se sont fait un veau d'or qu'ils adorent à ma place. Laissez-moi, afin que ma colère s'enflamme contre ce peuple et que je l'extermine. Moïse connaissait trop bien le cœur de son maître pour lâcher prise. Il tombe aux genoux du Seigneur et le prie en ces termes : Non, Seigneur, vous ne frapperez point *votre* peuple que vous avez tiré de la servitude d'Égypte. Voulez-vous que les Égyptiens insultent à votre saint nom en disant que vous l'avez malicieusement conduit dans ces solitudes pour le faire périr? Souvenez-vous des promesses que vous avez faites à Abraham, Isaac et Jacob. Vous avez juré de multiplier leurs descendants

comme les étoiles du Ciel, et de les établir dans la terre de Chanaan.

Prodigieuse puissance de la prière ! A la voix de Moïse, le Seigneur est désarmé, et l'arrêt qui condamnait les Hébreux à une ruine totale est révoqué. Les plus coupables seuls furent punis comme ils le méritaient.

Le Seigneur ordonna ensuite à Moïse de faire l'arche d'alliance. C'était un coffre destiné à recevoir entre autres choses le livre de la Loi et les deux tables de pierre sur lesquelles était gravé le *Décalogue*. L'arche était faite d'un bois incorruptible, revêtue au-dedans et au-dehors de l'or le plus fin, ornée tout à l'entour d'une couronne d'or, fermée par un couvercle revêtu d'or et surmonté de deux Chérubins d'or massif. C'était de dessus cette arche que le Seigneur voulait désormais faire entendre ses volontés et exaucer les vœux de son peuple. L'arche avait en tout deux coudées et demie de longueur sur une coudée et demie de largeur et de hauteur. L'arche était placée dans le *tabernacle*.

Le tabernacle était un pavillon d'étoffes précieuses et enrichies de broderies ; il avait trente coudées de long sur dix de large. Ce temple portatif marquait l'Église pendant qu'elle était encore sur la terre dans un état d'instabilité et dans un lieu de passage ; comme depuis, le temple de Salomon figura l'Église dans son état de stabilité et dans la demeure des Cieux. Le tabernacle était porté par la tribu de Lévi, toute consacrée au Seigneur. Aaron, qui était de cette tribu, fut choisi pour Grand-Pontife.

Le Seigneur établit aussi trois principales fêtes en mémoire des trois plus grandes graces qu'il avait accordées à son peuple. La fête de Pâque, en mémoire de la délivrance d'Égypte et du passage de la Mer-Rouge ; la fête de la Pentecôte, en mémoire de la publication de la Loi sur le mont Sinaï; elle se célébrait sept semaines après celle de Pâque ; enfin la fête des Tabernacles ou des Tentes, en mémoire de leur voyage miraculeux dans le désert, pendant lequel ils avaient habité sous des tentes.

Cette fête durait sept jours comme les deux précédentes. Pendant ces sept jours, les Israélites habitaient sous des tentes ou sous des berceaux de feuillage. Lorsqu'ils furent maîtres de la Terre promise, tous les Israélites étaient obligés de se trouver à Jérusalem aux trois grandes solennités, et il était permis aux femmes d'y venir.

On assistait aux prières et aux sacrifices, toujours accompagnés de musique et auxquels succédaient d'innocents plaisirs. Aussi, on estimait heureux ceux qui pouvaient s'y trouver, et on se croyait malheureux de n'avoir pas la liberté d'y aller. Tels doivent être la conduite et les sentiments des Chrétiens dans ces jours augustes et solennels où ils célèbrent la mémoire des bienfaits qu'ils ont reçus de Dieu.

Lorsque toutes ces choses furent réglées, la colonne de nuée se leva et on s'éloigna de la montagne à jamais célèbre du Sinaï. Voici l'ordre dans lequel on se mit en marche. Tout le peuple se partagea en quatre grands corps composés chacun de trois tri-

bus; au milieu était le tabernacle porté par les Lévites. Ces quatre grands corps, non plus que les tribus, ne devaient jamais se confondre ni dans le séjour ni dans la marche. De cette sorte, le peuple était toujours en état de faire face de quelque côté que les ennemis pussent s'approcher pour le combattre. Chaque tribu avait son chef et son drapeau. Au centre de chaque tribu, étaient les femmes, les enfants, les vieillards, les chariots et les troupeaux. De cette manière, la marche se faisait sans confusion et dans le plus bel ordre qu'il fût possible d'imaginer.

On commença donc le voyage dans cet ordre tout divin qui formait le plus magnifique et tout ensemble le plus formidable spectacle qu'on eût jamais vu. C'était une armée de plus de six cent mille combattants, sans y comprendre un peuple entier de deux millions de femmes, d'enfants et de vieillards, conduits par le Seigneur leur Dieu qui se faisait gloire de marcher à leur tête et de les mener, rangés comme ils étaient sous leurs drapeaux et sous leurs chefs, à la conquête d'un beau pays promis à leurs pères, pour y établir, sur la ruine des anciens habitants, leurs familles, leur religion et leur empire. Ce grand projet allait s'exécuter; mais le succès dépendait de la fidélité de ces mêmes hommes qui y avaient tant d'intérêt.

Environ deux mois après leur départ du Sinaï, les Israélites arrivèrent en vue du pays de Chanaan. La colonne s'arrêta et ils campèrent dans un endroit nommé Cadesbarné. Ce séjour était destiné de Dieu à

prendre les dernières résolutions pour attaquer les ennemis qu'on allait avoir à combattre et pour se mettre en possession de cette terre si long-temps promise. Moïse assembla donc les enfants d'Israël : Cette terre où vous touchez, leur dit-il, est le pays où le Seigneur a promis à vos pères de vous introduire; il est temps d'en entreprendre la conquête sous sa protection; ne craignez rien, comptez sur un succès que le secours et les promesses du Tout-Puissant rendent infaillible.

Cependant, avant de passer la frontière, on résolut d'envoyer un certain nombre d'hommes pour reconnaître le pays. On choisit douze députés, un pour chaque tribu. De ce nombre furent Caleb et Josué. Ces députés partirent et s'acquittèrent heureusement de leur commission. En revenant, ils apportèrent entre autres fruits des figues et des grenades, mais surtout une grappe de raisin si prodigieuse, qu'ils furent obligés d'en couper la branche pour la passer sur un long levier, dont deux hommes étaient chargés. La course fut de quarante jours, au bout desquels les députés arrivèrent au camp de Cadesbarné.

Dès qu'on les vit paraître, on s'assembla auprès de Moïse et d'Aaron, à qui les douze voyageurs vinrent rendre publiquement compte de leur commission. Ils firent d'abord parler pour eux les beaux fruits qu'ils avaient rapportés. Jugez, dirent-ils au peuple, par ces fruits monstrueux, quelle est la fertilité de la terre que nous venons de reconnaître. On ne vous a pas trompés quand on vous a dit que là coulaient des ruisseaux de

lait et de miel. Moïse était charmé de ce début; mais quelle fut sa surprise et sa douleur lorsqu'il entendit les députés continuer en ces termes : Mais ce pays est plein de grandes villes, bien murées. Il est habité par des hommes d'une grandeur et d'une force extraordinaires; nous y avons vu des géants d'une taille énorme : près d'eux nous ne serions que des sauterelles. La terre elle-même, toute fertile qu'elle est, dévore ses habitants, et il ne nous serait pas possible d'y vivre.

On peut juger des étranges impressions qu'un pareil récit, appuyé par le grand nombre des envoyés, fit sur le peuple, déjà bien mal disposé et tout prêt à la révolte. Le découragement se peignit sur les visages, et des murmures commencèrent à sortir de tous les rangs. Cependant, deux députés fidèles, Caleb et Josué, s'efforcèrent de détromper le peuple. On vous trompe grossièrement, s'écrièrent-ils; ayons seulement le courage de nous présenter devant nos ennemis, et ils disparaîtront devant nous.

La nuit approchait; le peuple rentra dans ses tentes; mais le temps ne fit qu'aigrir le mal. Dès le lendemain matin, ce fut une confusion effroyable dans le camp. Tous criaient contre Moïse et Aaron. Que ne sommes-nous morts dans l'Égypte, leur disait-on en face, ou que ne nous fait-on tous périr dans ce désert? Non, nous ne voulons point entrer dans cette terre pour y être immolés par le fer de nos ennemis. Moïse, affligé au-delà de ce qu'on peut dire, eut beau remontrer, gémir, exhorter, on ne l'écouta pas. La sédition augmentait de plus en plus.

Il était temps que le Seigneur prît en main la cause de ses ministres. Au moment qu'on se préparait à les accabler de pierres, la colonne de nuée qui reposait sur le toit du Tabernacle, se changea en un feu menaçant, et laissa entrevoir à ces furieux toute l'indignation d'un Dieu outragé, résolu de les exterminer. Moïse lui-même, tremblant pour eux, courut demander leur grace. Le Seigneur répondit avec une bonté que Moïse osait à peine se promettre. Je leur pardonne comme vous le souhaitez ; ils ne périront pas tous en un jour par la peste comme je l'avais résolu ; mais je suis le Dieu vivant, et j'en jure par moi-même, ma gloire ne souffrira point du pardon que je leur accorde. Voici l'arrêt que vous leur annoncerez : Vous serez traités comme vous avez souhaité de l'être; vous tous qui depuis l'âge de vingt ans et au-dessus, avez murmuré contre moi, vous mourrez dans ce désert, vos cadavres y pouriront, vous n'entrerez point dans la terre dont j'ai juré à vos pères de donner la possession à leurs descendants. Je n'excepte de ma sentence que Caleb et Josué ; mais vos enfants seront errants dans la solitude durant quarante ans, jusqu'à ce que les cadavres de leurs pères soient consumés.

En même temps les dix députés infidèles tombèrent morts, frappés de la main de Dieu, en présence de la multitude. Le Seigneur demeura inflexible, et il fallut se résoudre à reprendre la route du désert, pour y voir périr un million d'hommes proscrits, et pour y exécuter, durant plus de trente-huit ans, l'arrêt porté par le juste

juge dans le jour de son indignation contre son peuple rebelle.

Plusieurs années après, le peuple se révolta de nouveau. Pour les punir de leurs murmures continuels, le Seigneur envoya contre eux des serpents dont la morsure, brûlante comme le feu, leur donnait la mort. Dans ce pressant danger, ils coururent à la tent de Moïse : Nous avons péché en parlant contre le Seigneur et contre vous, lui dirent-ils ; priez-le de nous délivrer de ces serpents.

Dieu choisit ce moment pour nous donner une nouvelle figure du Messie. Moïse pria donc pour eux, et le Seigneur lui dit : Faites un serpent d'airain, et mettez-le sur un endroit élevé, quiconque le regardera sera guéri de sa blessure. Moïse obéit, et le venin disparaissait aussitôt qu'on avait tourné ses yeux mourants vers le serpent attaché au bois salutaire. C'est ici la onzième figure du Messie. — Les Hébreux sont mordus par des serpents qui donnent la mort. Le genre humain, dans la personne d'Adam, a été mordu par le serpent infernal qui lui a donné la mort. — Le Seigneur est touché des maux que les serpents causent à son peuple. Le Seigneur est touché des maux que le serpent infernal fait aux hommes. — Dieu ordonne de faire un serpent d'airain, et de le mettre sur un endroit élevé. Notre Seigneur se fait homme, et par l'ordre de son Père il est élevé sur la Croix. — Tous ceux qui regardaient le serpent d'airain étaient guéris de leurs morsures. Tous ceux qui regardent avec foi et amour Notre Seigneur sur la Croix, sont guéris des morsures du serpent infer-

nal. — Le serpent d'airain ne fut exposé aux regards que d'un seul peuple. Notre Seigneur est exposé aux regards du monde entier. — Le serpent d'airain ne resta pas long-temps à la vue du peuple. Notre Seigneur restera toujours exposé sur la Croix, afin de guérir les blessures que le serpent infernal fera aux hommes jusqu'à la fin du monde. — Les morsures ne pouvaient être guéries que par la vue du serpent d'airain. Ce n'est que par la foi en Notre Seigneur que les plaies faites à notre ame par le démon, peuvent être guéries. — Cette figure nous dit de plus que la précédente : 1° que le Messie guérira les maux de notre ame; 2° que pour en être guéri il faudra le regarder, c'est-à-dire l'aimer et croire en lui; 3° qu'il sera l'unique médecin de l'humanité.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de tous les prodiges que vous avez faits en faveur de votre peuple; rendez-moi reconnaissant pour tous ceux que vous avez daigné opérer en ma faveur, en vous immolant sur la Croix comme un tendre agneau. Donnez-moi la foi et la charité nécessaires pour profiter de votre mort.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je porterai toujours un Crucifix sur moi.*

PETIT CATÉCHISME.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. — DIXIÈME ET ONZIÈME FIGURES DU MESSIE, LES SACRIFICES ET LE SERPENT D'AIRAIN.

Q. Où Dieu donna-t-il sa Loi aux Israélites?

R. Dieu donna sa Loi aux Israélites du haut de la montagne de Sinaï. Cette Loi que Dieu donna par le ministère de Moïse, s'appelle la Loi écrite. Jusque-là les vérités de la Religion s'étaient transmises des pères aux enfants par tradition. Cette Loi écrite n'était pas nouvelle, puisque les premiers hommes croyaient les vérités qu'elle renferme.

Q. Comment Dieu donna-t-il sa Loi?

R. La Loi ancienne était une Loi de crainte. Dieu la donna au milieu d'un appareil formidable. Toute la montagne fut couverte d'un épais nuage, d'où sortaient des éclairs et des tonnerres.

Q. Que fit Moïse après avoir apporté aux Israélites la Loi du Seigneur?

R. Après avoir apporté aux Israélites la Loi du Seigneur, il la fit confirmer par des sacrifices. Les sacrifices que Moïse offrit pour confirmer la Loi du Seigneur, ainsi que tous les autres sacrifices de l'ancienne Loi, étaient la figure de celui de Notre Seigneur.

Q. Montrez-nous cette vérité?

R. Moïse fit dresser un autel environné de douze colonnes. Notre Seigneur, après avoir prêché la Loi

nouvelle, dressa une table qui était un véritable autel environné de ses douze Apôtres. — Les douze colonnes de Moïse représentaient les douze tribus d'Israël. Les douze Apôtres de Notre Seigneur représentaient toute l'Église. — Moïse répandit le sang des victimes sur tout le peuple. Notre Seigneur donna son sang adorable à ses Apôtres. — Moïse, en répandant sur le peuple le sang des victimes, prononça ces paroles : C'est ici le sang de l'alliance que le Seigneur a faite avec vous. Notre Seigneur, en donnant son sang à ses Apôtres, prononça ces mêmes paroles : C'est ici le sang de la nouvelle alliance que le Seigneur fait avec les hommes. — Les sacrifices de l'ancienne Loi étaient sanglants et non sanglants. Le sacrifice de Notre Seigneur a été offert d'une manière sanglante sur le Calvaire, et il est offert d'une manière non sanglante sur l'autel. — Les sacrifices de l'ancienne Loi étaient offerts pour quatre fins : adorer, remercier, demander et expier. Le sacrifice de Notre Seigneur est offert pour les quatre mêmes fins. Ainsi, les sacrifices de l'ancienne Loi sont véritablement la dixième figure de Notre Seigneur.

Q. Quelle est la onzième?

R. La onzième figure de Notre Seigneur, c'est le serpent d'airain. Les Hébreux coupables sont mordus par des serpents qui leur donnent la mort. — Le genre humain, dans la personne d'Adam, a été mordu par le serpent infernal qui lui a donné la mort. — Le Seigneur fait faire un serpent d'airain qu'on place dans un endroit élevé. Notre Seigneur se fait homme et monte sur la

Croix. — Ceux qui regardaient le serpent d'airain étaient guéris de leurs blessures. Ceux qui regardent Notre Seigneur avec foi et amour, sont guéris des blessures du serpent infernal. — Il n'y avait que la vue du serpent d'airain qui pût guérir les morsures des serpents. Il n'y a que la foi et l'amour de Notre Seigneur qui puissent guérir les plaies que le démon fait à notre ame.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de tous les prodiges que vous avez faits envers votre peuple d'Israël ; rendez-moi reconnaissant pour tous ceux que vous avez daigné opérer en ma faveur, en vous immolant sur la Croix comme un tendre agneau ; donnez-moi la foi et la charité nécessaires pour profiter de votre mort.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je porterai toujours un Crucifix sur moi.*



XXXe LEÇON.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ.

Nouveaux murmures des Israélites. — Eaux de contradiction. — Mort d'Aaron. — Élection de Josué. — Adieux de Moïse — Sa mort. — Moïse, douzième figure du Messie.

Il y avait déjà plus de trente-neuf ans que les Israélites erraient dans le désert. Après bien des marches, des campements et des circuits, le Seigneur les ramena aux frontières de la Terre promise : le moment d'y entrer approchait. On ne trouva point d'eau, et l'on vit aussitôt se renouveler les murmures. On s'assembla en tumulte autour de Moïse et d'Aaron. On se souleva contre eux ; on souhaitait la mort ; on se plaignait de ne l'avoir pas trouvée comme tant d'autres qu'on avait vu périr dans le désert. C'était là le langage familier d'Israël : sa manière ordinaire de demander une grace était d'insulter ceux dont il devait l'obtenir. Moïse et Aaron allèrent au tabernacle. Là, ils se prosternèrent le visage contre terre : Seigneur, Dieu d'Israël, s'écrièrent-ils, écoutez les cris de votre peuple ; donnez-leur une source abondante d'eau vive, afin qu'ils s'y désaltèrent.

Dieu fut touché des instances de ses serviteurs : Vous prendrez votre baguette, dit-il à Moïse ; vous assemblerez le peuple autour du rocher ; vous et votre

frère vous vous approcherez de la pierre, vous ne ferez autre chose que de lui ordonner en mon nom de fournir de l'eau. La pierre obéira; les eaux couleront, la multitude aura de quoi se désaltérer, et les troupeaux seront abreuvés. Moïse fit ce que le Seigneur venait de lui commander. Il assembla le peuple autour du rocher; mais un léger mouvement de défiance passa dans son cœur. Il ne douta pas que le Seigneur ne pût faire un miracle; il douta qu'il le voulût. Aaron partagea les inquiétudes de son frère. Tous deux tremblèrent pour le succès, et ce fut dans ce moment d'alarme que Moïse frappa la pierre. Elle n'obéit pas d'abord, Moïse reconnut sa faute; il frappa un second coup, mais avec cette foi vive et cet humble repentir qui opèrent les prodiges. L'eau coula en si grande abondance que les hommes et les animaux s'y désaltérèrent sans peine.

Le Seigneur fut offensé de l'hésitation de Moïse et de son frère. Tel est notre Dieu, qu'il ne peut souffrir la défiance où l'on est de sa bonté, surtout lorsqu'on en a reçu des faveurs aussi signalées. Avant ce funeste événement, Moïse et Aaron n'étaient point condamnés à mourir dans le désert comme les murmurateurs. Leur faute quoique pardonnable à des hommes moins distingués, les fit comprendre dans l'arrêt de la proscription générale, et le Seigneur leur Dieu ne voulut pas qu'ils l'ignorassent. Vous ne m'avez pas cru, leur dit-il, vous avez hésité, et vous ne m'avez pas honoré en présence des enfants d'Israël; vous n'introduirez point mon peuple dans la terre que je lui destine.

Cette exclusion si étonnante cache un mystère. Elle nous montre que Moïse et sa loi ne devaient rien conduire à la perfection : que ne pouvant nous donner l'accomplissement des promesses, ils nous les montrent seulement de loin, ou nous conduisent tout au plus à la porte de notre héritage.

On quitta bientôt ce lieu funeste auquel on donna le nom de *source de contradiction*, et on vint camper au pied de la montagne de Hor. Ce fut dans ce campement que le Seigneur appela Moïse pour lui donner l'ordre le plus douloureux qu'il eût encore exécuté depuis qu'il était à la tête de son peuple. Que votre frère Aaron se dispose à mourir, lui dit le Seigneur ; c'est vous qui l'avertirez que c'est aujourd'hui son dernier jour. Il n'entrera pas dans la terre où je vais conduire les enfants d'Israël : voici comment la chose s'exécutera : Vous prendrez avec vous Aaron votre frère, et Eléazar son fils aîné ; vous les accompagnerez sur la montagne de Hor ; vous dépouillerez le père de ses habits de pontife et de toutes les marques de sa dignité ; vous en revêtirez son fils pour l'initier au souverain sacerdoce. Après cette cérémonie, Aaron passera entre vos bras, et il ira rejoindre ses pères.

Une semblable commission dut paraître bien dure à un frère. On ne sait point en quels termes il s'en acquitta ; mais on sait avec quel courage ces deux grands hommes, si étroitement unis et si chers à leur Dieu, sûrs de se réunir dans le sein d'Abraham avant la fin de l'année, se soumirent aux ordres du souverain Maître.

Accompagnés d'Eléazar, ils montèrent sur la cime de la montagne, à la vue de la multitude des enfants d'Israël. Moïse, de ses propres mains, ôta à son frère les habits pontificaux dont il revêtit Eléazar. Aaron, durant ce temps, sans faiblesse, sans maladie, sans autres menaces de la mort que la parole de son Dieu, attend en paix son dernier moment; et à peine la triste cérémonie est achevée, que, sans violence et sans douleur, il expire entre les bras de son frère et de son fils.

Ainsi mourut, en punition d'un péché de quelques moments, et pour l'instruction de tous les Pontifes ses successeurs, le premier Grand-Prêtre de la nation sainte, après trente-trois ans d'un glorieux mais pénible sacerdoce. Il était âgé de cent vingt-trois ans. Le peuple le pleura sincèrement et le deuil dura trente jours.

Cette mort fut le prélude d'une autre mort encore plus douloureuse. Moïse devait bientôt suivre son frère. Le saint homme ne l'ignorait pas. Il s'était soumis humblement à la volonté de son Dieu; et toujours plein de la même tendresse pour le peuple commis à ses soins, il s'adressa au Seigneur, et lui dit : Seigneur Dieu, qui connaissez le cœur de tous les hommes, daignez donner un chef aux enfants d'Israël, afin qu'ils ne soient pas comme un troupeau sans Pasteur, et qu'ils aient un guide qui marche devant eux dans les terres ennemies, et qui les commande dans les combats qu'ils vont avoir à livrer. Vous prendrez, lui dit le Seigneur, Josué, fils de Nun; c'est à lui que j'ai communiqué comme à vous la plénitude de mon esprit; vous le pré-

senterez au grand-prêtre Eléazar, en présence de la multitude : vous lui imposerez les mains en signe du choix que j'ai fait de lui.

Nul choix ne pouvait être plus conforme aux inclinations de Moïse, et nul chef ne convenait mieux aux enfants d'Israël que le brave Josué. Depuis quarante ans il était le disciple et l'ami du saint Législateur. Agé lui-même de quatre-vingt-treize ans, il avait eu le temps d'étudier à l'école de ce grand homme. Sa droiture, sa bravoure, son âge, tout le rendait recommandable aux enfants d'Israël. Moïse accomplit les ordres du Seigneur, imposa les mains à Josué, et l'associa au gouvernement du peuple d'Israël que bientôt il devait lui remettre tout entier.

Comme un père mourant et plein de tendresse pour une famille chérie qu'il se voit près d'abandonner, Moïse voulut, pour dernière consolation, assurer un long avenir de prospérité aux enfants d'Israël. Pour cela, il leur fit renouveler la promesse si souvent réitérée, d'être fidèles au Seigneur. Il assembla donc tout le peuple et lui parla en ces termes : Ecoutez-moi, enfants d'Israël, et choisissez entre ces deux partis que le Seigneur m'ordonne de vous proposer. Si vous gardez la Loi de votre Dieu, vous serez le plus grand, le plus glorieux, le plus fortuné de tous les peuples de la terre; vous vous verrez comblés de toute espèce de bénédictions; toutes les nations trembleront devant vous; les trésors du Ciel vous seront ouverts; les rosées et les pluies tomberont dans leur temps pour fertiliser vos campagnes; vos

prospérités annonceront à tous les peuples que vous êtes les bien-aimés du Tout-Puissant. Si, au contraire, vous manquez de fidélité à vos promesses, vous serez l'opprobre et la malédiction de l'univers; le Ciel qui roule sur vos têtes sera pour vous de bronze; la terre qui vous porte deviendra de fer; au lieu de la rosée et de la pluie, vous ne verrez tomber sur vos campagnes qu'une sèche et brûlante poussière; vous serez exilés, bannis, dispersés dans tous les royaumes du monde. Vous n'aurez pas voulu servir dans la joie et dans l'abondance le Dieu de vos pères, vous servirez ses ennemis et les vôtres; mais vous les servirez dans la faim, dans la soif, dans la nudité; vous aurez secoué un joug léger qui vous honorait, vous porterez un joug de fer qui vous écrasera. J'en prends maintenant à témoins le Ciel et la terre : je ne vous ai rien dissimulé; je vous ai présenté la vie et la mort; ah! choisissez donc les bénédictions et la vie pour vous, pour vos enfants et pour les enfants de vos enfants. Tels furent les adieux de Moïse à son peuple.

Pendant que les Israélites assemblés demeuraient dans le silence et la consternation, le saint homme se sépara de la multitude, accompagné seulement d'Eléazar et de Josué qu'il voulut être les témoins de sa mort, comme lui-même l'avait été de celle de son frère, et il monta avec eux sur la montagne de Nébo. Là, de la pointe la plus élevée de la hauteur, nommée Phasga, le Seigneur lui ordonna de porter ses regards sur la terre de Chanaan. Il la considéra toute entière en deçà et au-delà

du Jourdain. Voilà, lui dit le Seigneur, le beau pays que j'ai juré à Abraham, à Isaac et à Jacob, de donner à leur postérité : je vais remplir mes promesses. Vous avez vu cette terre de vos yeux, mais vous n'y entrerez pas.

Comme le Seigneur achevait ces paroles, Moïse, âgé de cent vingt ans, mais si vigoureux encore et si sain qu'il ne sentait aucune des infirmités de la vieillesse, que sa vue n'était point affaiblie, qu'aucune de ses dents n'était ébranlée, rendit son ame à Dieu et laissa son corps entre les mains de ses deux fidèles amis, Eléazar et Josué. Ce grand homme est une des plus parfaites figures du Messie.

En effet, quand Moïse naquit, un roi cruel faisait périr tous les enfants des Hébreux. Quand Notre Seigneur naquit, Hérode fit mourir tous les enfants de Bethléem et des environs.—Moïse échappe à la fureur de Pharaon. Notre Seigneur échappe à la fureur d'Hérode.—Moïse est élevé hors de sa famille à la cour du roi d'Égypte. Notre Seigneur est nourri pendant quelque temps en Égypte, dans une terre étrangère.—Moïse devenu grand, revient en Égypte auprès des Israélites ses frères. Notre Seigneur revient dans la Palestine au milieu des Juifs ses frères. — Moïse est choisi de Dieu pour délivrer les Israélites de la servitude de Pharaon. Notre Seigneur est choisi de Dieu son Père pour délivrer tous les hommes de la servitude du démon. — Avant de se faire connaître aux Hébreux, Moïse passe quarante ans dans le désert. Avant de se manifester au monde, Notre

Seigneur passe trente ans de sa vie dans l'obscurité et quarante jours dans le désert. — Moïse fait de grands miracles pour prouver qu'il est l'envoyé de Dieu. Notre Seigneur fait de grands miracles pour prouver qu'il est l'envoyé et le fils de Dieu. — Moïse ordonne d'immoler l'Agneau pascal. Notre Seigneur, véritable Agneau pascal, s'immole lui-même et ordonne à ses Apôtres et à leurs successeurs de continuer son sacrifice. — Moïse fait passer la Mer-Rouge aux Hébreux et les sépare ainsi des Égyptiens. Notre Seigneur fait passer son peuple par les eaux salutaires du Baptême, qui séparent les Chrétiens des Infidèles. — Moïse conduit les Hébreux à travers un grand désert, vers un pays où coulent le lait et le miel. Notre Seigneur conduit les Chrétiens à travers le désert de la vie, vers le Ciel qui est la véritable Terre promise. — Moïse nourrit son peuple d'une nourriture tombée du Ciel. Notre Seigneur nourrit les Chrétiens d'un pain vivant descendu du Ciel. — Moïse donne une loi à son peuple. Notre Seigneur donne aux Chrétiens une loi plus parfaite. — Des prodiges effrayants accompagnent la publication de la loi de Moïse. Des prodiges de bonté et de charité accompagnent la publication de la loi chrétienne. — Moïse apaise souvent la colère de Dieu irrité contre son peuple. Notre Seigneur apaise sans cesse la colère de Dieu irrité contre les péchés des hommes. —Moïse offre le sang des victimes pour confirmer l'ancienne alliance. Notre Seigneur offre son propre sang pour confirmer la nouvelle alliance. — La Loi de Moïse n'était que pour un temps. La Loi de

Notre Seigneur doit durer jusqu'à la fin des siècles. — Moïse n'a pas la consolation d'introduire les Hébreux dans la Terre promise. Plus grand que Moïse, Notre Seigneur a ouvert le Ciel aux hommes, conduisant avec lui tous les Justes de l'ancienne Loi, et préparant des places à tous ceux qui vivront jusqu'à la fin des temps.

Cette douzième figure du Messie ne laisse rien à désirer : elle nous révèle Notre Seigneur tout entier.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de m'avoir tant de fois pardonné mes désobéissances à votre Loi, avec plus de miséricorde que vous ne pardonnâtes autrefois aux Israélites. Donnez-moi désormais une fidélité plus constante à vos saints Commandements.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ne commettrai jamais de péché véniel de propos délibéré*.

PETIT CATÉCHISME.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. — MOÏSE, DOUZIÈME FIGURE DU MESSIE.

Q. Moïse et Aaron entrèrent-ils dans la Terre promise?

R. Moïse et Aaron n'entrèrent point dans la Terre promise.

Q. Pourquoi ?

R. Parce qu'ils eurent un léger mouvement de défiance de la bonté de Dieu. Le peuple manquant d'eau se mit à murmurer ; Moïse et Aaron consultèrent le Seigneur qui leur dit de frapper le rocher et qu'il en sortirait une source abondante. Moïse obéit, mais avec un peu d'hésitation. Ce ne fut qu'au second coup que le rocher laissa échapper une source d'eau vive où tout le peuple se désaltéra. En punition de cette légère faute, les deux frères furent condamnés à mourir dans le désert.

Q. Que fit Moïse avant de mourir ?

R. Avant de mourir, Moïse assembla tous les enfants d'Israël et leur fit renouveler l'alliance avec le Seigneur. Il leur promit de la part de Dieu, que s'ils étaient fidèles à sa Loi, ils seraient comblés de toute sorte de bénédictions. Il les menaça au contraire des plus grandes calamités s'ils devenaient infidèles. Après leur avoir mis sous les yeux ce qu'ils avaient à espérer et à craindre, Moïse termina en ces termes : J'en prends maintenant à témoins le Ciel et la terre, je vous ai présenté la vie et la mort, le bonheur et le malheur : choisissez.

Q. Où mourut Moïse ?

R. Après avoir fait aux Israélites ses derniers adieux, Moïse monta sur la montagne de Nébo, et le Seigneur lui dit : Promenez vos regards sur la Terre promise ; mais vous n'y entrerez pas. A ces mots, le saint Législateur, âgé de cent vingt ans, remit son ame à son Dieu.

Q. Moïse est-il la figure du Messie?

R. Moïse est la douzième figure du Messie. En effet, quand Moïse naquit, un roi cruel faisait mourir les enfants des Hébreux. Quand Notre Seigneur naquit, un roi cruel fit mourir les enfants de Bethléem et des environs. — Moïse échappe à la fureur de Pharaon. Notre Seigneur échappe à la fureur d'Hérode. — Moïse est envoyé de Dieu pour délivrer son peuple de la servitude d'Égypte. Notre Seigneur est envoyé de Dieu pour délivrer tous les hommes de la servitude du péché.

Q. Continuez la même figure.

R. Moïse fait de grands miracles pour prouver qu'il est l'envoyé de Dieu. Notre Seigneur fait de grands miracles pour prouver qu'il est le Fils de Dieu. — Moïse tire son peuple de l'esclavage et lui fait passer la Mer-Rouge qui le sépare des Égyptiens. Notre Seigneur nous fait passer par les eaux du Baptême, qui séparent les Chrétiens des Infidèles. — Moïse nourrit son peuple d'un pain tombé du Ciel. Notre Seigneur nourrit les hommes d'un pain vivant descendu du Ciel. — Moïse donne une Loi à son peuple. Notre Seigneur donne une Loi à son peuple.

Q. Achevez la même figure.

R. La Loi de Moïse n'était que pour un temps. La Loi de Notre Seigneur doit durer jusqu'à la fin du monde. — Pour confirmer la Loi ancienne, Moïse répand le sang des victimes. Pour confirmer la Loi nouvelle, Notre Seigneur répand son propre sang. — Tan que les Israélites furent dociles à la Loi de Moïse, ils

furent heureux. Tant que nous serons fidèles à la Loi de Notre Seigneur, nous serons heureux. — Moïse n'eut par la consolation d'introduire son peuple dans la Terre promise. Notre Seigneur, plus grand que Moïse, a ouvert à tous les hommes la véritable Terre promise, c'est-à-dire le Ciel, conduisant avec lui tous les Justes de l'ancienne Loi et préparant une place à chacun de ses enfants.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de m'avoir tant de fois pardonné mes désobéissances à votre Loi, avec plus de miséricorde que vous ne pardonnâtes autrefois à votre peuple. Rendez-moi désormais plus fidèle à vos saints Commandements.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ne commettrai jamais de péché véniel de propos délibéré.*

XXXIe LEÇON.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ.

Idée de la Terre promise. — Noms qu'on lui a donnés. — Passage du Jourdain. — Prise de Jéricho. — Punition d'Achan. — Renouvellement de l'alliance. — Ruse des Gabaonites. — Victoires de Josué. — Sa mort. — Josué, treizième figure du Messie.

Moïse étant mort, le peuple le pleura durant trente jours. Ce terme expiré, Josué, successeur de Moïse, entreprit par l'ordre de Dieu l'étonnante révolution qui fit changer de maîtres à la Terre promise à Abraham et à sa postérité, cinq cents ans auparavant. Ce pays, où allaient entrer les Israélites, est situé en Asie et il a porté plusieurs noms. On l'a nommé 1° *Terre de Chanaan*, parce qu'il fut occupé par les descendants de Chanaan, petit-fils de Noé. On y comptait sept peuples différents, lorsque les Hébreux s'en emparèrent sous la conduite de Josué. 2° *Terre promise*, parce que Dieu avait promis à Abraham, à Isaac et à Jacob, de le donner à leur postérité. 3° Il a porté le nom de *Judée*, après la captivité de Babylone, parce que la plupart de ceux qui vinrent s'y établir alors, étaient de la tribu de Juda. 4° On lui a donné le nom de *Palestine*, à cause des Palestins ou Philistins que les Grecs et les Romains connurent avant

les Juifs par le commerce. 5° Enfin les Chrétiens l'ont appelée *Terre sainte,* nom qu'il porte encore aujourd'hui, à cause des mystères que Notre Seigneur y a opérés pour la rédemption du genre humain. Ce pays a environ soixante lieues du midi au nord, et quatre-vingts d'orient à l'occident. Le seul fleuve qui l'arrose, c'est le Jourdain.

Les Israélites, au nombre de près de six cent mille combattants, étaient campés sur les bords de ce fleuve. De là ils apercevaient les murailles de la première ville ennemie nommée Jéricho. Josué choisit parmi ses braves deux hommes de tête et de cœur à qui il ordonna de passer secrètement le Jourdain, d'aller jusqu'à Jéricho, d'examiner avec soin le pays et la ville, et de revenir au plus tôt lui rendre compte de la situation des lieux et de la disposition des esprits. Les envoyés trouvèrent un gué et arrivèrent sur le soir aux portes de la ville. Ils y entrèrent, et l'embarras fut alors d'y prendre une retraite pour passer la nuit. Ils s'adressèrent à une femme nommée Rahab. Elle les reçut. Quelque important que fût leur secret, ils crurent pouvoir le lui confier. Leur confiance était bien placée. Rahab répondit à leurs questions et leur fournit toutes les connaissances qu'ils pouvaient désirer. Mais voilà que pendant leur entretien, on ferma les portes de la ville.

Bientôt on entendit des hommes qui s'approchaient de la maison de Rahab avec grand fracas. C'étaient des envoyés du roi qui venaient saisir les deux Israélites. Ils n'avaient pu entrer si secrètement dans la ville ni se re-

tirer chez Rahab, avec tant de précaution, que le Prince n'en eût été informé. Elle s'empressa de les faire monter sur le toit de sa maison où elle les couvrit de paille de lin. Les envoyés du roi s'étant présentés ; elle leur répondit que les deux étrangers étaient, à la vérité, entrés chez elle, mais qu'ils n'avaient fait qu'y passer. On la crut sur parole. Dès le lendemain matin elle alla les trouver et leur demanda pour prix du service qu'elle leur avait rendu, de lui sauver la vie ainsi qu'à sa famille, lorsque les Israélites prendraient Jéricho. Les envoyés le lui promirent. Alors elle attacha de longues cordes à une des fenêtres de sa maison qui donnait sur la campagne, et les deux Israélites descendirent sans peine au pied du mur. Deux jours après, ils étaient de retour au camp. Ils rendirent compte de tout à Josué, et le peuple reçut l'ordre de se tenir prêt à décamper le lendemain. Sanctifiez-vous, dit Josué, car demain le Seigneur fera pour vous des choses merveilleuses.

Dès le matin, le peuple s'ébranla. Les Prêtres portant l'arche d'alliance, marchèrent les premiers. L'armée rangée sur deux colonnes suivait en bel ordre. Arrivés sur les bords du Jourdain, les Prêtres effrayés de la profondeur des abîmes, s'avancèrent et mirent le pied dans les eaux. Dieu avait parlé, et le fleuve obéit. En un instant on vit les eaux supérieures remonter et s'accumuler comme une haute montagne, tandis que les eaux inférieures continuèrent à couler. Un grand espace fut laissé vide. L'arche s'arrêta au milieu du fleuve et toute l'armée gagna la rive opposée. Alors le Seigneur

dit à Josué : Envoyez douze hommes choisis dans les douze tribus d'Israël, et dites-leur : Allez prendre sous les pieds des Prêtres, dans le milieu du lit de la rivière, douze grosses pierres et vous les porterez jusqu'au premier campement de l'armée. Là, vous les disposerez en un monceau; et lorsque vos enfants vous demanderont un jour ce que signifie ce monument au milieu de vos campagnes, vous leur répondrez : Lorsque nous passions le Jourdain pour prendre possession de la terre que nous habitons, l'arche du Seigneur, portée sur les épaules des Prêtres, s'arrêta dans le fleuve; et les eaux suspendues par sa présence, nous laissèrent un chemin libre et spacieux.

L'ordre du Seigneur fut exécuté. L'arche sortit du fleuve qui reprit son cours ordinaire. Bientôt on arriva en vue de Jéricho. C'était une des plus grandes et des plus fortes villes du pays de Chanaan. Le Seigneur dit à Josué : Je vous ai livré Jéricho et son roi, et tous ses habitants. Pour vaincre il ne vous en coûtera que d'obéir, et voici ce que vous devez observer : Vous mettrez vos soldats en ordre de bataille; vous les ferez marcher devant l'arche de mon alliance qui sera portée par quatre Prêtres de la tribu de Lévi; sept autres Prêtres ayant chacun une trompette, précéderont l'arche qui sera suivie du reste de la multitude. Dans cette disposition, on fera durant sept jours de suite le tour des murailles de Jéricho : tout le monde gardera le silence pendant la marche; on n'entendra point d'autre bruit que le son des trompettes; la septième et dernière fois que vous

ferez le tour de la ville, au moment où les trompettes sonneront d'un ton plus traînant et plus aigü, toute la multitude des enfants d'Israël jettera de grands cris ; à l'instant, les murs de la ville tomberont jusqu'aux fondements, et chacun entrera par l'ouverture vis-à-vis de laquelle il se trouvera. Josué fit part à l'armée des ordres du Tout-Puissant. Souvenez-vous, ajouta-t-il, que cette ville est dévouée à l'anathème : personne ne doit rien en réserver pour soi : la moindre prévarication sur cet article nous rendrait tous malheureux. Ces précautions prises, on se mit en mouvement, et le septième jour, comme le Seigneur l'avait prédit, les murailles de Jéricho tombèrent avec un horrible fracas, la ville fut saccagée, brûlée et détruite à jamais jusque dans ses fondements. Personne ne fut épargné que la charitable Rahab et sa famille.

Après quelques jours de repos, Josué résolut de marcher à une nouvelle conquête. Il envoya trois mille hommes faire le siége d'une petite ville nommée Haï. Les Israélites furent défaits. Josué comprit que le Seigneur était mécontent ; il alla aussitôt se prosterner devant l'arche d'alliance et y resta le jour entier. Enfin le Seigneur entendit sa prière et lui dit : Israël a péché ; il a violé les conditions de mon alliance. Ils ont conservé une partie des dépouilles de Jéricho ; et ils les ont cachées dans leurs bagages. Assemblez le peuple : le sort vous fera connaître le coupable. Vous le condamnerez à être brûlé, et tout ce qui lui appartient sera consumé avec lui dans le feu. Le sort tomba sur Achan, de la tribu

de Juda. Mon fils, lui dit Josué avec beaucoup de douceur, qu'avez-vous fait? J'ai péché lui répondit Achan : parmi les dépouilles qui se sont présentées à mes yeux, j'ai vu un manteau de pourpre, qui m'a paru magnifique; j'ai trouvé sous ma main deux cents sicles d'argent et une barre d'or du poids de cinquante sicles : ces richesses ont tenté ma convoitise; je les ai secrètement emportées et j'ai fait une fosse au milieu de ma tente, où je les ai cachées.

Josué lui fit connaître la sentence que le Seigneur avait prononcée contre lui, et sur-le-champ elle fut exécutée. La gloire du Seigneur réparée, Josué ne craignit plus de marcher aux ennemis. La petite ville de Haï fut emportée et traitée comme Jéricho. C'est alors que le saint Général fit renouveler l'alliance de son peuple avec Dieu. Ce renouvellement fut accompagné de cérémonies bien capables de frapper toute la multitude, et de la rendre à jamais fidèle.

On sépara la nation en deux parties égales. Une moitié sur la montagne de Garisim, et l'autre moitié sur la montagne d'Hébal. Au milieu de la vallée qui les séparait, étaient les Prêtres avec l'arche d'alliance. Les tribus placées sur une des deux montagnes, prononcèrent à haute voix douze formules de bénédiction en faveur des fidèles observateurs de la Loi, et autant de formules de malédiction contre les infracteurs. Les tribus placées sur la montagne opposée répondaient *amen* : c'est-à-dire, ainsi soient récompensés les observateurs de la Loi; ainsi soient traités les hommes rebelles au Seigneur. Les premières tribus

élevant la voix, prononcèrent cette malédiction : Maudit soit l'homme qui fera des idoles et qui les adorera dans sa tente. Et les six autres tribus, élevant la voix, répondirent : *Amen,* qu'il soit ainsi. On continua de même de part et d'autre jusqu'à la fin des douze formules de bénédiction et de malédiction. Le Seigneur, représenté par l'arche placée au milieu des deux camps, était là pour entendre et confirmer ces redoutables serments.

Cependant les rois et le peuple de Chanaan, alarmés des progrès des Israélites, se liguèrent pour les combattre avec leurs forces réunies. Il n'y eut que les habitants de la ville de Gabaon qui prirent une résolution différente. Ne trouvant point de sûreté dans la force ouverte, ils usèrent d'adresse pour se garantir des armes des Israélites. Ils envoyèrent des ambassadeurs à Josué, mais dans un tel équipage qui fit croire qu'ils venaient d'un pays fort éloigné. Ils prirent des ânes pour porter leurs provisions ; ils renfermèrent des pains durs et brisés en morceaux dans des sacs rompus et à demi-usés ; les outres qui contenaient le vin étaient coupées et recousues ; leurs souliers même étaient chargés de pièces. Dans cet état, les ambassadeurs se mirent en marche. Peu d'heures après ils arrivèrent au camp d'Israël. Ils furent admis à l'audience du Général. Nous venons, dirent-ils avec un grand air de simplicité, d'une terre bien éloignée, afin de faire alliance avec vous. C'est au nom de votre Dieu que nous sommes venus vous trouver; le bruit des merveilles de sa Toute-Puissance et des grandes choses qu'il a faites pour vous en Égypte, s'est répandu jusqu'à nous,

malgré la distance des lieux. Là-dessus, nos Anciens qui nous gouvernent nous ont députés vers vous. Prenez des vivres et des provisions, nous ont-ils dit, car le voyage est long. Jugez du chemin que nous avons fait par l'équipage où vous nous voyez. Nous avons pris des pains nouvellement cuits et encore chauds à notre départ. Voyez, ce qui nous reste aujourd'hui est broyé en petits morceaux et dur comme des pierres. Ces vaisseaux, où nous avions mis notre vin, étaient tout neufs, et vous les voyez hors d'état de servir ; nos vêtements, nos souliers, sont si usés par la longueur de la route, que nous sommes honteux de nous présenter devant vous si en désordre.

Il parut tant d'ingénuité et de candeur dans le discours des Gabaonites, qu'on se fût reproché comme un excès de défiance, d'y soupçonner la moindre fraude. On ne consulta pas le Seigneur : on ne crut pas même qu'il y eût ici matière à délibération. Le Général leur accorda la paix. Le traité d'alliance portait expressément qu'on ne les ferait point mourir. Les Gabaonites n'en demandaient pas davantage. Ils s'en retournèrent très-contents de porter à leurs compatriotes la nouvelle d'une si heureuse négociation.

La démarche des habitants de Gabaon déplut aux rois de Chanaan. Ils résolurent de les en faire repentir. Ils vinrent donc assiéger leur ville. Josué, bien qu'il eût découvert leur fraude, accourut au secours de ses alliés, et remporta une brillante victoire sur les cinq rois qui assiégeaient la place. Le Seigneur combattait pour lui. Il fit tomber sur les ennemis une

grêle de pierres qui en tua un grand nombre. Cependant la nuit approchait, et il en coûtait infiniment à Josué de voir encore tant d'ennemis lui échapper. Saisi d'une inspiration soudaine. Il s'adressa au Seigneur, en présence de ses soldats ; puis tournant les yeux vers le Ciel : Soleil, s'écria-t-il, arrêtez-vous vis-à-vis de Gabaon. Le soleil, ou plutôt Dieu voulut obéir à la voix d'un homme qu'il avait revêtu de son pouvoir. Rien n'est difficile au Tout-Puissant. Il n'en coûte pas plus à celui qui a lancé le soleil dans l'espace, de l'arrêter que de le tenir en mouvement. Toutes les créatures sont entre ses mains divines, comme des jouets entre les mains d'un enfant. Le soleil s'arrêta donc pendant douze heures. Josué mit à profit des moments si précieux, et acheva la défaite des ennemis.

Après six années de combat, le saint Général se vit maître du pays de Chanaan. Il le partagea entre les douze tribus d'Israël. Le saint vieillard avait accompli sa mission. Se sentant près de mourir, il fit renouveler l'alliance avec le Seigneur, donna les plus sages conseils à son peuple, et s'endormit en paix, âgé de cent dix ans. Ce grand homme, successeur de Moïse, mérita les éloges du Seigneur ; mais son plus beau titre, comme son nom l'indique, est d'avoir été la figure de celui qui devait être un jour le *Sauveur* de tous les peuples.

En effet, Josué est la treizième figure du Messie. — Josué veut dire Sauveur. Jésus veut dire Sauveur. — Josué succède à Moïse, qui n'avait pu introduire les Hébreux dans la Terre promise. Notre Seigneur succède

aussi à Moïse ; sa Loi remplace la Loi ancienne ; lui seul introduit les hommes dans le Ciel. — Josué triomphe miraculeusement des ennemis de son peuple. Notre Seigneur, par ses miracles, triomphe du monde qui s'opposait à l'établissement du Christianisme. — Josué arrête le soleil prêt à se coucher. Notre Seigneur arrête le flambeau de la vérité, prêt à s'éteindre, et fait briller sur le monde la lumière éclatante de l'Évangile. — Josué est obligé de combattre pendant six ans contre les Idolâtres, ennemis de son peuple. Notre Seigneur combat pendant trois cents ans contre le Paganisme, ennemi de sa doctrine. — Après six ans de combats et de victoires, Josué établit son peuple dans la Terre promise. Après trois cents ans, Notre Seigneur établit son Église, qui règne sur le monde. — Josué meurt après avoir donné les plus sages conseils aux Hébreux. Notre Seigneur monte au Ciel après avoir donné au monde et à ses Disciples les plus admirables leçons. — Tant que les enfants d'Israël sont fidèles aux avis de Josué, ils sont heureux. Tant que les Chrétiens sont fidèles aux leçons de Notre Seigneur, ils sont heureux. — Aussitôt que les Israélites manquent aux conseils de Josué, ils deviennent esclaves de leurs ennemis. Aussitôt que nous sommes infidèles aux préceptes de Notre Seigneur, nous devenons esclaves du démon et de nos passions. Cette figure nous découvre un nouveau caractère du Messie Elle nous apprend qu'il introduira le genre humain dans le Ciel

---

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir établi votre peuple dans le pays de Chanaan et de m'avoir fait naître dans le sein de l'Église catholique. Conduisez-moi dans le Ciel, véritable Terre promise, où je vous louerai et vous aimerai sans crainte de vous perdre pendant toute l'éternité.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ne ferai jamais rien par un motif purement humain.*

PETIT CATÉCHISME.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. — JOSUÉ, TREIZIÈME FIGURE DU MESSIE.

Q. Quel fut le successeur de Moïse ?

R. Le successeur de Moïse fut Josué

Q. Que fit Josué ?

R. Josué introduisit les enfants d'Israël dans la Terre promise. La Terre promise a porté différents noms : 1° Pays de Chanaan, parce qu'elle fut habitée par Chanaan, petit-fils de Noé ; 2° Terre promise, parce que le Seigneur l'avait promise à Abraham, à Isaac, à Jacob et à leur postérité ; 3° Judée, parce que ceux qui vinrent s'y établir, après la captivité de Babylone, était la plupart de la tribu de Juda ; 4° Terre sainte, à cause des

grands miracles que Notre Seigneur y a opérés pour notre salut.

Q. Quelle fut la première ville que prirent les Hébreux?

R. La première ville que prirent les Hébreux, après avoir passé le Jourdain, fut Jéricho. Au bruit des trompettes et des cris de l'armée d'Israël, ses murailles tombèrent, tout fut passé au fil de l'épée, excepté Rahab et sa famille.

Q. Tous les Israélites furent-ils fidèles aux ordres de Dieu?

R. Dans la prise de Jéricho, tous les Israélites ne furent pas fidèles aux ordres de Dieu. Achan réserva pour lui une partie du butin. Son péché attira la colère de Dieu sur une partie du peuple; mais il fut puni sévèrement par l'ordre du Seigneur.

Q. Que fit Josué après la prise de Jéricho?

R. Après la prise de Jéricho, Josué fit renouveler l'alliance avec le Seigneur.

Q. Qu'arriva-t-il pendant que Josué combattait les ennemis du Seigneur?

R. Pendant que Josué combattait les ennemis du Seigneur, le soleil s'arrêta. Josué, craignant que le jour finît avant l'entière défaite de ses ennemis, s'adressa au Tout-Puissant, et tout à coup se tournant vers le Ciel, il dit au soleil : Arrêtez-vous! et le soleil ou plutôt Dieu voulut bien obéir à un homme qu'il avait revêtu de sa puissance. Rien n'est difficile à Dieu. Il ne lui en coûte pas plus pour arrêter le soleil, qu'il ne lui en a coûté pour le mettre en mouvement.

Q. Josué est-il la figure du Messie?

R. Oui, Josué est la douzième figure du Messie. — Josué veut dire Sauveur. Jésus veut dire Sauveur. — Josué succède à Moïse qui n'avait pu introduire les Hébreux dans la Terre promise. Notre Seigneur succède aussi à Moïse dont la Loi ne pouvait introduire les hommes dans le Ciel. — Josué introduit les Israélites dans la terre promise. Notre Seigneur introduit les hommes dans le Ciel. — Josué combat pendant six ans pour établir son peuple. Notre Seigneur combat pendant trois cents ans pour établir son Eglise.

Q. Continuez la même figure.

R. Après six ans de combats et de victoires, Josué voit son peuple régner sur la Terre promise. Après trois cents ans de combats et de victoires, Notre Seigneur voit son Église régner sur le monde. — Josué meurt après avoir donné les plus sages conseils aux Hébreux. Notre Seigneur meurt après avoir donné aux Chrétiens les plus admirables leçons. — Tant que les Hébreux sont fidèles aux avis de Josué, ils sont heureux. Tant que les Chrétiens sont fidèles aux leçons de Notre Seigneur, ils sont heureux.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir établi votre peuple dans la Terre promise et de m'avoir fait naître dans le sein de l'Église catholique. Conduisez-moi dans le Ciel, véritable Terre promise, où je vous louerai et vous aimerai sans crainte de vous perdre pendant toute l'éternité.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ne ferai jamais rien par un motif purement humain.*



XXXIIe LEÇON.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ.

Partage de la Terre promise. — Gouvernement des Juges. — Israël tombe dans l'idolâtrie. — Il est puni. — Gédéon suscité de Dieu pour le délivrer des Madianites. — Double miracle de la Toison. — Victoire de Gédéon. — Gédéon, quatorzième figure du Messie.

Après une guerre de six ans, presque toute la Terre promise fut enlevée à ses anciens habitants. Possédée en toute souveraineté par les Israélites, elle fut divisée en douze petites provinces qui furent désormais le patrimoine du peuple de Dieu. Chaque tribu eut la sienne, excepté la tribu de Lévi : consacrée au ministère ecclésiastique, elle n'entra point dans le partage. Dieu voulut que les Lévites fussent répandus dans toutes les provinces, afin que par leur exemple et par leurs discours, ils pussent porter leurs frères au service du Très-Haut et conserver parmi eux, avec la mémoire de ses bienfaits, la Religion véritable. Caleb et les Anciens gouvernèrent après Josué ; mais la sagesse de leur administration, non plus que leurs exemples, ne purent arrêter les désordres où se précipitèrent alors les ingrats Israélites. Ils oublièrent les bienfaits du Seigneur ; ils s'allièrent aux peuples voisins et partagèrent leur idolâtrie. Mais le

Seigneur vengea bientôt la violation de son alliance tant de fois jurée.

Quand on fait réflexion aux prodiges éclatants dont les Israélites avaient été témoins, aux bienfaits extraordinaires dont ils avaient été comblés, aux promesses si souvent réitérées d'être fidèles à Dieu, leurs fréquentes révoltes contre le Seigneur nous paraissent incroyables. Cependant, réfléchissons sur nos propres résistances, aux lumières de la foi et aux impressions des plus fortes graces ; considérons les scènes tantôt bizarres, tantôt scandaleuses d'opiniâtreté ou de faiblesse qui se passent encore aujourd'hui sous nos yeux, et nous apprendrons à tout croire de l'indocilité du cœur de l'homme.

Dieu n'avait pas détruit tous les Chananéens, il en avait laissé subsister même un assez grand nombre qui habitèrent long-temps encore différentes parties de la Terre promise. Dieu le voulait ainsi, 1° pour tenir son peuple en haleine et lui faire mériter, par sa fidélité au milieu des Idolâtres, les bienfaits dont il avait résolu de le combler ; 2° afin de se servir de ces Chananéens comme d'une verge, pour châtier son peuple lorsqu'il deviendrait prévaricateur. C'est ainsi que Dieu nous laisse des tentations pour éprouver notre vertu et nous donner occasion d'augmenter nos mérites.

Les Israélites ne résistèrent pas long-temps à l'épreuve à laquelle le Seigneur soumettait leur fidélité. Ils en vinrent jusqu'à tomber dans l'idolâtrie : une femme la première en donna l'exemple. Elle était de la tribu d'Éphraïm, d'un âge avancé, veuve, superstitieuse et

apparemment à son aise. Elle avait réservé une somme considérable pour se faire des dieux étrangers, sur le modèle des Chananéens. Elle avait un fils nommé Michas, aussi superstitieux que sa mère. Ils s'adressèrent de concert à un ouvrier qui leur fit des idoles. Ils les placèrent dans un de leurs appartements ; il ne manquait qu'un prêtre pour brûler l'encens et offrir les sacrifices. Michas ne fut pas embarrassé ; un homme qui faisait faire ses dieux pouvait bien leur donner un ministre de sa main. Son fils aîné fut fait prêtre de l'idole.

C'était déjà un grand malheur pour Israël, qu'une famille particulière osât lever l'étendard de l'idolâtrie ; mais ce n'était là qu'une étincelle qui, peu à peu, alluma l'incendie et embrasa quelques années après la plus grande partie de la nation. L'idolâtrie amena bientôt de nouveaux crimes. Pour châtier ce peuple tant de fois infidèle, le Seigneur envoya tour à tour les divers rois chananéens qui se trouvaient encore dans la Terre promise. Israël devenait leur esclave. L'excès du malheur ouvrait son cœur au repentir, et le Seigneur toujours miséricordieux suscitait quelque personnage extraordinaire qui brisait ses chaînes. Telle est, en deux mots, l'histoire des Hébreux sous le gouvernement des Juges, c'est-à-dire depuis la mort de Josué jusqu'à Saül leur premier roi. Un de ces hommes extraordinaires que Dieu suscita pour délivrer son peuple, fut Gédéon.

Depuis sept ans, les Israélites, en punition de leur idolâtrie, étaient opprimés par les Madianites et les Amalécites. Ces peuples pillaient et désolaient le pays,

ils ruinaient les moissons, en sorte que la misère était extrême. Alors les Israélites retournèrent au Seigneur. Il fut touché de leurs gémissements et envoya un de ses Anges pour leur choisir un libérateur. L'Ange prit la figure d'un voyageur et vint s'asseoir sous un chêne non loin duquel travaillait un homme d'un âge mûr. Cet homme, c'était Gédéon.

Dans l'attente où l'on était de l'irruption prochaine des ennemis, il se disposait comme les autres à la fuite et préparait les provisions pour sa famille. Il était occupé à battre et à nettoyer du blé; l'Ange le salua en lui disant : Le Seigneur est avec vous, ô le plus brave des enfants d'Israël! Seigneur, reprit Gédéon, si le Seigneur est avec nous, pourquoi sommes-nous en proie à tous les maux qui nous accablent? L'Ange jeta sur Gédéon un regard plein de douceur et lui dit : Non, le Seigneur ne vous a pas abandonnés, c'est vous qu'il a choisi pour délivrer son peuple de la persécution de Madian. S'il en est ainsi, répondit Gédéon, donnez-moi un signe auquel je reconnaisse que c'est vous, ô mon Dieu, qui me parlez. Qui que vous soyez, demeurez ici, je vais vous chercher à manger. Gédéon apporta un chevreau et des pains azymes. Prenez ces viandes et ces azymes, ordonna l'Ange du Seigneur, placez-les sur la pierre qui est devant vous. Gédéon obéit. Du bout de la baguette qu'il tenait à la main, l'Ange toucha les chairs et les azymes, un feu subit sortit de la pierre, dévora l'holocauste, et l'Ange disparut. Gédéon ne douta plus de sa vocation.

Cependant, une nuée de Madianites et d'Amalécites

vint fondre sur les terres d'Israël. Plus de cent trente-cinq mille, suivis de nombreux troupeaux, avaient passé le Jourdain et s'étaient tranquillement établis dans la belle vallée de Jezraël. L'esprit de Dieu saisit Gédéon. Celui-ci appela auprès de sa personne tous les braves d'Israël. On obéit avec promptitude, et en peu de jours, Gédéon se trouva à la tête de trente-deux mille hommes. Pour les remplir tous de confiance, il supplia le Seigneur de lui accorder quelques miracles qui répondissent à son armée qu'elle suivait un chef autorisé du Ciel. Seigneur, dit-il à haute voix, en présence des officiers et des troupes, s'il est vrai que c'est par mon ministère que vous avez résolu de sauver Israël, donnez-moi la preuve que j'ai choisie de la vérité de ma mission : je vais étendre une toison de laine sur la place, si la toison seule est mouillée de la rosée et que la terre demeure sèche tout à l'entour, je saurai que vous m'avez choisi.

La chose fut exécutée. On étendit la toison sur la terre, et Gédéon s'étant levé de grand matin, trouva la terre parfaitement sèche, mais la laine si trempée qu'il en exprima une grande quantité d'eau. Gédéon ne se contenta pas de ce premier prodige. Seigneur, dit-il, que votre colère ne s'allume pas contre moi, si je vous demande sur la même toison, un prodige tout contraire au premier : Je voudrais que la terre fût couverte de rosée et que la toison demeurât sèche. Le Seigneur se rendit encore aux désirs de son général, et ses vœux furent exaucés ; la toison demeura sèche et tout à l'entour la terre fut couverte de rosée.

Le Seigneur, qui avait accordé à Gédéon des prodiges de toute-puissance, en exigea presque aussitôt des prodiges de confiance, et il fut obéi. Gédéon partit durant la nuit et vint camper à la tête de ses trente-deux mille hommes au-dessus de la vallée de Jezraël. Les Madianites s'étendaient, dans la vallée, au nombre de cent trente-cinq mille. La partie était déjà bien inégale; mais Dieu jugea que Gédéon était encore trop accompagné.

Vous avez une armée trop nombreuse, lui dit le Seigneur, Madian ne sera pas livré entre vos mains, Israël s'attribuerait, aux dépens de ma gloire, l'honneur de sa délivrance. Assemblez votre armée, et, selon l'ordonnance de la Loi, faites publier à haute voix, dans tous les rangs, que non-seulement vous permettez, mais que vous commandez à tous ceux de vos soldats qui ont peur de se retirer dans leurs maisons. Plus des deux tiers quittèrent la partie, c'est-à-dire qu'il ne resta à Gédéon que dix mille hommes. C'est encore trop, lui dit le Seigneur, conduisez vos dix mille hommes sur les bords d'un ruisseau, je les veux éprouver en cet endroit. Gédéon obéit; on marcha pendant une partie du jour; tous les soldats devaient être fatigués du chemin et de la soif. Lorsqu'on fut sur les bords du ruisseau, le Seigneur dit à Gédéon : Il en est parmi vos soldats qui se coucheront sur le bord de l'eau pour se désaltérer à leur aise; d'autres, au contraire, ne feront que se baisser en passant, et porteront quelques gouttes d'eau à leur bouche dans le creux de la main; vous les séparerez les uns des autres.

Sur dix mille hommes que comptait alors le général, il ne s'en trouva que trois cents qui ne s'arrêtèrent point pour boire et qui avalèrent, en marchant toujours, le peu d'eau qu'ils pouvaient enlever. Gédéon les mit à part. Ce sera, lui dit le Seigneur, par le moyen de ces trois cents hommes que je délivrerai mon peuple. Renvoyez les autres. Les neuf mille sept cents hommes congédiés s'écartèrent à la faveur de la nuit.

Gédéon, avec les trois cents qui lui restaient, campa sur le bord du ruisseau, dans un terrain élevé, au-dessus de l'armée de Madian qui occupait toute la vallée. Au milieu de la nuit, le Seigneur appela Gédéon et lui dit : Je veux que vous appreniez de vos ennemis qu'ils se regardent comme des hommes déjà vaincus et que j'ai livrés entre vos mains. Descendez sans bruit avec un de vos domestiques et vous entendrez leurs discours. Gédéon, accompagné du seul Phara, se coula sans être aperçu, si près de la garde avancée des ennemis, qu'il était à portée d'entendre le discours de la sentinelle. Il l'entendit qui disait à un de ses camarades : Je m'imaginais voir durant mon sommeil un pain d'orge cuit sous la cendre, ce pain me paraissait rouler du haut de la colline dans notre camp ; je l'ai vu passer jusqu'à la tente du général, la culbuter de son poids et la renverser par terre. Ce songe est sérieux, répondit le soldat madianite. Voici sans doute ce qu'il nous annonce : Le pain d'orge est l'épée de l'Israélite Gédéon ; le Dieu qu'il adore lui a livré Madian, nous sommes perdus.

Gédéon ayant entendu ce songe et son interprétation,

remercia le Seigneur, et reprit le chemin de son camp. Levez-vous, dit-il à ses soldats, il est temps d'agir ; les Madianites sont à nous. Prenez tous une trompette d'une main, et de l'autre une cruche vide dans laquelle vous renfermerez un flambeau allumé. Le son de ma trompette vous donnera le signal. Lorsque je sonnerai, vous sonnerez tous avec moi ; nous casserons ensuite avec un grand fracas nos cruches de terre les unes contre les autres ; nous prendrons de la main gauche nos flambeaux allumés ; nous les porterons élevés en haut ; de la droite nous tiendrons nos trompettes, dont nous sonnerons continuellement ; de temps en temps nous pousserons de grands cris, en disant tous ensemble : *L'épée du Seigneur et l'épée de Gédéon*. Là-dessus ils se mirent en marche et arrivèrent au camp ennemi par trois différents côtés. Au signal donné, toutes les trompettes retentissent, les cruches sont brisées, les flambeaux élevés en l'air, et de toute part retentit le cri de guerre : L'épée du Seigneur et l'épée de Gédéon. Ils ne s'ébranlèrent point ; ils continuèrent seulement de sonner de la trompette et à crier alternativement.

Une frayeur soudaine se répand dans le camp ennemi. Tout y est dans le tumulte et la confusion ; chacun fuit où il peut ; dans les ténèbres, on se culbute, on s'égorge sans pouvoir se reconnaître, et en quelques heures la vallée de Jezraël se trouve teinte du sang de Madian, dont Israël n'a pas fait couler une seule goutte. Ce qui échappa au carnage se hâta de prendre la fuite et de repasser le Jourdain.

Après avoir délivré son peuple de ses ennemis, Gédéon songea à détruire l'idolâtrie qui avait attiré tant de calamités sur Israël. S'il ne parvint pas à l'éteindre entièrement, il réussit du moins à rendre le crime timide, et à lui donner des bornes qu'il n'osa franchir de son vivant avec cette liberté scandaleuse qui provoquait infailliblement la vengeance du Seigneur. Gédéon gouverna le peuple pendant quarante ans, après quoi il mourut plein de jours et de mérites ; glorieux par ses exploits, mais plus glorieux encore par sa ressemblance avec le Messie, dont il est la quatorzième figure.

En effet, Gédéon est le dernier d'entre ses frères. Notre Seigneur a bien voulu paraître comme le dernier d'entre les hommes. — Gédéon, malgré sa faiblesse, est choisi de Dieu pour délivrer son peuple de la tyrannie des Madianites. Notre Seigneur, malgré sa faiblesse apparente, est choisi de Dieu pour délivrer le monde de la tyrannie du démon. — Gédéon, avant de délivrer son peuple, offre un sacrifice. Ce n'est qu'après s'être offert en sacrifice sur la Croix, que Notre Seigneur délivre le monde. — Deux grands miracles prouvent que le Seigneur a choisi Gédéon. Des miracles plus grands prouvent que Notre Seigneur est le Libérateur des hommes. — Par le premier miracle fait en faveur de Gédéon, la toison seule est couverte de rosée, tandis que toute la terre à l'entour est sèche. Le seul peuple Juif est arrosé par Notre Seigneur des bénédictions du Ciel. — Par le second miracle fait en faveur de Gédéon, la toison demeure sèche, tandis que toute la terre est cou-

verte de rosée. En punition de ses ingratitudes, le peuple juif est privé de la rosée céleste, tandis que toutes les nations la reçoivent par les Apôtres de Notre Seigneur. — Gédéon marche au combat contre une nuée d'ennemis avec trois cents hommes. Notre Seigneur marche à la conquête de l'univers entier avec douze pêcheurs. — Les soldats de Gédéon ne s'arrêtent pas même pour boire. Pour convertir le monde, les Apôtres de Notre Seigneur oublient les choses les plus nécessaires à la vie, et se privent de toutes les satisfactions terrestres. — Les soldats de Gédéon n'ont point d'armes. Les soldats de Notre Seigneur n'ont point d'armes non plus. — Les soldats de Gédéon n'ont que des trompettes et des flambeaux. Les Apôtres de Notre Seigneur n'ont que la trompette de la prédication et le flambeau de la charité. — Les soldats de Gédéon triomphent des Madianites. Les Apôtres de Notre Seigneur triomphent du monde entier. — Gédéon affaiblit l'idolâtrie. Notre Seigneur détruit l'idolâtrie.

Cette figure nous dit de plus que les précédentes que Notre Seigneur sauvera le monde par les plus faibles moyens, et que les Gentils seront mis à la place des Juifs.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de la grande miséricorde dont vous avez tant de fois usé envers votre peuple malgré ses infidélités; je ne vous dois pas moins de reconnaissance pour moi-même. Com-

bien de fois ne m'avez-vous pas pardonné! Je veux désormais vous rester fidèle au prix de tous les sacrifices, comme les soldats de Gédéon restèrent fidèles à leur chef malgré la soif et la fatigue.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je me priverai chaque jour de quelque chose pour expier mes péchés.*

PETIT CATÉCHISME.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ.—GÉDÉON, QUATORZIÈME FIGURE DU MESSIE.

Q. Par qui les Hébreux furent-ils gouvernés après la mort de Josué?

R. Après la mort de Josué, les Hébreux furent gouvernés par des Juges. Les Juges étaient choisis de Dieu. Ils conduisaient le peuple au combat, et rendaient la justice. Il n'y en avait jamais qu'un seul à la fois.

Q. Les Hébreux restèrent-ils long-temps fidèles au Seigneur?

R. Les Hébreux oublièrent bien vite les promesses qu'ils avaient tant de fois renouvelées. Ils en vinrent jusqu'à oublier le Seigneur lui-même, et ils se livrèrent à l'idolâtrie. Ce fut une femme et son fils, nommé Michas, qui les premiers en donnèrent l'exemple.

Q. Comment Dieu punit-il ce crime?

R. Le Seigneur punit ce crime et tous ceux qui en furent la suite, en envoyant, contre les Israélites, des nations infidèles qui ravagèrent le pays. Au milieu de ces châtiments, le peuple recourait à Dieu, il faisait pénitence ; et Dieu, toujours infiniment bon, se laissait toucher.

Q. Par qui les Hébreux furent-ils délivrés des Madianites?

R. Les Hébreux furent délivrés des Madianites par Gédéon. Depuis sept ans ces peuples ravageaient les terres d'Israël. Le Seigneur, touché des larmes de son peuple, envoya un Ange à Gédéon pour lui ordonner de délivrer les Israélites. Gédéon demanda un signe auquel il pût reconnaître la vérité de l'ordre qui lui était donné. L'Ange lui dit de placer sur une pierre les chairs d'un chevreau et des pains sans levain. Aussitôt, à la voix de l'Ange, un feu sortit de la pierre, qui consuma l'holocauste.

Q. Gédéon demanda-t-il encore d'autres miracles?

R. Gédéon ayant réuni son armée, demanda encore au Seigneur deux autres miracles : le premier qu'une toison étendue par terre pendant la nuit, fût couverte de rosée, tandis que tout à l'entour la terre demeurerait sèche; le second, contraire au premier, que la toison étendue par terre demeurerait sèche, tandis que tout à l'entour la terre serait trempée de rosée. Les deux miracles s'accomplirent.

Q. Que le Seigneur dit-il ensuite à Gédéon?

R. Le Seigneur dit ensuite à Gédéon : Votre armée

est trop nombreuse. Elle était de trente-deux mille hommes, et les ennemis en avaient cent trente-cinq mille. Je veux qu'Israël sache que c'est moi seul qui l'ai délivré. Il lui ordonna donc de ne retenir avec lui que trois cents hommes.

Q. Gédéon remporta-t-il la victoire?

R. Lorsque la nuit fut venue, Gédéon et ses trois cents soldats armés seulement de trompettes et de flambeaux allumés, cachés dans des cruches de terre, s'avancèrent en silence jusqu'auprès des ennemis. Aussitôt ils se mirent tous à sonner de la trompette; ils brisèrent leurs cruches et élevèrent leurs flambeaux. Les ennemis, saisis d'épouvante, prirent la fuite, se renversant et se tuant les uns les autres sans se connaître. Quinze mille seulement purent regagner leur pays.

Q. Gédéon est-il la figure du Messie?

R. Gédéon est la quatorzième figure du Messie. — Gédéon est le dernier d'entre ses frères. Notre Seigneur a bien voulu paraître comme le dernier d'entre les hommes. — Gédéon, malgré sa faiblesse, est choisi pour délivrer son peuple de la tyrannie des Madianites. Notre Seigneur, malgré sa faiblesse apparente, est choisi pour délivrer le monde de la tyrannie du démon. — Gédéon, avant de délivrer son peuple, offre un sacrifice. Notre Seigneur, avant de délivrer le monde, s'offre lui-même en sacrifice.

Q. Continuez la même figure.

R. Deux grands miracles prouvent que Dieu a choisi Gédéon. Des miracles plus grands prouvent que Notre

Seigneur est le Libérateur des hommes. — Gédéon, avec trois cents hommes seulement, marche contre une nuée d'ennemis. Notre Seigneur marche à la conquête de l'univers avec douze pêcheurs. — Les soldats de Gédéon ne s'arrêtent pas même pour boire. Pour convertir le monde, les Apôtres de Notre Seigneur oublient les choses les plus nécessaires à la vie, et se privent de toutes les satisfactions terrestres. — Les soldats de Gédéon n'ont point d'armes. Les Apôtres de Notre Seigneur n'ont point d'armes. — Les soldats de Gédéon ne portent avec eux que des trompettes et des flambeaux. Les Apôtres de Notre Seigneur n'ont que la prédication et le flambeau de la charité. — Gédéon et ses soldats triomphent des Madianites. Notre Seigneur et ses Apôtres triomphent du monde entier. — Gédéon affaiblit l'idolâtrie. Notre Seigneur détruit l'idolâtrie.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de la grande miséricorde dont vous avez si souvent usé envers moi ainsi qu'envers votre peuple. Je veux désormais vous rester fidèle quoiqu'il m'en coûte, comme les soldats de Gédéon lui restèrent fidèles, malgré la soif et la fatigue.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je me priverai chaque jour de quelque chose pour expier mes péchés*.

XXXIIIe LEÇON.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ.

Les Israélites retombent dans l'idolâtrie. — Ils sont réduits en servitude par les Philistins. — Ils ont recours au Seigneur. — Samson est envoyé pour les délivrer. — Il brûle les moissons des Philistins. — Enlève les portes de Gaza. — Il est trahi. — Il meurt. — Samson, quinzième figure du Messie.

Les fidèles Israélites pleurèrent la mort de Gédéon dès qu'il leur fut enlevé; mais ils ne sentirent bien toute la grandeur de leur perte que par le renouvellement de l'idolâtrie et les calamités qui en furent la suite. On encensa les idoles ; on renonça à l'alliance du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, pour faire de sacriléges traités avec Baal et on jura de le reconnaître pour Dieu. La résolution fut si générale et si rapide, qu'à peine serait-elle croyable, si ce qu'on a déjà vu de la conduite des Hébreux n'apprenait à tout croire de leur inconstance.

Ils ne portèrent pas loin le châtiment de leurs prévarications. Les Philistins, nation idolâtre qui habitait un petit canton de la Terre promise, appelée Palestine, les réduisirent à la plus humiliante servitude. Ils désarmèrent tous les Hébreux : ils leur enlevèrent même tous leurs ouvrages en fer et en acier, en sorte que c'était même chez les Philistins qu'on allait de tous les quartiers

d'Israël pour faire aiguiser le soc des charrues. Telle fut la nouvelle espèce de servitude que les Israélites éprouvèrent d'abord pendant vingt années. Ils crièrent alors vers le Seigneur. Mais leur inconstance avait besoin d'une longue épreuve, ainsi leur esclavage se prolongea encore pendant vingt autres années. Toutefois, durant cette époque, un nouveau Juge que Dieu leur donna pour les soulager, en adoucit beaucoup la rigueur, jusqu'à ce qu'en finissant ses jours, il épouvanta tellement les ennemis de son peuple, que le joug des Philistins sembla tout à fait rompu et la liberté d'Israël entièrement recouvrée.

Ce nouveau Juge si différent des autres sauveurs d'Israël, ce guerrier qui, sans compagnons, sans armes, sans soldats, lutte seul contre tout un peuple, est le célèbre Samson, si fameux dans l'histoire du peuple de Dieu. Il fut miraculeusement accordé aux prières de son père et de sa mère. Le Seigneur bénit cet enfant en lui donnant une force de corps prodigieuse, et en lui révélant les grandes actions qu'il devait faire, en qualité de libérateur d'Israël, contre les Philistins. Il reconnut qu'il était né leur fléau, qu'il avait sur eux tous les droits du grand Maître qui l'envoyait; qu'il n'était point astreint aux formalités ni aux déclarations de guerre, et que tout ce qu'il ferait à la ruine de ces Idolâtres, serait avoué du Seigneur. Plein de ces grandes idées, il n'eut pas plutôt atteint l'âge de vingt ans qu'il se mit en action.

Il fit un voyage chez les Philistins, et pour avoir occasion de leur faire tout le mal qu'ils méritaient; il résolut de s'y marier. Son père et sa mère y consentirent

avec peine, car ils ignoraient que ce fût le Seigneur qui conduisait toute cette affaire. Cependant ils accompagnèrent leur fils pour en régler les conditions. Comme ils approchaient de la ville, ils entrèrent dans une vigne où Samson s'écarta insensiblement. C'est là qu'il fit le premier essai de ses forces prodigieuses.

Il aperçut un jeune lion qui, la fureur dans les yeux, s'avançait vers lui en rugissant. Samson n'avait à la main ni armes ni bâtons ; mais animé de l'esprit du Seigneur, il saisit l'animal et le met en pièces avec la même facilité qu'il eût fait d'un jeune chevreau. Il n'en dit pas un mot à ses père et mère.

Le mariage conclu, Samson revint dans son pays, et repassant par le vignoble, il fut curieux d'y voir le cadavre du lion qu'il avait tué. Quelle fut sa surprise de trouver dans la gueule du lion mort, un essaim d'abeilles et un rayon de miel! Trente jeunes Philistins assistèrent aux noces. Je veux, dit-il aux Philistins, suivant l'usage de ce temps-là, vous proposer une énigme : je vous donnerai sept jours pour l'expliquer. Si vous devinez juste, je vous donnerai trente habillements; mais si vous ne pouvez y réussir, vous m'en donnerez autant que je vous en promets. Les jeunes Philistins se piquèrent d'honneur, et la gageure fut acceptée. Voici donc l'énigme, leur dit Samson : *Celui qui dévore a fourni la nourriture, et la douceur est sortie de la force.* L'énigme était facile pour qui aurait su la rencontre du lion déchiré par Samson, et du miel trouvé dans sa gueule; mais personne n'en avait connaissance.

Les Philistins se mirent à la torture; mais ils eurent beau chercher, ils ne trouvaient rien qui les satisfît. Ils eurent recours à l'épouse de Samson, elle ne réussit point d'abord à vaincre le silence de son mari; le septième jour arrivait, la Philistine fit tant par ses importunités, que Samson fatigué se laissa vaincre et lui expliqua le mystère que l'infidèle s'empressa d'aller dire aux Philistins. Ils vinrent trouver Samson et, d'un air triomphant lui donnèrent le mot de l'énigme. Vous avez raison, dit-il, j'ai perdu la gageure, je la payerai; à l'instant l'esprit de Dieu fond sur lui, il court hors de la ville, tue trente Philistins et en apporte la dépouille. Après cette terrible exécution, il quitte brusquement son épouse sans lui dire adieu et se retire chez son père. Quelque temps après il apprend que cette femme, se croyant méprisée, avait épousé un des jeunes Philistins qui assistaient aux noces. Cet affront était trop sensible pour que Samson le laissât impuni. Il déclara la guerre à tous les Philistins.

C'était alors le temps de la récolte, et les blés, dans leur maturité, n'attendaient que la main des moissonneurs. Samson prit de là occasion de rêver une sorte de vengeance dont peut-être jamais on ne s'était avisé. La terre d'Israël était infestée d'une multitude de renards, et les voyageurs attestent qu'encore aujourd'hui, souvent les habitants sont forcés de se rassembler pour les détruire, sans quoi ils ravageraient les campagnes. Samson leur donna la chasse et en prit jusqu'à trois cents. Il les lia deux à deux par la queue à

laquelle il attacha une torche allumée. En cet état, il les lâcha dans les belles plaines des Philistins qui se préparaient à couper leur froment. Les renards furieux couraient sans s'arrêter et mettaient le feu partout sans qu'il fût possible d'éteindre l'incendie en tant d'endroits différents. Les blés furent brûlés sans ressource, le feu se communiqua aux vignes et aux oliviers. La perte fut irréparable et la famine en fut la suite.

Après cette exécution, Samson se retira dans une caverne de rocher, dans la tribu de Juda. Les Philistins ne tardèrent pas à connaître l'auteur de leur disgrace et à découvrir le lieu de sa retraite. Ils assemblèrent une armée dans les formes et vinrent camper à quelque distance de la caverne. Les habitants de la tribu de Juda se joignirent à eux. On détacha trois mille hommes de cette tribu, avec ordre de se saisir de Samson. On le trouva dans sa caverne. On lui fit de grands reproches sur ses téméraires vengeances. De quoi se plaignent les Philistins, répondit-il froidement, je les traite comme ils l'ont mérité? Quoi qu'il en soit, dirent les soldats, nous venons vous prendre et vous livrer entre leurs mains. Jurez-moi que vous ne me tuerez point, dit Samson, et je m'abandonne à vous. On donna à Samson l'assurance qu'il demandait ; on le lia avec deux cordes neuves, on l'enleva de son fort et on le porta à la vue du camp ennemi.

Dès qu'il fut aperçu des Philistins, ce ne furent qu'acclamations et cris de joie. Ils coururent pour se saisir du prisonnier ; mais pour être fortement enchaîné,

Samson n'était pas pris. L'esprit du Seigneur s'empare de lui, il brise ses liens, il trouve sous ses mains la mâchoire d'un âne, étendue sur la terre; il s'en saisit, et, dans l'impétuosité d'une seule course, il tue jusqu'à mille Philistins, le reste est mis en fuite et c'est à qui regagnera plus vite un lieu de sûreté.

Samson, vainqueur de ses ennemis, se reposa paisiblement à l'ombre des aîles du Seigneur. Il n'eut pas plutôt réparé ses forces qu'il songea à continuer ses exploits contre les ennemis de son peuple. Il est à croire que pendant les vingt années qu'il fut Juge en Israël, il en fit un grand nombre qui ne sont pas connus, et qu'il rendit les Philistins beaucoup plus traitables. Ce qu'il y a de certain, c'est que le seul bruit de son nom les faisait trembler.

Un jour il entra dans une de leurs villes nommée Gaza, il fut reconnu et trahi par la personne chez qui il se retira. Elle avertit ses concitoyens qu'elle tenait la proie dont on s'efforçait inutilement de se saisir depuis si long-temps. Les Philistins profitèrent de cet avis. Ils n'osèrent cependant l'attaquer dans la crainte qu'au premier bruit qu'ils feraient, ce lion ne s'éveillât et ne remplît leur ville de sang, avant qu'on pût l'arrêter. Ils se contentèrent de bien fermer les portes de la ville; ils y mirent des gardes pendant la nuit afin de le tuer le matin lorsqu'il voudrait sortir. Samson dormit jusqu'à minuit; à cette heure il se leva et vint à la porte de la ville. Ce fut en cette occasion que parut plus que jamais la force prodigieuse du héros d'Israël : il enleva les deux

battants des portes avec les verroux et les serrures, il les chargea sur ses épaules et il les porta au sommet d'une montagne. Les sentinelles, éveillées au bruit, ne furent pas tentées de courir après lui.

Ces actions nous paraissent bien extraordinaires, mais il fallait qu'elles le fussent, pour frapper les esprits d'un peuple grossier. Pour confondre l'orgueil des Madianites, Dieu avait vaincu leur armée de cent trente-cinq mille hommes avec les trois cents soldats de Gédéon, armés seulement de trompettes et de flambeaux; aujourd'hui, pour confondre l'orgueil des Philistins, il juge à propos de n'opposer à un peuple entier qu'un seul homme; plus tard, le prodige sera encore plus grand, ce sera lorsqu'il fera faire la conquête du monde par douze pauvres pêcheurs.

Les Philistins, désespérant de vaincre Samson à force ouverte, eurent recours à la ruse. Ils engagèrent une femme de leur nation, nommée Dalila, chez laquelle Samson s'arrêtait souvent, à tirer de lui son secret et à savoir d'où lui venait cette force prodigieuse. Si vous y parvenez, lui dirent-ils, nous vous donnerons chacun onze cents sicles d'argent. Dalila promit. Dès la première fois qu'elle revit Samson : Dites-moi, je vous prie, lui demanda-t-elle avec grand empressement, d'où vient votre force prodigieuse, et quels liens il faudrait employer pour vous tenir captif? Une pareille question, de la part d'une femme philistine, n'avait pas assurément de quoi surprendre un homme sage. Samson le fut assez pour ne pas se trahir. Si on me liait, répondit-

il, avec sept bonnes cordes faites de nerfs encore pleins de suc, je ne pourrais m'en défaire et je serais aussi faible que les autres hommes.

Il ne l'eut pas plutôt quittée, qu'elle fit avertir les Philistins de ce qu'elle avait découvert. Ils se rendirent chez elle en assez grand nombre, et lui apportèrent les cordes de nerfs qu'elle avait demandées. Elle cacha ses amis dans une chambre voisine de l'appartement où elle recevait Samson. Il vint le jour qu'on l'attendait, et il eut la complaisance de se laisser lier par cette femme avec les cordes qu'il avait indiquées. Aussitôt elle se mit à crier : Samson, sauvez-vous, les Philistins vont vous saisir. Au cri de Dalila, le fort d'Israël rompt ses liens avec la même facilité que le feu consume un filet d'étoupes. Dalila se plaignit de ce qu'il l'avait trompée. Aujourd'hui du moins, lui dit-elle, apprenez-moi votre secret. Samson lui donna encore le change plusieurs fois. Dalila, cependant, ne cessait de se plaindre, et ne lui laissait pas un instant de repos. Samson, vaincu par les importunités et les larmes de cette femme perfide, commit enfin la déplorable indiscrétion qui le perdit. Je suis Nazaréen, lui dit-il, consacré à Dieu dès mon enfance. Un des engagements de ma consécration, c'est de ne point me faire couper les cheveux ; jamais le rasoir n'a passé sur ma tête. Si on vient à bout de me raser, ma force m'abandonnera.

Aussitôt Dalila fait avertir les princes des Philistins. Ils se rendent au jour marqué dans la chambre voisine de celle de Samson. Celui-ci s'endort. Dalila lui fait

couper les sept tresses de cheveux auxquelles sa force était attachée. L'opération achevée, la perfide s'écrie : Samson, éveillez-vous, les Philistins vont vous surprendre. Samson s'éveille à ce cri ; mais hélas ! l'esprit du Seigneur n'était plus avec lui : toute sa force l'avait abandonné. Les Philistins sortent de leur embuscade, se jettent sur lui, ils l'attachent avec de fortes chaînes, ils lui crèvent les yeux, et ils le conduisent à Gaza. Là, ils l'enfermèrent dans une prison, où ils lui faisaient tourner une meule de moulin.

Quelque temps après, les princes des Philistins ordonnèrent une fête solennelle pour remercier leur Dieu, nommé Dagon, de leur avoir livré le fléau des Philistins. Les Princes et les grands Seigneurs du pays se rendirent à Gaza; on s'assembla dans le temple; la multitude des victimes qu'on immola fut innombrable. Les sacrifices étant achevés, on se mit à faire des festins de tous les côtés du temple, qui retentit des louanges de Dagon. Il ne manquait qu'une chose à la fête pour la terminer à la satisfaction générale : c'était Samson, chargé de fers, et livré aux insultes de l'assemblée. On le fit venir.

Un enfant conduisait le pauvre aveugle par ses chaînes, et il le plaça entre deux colonnes, au milieu de l'édifice. Là, on le fit servir de passe-temps à la multitude. Samson, dont les cheveux avaient commencé de croître, sentit ses forces revenir ; il ne parut s'offenser de rien; le jeu qui plaisait aux spectateurs dura longtemps ; il en attira même de nouveaux qui se placèrent

dans les vestibules et jusque sur les toits, pour avoir leur part de la barbare comédie qu'on représentait. Le nombre de ces nouveaux venus, sans y comprendre les Princes et les Seigneurs, et ceux des citoyens qui avaient assisté aux festins dans le temple de l'idole, montait à environ trois mille personnes, hommes et femmes.

L'occasion était belle pour délivrer Israël des rois, ses persécuteurs, et pour faire un coup d'un si grand éclat, que toute la Palestine en fût effrayée. Le Seigneur en inspira le dessein à Samson, après lui en avoir rendu le pouvoir; et quoiqu'il dût lui en coûter la vie, le héros généreux ne balança pas à l'exécuter. Le toit du temple était soutenu par deux colonnes principales. Samson, qui connaissait la structure de l'édifice, dit au petit garçon qui lui servait de guide : Laissez-moi, que je touche les deux grosses colonnes qui soutiennent le temple, afin de m'y appuyer et de me reposer un peu. En cet état, il invoqua le Seigneur son Dieu : Souvenez-vous de moi, ô mon Dieu ! lui dit-il; rendez-moi ma force, afin que je venge d'un seul coup les deux plaies qu'ils m'ont faites en m'arrachant les deux yeux : il est temps qu'en vengeant votre gloire je punisse leur cruauté. Saisissant alors les deux colonnes : Mourons, dit-il, mais mourons avec les Philistins. A l'instant il ébranle avec vigueur les deux colonnes; le temple s'écroule, et tombant avec un horrible fracas, il écrase tous les princes des Philistins et toute la multitude qui s'y était rassemblée. Samson périt sous les ruines; mais,

en mourant, il fit périr avec lui plus d'ennemis de Dieu, qu'il n'en avait mis à mort durant toute sa vie. Sa mort acheva le grand ouvrage de l'affranchissement d'Israël, qu'il avait si heureusement commencé durant sa vie, et ce fut proprement le jour où il ensevelit avec lui les tyrans de son peuple, qu'il mérita les beaux noms de Sauveur de ses frères, et de Vengeur de leur liberté. Aussi, Samson a toujours été regardé comme une figure du Messie.

En effet, Samson naît d'une manière miraculeuse. Notre Seigneur naît aussi d'une manière miraculeuse. — Samson passe vingt ans avec son père et sa mère sans se faire connaître pour le Sauveur de son peuple. Notre Seigneur passe trente ans avec Marie, sa mère, et Joseph, son père nourricier, sans se faire connaître pour le Sauveur des hommes. — Samson prend une épouse chez les Philistins. Notre Seigneur choisit l'Église, son épouse, parmi les nations payennes. — Samson tue un lion qui venait pour le dévorer. Notre Seigneur terrasse le monde payen qui, comme un lion, chercha pendant trois siècles à dévorer l'Église naissante. — Samson trouve un rayon de miel dans la gueule du lion. Notre Seigneur trouve, dans les Payens, autrefois ennemis des Chrétiens, des hommes d'une douceur et d'une charité toute céleste. — Samson tue mille Philistins avec la mâchoire d'un âne. Notre Seigneur terrasse le monde avec le moyen le plus faible en apparence : sa Croix. — Samson est enfermé par ses ennemis dans la ville de Gaza. Notre Seigneur est enfermé par ses en-

nemis dans le tombeau. — Samson s'éveille au milieu de la nuit, emporte les portes et les serrures, et, malgré les gardes, sort vainqueur de la ville où il était prisonnier. Notre Seigneur, après être descendu aux limbes où il brise les portes de l'Enfer et de la mort, sort plein de vie du tombeau, malgré les gardes. — Samson, en mourant, fait tomber le temple de Dagon. Notre Seigneur, en mourant, renverse le temple du démon, c'est-à-dire l'idolâtrie. — Samson, en mourant, fait plus de mal aux Philistins qu'il ne leur en avait fait pendant toute sa vie. Notre Seigneur, en mourant, fait plus de mal au démon, et s'attire plus de Disciples qu'il n'avait fait pendant toute sa vie.

Cette figure ajoute trois nouveaux traits au tableau du Messie. Elle nous révèle 1° que le Messie naîtra d'une manière miraculeuse; 2° qu'il choisira l'Église, son épouse, parmi les Gentils; 3° que par sa mort il remportera, sur le démon, une victoire complète qui couronnera toutes ses œuvres.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir répandu votre esprit de force sur Samson, pour la défaite des ennemis de votre peuple; donnez-moi le même esprit de force, afin que je puisse vaincre les ennemis de mon salut.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je fuirai avec soin les occasions du péché.*

PETIT CATÉCHISME.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. — SAMSON, QUINZIÈME FIGURE DU MESSIE.

Q. Après la mort de Gédéon, les Israélites restèrent-ils long-temps fidèles au Seigneur ?

R. Après la mort de Gédéon, les Israélites tombèrent bientôt dans l'idolâtrie; mais leur infidélité leur attira de promptes et nombreuses calamités. Ils furent opprimés par les Philistins. Les Philistins étaient un peuple idolâtre, qui habitait une province de la Terre promise. Ils désarmèrent les Israélites et les réduisirent à venir aiguiser, chez eux, jusqu'au soc de leurs charrues.

Q. Par qui furent-ils délivrés de la servitude des Philistins ?

R. Ils furent délivrés de la servitude des Philistins par Samson. Samson naquit miraculeusement. Il passa les vingt premières années de sa vie chez ses parents, et épousa une femme chez les Philistins.

Q. Quel fut le premier exploit de Samson ?

R. Le premier exploit de Samson fut de tuer un jeune lion qui venait à lui pour le dévorer. Quelque temps après il trouva dans sa gueule un rayon de miel, dont il mangea avec délices.

Q. Quels furent les autres exploits de Samson ?

R. Les autres exploits de Samson ne nous sont pas tous connus. Nous savons seulement que pour punir les Philistins, il brûla leurs moissons et leurs vignes, en

y lâchant trois cents renards qu'il avait liés deux à deux, et à la queue desquels il avait attaché des torches allumées; il emporta ensuite les portes de la ville de Gaza, dans laquelle on l'avait enfermé.

Q. Quelle fut la fin de Samson?

R. Samson fut trahi par une femme nommée Dalila, qui lui coupa les cheveux, dans lesquels résidait toute sa force, et le livra aux Philistins. Ceux-ci lui crevèrent les yeux, l'enfermèrent dans une prison, où ils lui faisaient tourner une meule. Mais dans un jour de fête, Samson fit tomber sur les Philistins, le temple dans lequel ils étaient assemblés. Il en tua plus de trois mille, et il mourut avec eux.

Q. Samson est-il la figure du Messie ?

R. Samson est la quinzième figure du Messie.

En effet, Samson naît d'une manière miraculeuse. Notre Seigneur naît aussi d'une manière miraculeuse. — Samson passe vingt ans avec son père et sa mère sans se faire connaître pour le Sauveur de son peuple. Notre Seigneur passe trente ans avec Marie, sa mère, et Joseph, son père nourricier, sans se faire connaître pour le Sauveur des hommes. — Samson prend une épouse chez les Philistins. Notre Seigneur choisit l'Église son épouse, parmi les Gentils. — Samson tue un lion qui venait pour le dévorer. Notre Seigneur terrasse le monde payen qui, comme un lion, chercha pendant trois siècles à dévorer l'Église naissante.

Q. Continuez la même figure?

R. Samson est enfermé par ses ennemis dans la ville

de Gaza. Notre Seigneur est enfermé par ses ennemis dans le tombeau. — Samson s'éveille au milieu de la nuit, enlève les portes et les serrures, et, malgré les gardes, sort de la ville où il était enfermé. Notre Seigneur, après être descendu aux limbes où il brise les portes de l'Enfer et de la mort, sort plein de vie du tombeau, malgré les gardes. — Samson est livré à ses ennemis. Notre Seigneur est livré à ses ennemis. — Samson, en mourant, fait tomber le temple de Dagon. Notre Seigneur, en mourant, renverse le temple du démon, c'est-à-dire l'idolâtrie. — Samson, en mourant, tue plus de Philistins qu'il n'en avait mis à mort pendant toute sa vie. Notre Seigneur, en mourant, fait plus de mal au démon, et s'attire plus de Disciples qu'il n'avait fait pendant toute sa vie.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir répandu votre esprit de force sur Samson, pour la défaite des ennemis de votre peuple; donnez-moi le même esprit de force, afin que je puisse vaincre les ennemis de mon salut.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu, et en témoignage de cet amour, *je fuirai avec soin les occasions du péché*.



XXXIVe LEÇON.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ.

Héli, Juge d'Israël. — Samuel lui succède. — Élection des Rois. — Saül premier roi d'Israël. — Il est rejeté de Dieu. — David, jeune berger, choisi à sa place. — Il calme les fureurs de Saül. — David combat Goliath. — Mort de Saül. — David prend la forteresse de Sion. — Transport de l'Arche. — Oza frappé de mort. — David danse devant l'Arche. — Septième promesse du Messie faite à David.

Après la mort de Samson, ce fut le Grand-Prêtre Héli qui jugea Israël. C'était un homme irréprochable dans ses mœurs, mais il attira sur lui, sur sa famille et sur tout le peuple, les plus terribles effets de la vengeance du Seigneur, par sa négligence à réprimer les désordres de ses deux enfants, Ophni et Phinées. Dans un combat contre les Philistins, les Israélites sont vaincus; trente mille demeurent sur la place; l'arche sainte est prise par les ennemis; les deux fils d'Héli périssent, et leur infortuné père, en apprenant ces tristes nouvelles, tombe du haut de son siége, se fend la tête, et meurt.

Samuel fut appelé de Dieu pour succéder à Héli. Il remporta une grande victoire sur les Philistins, qui les abattit tout à fait. Ce grand homme rendit au culte divin sa première pureté, en exterminant du milieu

d'Israël toutes les divinités muettes des nations. Comme nous avons dit, les Juges n'étaient que des magistrats d'une république, dont le Seigneur était le monarque : mais Samuel étant devenu vieux, les Israélites se dégoûtèrent de cette administration, et voulurent, à l'exemple des peuples voisins, avoir des rois pour les gouverner.

Le premier fut Saül; deux ans après qu'il fut monté sur le trône, il osa désobéir à Dieu, et méprisa les lois de la Religion; il fut réprouvé, et sa couronne placée sur une tête plus digne. Du vivant même de Saül, David, jeune berger de la tribu de Juda, fut élu secrètement à sa place par Samuel, et sacré roi à l'âge de seize ans, par l'effusion d'une huile sainte. Voici comment la chose se passa.

Un jour, le Seigneur fit entendre sa voix à Samuel. Prenez, lui dit-il, votre vase d'huile, et allez à Bethléem, chez Jessé; c'est un de ses fils que je destine à la couronne. Samuel se rend à Bethléem, et invite Jessé et sa famille à manger avec lui. Faites venir vos fils devant moi, dit Samuel à Jessé. Jessé lui en présenta sept. Vous n'en avez-vous plus d'autre, lui dit Samuel? Il m'en reste un, reprit le père, mais c'est un enfant de quinze à seize ans, que j'occupe encore à garder les troupeaux. Faites-le venir, dit le Prophète, nous ne nous mettrons point à table que je ne l'aie vu : le petit David arriva.

C'était un enfant bien fait, d'un teint vif et d'une figure aimable. A peine eut-il paru, que le Seigneur dit à Samuel : Voilà le roi d'Israël, consacrez-le

sans différer. A l'instant, Samuel versa sur la tête de David le vase d'huile qu'il avait apporté. A dater de ce jour, l'esprit du Seigneur se reposa sur David, et abandonna le malheureux Saül. En même temps, ce prince fut saisi d'un esprit malin qui, par la permission de Dieu, l'agitait violemment. La consécration de David demeura secrète dans tout le royaume. Lui-même, assuré d'une couronne qu'il ne devait porter qu'à trente ans, l'attendit quatorze ans entiers de la main de Dieu, sans que jamais il donnât un juste sujet de le soupçonner d'y prétendre.

Cependant les officiers de Saül voyant leur maître cruellement tourmenté par le malin esprit, lui conseillèrent d'employer contre la violence du mal, le son des instruments. Saül fit chercher dans tout le royaume le plus habile joueur de harpe. On lui rapporta qu'un des fils de Jessé savait parfaitement jouer de cet instrument. On ajouta qu'il se nommait David. Saül ordonna de le faire venir à l'instant. David arrive à la cour. Dès la première vue, Saül conçoit pour lui une vive tendresse et le fait son écuyer. Toutes les fois que le mauvais esprit s'emparait de Saül, David prenait sa harpe et en tirait des sons si doux, que le malade s'en trouvait beaucoup mieux.

Peu de mois après, les Philistins déclarèrent la guerre aux Israélites. Les deux armées furent bientôt en présence, et campèrent sur deux montagnes séparées par une vallée profonde; mais on fut long-temps à se regarder, à se mesurer, à se menacer, lorsque tout à coup

on vit paraître un spectacle qui attira toute l'attention des deux armées.

Un homme du parti des Philistins s'avança sur le bord de la montagne, et fit signe aux Hébreux qu'il voulait leur parler. Il se nommait Goliath. C'était un géant d'une taille monstrueuse, fort à proportion de sa grandeur, et d'une mine à jeter l'effroi dans toute une armée. Il avait en tête un casque d'airain, il marchait revêtu d'une cuirasse d'airain. Ses jambes étaient couvertes de bottes d'airain, et il avait sur les épaules un bouclier aussi d'airain. La lance qu'il portait à la main était d'une pesanteur presque incroyable : le fer seul pesait environ trois cents livres. En cet équipage, le géant précédé de son écuyer, vint se présenter à la vue des troupes d'Israël, rangées en bataille sur la montagne opposée, et leur proposa un défi : Choisissez parmi vous un champion, leur dit-il, qui vienne combattre contre moi ; si je suis vaincu, les Philistins seront les esclaves des Israélites; mais si j'ai l'avantage, les Israélites seront les esclaves des Philistins. Les Israélites furent saisis de frayeur. Les insultes de Goliath durèrent quarante jours, pendant lesquels, matin et soir, le monstrueux géant ne manquait pas de recommencer insolemment son défi.

David qui était retourné à la garde des troupeaux de son père, n'était pas à l'armée. Il y arriva pendant que Goliath faisait ses insultes. Il en fut indigné. Que donnera-t-on à celui qui tuera ce Philistin, demanda le jeune berger? On lui dit que Saül avait promis une récompense magnifique. Plein de confiance au Seigneur, David se

présenta devant Saül et lui dit : Je suis prêt à aller combattre ce Philistin. Vous n'y pensez pas, reprit Saül, vous ne tiendrez pas devant ce monstre : vous n'êtes encore qu'un enfant élevé à conduire des troupeaux, et Goliath est un géant qui, depuis sa jeunesse, n'a point fait d'autre métier que celui des armes. David insista en disant : Je ne compte ni sur mes forces ni sur mon courage, mais sur la protection du Seigneur.

Tant de courage et de religion dans un enfant, persuadèrent Saül : Allez, mon fils, dit-il à David, et que le Seigneur soit avec vous. A l'instant il mit son propre casque sur la tête de David; il le revêtit de sa cuirasse, il lui ceignit son épée. David se mit à faire quelques pas pour essayer s'il ne serait point embarrassé dans ses armes. Je ne puis pas marcher ainsi vêtu de fer, dit-il à Saül, je n'y suis pas accoutumé. A ces mots, il quitte cette armure, prend son bâton de berger, choisit dans le lit du torrent cinq cailloux des plus polis, les met dans sa panetière, saisit sa fronde, prend congé du roi, et marche à la rencontre du Philistin.

Goliath le vit s'avancer : mais quand il eut reconnu que c'était un jeune homme, un enfant d'un teint délicat, et qui n'avait rien de remarquable que la beauté de son visage, il crut qu'on l'insultait. Piqué de se voir en tête un adversaire si peu digne de lui, il lui cria de sa voix de tonnerre : Suis-je un chien pour que tu viennes m'attaquer avec un bâton? Approche donc, et je vais donner ton corps en proie aux oiseaux du Ciel et aux bêtes de la terre.

Je viens au nom du Seigneur des armées, lui répondit David, au nom du Dieu des bataillons d'Israël, auxquels tu n'as pas craint d'insulter ; c'est lui qui va te livrer entre mes mains, afin que toute la terre sache qu'il y a un Dieu en Israël. David parlait encore que déjà le géant s'avançait pour le combattre : de son côté, David marche à sa rencontre. Les deux armées attentives, attendaient en silence le succès de ce fameux combat.

Sans perdre un instant, David met la main dans sa panetière, en tire une pierre, la place dans sa fronde, la lance et frappe son ennemi au milieu du front. Le coup fut si vigoureusement porté, que la pierre s'enfonça fort avant dans la tête de Goliath : le colosse tombe sans mouvement étendu sur la place. David court, se jette sur lui, lui arrache son épée et lui coupe la tête.

A cette vue, les Philistins prirent la fuite : les Israélites les poursuivirent avec de grands cris et en firent un horrible carnage. David, au retour du combat, fut présenté à Saül. Il portait à la main la tête de Goliath, comme un trophée de sa victoire. Saül, accompagné de David et de toute l'armée, rentra dans l'intérieur de son royaume. Par toutes les villes où l'on passait, les femmes venaient au-devant du vainqueur, et dansant au son des instruments, elles disaient : *Saül a défait mille Philistins, mais David en a tué dix mille.* Cet éloge excita la jalousie de Saül qui essaya de donner la mort à David ; mais David échappa par la fuite aux coups de ce prince. Quelques années après, Saül périt dans une bataille, et David fut reconnu pour roi d'abord par la

tribu de Juda, et ensuite par les onze autres tribus d'Israël. David commença son nouveau règne par une expédition bien glorieuse.

Jérusalem, la plus belle, la plus grande et la plus forte ville de la Terre promise, était depuis long-temps au pouvoir des enfants d'Israël; ils en avaient exterminé les habitants, mais une partie s'était retirée dans la ville haute, située sur la montagne de Sion dont il est si souvent parlé dans l'Écriture. Là, ils occupaient une citadelle si forte, qu'on la regardait comme imprenable. Depuis près de quatre cents ans, les Hébreux avaient inutilement tenté de s'en emparer. David vint y mettre le siége et somma les habitants de se rendre. Ils lui répondirent par des railleries : Non, David, vous n'entrerez point dans la forteresse de Sion; nous redoutons si peu vos efforts que nous ne vous opposerons que les aveugles et les boiteux. David ne s'étonna point de cette insolente réponse. Il fit publier dans toute l'armée que celui qui, le premier, monterait sur la muraille de Sion et qui tuerait ces aveugles et ces boiteux qu'on lui opposait, recevrait de lui pour récompense le titre de général de ses armées. Joab, neveu de David, fut le héros qui mérita cet honneur. La forteresse fut emportée d'assaut et David en fit son palais. Ainsi, Jérusalem devint la capitale du royaume, la demeure des rois, et bientôt après le siége de la Religion, par le transport qui s'y fit de l'arche d'alliance.

David avait encore plus de religion qu'il n'avait de courage. Il forma le dessein de transporter l'arche du

Seigneur dans la citadelle de Sion. La proposition qu'il en fit au peuple fut reçue avec applaudissement. Il fit tendre dans son palais un magnifique pavillon pour la recevoir. Dans toute l'étendue de la Palestine, les peuples furent invités à se rendre à Jérusalem pour la cérémonie. Les tribus d'Israël députèrent trente mille hommes choisis. David se mit à leur tête, suivi de la tribu de Juda presque tout entière. On monta sur la colline où était la maison d'Abinadab à qui l'on avait confié le soin de l'arche. On amena sur la colline un charriot neuf, attelé de bœufs qui n'avaient pas encore servi, on y plaça l'arche sainte.

Un concours infini de peuple accompagna la marche. Le roi lui-même, environné de musiciens et de joueurs de toute sorte d'instruments, précédait immédiatement et faisait chanter les beaux cantiques qu'il avait composés. On arriva ainsi jusqu'auprès de Jérusalem, avec des transports de joie et des sentiments de dévotion qu'on ne peut bien exprimer. Mais cette joie fut bientôt troublée par un accident. Les bœufs se mirent à s'agiter avec violence. L'arche pencha et parut en danger de tomber : un Lévite nommé Oza y porta la main pour la soutenir. La loi défendait, sous de peine de mort, aux simples Lévites de toucher à l'arche du Seigneur. Dieu, pour inspirer au peuple assemblé le vif sentiment de respect que mérite sa présence, frappa de mort le téméraire.

Le roi, saisi de crainte à la vue de ce châtiment, n'osa, selon sa première pensée, recevoir l'arche dans son palais. Il se détermina à la déposer chez un homme ver-

tueux qui s'appelait Obédedom. Elle y demeura pendant trois mois. Ce précieux dépôt fut pour l'heureux Israélite une source de bénédictions. Alors David, rassuré par les faveurs qui accompagnaient l'arche, reprit la résolution de la transporter dans son palais. Mais il eut soin qu'on ne négligeât aucune des précautions que demandait la sainteté du dépôt.

Au jour indiqué, le roi se rendit chez Obédédom avec les anciens d'Israël et les officiers de l'armée. Les Prêtres prirent l'arche sur leurs épaules, et lorsqu'on avait fait six pas, on immolait une victime. Le roi avait quitté ses ornements royaux. Il était revêtu comme les Lévites, d'une robe de fin lin. A la tête du cortége et tenant sa harpe à la main, accompagné de sept chœurs de musique, il animait par les chants la joie publique. Toutes les voix et tous les instruments lui répondaient. Il dansait lui-même devant l'arche en signe d'allégresse. Lorsqu'on l'eut placée dans le lieu qui avait été préparé, le roi termina la fête par de somptueux sacrifices et par des largesses qu'il fit au peuple.

Ces vives démonstrations de piété de la part de David ne furent pas du goût de Michol, son épouse. Pendant le cours de la cérémonie, cette princesse s'était tenue à la fenêtre de son appartement, d'où elle voyait tout l'ordre de la marche. Elle crut la dignité royale avilie par les chants, la musique, les danses du roi son époux, et surtout par le dépouillement des habits royaux dont David n'avait pas cru devoir étaler le luxe dans une

assemblée de religion. Elle lui dit en raillant : le roi d'Israël s'est fait aujourd'hui beaucoup d'honneur en dansant comme les bouffons en présence de ses sujets. David lui répondit : Oui, j'ai dansé devant le Seigneur qui m'a choisi pour être le chef de son peuple : je m'abaisserai encore davantage, et je serai méprisable à mes propres yeux, pour honorer celui qui est le Maître souverain du prince et de ses sujets. Ainsi parla ce grand prince qui savait mieux qu'aucun roi de la terre, allier ensemble l'humilité d'un saint et la majesté d'un monarque. Pour s'être moquée de lui, Michol fut privée d'enfants le reste de ses jours.

Tant d'honneurs rendus à l'arche d'alliance ne suffisaient point encore à la religion du pieux monarque. J'ai un palais superbe, disait-il, j'habite sous des lambris de cèdre, et l'arche du Seigneur n'est couverte que de peaux. Il forma donc le projet de bâtir un temple digne de la majesté du Dieu d'Israël.

Un jour qu'il était tout occupé de ce dessein, le Seigneur se fit entendre à lui par la bouche du Prophète Nathan. Ce fut le moment que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, choisit pour renouveler la promesse du Messie. Vous savez, dit-il à David, que depuis le jour où j'ai tiré le enfants d'Israël de leur captivité d'Egypte, jusqu'à celui où je vous parle, j'ai été voyageur comme mon peuple. Je l'ai suivi partout et je n'ai point eu d'autre demeure qu'un tabernacle et une tente. Cependant, ce ne sera pas vous qui me bâtirez un temple : cet honneur est réservé à votre fils. Je mettrai sur votre trône un fils

qui sortira de vous. J'établirai son trône pour toujours : je serai son père et il sera mon fils : votre maison subsistera à jamais, et votre trône sera éternel.

Quel est ce fils que le Seigneur promet avec des expressions si magnifiques? Est-ce Salomon? Non, puisque Salomon n'est pas fils de Dieu et fils de David en même temps, et que l'éternité ne peut convenir à un pur homme et à un règne temporel. Quel est donc ce fils de David que le Seigneur promet ici? C'est évidemment le Messie Notre Seigneur. En effet, Notre Seigneur seul est fils de Dieu et fils de David tout ensemble : Notre Seigneur seul est éternel; seul il a affermi pour toujours le trône de David, puisque c'est en qualité d'Homme-Dieu, de Fils de Dieu et de Fils de David, qu'il règne et qu'il règnera toujours au Ciel et sur la terre.

Cette promesse nous aide beaucoup à découvrir le Messie : la première promesse faite à Adam nous annonçait un Rédempteur, sans nous dire ni le temps, ni le lieu de la naissance, ni le peuple d'où il sortirait ; la seconde, faite à Abraham, nous dit qu'il naîtra de la race d'Abraham ; la troisième, faite à Isaac, nous dit qu'il naîtra de lui ; la quatrième nous dit qu'il naîtra, non pas d'Ésaü, mais de Jacob ; la cinquième promesse, faite par Jacob mourant, nous avertit qu'il sortira de la tribu de Juda ; enfin, la dernière promesse nous dit qu'il sera de la famille de David. Désormais, toutes les nations du monde, toutes les tribus d'Israël et même toutes les familles de la tribu de Juda, excepté celle de David, sont mises de côté ; nous n'avons plus à

chercher le Sauveur du genre humain que dans la famille de David. C'est ainsi que de degrés en degrés nous arriverons à mettre, pour ainsi dire, le doigt sur l'enfant de Bethléem.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie des graces dont vous avez comblé le saint roi David; et, en particulier de la promesse que vous lui avez faite du Messie. Donnez-moi son humilité, sa piété, sa vive reconnaissance pour vos bienfaits, son courage contre les ennemis de mon salut.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je me mettrai à genoux lorsque je verrai passer le Saint-Sacrement.*

PETIT CATÉCHISME.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. — SEPTIÈME PROMESSE DU MESSIE FAITE A DAVID.

Q. Quel fut le juge d'Israël après Samson ?

R. Le juge d'Israël après Samson, fut le Grand-Prêtre Héli. C'était un homme irréprochable dans ses mœurs; mais sa faiblesse à corriger ses enfants, attira sur lui, sur sa famille et sur tout le peuple, de grands châtiments.

Q. Qui succéda au Grand-Prêtre Héli?

R. Le successeur du Grand-Prêtre Héli fut Samuel. Ce grand homme rétablit la Religion et abolit l'idolâtrie. Il fut le dernier des juges d'Israël. Après les juges, les Israélites furent gouvernés par des rois. Le premier roi d'Israël fut Saül; ce fut Samuel qui le sacra en répandant sur sa tête un vase d'huile. Saül désobéit à Dieu qui choisit à sa place un roi selon son cœur.

Q. Quel fut ce roi selon le cœur de Dieu?

R. Ce roi, selon le cœur de Dieu, fut David. David était de la tribu de Juda et de la ville de Bethléem, il était fils de Jessé et il gardait les troupeaux de son père lorsqu'on l'envoya chercher pour le faire roi. Samuel le consacra secrètement par l'ordre de Dieu. Saül qui l'ignorait, fit venir David auprès de lui, afin qu'en jouant de la harpe il calmât l'esprit malin qui l'agitait.

Q. Quel fut le premier exploit de David?

R. David était revenu à Bethléem; il était occupé à la garde des troupeaux, lorsque son père l'envoya à l'armée de Saül pour savoir des nouvelles de ses frères. On était alors en guerre contre les Philistins. Quand David arriva, un Philistin, d'une taille et d'une force prodigieuse, insultait chaque jour les Israélites et les défiait au combat. Ce Philistin s'appelait Goliath. David, plein de confiance au Seigneur, s'offrit à le combattre, et d'un coup de pierre, lancé avec sa fronde, il renversa le Philistin, courut sur lui et lui coupa la tête.

Q. Quelle fut la suite de cette victoire?

R. Cette victoire excita la jalousie de Saül qui tenta plusieurs fois de faire mourir David ; mais le Seigneur le préserva. Saül lui-même périt dans une bataille et David fut reconnu pour roi par tout le peuple.

Q. Quels furent les autres exploits de David ?

R. David, reconnu pour roi, défit les ennemis de son peuple et prit la citadelle de Sion. Cette citadelle était une espèce de ville fortifiée, bâtie sur une montagne au pied de laquelle était située Jérusalem. David y établit sa demeure, c'est pourquoi on l'appela la cité de David. C'est là que le saint roi fit transporter l'arche d'alliance en attendant qu'il bâtît un temple pour la placer.

Q. Quelle promesse le Seigneur fit-il à David ?

R. Pendant que David songeait à bâtir un temple pour placer l'arche sainte, le Seigneur lui promit que le Messie naîtrait de sa race, en lui disant : Je mettrai sur votre trône un fils qui sortira de vous. J'établirai son trône pour l'éternité, je serai son père et il sera mon fils. Ces paroles ne peuvent convenir qu'à Notre Seigneur, car lui seul est Fils de Dieu et Fils de David tout ensemble ; lui seul a un trône éternel : deux caractères qui ne conviennent point à Salomon, fils et successeur de David. Cette septième promesse du Messie nous apprend que le Rédempteur sera de la famille de David, qu'il sera tout ensemble Fils de Dieu et Fils de David, c'est-à-dire Dieu et homme en même temps.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie des graces dont vous avez comblé le saint roi David; et, en particulier, de lui avoir promis le Messie. Donnez-moi l'humilité, la piété de ce grand roi et sa vive reconnaissance pour vos bienfaits.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je me mettrai à genoux lorsque je verrai passer le Saint-Sacrement.*



XXXVe LEÇON.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ.

David pèche. — Nathan est envoyé vers lui. — Révolte d'Absalon. — David quitte Jérusalem. — Défaite et mort d'Absalon. — Nouvelle faute de David. — Sa mort. — David, seizième figure du Messie.

Au milieu de la gloire que David s'était acquise par ses exploits et ses vertus, ce prince si sage et si pieux s'oublia pendant quelque temps et montra par son exemple combien l'homme doit craindre sa propre faiblesse et se précautionner contre les dangers auxquels elle l'expose; David commit deux crimes énormes. Il resta dans ce déplorable état pendant une année, tant sont profondes les ténèbres que le péché jette dans les ames même les plus saintes. Mais lorsqu'il vivait dans cet oubli de Dieu et de ses devoirs, le Seigneur eut pitié de lui et lui envoya le Prophète Nathan pour lui ouvrir les yeux et le faire rentrer en lui-même.

Le Prophète s'acquitta courageusement de sa commission. En punition de votre double crime, lui dit-il, l'épée ne sortira point de votre maison, c'est de votre famille que le Seigneur tirera les ministres de sa vengeance; elle va devenir un théâtre de malheurs.

David, frappé des reproches du Prophète, rentra en

lui-même et reconnut sa faute. Oubliant qu'il était roi pour se souvenir seulement qu'il était pécheur, il se condamna lui-même sans excuse. J'ai péché contre le Seigneur, dit-il, dans les sentiments d'une douleur amère et profonde. Il accepta avec une humble soumission tous les maux que Nathan lui prédit devoir arriver sur sa famille. Le Seigneur qui ne rejette jamais un cœur contrit et humilié, lui fit dire, par la bouche du même Prophète, qu'il lui pardonnait ses crimes; mais dans l'intérêt de sa gloire et dans celui même de David pénitent, il lui fit expier les crimes qu'il lui avait pardonnés.

Absalon, l'un des fils de David, se révolta contre lui. Il avait gagné l'affection de la multitude en se rendant populaire; tous les matins il se trouvait à la porte du palais, et dès que quelqu'un se présentait pour terminer quelqu'affaire devant David, Absalon l'abordait et lui faisait mille caresses. Racontez-moi, disait-il, ce qui vous amène à la cour. Quand on avait satisfait à sa curiosité : en vérité, ajoutait-il, rien n'est plus juste et plus raisonnable que ce que vous demandez; mais le moyen que vous ayez justice! le roi n'a établi personne pour écouter les requêtes de ses sujets! Si j'avais quelque autorité en Israël pour juger les sujets du roi, ils auraient un accès facile, j'écouterais tout le monde, j'y sacrifierais mon repos et je rendrais des jugements équitables. Si quelqu'un lui venait faire la cour, il lui tendait la main, il l'embrassait, il s'entretenait familièrement avec tout le monde et on ne sortait d'auprès de lui que charmé de son air affable, officieux et caressant.

Par ces discours et ces manières séduisantes, Absalon se fit un grand nombre de partisans. Lorsqu'il crut le moment favorable, il s'éloigna de Jérusalem sous prétexte d'aller accomplir un vœu : ses partisans l'accompagnèrent et il se fit déclarer roi. A cette nouvelle, une foule de peuple vint se joindre à lui et il marcha aussitôt sur Jérusalem.

Pour éviter de plus grands maux, David résolut de prendre la fuite. Accompagné de ses plus braves soldats, il quitta Jérusalem : il avait alors plus de soixante ans. Il passa le torrent de Cédron et monta la montagne des Oliviers, la tête voilée et les yeux baignés de larmes. Cependant Absalon entra en triomphe dans Jérusalem. Tout plia devant lui. David, de son côté, s'éloignait de plus en plus. Dans ce triste voyage il but jusqu'à la lie le calice des humiliations. Un descendant de Saül, nommé Semeï, voyant ce prince dans l'état où le Seigneur l'avait réduit, voulut se donner le lâche plaisir de lui insulter à son aise, il monta sur une colline et suivant David pas à pas, il n'était point d'injures qu'il ne vomît contre lui, il avait même l'insolence de lancer des pierres contre ce prince et contre sa troupe. Un des officiers de David lui demanda la permission d'aller châtier cet insolent; le saint roi se contenta de cette réponse : Permettez à cet homme de maudire un coupable que Dieu punit, c'est le Seigneur qui se sert contre moi de la malice de Semeï, et qui sommes-nous pour demander compte au souverain Maître de sa conduite?

Cependant, le séjour d'Absalon dans Jérusalem

donna à David le temps de se reconnaître et de grossir son armée. Les rebelles se mirent en mouvement et vinrent camper assez près des troupes royales. On se disposa au combat de part et d'autre. David voulait commander en personne, mais on lui représenta qu'il était nécessaire de mettre sa vie en sûreté. Une nouvelle qui parvint au camp de David en ce moment, servit à animer l'espérance du succès. Achitophel, qui avait été l'ame de la conspiration, le conseiller d'Absalon, et qui avait livré au fils la couronne du père, outré de dépit de se voir méprisé, s'était pendu dans sa propre maison.

Avant de les envoyer au combat, David appela ses trois généraux et leur dit, en présence de toute l'armée : Sur toutes choses, conservez mon fils Absalon. On en vint aux mains, l'armée des rebelles fut mise en déroute. Absalon lui-même, entraîné par les fuyards, se sauva dans la forêt voisine ; il y fut rencontré par des soldats de l'armée de David, qui, se souvenant des ordres du roi, le laissèrent échapper. Il était monté sur une mule d'une extrême vîtesse ; mais comme il courait à toute bride, l'animal passa sous un grand chêne fort épais, le cavalier se trouva pris par la tête, soit que le cou se fût enfermé entre deux branches, soit que sa chevelure extrêmement forte se fût entortillée de manière à l'attacher aux branches de l'arbre. La mule passa et le laissa suspendu entre le Ciel et la terre.

Dans cet état, il fut aperçu par un soldat de l'armée de David qui courut vite à Joab : J'ai vu, dit-il à ce

général, le fils du roi, suspendu à un chêne dans la forêt. Tu l'as vu, reprit Joab, et tu ne lui a pas passé ton épée au travers du corps ; je t'aurais donné dix sicles d'argent et un baudrier. Vous m'en donneriez mille, répondit le soldat, que je ne porterais pas la main sur le fils du roi ; nous étions tous présents lorsqu'il vous donnait ordre de lui conserver sur toutes choses son fils Absalon. Puisque tu ne le veux pas, reprit Joab, je le ferai, moi. A ces mots il prit trois dards et courut vers l'endroit qu'on lui avait indiqué. Il y trouva le misérable Absalon, lui perça le cœur de trois coups, et comme il palpitait encore, toujours suspendu au même chêne, dix jeunes écuyers ou aides-de-camp de Joab, coururent au prince et l'achevèrent à grands coups d'épée.

Ce général dépêcha aussitôt un courrier pour porter à David la nouvelle de sa victoire. En arrivant, le courrier se jeta aux genoux du roi et lui dit : Béni soit le Seigneur Dieu de David qui a confondu tous les rebelles. Mais mon fils Absalon, reprit le roi, mon fils, est-il en vie? Tandis que le premier envoyé cherchait une réponse, arrive un second courrier qui confirme à David la nouvelle de la victoire. Mais vous ne me parlez point d'Absalon, dit le roi, ne lui est-il point arrivé de mal? Puissent tous les ennemis du roi, mon Seigneur, répondit le courrier, être traités comme ce fils rebelle. David comprit tout ce que signifiaient ces paroles. Insensible à la victoire et tout occupé de la mort de son fils, il n'en demanda ni les circonstances ni les auteurs, il alla s'enfermer seul dans un appartement. Mon fils

Absalon, s'écriait-il, Absalon, mon fils, que ne puis-je mourir pour toi ? Il ne sortait point d'autre parole de sa bouche que le nom de son fils ; tout hors de lui-même et la tête voilée, il recommençait toujours à dire : Absalon, mon fils, mon fils Absalon.

Joab, offensé que le roi prît si peu de part au succès de ses armes, se présenta devant David et osa lui reprocher qu'il aimait ceux qui le haïssaient, tandis qu'il haïssait ceux qui l'aimaient. Il l'obligea à se montrer en public pour recevoir les félicitations de son peuple, sur la victoire qu'on venait de remporter. David était clément; mais la clémence a des bornes. Il pardonna à ceux qui avaient pris le parti de son fils. Quant à Joab qui avait si insolemment violé ses ordres, il donna en mourant à Salomon l'ordre de le faire périr, ce qui fut exécuté.

David replacé sur le trône, mit l'ordre partout où la révolte l'avait troublé. La paix qu'il commençait à goûter, le fit tomber dans une nouvelle faute moins grave sans doute que celles dont Dieu l'avait si sévèrement puni, mais telle néanmoins qu'elle attira un grand fléau sur son peuple. Exemple mémorable qui nous montre que l'homme, quelque juste ou quelque pénitent qu'il soit, est toujours homme, toujours exposé à des tentations et à des chutes. David voulut par un mouvement de vanité faire le dénombrement de tout son peuple. On lui représenta que ce dénombrement fastueux offenserait le Seigneur et ne manquerait pas d'attirer sur Israël de nouveaux châtiments. La vanité

des grands n'écoute guère de conseils. David voulut être obéi, et le dénombrement fut fait. Sa vanité à peine satisfaite, David reconnut sa faute. Le Seigneur la lui pardonna, mais à des conditions qu'il lui fit proposer par un de ses Prophètes.

Prince, lui dit le Prophète, voici ce que dit le Seigneur : vous n'échapperez pas au châtiment que vous méritez ; mais de trois fléaux que je vous présente, choisissez celui que vous voudrez. Ou votre royaume sera affligé d'une famine de trois ans, ou pendant trois mois vous fuirez devant vos ennemis, ou la peste règnera durant trois jours en Israël.

Je suis cruellement embarrassé, répondit David, mais puisque c'est une nécessité, choisissons le fléau où la malice des hommes aura le moins de part; car il fait meilleur tomber entre les mains de Dieu que dans celles des hommes. Et David choisit la peste. A l'instant ce terrible fléau se répandit sur tout le royaume. Avant la fin du troisième jour, soixante-dix mille hommes avaient déjà péri. David pénétré de douleur, se prosterna la face contre terre, en disant : Seigneur, c'est moi qui ai péché, c'est moi qui ai fait le mal. Quel mal ont fait ces innocentes brebis? Portez vos coups sur moi et sur la maison de mon père ; mais je vous en conjure, épargnez votre peuple.

La prière de David était sincère : Dieu ne put y résister. Il ordonna à son Ange de remettre son épée dans le fourreau. C'est ainsi que pour la faute d'un seul homme tout un peuple est puni, tant il est vrai que si les justes

sont tout-puissants pour attirer sur leurs frères les bénédictions du Ciel, les méchants ne le sont pas moins pour provoquer des malédictions et des châtiments.

David approchait de sa soixante-dixième année. Ses grandes fatigues l'avaient extrêmement affaibli; il comprit que sa fin approchait. Il fit donc venir Salomon son fils et son successeur, et lui donna ses dernières instructions. Je vais mourir, mon fils, lui dit-il; prenez courage et conduisez-vous en prince généreux. Observez les commandements du Seigneur votre Dieu, afin d'attirer sur vous ses bénédictions et d'affermir votre trône.

Après d'autres conseils relatifs au gouvernement, David s'endormit de son dernier sommeil et reposa avec ses pères, plein de jours et de mérites, respecté et chéri de ses peuples qu'il avait gouvernés bien plus en père qu'en roi; aimé de son Dieu qu'il avait eu le malheur d'offenser dans les plus beaux jours de sa vie, malgré une jeunesse passée dans le travail et l'innocence, mais avec qui il s'était réconcilié par la ferveur de sa pénitence et l'humilité de sa soumission. Roi selon le cœur de Dieu, il fut tout à la fois le père, le prophète et la figure du Messie.

En effet, David naît à Bethléem. Notre Seigneur naît à Bethléem. — David est agréable à Dieu qui le choisit pour le roi et le libérateur de son peuple. Notre Seigneur est l'objet des complaisances du Père qui le choisit pour le roi et le libérateur des hommes. — David est choisi pour calmer les fureurs de Saül dont

le malin esprit s'était emparé. Notre Seigneur est choisi pour chasser les démons et anéantir leur empire. — David, armé seulement d'un bâton et d'une fronde, marche contre le géant Goliath qui, depuis quarante jours, insultait l'armée d'Israël. Notre Seigneur, armé de sa Croix, marche contre Satan qui, depuis quarante siècles, insultait au genre humain. — Goliath se moque de David, et méprise sa faiblesse. Le démon et le monde se moquent de la faiblesse apparente de Jésus-Christ, dont ils appellent la Croix une folie. — Malgré l'inégalité des forces, David tue Goliath. Malgré l'apparente inégalité des forces, Notre Seigneur terrasse le monde et le démon. — David est persécuté par Saül à qui cependant il n'a fait que du bien. Notre Seigneur est persécuté par les Juifs et par le monde à qui cependant il n'a fait que du bien. — David n'oppose à Saül que la douceur et la patience. Notre Seigneur n'oppose que la douceur et la patience à ceux qui le persécutent. — David épargne deux fois Saül. Notre Seigneur épargne continuellement ses ennemis. — Après plus de trente années de travaux et de persécutions, David est enfin reconnu roi par tous les enfants de Jacob. Après trente-trois ans d'humiliation, de travaux et de souffrances, Notre Seigneur est enfin reconnu pour le Roi des rois; après trois siècles l'univers l'adore, et à la fin des temps les Juifs eux-mêmes embrasseront sa loi sainte. — David pèche, et pour expier son crime il est obligé de s'enfuir de Jérusalem. Notre Seigneur est innocent, mais pour expier les crimes du monde qu'il n'a pas commis, il

est conduit hors de Jérusalem. — David passe en pleurant le torrent de Cédron. Notre Seigneur, le cœur pénétré de douleur, passe le même torrent de Cédron. — David monte nu-pieds la montagne des Oliviers. Notre Seigneur monte aussi la montagne des Oliviers. — David est accompagné d'un petit nombre de serviteurs fidèles. Notre Seigneur est accompagné de sa sainte mère, de saint Jean et de quelques personnes pieuses. — David, dans son affliction, est insulté par Semeï. Notre Seigneur, sur la Croix, est insulté par les Juifs. — David défend de faire du mal à l'homme qui le maudit. Notre Seigneur prie son Père de pardonner à ses bourreaux. — Achitophel qui trahit David, se pend de désespoir parce qu'il est méprisé. Judas qui trahit Notre Seigneur, se pend aussi de désespoir, parce qu'il est méprisé des prêtres de Jérusalem. — David revient triomphant et reçoit l'hommage de ses sujets. Notre Seigneur sort triomphant du tombeau et reçoit les hommages du monde entier.

Cette figure nous montre deux nouveaux caractères du Messie : 1° il sera Roi, mais un roi plein de douceur ; 2° ce n'est qu'à force de travaux et de contradictions qu'il parviendra à fonder son empire.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir pardonné avec tant de bonté au saint roi David ; pardonnez-moi avec la même miséricorde, donnez-moi

toujours un cœur contrit et humilié et une grande sincérité dans l'aveu de mes fautes.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ne resterai jamais oisif.*

PETIT CATÉCHISME.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. — DAVID, SEIZIÈME FIGURE DU MESSIE.

Q. David demeura-t-il toujours fidèle au Seigneur?

R. David ne demeura pas toujours fidèle au Seigneur, il commit deux grands péchés.

Q. David persévéra-t-il long-temps dans l'état de son péché?

R. David persévéra environ un an dans l'état du péché, tant sont profondes les ténèbres que le péché répand dans les ames même les plus saintes. Le Seigneur eut pitié de lui, il lui envoya un Prophète qui lui ouvrit les yeux sur le malheureux état où il était. David reconnut sa faute et la pleura le reste de ses jours.

Q. Le Seigneur pardonna-t-il à David?

R. Le Seigneur pardonna à David, mais il lui envoya de grandes afflictions, afin qu'il satisfît à la justice divine. Absalon son fils se révolta contre lui, David fut obligé de prendre la fuite et de s'éloigner, à pied et en pleu-

rant, de la ville de Jérusalem. Absalon fut tué dans un combat, David le pleura amèrement et rentra dans Jérusalem. Mais quelques années après il commit une nouvelle faute.

Q. Quelle fut cette faute?

R. La nouvelle faute de David fut une faute de vanité. Il voulut connaître le nombre de ses sujets, afin de s'en glorifier; le Seigneur, qui châtie ceux qu'il aime, envoya une peste qui dura trois jours et qui fit périr soixante-dix mille hommes. David conjura le Seigneur de le frapper lui-même et d'épargner son peuple. Le Seigneur fut touché de cette prière et le fléau cessa. David vécut encore plusieurs années, après quoi il mourut comblé de jours et de mérites.

Q. David est-il la figure du Messie?

R. Oui, David est la seizième figure du Messie. — David naît à Bethléem. Notre Seigneur naît à Bethléem. —David est agréable à Dieu qui le choisit pour le roi et le libérateur de son peuple. Notre Seigneur est l'objet des complaisances de Dieu qui le choisit pour le roi et le libérateur des hommes. — David, armé seulement d'un bâton et d'une fronde, tue le géant Goliath. Notre Seigneur, armé seulement de sa Croix, terrasse le démon.

Q. Continuez la même figure.

R. David pèche, et pour expier son crime il est obligé de sortir de Jérusalem. Notre Seigneur est innocent, mais pour expier le péché du monde, qu'il n'a pas commis, il est conduit hors de Jérusalem. — David passe en pleurant le torrent de Cédron. Notre Seigneur,

pénétré de douleur, passe le même torrent de Cédron. — David monte nu-pieds la montagne des Oliviers. Notre Seigneur monte aussi la montagne des Oliviers. — David est accompagné d'un petit nombre de serviteurs fidèles. Notre Seigneur est suivi de sa sainte mère, de saint Jean et d'un petit nombre d'ames pieuses. — David, dans son affliction, est insulté par Semeï à qui il défend de faire du mal. Notre Seigneur, sur la Croix, est insulté par les Juifs et demande grace pour eux. — David revient triomphant et reçoit l'hommage de ses sujets. Notre Seigneur sort triomphant du tombeau et reçoit les hommages du monde entier.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir pardonné avec tant de bonté au saint roi David ; pardonnez-moi avec la même miséricorde.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ne resterai jamais oisif.*



XXXVI[e] LEÇON.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ.

Salomon, roi. — Sa prière au Seigneur. — Il obtient la sagesse. — Il commence la construction du Temple. — Description du Temple. — Sa dédicace. — Nuée miraculeuse. — Feu descendu du Ciel. — Reine de Saba. — Chute de Salomon. — Salomon, dix-septième figure du Messie.

Lorsque David fut mort, le premier soin de Salomon, son fils et son successeur, fut de lui faire rendre les derniers devoirs avec toute la magnificence due à un père qui lui laissait pour héritage un des plus beaux royaumes du monde. Il le fit enterrer dans la ville de Sion qui portait dès-lors et qui porta toujours depuis le nom de ville de David. Instruit par les leçons et les exemples de son vertueux père, Salomon commença son règne par l'accomplissement fidèle de tous les devoirs d'un prince. La justice, la clémence envers ses sujets, la piété envers Dieu, une sage défiance de lui-même, firent concevoir les plus douces espérances. A l'exemple de son père, il se faisait une gloire de rendre ses hommages au Seigneur de qui il tenait la couronne et la vie.

Un jour il se rendit à la montagne de Gabaon où l'on conservait encore la même tente que Moïse avait fait

faire dans le désert, pour couvrir l'Arche d'alliance. Salomon, accompagné de toute sa cour, fit offrir un sacrifice. Après la cérémonie, il se retira pour prendre un peu de repos. Le Seigneur, touché d'une piété si rare et si tendre dans un jeune roi, ne tarda pas à la récompenser. Cette nuit-là même, il lui apparut en songe et lui dit : Que voulez-vous de moi, demandez et vous serez exaucé? Eh ! Seigneur, répondit Salomon, vous m'avez fait asseoir sur le trône de David mon père, mais je ne suis qu'un enfant sans expérience, qui ne sais ni conduire ni gouverner un grand peuple : je vous demande un cœur docile, un sens droit, en un mot, la sagesse nécessaire au gouvernement.

Des vœux si purs ne pouvaient manquer d'être exaucés. Parce que vous m'avez demandé cela, lui dit le Seigneur, et non tous ces biens qui flattent l'ambition et la cupidité des rois, une longue vie, des richesses, la gloire, je vous accorde ce que vous avez sollicité, c'est-à-dire une sagesse qu'aucun homme n'a eue avant vous et que nul autre n'aura jamais après vous. A cette faveur, j'ajouterai ce que vous ne m'avez pas demandé, les richesses, l'abondance et la gloire.

A ces mots, Salomon s'éveilla. Animé d'une nouvelle ferveur, il se rendit à Jérusalem où il offrit de nombreux sacrifices, pour témoigner au Seigneur la vive reconnaissance dont il était pénétré. Peu après, il épousa la fille du roi d'Égypte, et lui fit bâtir un magnifique palais.

Cependant l'abondance et la paix régnaient dans

tout le royaume, tandis que les peuples voisins ménageaient l'amitié du prince par leurs tributs, leurs présents et leurs ambassades. Les Israélites, à couvert de leurs insultes, jouissaient d'une heureuse tranquillité. Chaque famille s'assemblait sans crainte à l'ombre de sa vigne ou de ses figuiers, pour en recueillir les fruits dans la joie, et pour y faire ensemble d'innocents festins. D'une extrémité du royaume à l'autre, on n'entendit jamais parler ni de troubles, ni de querelles, ni de stérilité ou d'indigence. Tels furent les fruits de bénédiction dont le nouveau roi trouva les semences à son arrivée au trône. Il ne lui restait qu'à les cultiver dans la paix, à augmenter la magnificence d'un état qu'on lui laissait dans l'opulence, et surtout qu'à achever le grand ouvrage de l'édification du temple.

Il savait que c'était pour consommer cette grande entreprise, que le Seigneur lui avait mis la couronne sur la tête : il ne la perdit pas un moment de vue. Il s'adressa au roi de Tyr, nommé Hiram, ancien ami et allié de David. Vous savez, lui écrivit-il, que le roi mon père avait formé le dessein de bâtir un temple à la gloire de son Dieu, et que les guerres continuelles qu'il a eues à soutenir durant le cours de son règne, ne lui ont pas permis de l'exécuter. Je reprends le dessein de mon père : mais j'ai besoin de votre secours dans cette grande entreprise. J'ai besoin d'excellents ouvriers, ainsi que d'une grande quantité de bois de cèdre du mont Liban. Je compte sur vous pour m'en fournir. Je ne prétends pas au reste qu'il vous en coûte pour m'obliger. Ordon-

nez vous-même du prix; j'en passerai partout où vous voudrez. Hiram reçut la lettre avec un extrême plaisir, et s'empressa d'offrir à Salomon tous les cèdres et tous les ouvriers dont il pouvait avoir besoin. Sur-le-champ Salomon fit mettre la main à l'œuvre.

Il employa trente mille hommes à couper les arbres et à préparer la charpente. Il les envoyait tour à tour au mont Liban, c'est-à-dire dix mille hommes par mois. Quatre-vingt mille hommes furent commandés pour tailler les pierres; soixante-dix mille pour porter les fardeaux et trois mille six cents pour conduire les travaux. Toutes les pierres étaient taillées et polies quand on les apportait : il n'y avait plus qu'à les poser. On n'entendit dans le temple ni le marteau ni la cognée pendant qu'on le bâtissait.

On jeta les fondements de ce magnifique édifice la quatrième année du règne de Salomon, quatre cent quatre-vingts ans après la sortie d'Egypte : mille ans avant la naissance de Notre Seigneur. Le temple fut construit sur le modèle du tabernacle que Moïse avait élevé dans le désert et dont le Seigneur lui-même avait donné le plan. Mais toutes les parties dont il était composé, étaient beaucoup plus grandes et plus riches.

Le temple avait quatre parties, 1° *le parvis d'Israël*. C'était une vaste cour environnée de galeries et de bâtiments qui servaient à loger les Prêtres et à renfermer les trésors du temple, les vases destinés au culte de Dieu. Tous les Israélites pouvaient entrer dans cette première enceinte. 2° *Le parvis intérieur*. C'était une

cour moins grande que la première, mais également environnée de galeries et de bâtiments. L'entrée n'en était ordinairement permise qu'aux Prêtres. Au milieu était l'autel des holocaustes; et un grand bassin d'airain où les Prêtres se purifiaient avant de faire leurs fonctions. C'est là qu'on faisait brûler la chair et la graisse des victimes. 3° *Le Saint*. Au-delà du parvis intérieur était la partie appelée *le Saint ou le lieu saint*. Au milieu de cette nouvelle enceinte était un autel d'or, nommé *l'Autel des parfums*, sur lequel on faisait brûler, soir et matin, des parfums d'excellente odeur. Il y avait aussi dix chandeliers d'or à plusieurs branches au haut desquelles étaient des lampes d'or que le Grand-Prêtre lui-même devait tenir sans cesse allumées. Enfin, là se trouvaient aussi dix tables d'or pour recevoir les *pains de propositions*. C'était douze pains sans levain qu'on renouvelait toutes les semaines. Il n'était permis qu'aux seuls Prêtres de manger ceux qu'on avait retirés. 4° Le *Saint des Saints*. Cette partie du temple, la plus sainte et la plus redoutable, renfermait l'arche d'alliance. Elle était toute revêtue en dedans d'un or très-pur. L'accès en était interdit à tout autre qu'au Grand-Prêtre, qui ne pouvait y entrer qu'une seule fois par an. Toutes ces immenses constructions qui formaient comme une grande citadelle, portaient le nom de Temple.

La construction de cet auguste édifice, une des merveilles du monde, dura sept ans. La dédicace s'en fit avec une magnificence inouie. Tous les anciens d'Israël, tous les chefs des tribus et un peuple innombrable, se

rendirent à Jérusalem au jour que le roi avait indiqué. On vint d'abord prendre l'arche d'alliance dans le lieu où elle avait été mise en dépôt. Elle était portée par les Prêtres. A leur tête était le Grand-Prêtre Sadoc, précédé de cent cinquante autres Prêtres, enfants d'Aaron, qui, au son de leurs trompettes sacrées, ouvraient la marche et annonçaient le triomphe du Dieu d'Israël. Le roi suivait, accompagné des chefs de famille, de ses officiers et de toute sa cour. Venait ensuite, mais dans le plus bel ordre, une multitude innombrable de peuple.

Cette marche triomphale était interrompue par des pauses réglées, durant lesquelles l'air retentissait du son des trompettes et de tous les instruments de musique auxquels répondaient des chœurs qui chantaient tous ensemble : *Qu'il est grand, qu'il est adorable, mais surtout qu'il est aimable, qu'il est bon le Dieu d'Israël! Sa miséricorde s'étend de siècle en siècle* et se perpétue jusqu'à la *consommation des temps!* Chaque fois que l'arche s'arrêtait, ce qui arrivait régulièrement après un certain nombre de pas dont on était convenu, on immolait des victimes.

Enfin arrivée à la porte du Temple, où le son des trompettes, l'harmonie des instruments, le chant des Psaumes et l'immolation des victimes recommencèrent, l'Arche fut placée dans le *Saint des Saints*, et les Prêtres en sortirent. A l'instant parut un de ces prodiges par lesquels le Dieu d'Israël se plaisait à signaler sa puissance, et à donner les marques de satisfaction qu'il avait de son peuple. Une nuée miraculeuse se ré-

pandit du fond du *Saint des Saints*, où elle s'était formée sur toutes les autres parties du Temple, en sorte que les Prêtres ne pouvaient exercer les fonctions de leurs ministères; c'était le Seigneur qui remplissait de sa gloire et consacrait par sa présence sa nouvelle demeure.

A cette vue, Salomon se jeta à genoux, bénit son peuple à l'exemple de Moïse et de David ; puis, s'adressant au Seigneur, il lui fit cette prière : Seigneur, Dieu d'Israël, il n'est point d'autre Dieu que vous, ni dans le Ciel ni sur la terre. Est-il donc croyable que vous daigniez habiter avec les hommes ? Si toute l'étendue des Cieux ne saurait vous contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie pourra-t-elle recevoir une si grande majesté ? Aussi, n'est-elle destinée qu'à être le lieu où vous écouterez favorablement les prières de votre serviteur et celles de votre peuple. Que vos yeux soient ouverts, Seigneur, que vos oreilles soient attentives aux très-humbles supplications que nous vous adresserons en ce lieu. Exaucez-les du haut du Ciel où est votre trône, et faites-nous miséricorde.

Le Seigneur ne tarda pas à déclarer combien cette prière lui était agréable. On immolait de toutes parts des victimes qu'on étendait sur l'autel, lorsque tout à coup un feu sacré descendu du Ciel, dévora en un instant les victimes et les holocaustes. C'était le témoignage le plus sensible qu'on pût avoir que Dieu agréait toutes les actions de cette journée. Bientôt après il fut suivi d'un autre prodige qui mit le comble à la joie et à la reconnaissance d'Israël. La Majesté du Seigneur, sous le symbole d'une

nuée lumineuse, remplit une seconde fois les différentes parties du Temple. Frappés de ce double prodige, tous les enfants d'Israël se prosternèrent le visage contre terre, et se mirent à louer et à bénir le Dieu de leurs pères, en chantant des cantiques en l'honneur de son infinie bonté et de son éternelle miséricorde.

La solennité de la dédicace dura sept jours, auxquels on en ajouta sept autres, à cause de la fête des Tabernacles. Le quinzième jour, le peuple s'en retourna plein de joie et de ferveur.

La réputation de Salomon s'étendit bientôt dans tout l'Orient. Une princesse célèbre, enchantée des choses merveilleuses que la renommée annonçait à l'univers, voulut s'assurer de la vérité de tout ce qu'on racontait : c'était la reine de Saba. Elle se rendit à Jérusalem avec un cortége digne de la majesté royale dont elle était revêtue, et de la grandeur du roi qu'elle venait visiter. Salomon reçut la princesse avec une somptuosité dont elle fut d'abord éblouie. Mais elle cherchait surtout à s'assurer des qualités personnelles du roi d'Israël. Elle lui proposa les questions les plus difficiles. Le prince satisfit à tout avec une facilité prodigieuse. Tant de merveilles, tant de sagesse, frappèrent tellement l'esprit de la reine étrangère, qu'elle en demeura hors d'elle-même sans pouvoir proférer une seule parole.

Le comble de la gloire où Salomon se vit élevé par l'éclat d'une visite si flatteuse, parut être le terme de sa sagesse et l'écueil de son innocence. Encensé de toutes parts, sans guerre avec les anciens ennemis de

son peuple, adoré de l'univers, respecté de ses sujets, sans occupation au-dedans, depuis qu'il avait fini ses royales entreprises, il s'approcha peu à peu du précipice où il périt enfin par la séduction du plaisir, dont une jeunesse chaste et vertueuse ne met pas toujours à couvert les dernières années d'une honteuse vieillesse. Salomon, ce roi des rois, ce sage par excellence, ce favori du Ciel, est vaincu par de honteuses passions. Après avoir bâti le premier temple au vrai Dieu, il en adore autant de faux que des femmes étrangères lui en font connaître. Chute étonnante qui glace de terreur et d'effroi !

Justement irrité des désordres de ce prince, le Seigneur lui envoya un Prophète qui lui dit de sa part : Parce que vous n'avez point gardé la fidélité que vous me deviez, je diviserai votre royaume, et j'en donnerai une partie à un de vos serviteurs ; ce ne sera pas néanmoins pendant votre vie, en considération de David ; mais ce sera sous le règne de votre fils que j'exécuterai cette menace. Je ne lui ôterai pas le royaume entier, mais je lui conserverai une tribu à cause de David, mon serviteur, et de Jérusalem que j'ai choisie pour y faire adorer mon saint nom ; je la lui conserverai, afin qu'il reste toujours à mon serviteur David une lampe qui luise devant lui, c'est-à-dire une étincelle de sa race.

Salomon mourut après un règne de quarante ans, dont les commencements sages et glorieux promettaient les plus heureuses suites. On ignore s'il s'est repenti de

ses fautes avant sa mort. Quoi qu'il en soit, comme David son père, Salomon est une des grandes figures du Messie ; mais du Messie glorieux et triomphant.

En effet, Salomon, jouissant des victoires de David son père, monte sur le trône et règne en paix sur ses ennemis vaincus. Notre Seigneur, jouissant de ses victoires et de ses travaux, monte au plus haut des Cieux sur le trône de son Père, et règne en paix sur ses ennemis vaincus. — Salomon prend pour épouse la fille d'un monarque étranger. Notre Seigneur choisit l'Église, son épouse, parmi les Gentils, étrangers au peuple juif et à la vraie Religion. — Salomon, par cette alliance, incorpore à son peuple cette princesse étrangère, et la comble d'honneurs. Notre Seigneur, par son alliance avec l'Église, la purifie, en fait son peuple, et le comble de graces sur la terre, et de gloire dans le Ciel. — Salomon bâtit un temple magnifique au vrai Dieu. Notre Seigneur change le monde, qui n'était auparavant qu'un vaste temple d'idoles, en un temple du vrai Dieu. — Les Juifs et les Tyriens s'unissent pour la construction du temple de Salomon. Les Juifs et les Gentils s'unissent pour fonder l'Église, temple du vrai Dieu. — C'est Salomon qui invite les étrangers à prendre part avec son peuple à ce grand ouvrage. C'est Notre Seigneur qui appelle les Gentils à composer, avec les Juifs, le grand édifice de l'Église. — C'est Salomon qui communique aux ouvriers le plan de l'ouvrage. C'est Notre Seigneur qui révèle aux Juifs et aux Gentils le plan de l'Église, les moyens de l'établir, ses combats,

ses victoires et son triomphe dans le Ciel. — Salomon emploie bien plus d'étrangers que de Juifs à la construction du temple. Notre Seigneur emploie aussi bien plus de Gentils que de Juifs à la composition de l'Église. — Salomon fait mettre dans les fondations du temple de grandes pierres d'un prix considérable. Notre Seigneur s'est appelé lui-même la pierre angulaire, la pierre fondamentale de l'Église. — Salomon fait tailler au loin toutes les pierres qui doivent entrer dans la construction du temple. Notre Seigneur fait tailler toutes les pierres, c'est-à-dire purifier sur la terre tous les Fidèles qui doivent un jour entrer comme autant de pierres spirituelles dans la construction de l'Église céleste. — Le ciseau et le marteau ôtaient aux pierres tout ce qu'elles avaient de brut et de superflu. C'est la mortification et la pénitence qui ôtent à nos ames tout ce qu'elles ont de brut et de superflu, c'est-à-dire les affections déréglées. — Au bruit de la sagesse de Salomon, la reine de Saba quitte son royaume. Au nom de Notre Seigneur, les nations ont quitté l'empire du démon. — La reine de Saba admire la sagesse de Salomon et le bonheur de ses peuples. Le monde aussi admire la sagesse de Notre Seigneur et de son Évangile; il reconnaît le bonheur de ceux qui vivent en Chrétiens, quoiqu'il n'ait pas toujours le courage de les imiter. — La reine de Saba fait de riches présents à Salomon. Les nations ont offert en présent, à Notre Seigneur, leurs cœurs et leurs richesses.

Toutes les figures précédentes nous montrent le Rédempteur persécuté, souffrant, immolant un sacrifice,

combattant contre des ennemis : celle-ci nous le représente triomphant, tranquille et glorieux. En sorte que toutes les figures réunies nous offrent la vie complète du Rédempteur : vie de travail sur la terre, vie de gloire et de bonheur dans le Ciel.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de vous être choisi une demeure parmi les hommes : inspirez-moi un profond respect pour votre Église, et surtout pour moi-même, qui suis votre temple vivant.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je contribuerai selon mon pouvoir à l'ornement des Églises*.

PETIT CATÉCHISME.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. — SALOMON, DIX-SEPTIÈME FIGURE DU MESSIE.

Q. Quel fut le successeur de David ?

R. Le successeur de David fut Salomon, son fils. Salomon était bien jeune encore lorsqu'il monta sur le trône. Pénétré du sentiment de sa faiblesse, il demanda à Dieu, pour toute faveur, la sagesse. Elle lui fut accordée, et jamais homme ne fut et ne sera plus sage que Salomon.

Q. Quel fut le grand ouvrage de Salomon?

R. Le grand ouvrage de Salomon fut la construction du temple de Jérusalem. David avait préparé les ressources et une partie des matériaux nécessaires à la construction de cet auguste édifice. La gloire de le bâtir fut réservée à Salomon.

Q. Combien dura la construction du temple?

R. La construction du temple dura sept années entières, quoique plus de cent mille ouvriers y travaillassent sans relâche.

Q. Faites-nous connaître ce temple?

R. Ce temple était une des merveilles du monde; l'or, l'argent, le bois de cèdre, les pierres les plus rares, y furent employés. Il avait quatre parties principales: 1° le parvis d'Israël; c'était une vaste cour environnée de bâtiments et de galeries, dans laquelle tous les Israélites pouvaient entrer; 2° le parvis intérieur était une cour moins grande que la première, mais également environnée de bâtiments et de galeries, au milieu de laquelle était l'autel des holocaustes? Les Prêtres seuls pouvaient ordinairement y entrer; 5° le *Saint*, *ou lieu saint;* là était l'autel des parfums, les dix chandeliers d'or à plusieurs branches auxquelles étaient suspendues des lampes nuit et jour allumées; enfin, des tables d'or pour recevoir les pains de proposition; 4° le *Saint des Saints*. C'est dans cette partie, la plus secrète du temple, qu'était l'arche d'alliance. Le Grand-Prêtre seul pouvait y entrer une fois seulement chaque année.

Q. Le Seigneur agréa-t-il le temple de Salomon?

R. Le Seigneur agréa le temple de Salomon. Au moment de la dédicace, un feu divin consuma les victimes, et une nuée majestueuse remplit toutes les parties de l'édifice.

Q. Salomon persévéra-t-il jusqu'à la fin dans la vertu?

R. Salomon ne persévéra pas jusqu'à la fin dans la vertu ; il se livra à ses passions, et finit par adorer des idoles. Exemple terrible qui doit nous faire trembler sur notre propre faiblesse.

Q. Salomon est-il une figure du Messie?

R. Salomon est la dix-septième figure du Messie, mais du Messie triomphant et glorieux. — *S*alomon, jouissant des victoires et des travaux de David son père, monte sur le trône, et règne en paix sur ses ennemis vaincus. Notre Seigneur, jouissant de ses travaux et de ses victoires, monte au plus haut des Cieux sur le trône de son Père, et règne en paix sur ses ennemis vaincus. — Salomon prend pour épouse une princesse étrangère. Notre Seigneur choisit l'Église, son épouse, parmi les Gentils, étrangers au peuple juif et à la vraie Religion. — Salomon bâtit un temple magnifique au vrai Dieu. Notre Seigneur change le monde, qui était un vaste temple d'idoles, en un temple du vrai Dieu.

Q. Continuez la même figure?

R. Salomon emploie des Juifs et des Tyriens pour la construction de son temple. Notre Seigneur emploie des Juifs et des Gentils pour former l'Église. — Salomon emploie bien plus de Gentils que de Juifs à la cons-

truction du temple. Notre Seigneur appelle bien plus de Gentils que de Juifs à composer l'Église. — Au bruit de la sagesse de Salomon, la reine de Saba quitte son royaume et demeure dans l'admiration. Au nom de Notre Seigneur, les rois, les reines, les nations idolâtres ont quitté le culte des idoles, et ont admiré la sagesse de la Loi chrétienne. — La reine de Saba offre de riches présents à Salomon. — Les nations idolâtres ont offert en présent, à Notre Seigneur, leurs cœurs et leurs richesses.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de vous être choisi une demeure parmi les hommes; inspirez-moi un grand respect pour vos Églises, et surtout pour moi-même, qui suis votre temple vivant.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je contribuerai selon mon pouvoir à l'ornement des Églises*.



XXXVIIe LEÇON.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ.

Schisme des dix tribus. — Leur idolâtrie. — Jonas les exhorte à se convertir. — Il reçoit ordre d'aller prêcher la pénitence à Ninive. — Il veut éviter cette commission. — Il est jeté dans la mer, englouti par un poisson qui le jette sur le rivage. — Il prêche à Ninive. — Pénitence des Ninivites. — Plaintes de Jonas au sujet d'un lierre desséché. — Remontrances du Seigneur. — Jonas, dix-huitième figure du Messie.

Dans les figures précédentes, nous avons vu le Sauveur tour à tour souffrant, persécuté, humilié, puis élevé au comble de la gloire et régnant en paix sur ses ennemis vaincus. Pour compléter ce magnifique tableau, il ne restait plus qu'à nous dire comment le Sauveur passerait ainsi de l'humiliation à la gloire. C'est ce que la Providence a eu soin de nous apprendre par cette dix-huitième figure, la dernière de notre Catéchisme.

Salomon avait accablé ses sujets d'impôts dans les dernières années de son règne. Après sa mort, ils essayèrent d'adoucir le joug sous lequel ils gémissaient; ils s'adressèrent à Roboam, fils et successeur de Salomon, et lui présentèrent cette requête : Votre père nous a chargés d'un joug trop pesant, nous vous conjurons de vous relâcher de quelque chose de la rigueur avec la-

quelle il nous a traité, dès-lors nous nous soumettrons à votre autorité et vous trouverez en nous la plus parfaite obéissance.

Roboam consulta d'abord, sur cette demande, les vieillards qui avaient été du conseil de Salomon, ils furent d'avis qu'on accordât au peuple ce qu'il désirait. Roboam ne goûta point cet avis, il fit appeler une troupe de jeunes courtisans, élevés avec lui dans les délices de la cour, et leur proposa la même question. Ceux-ci lui conseillèrent d'établir son autorité par un coup de vigueur, et le déterminèrent à répondre durement au peuple : Mon père vous a imposé un joug pesant, et moi je le rendrai encore plus insupportable; mon père vous a châtiés avec des verges, et moi je vous châtierai avec des fouets armés de pointes de fer. Dieu permit que cet avis prévalût.

La réponse du roi excita un soulèvement général parmi le peuple ; dix tribus se séparèrent de Roboam, il ne resta sous son obéissance que la tribu de Juda et celle de Benjamin. Ainsi s'accomplit la menace que le Seigneur avait faite à Salomon.

La nation juive demeura partagée en deux états. Celui des dix tribus prit le nom de *royaume d'Israël*, l'autre s'appela *royaume de Juda*. Jéroboam, chef du royaume d'Israël, établit sa demeure dans une ville nommée Sichem. Soixante ans plus tard, Amri, l'un de ses successeurs, fit bâtir la ville de Samarie qui devint la capitale du royaume d'Israël, comme Jérusalem le fut du royaume de Juda.

Dans la crainte que les dix tribus ne se réunissent à leurs frères de Juda, Jéroboam défendit à ses sujets d'aller sacrifier au temple de Jérusalem. Il érigea deux veaux d'or auxquels il donna le nom de dieux d'Israël, et qu'il fit adorer. Il conserva néanmoins la Loi de Moïse qu'il interprétait à sa fantaisie, mais il en faisait observer presque tous les réglements extérieurs, de sorte que le *Pentateuque* demeura toujours en vénération dans les tribus séparées. C'est du milieu de ce royaume schismatique que le Seigneur, dont la miséricorde est infinie, fit sortir un homme qui fut une des plus belles figures du Messie ; cet homme était Jonas. Prophète et figure du Messie tout ensemble, Jonas forme, pour ainsi dire, la transition des figures aux prophéties.

Après avoir long-temps exhorté le royaume d'Israël à renoncer aux faux dieux, il fut envoyé par le Seigneur pour prêcher la pénitence aux habitants de la ville de Ninive. Partez, Prophète, lui dit le Seigneur, et transportez-vous à la grande ville de Ninive ; annoncez à ses habitants que la voix de leurs iniquités est montée jusqu'à moi et qu'elle sollicite ma vengeance.

La commission parut dangereuse à Jonas. Il connaissait l'infinie bonté de son Maître ; il lui vint dans l'esprit que les habitants de Ninive, touchés de ses discours et des maux qui les menaçaient, auraient recours à la pénitence ; que le Seigneur, porté comme il l'était à la miséricorde, ne se résoudrait pas à les exterminer ; que ses paroles et sa personne deviendraient

méprisables et qu'il pourrait peut-être y courir risque de la vie. Il résolut donc de s'enfuir de devant la face du Seigneur. Il se rend à Jappé, port de mer sur la côte des Philistins, et ayant trouvé un vaisseau prêt à faire voile vers la ville de Tharsis, il paye le pilote pour être admis parmi les passagers et il s'embarque avec les autres.

On n'évite pas la présence du Seigneur par l'éloignement et par la fuite. A peine fut-on sorti du port, que le Seigneur fit lever un vent violent, une tempête furieuse accueillit le vaisseau, on le croyait à tout moment sur le point d'être brisé. L'alarme se mit parmi les matelots ; ils en vinrent jusqu'à jeter toutes les marchandises à la mer, afin d'alléger le poids du vaisseau.

Pendant ce danger, Jonas était descendu au fond du navire où il dormait profondément. Le pilote va le trouver et lui dit : Comment pouvez-vous dormir dans le péril qui nous menace tous? Levez-vous, invoquez votre Dieu, peut-être qu'il aura pitié de nous. Jonas se mit en prière, mais le Seigneur ne se laissa point fléchir. On ne savait plus quelle ressource essayer, lorsque les passagers s'avisèrent de se dire les uns aux autres : Il faut qu'il y ait parmi nous quelqu'un dont le crime attire la colère du Ciel, consultons le sort et sachons quel est le coupable. On jette le sort et il tombe sur Jonas. On lui demande d'où il est, où il va, quelle est sa nation et surtout ce qu'il peut avoir fait pour être la cause d'une si effroyable tempête. Je suis Hébreu, répond Jonas, je sers ce Dieu du Ciel qui a fait la mer et la terre ; je suis

coupable devant lui parce que je fuis sa présence pour ne pas exécuter les ordres qu'il m'a donnés.

Ce discours saisit tout l'équipage de frayeur. Que ferons-nous de vous pour apaiser le Ciel et calmer la tempête? car les vagues grossissaient toujours. Prenez-moi, leur dit Jonas, et jetez-moi dans la mer, et le Seigneur fera cesser la tempête. Le conseil du Prophète ne fut pas goûté. Sur le point qu'ils étaient de périr tous, les passagers ne pouvaient se résoudre à faire périr un étranger qui leur avait confié sa vie. Ils essayèrent de regagner la terre à force de rames. Ils ne purent y réussir, alors ils prirent le parti que le coupable lui-même ne cessait de leur suggérer. Jonas fut jeté à la mer, et sur-le-champ la tempête s'apaisa.

Le Seigneur n'oublia point son Prophète, il amena à cet endroit un poisson d'une monstrueuse grandeur tout prêt à engloutir Jonas et à le préserver du naufrage. Jonas demeura dans le ventre de cette baleine trois jours et trois nuits. C'est un miracle comme la conservation des trois enfants dans la fournaise de Babylone; mais les miracles ne coûtent rien à celui qui a créé l'univers et qui dispose à son gré de toutes les créatures. Du fond de son vivant tombeau, Jonas adressa une fervente prière au Seigneur qui l'exauça en commandant au poisson de rendre le dépôt qui lui était confié, et l'animal, obéissant, vomit le Prophète sur le rivage. Allez, lui dit aussitôt le Seigneur, allez à la grande ville de Ninive, annoncez à ses habitants leur ruine prochaine en punition de leurs iniquités.

Jonas part sans répliquer et entre dans Ninive. C'était une ville de trois grandes journées de chemin. Revêtu de l'autorité de son Dieu, Jonas se montre dans les rues et les places publiques en criant à haute voix : *Encore quarante jours et Ninive sera détruite*. Ce peu de mots, prononcés par un étranger qu'on ne connaissait pas, firent sur ces idolâtres de fortes impressions. Ils crurent en Dieu, leurs cœurs s'ouvrirent à la pénitence; depuis le plus grand jusqu'au plus petit, tous se revêtirent d'habits de deuil. Le roi lui-même descendit de son trône, dépouilla toutes les marques de sa grandeur, se couvrit d'un sac et s'assit sur la cendre. Il ordonna un jeûne public et universel. Quittons nos iniquités, dit-il à ses sujets, humilions-nous, faisons pénitence, crions vers le Seigneur! Qui sait si, touché de votre repentir, il ne remettra pas dans le fourreau le glaive qu'il tient levé sur nos têtes? Tout le monde obéit; la pénitence fut sincère. Le Seigneur, satisfait, révoqua l'arrêt de proscription.

Tel est le grand Maître ou plutôt le Père tendre que nous servons, il ne punit qu'à regret. C'est aux traits de sa clémence, beaucoup plus qu'à ceux de sa justice, qu'il aime à se faire connaître. Les hommes qui ne sondent pas la profondeur de sa charité, s'indignent quelquefois de sa patience.

Jonas était un de ces hommes un peu sévères, qui n'ont pas grande compassion pour les coupables. Il fut affligé et même fâché de voir que, suivant toute apparence, sa prédiction ne s'accomplirait pas. Il se retira à

la campagne à l'orient de la ville. Il se mit à couvert sous une tente de feuillage pour voir ce qui arriverait. Quand les quarante jours furent passés, et qu'il vit que rien de ce qu'il avait prédit ne s'accomplissait, il se sentit vivement piqué, il ne put retenir ses murmures, et s'adressant au Seigneur, il lui dit : N'est-ce pas là ce que j'avais prévu, lorsque j'étais encore dans ma patrie? je sais que vous êtes bon, miséricordieux, clément; votre patience ne se lasse pas facilement, vous ne pouvez vous résoudre à punir qu'après de longs délais. Au moindre signe de repentir que vous donnent les coupables, les armes vous tombent des mains. Voilà ce qui me faisait chercher à Tharsis une retraite pour n'être pas contraint de faire, en votre nom, des prophéties que vous ne vérifiez pas. Après cet affront, je vous demande la mort comme une grace.

Pensez-vous, répondit doucement le Seigneur au Prophète, que vous ayez raison de vous plaindre? Jonas ne répliqua point. Prévenu par la vivacité de son chagrin, il n'était pas en état de profiter des remontrances de son Dieu. Aussi, n'était-ce là qu'un premier appareil que le Seigneur mettait sur sa plaie ; il lui préparait, après quelques moments accordés à sa douleur, un remède plus efficace.

Le feuillage qui couvrait Jonas était presque entièrement desséché, et le Prophète souffrait extrêmement de la chaleur. Dieu fit naître, en une nuit, sur sa tête, un lierre touffu qui le défendait des rayons du soleil. Jonas. s'apercevant le matin de cette attention paternelle du Sei-

gneur, en fut rempli de joie et de reconnaissance. Le lendemain, dès la pointe du jour, Dieu ordonna à un ver de piquer la racine de l'arbrisseau, et en un moment il sécha et les feuilles disparurent.

Au lever du soleil, le Seigneur appela un vent brûlant. Cet air enflammé, joint aux rayons du soleil qui tombait à plomb sur la tête de Jonas, lui faisait souffrir une chaleur insupportable. Seigneur, s'écria-t-il, vous m'accablez toujours de nouvelles peines, je vous ai déjà conjuré de m'envoyer la mort et je vous la demande encore.

Mais quoi, répondit le Seigneur, pensez-vous que vous ayez raison de vous fâcher à l'occasion du lierre dont vous avez perdu l'ombrage? Oui, j'ai raison, répondit brusquement le Prophète. Je ne sais que devenir, j'attends la mort.

Ecoutez-moi, lui dit le Seigneur, et apprenez à profiter de vos fautes. Vous vous fâchez, vous murmurez, vous vous impatientez pour la perte d'un lierre que vous n'avez pas planté, qui ne vous a coûté ni soins ni travail, qui a crû sur votre tête sans que vous en soyez mêlé, qu'une nuit a vu naître, comme une nuit l'a vu mourir. J'aurais dû, à vous entendre, vous conserver cet arbre contre la chaleur qui vous brûle : et parce que vous avez prédit la destruction de Ninive, vous ne voulez pas que je pardonne à cette grande ville où l'on compte plus de cent vingt mille enfants qui ne savent pas discerner la droite de la gauche ! Vous voudriez que j'eusse tout exterminé, hommes, femmes, enfants, jusqu'aux animaux de la terre et aux oiseaux de la campagne!

A ce discours du Seigneur, Jonas revint comme d'un profond sommeil, et il reconnut sa faute. Le Seigneur, qui ne voulait que l'instruire, lui pardonna avec bonté dès qu'il le vit confondu. Jonas reprit la route d'Israël, et convaincu par une preuve bien sensible que Dieu ne menace que pour être apaisé, il rendit public l'élèvement de Ninive et n'oublia aucune des circonstances qui pouvaient ranimer l'espérance et produire la conversion.

Au jour du jugement, l'exemple des Ninivites fera la condamnation d'un grand nombre de Chrétiens, parce que ces Infidèles se sont convertis à la voix de Jonas qui n'était qu'un Prophète ; tandis que les Chrétiens auront dédaigné les avances et les avertissements du Maître des Prophètes.

Jonas a toujours été regardé comme une figure frappante de Notre Seigneur. En effet, Jonas était un Prophète du Seigneur, chargé de rappeler les hommes à la pénitence. Notre Seigneur est plus que Prophète, il est envoyé par son Père pour rappeler les hommes à la pénitence. — Jonas n'est point écouté par les Israélites, ses frères. Notre Seigneur n'est point écouté par les Juifs, ses frères. — Jonas reçoit ordre de prêcher la pénitence aux Ninivites qui sont idolâtres, et les Ninivites se convertissent. Notre Seigneur, par l'organe de ses Apôtres, prêche la pénitence aux nations idolâtres qui se convertissent. — Jonas, coupable de désobéissance, excite une violente tempête; il est jeté dans la mer. Notre Seigneur innocent, mais chargé des péchés du monde, excite contre lui toute la colère de son Père; il est mis à mort. —

Jonas est à peine jeté dans la mer que le Ciel est apaisé et la tempête se calme. Notre Seigneur est à peine mis à mort, que la colère de Dieu est apaisée et que sa justice se change en miséricorde. — Jonas reste trois jours et trois nuits dans le ventre d'une baleine et il en sort plein de vie. Notre Seigneur reste trois jours et trois nuits dans le sein du tombeau, après quoi il sort plein de vie. — Jonas délivré, prêche la pénitence aux Ninivites. Notre Seigneur ressuscité, donne ordre à ses Apôtres de porter l'Évangile aux nations. Ainsi Notre Seigneur accomplit cette parole qu'il répéta plusieurs fois : Je ne suis envoyé que pour ramener les brebis perdues de la maison d'Israël, c'est-à-dire les Juifs ; et c'est aux Juifs seulement qu'il prêcha l'Evangile pendant sa vie mortelle. Mais comme il était le Sauveur de tous les hommes, il ordonna à ses Apôtres, après sa résurrection, de se répandre par toute la terre et d'annoncer à tous les peuples la bonne nouvelle du salut.

Cette figure nous apprend 1° que les Juifs refuseront de se convertir et que les Gentils seront appelés à leur place; 2° que le Messie sera mis à mort; 3° qu'il restera trois jours et trois nuits dans le tombeau; 4° qu'il ressuscitera, et qu'après sa résurrection il convertira les nations.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir donné dans le pardon accordé aux Ninivites, une preuve si touchante de votre infinie miséricorde.

Faites-moi la grace de toujours espérer en vous, quel que soit le nombre ou l'énormité de mes fautes.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ne me découragerai jamais, quelles que soient mes fautes.*

PETIT CATÉCHISME.

LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ. — JONAS, DIX-HUITIÈME FIGURE DU MESSIE.

Q. Qu'arriva-t-il après la mort de Salomon?

R. Après la mort de Salomon son royaume fut divisé, il ne resta à son fils Roboam que deux tribus, celle de Juda et celle de Benjamin. Les dix autres tribus se donnèrent pour roi Jéroboam. Elles prirent le nom de *royaume d'Israël*; les deux tribus restées fidèles, furent appelées le *royaume de Juda*.

Q. Quelle fut la capitale du royaume d'Israël?

R. La capitale du royaume d'Israël fut Samarie.

Q. Quelle fut la capitale du royaume de Juda?

R. La capitale du royaume de Juda fut Jérusalem.

Q. Dieu abandonna-t-il les dix tribus?

R. Le Seigneur n'abandonna pas les dix tribus. Il leur envoya au contraire un grand nombre de Prophètes pour les tirer de l'idolâtrie où Jéroboam les avait fait tomber. Un de ces Prophètes fut Jonas.

Q. Quel ordre Dieu donna-t-il à Jonas?

R. Dieu ordonna à Jonas d'aller annoncer à la ville de Ninive que les iniquités de ses habitants étaient à leur comble, et qu'il allait bientôt les punir.

Q. Jonas obéit-il à l'ordre de Dieu?

R. Jonas, qui savait combien le Seigneur est bon et miséricordieux, prévit bien que si les Ninivites venaient à se convertir, ils seraient pardonnés, et que ses menaces ne s'accompliraient pas. Dans cette pensée, il prit la fuite et s'embarqua pour aller dans la ville de Tharsis.

Q. Qu'arriva-t-il lorsque Jonas fut dans le vaisseau?

R. A peine Jonas fut-il dans le vaisseau, qu'il s'éleva une violente tempête. On jeta les marchandises à la mer, on voulut regagner le port, tout fut inutile. La tempête devenait de plus en plus violente ; l'équipage pensa qu'il y avait sur le vaisseau quelque grand coupable qui irritait le Ciel. On jeta le sort pour le connaître, le sort tomba sur Jonas.

Q. Que fit-on de Jonas?

R. On jeta Jonas dans la mer ; mais le Seigneur ordonna à une baleine de le recevoir dans son sein. Jonas y vécut miraculeusement trois jours et trois nuits, après quoi le poisson le vomit sur le rivage. Il se rendit ensuite à Ninive, se mit à parcourir la ville en criant à haute voix : Encore quarante jours et Ninive sera détruite.

Q. Que firent les Ninivites?

R. A la voix de Jonas, les Ninivites se convertirent et le Seigneur révoqua la sentence qu'il avait prononcée. Jonas s'en plaignit et dit au Seigneur qu'il avait bien prévu ce qui arriverait.

Q. Comment le Seigneur apaisa-t-il Jonas?

R. Jonas s'était retiré à quelque distance de la ville. Le Seigneur fit croître un lierre dont le feuillage protégeait le Prophète contre les rayons du soleil. Le lendemain, le Seigneur fit périr le lierre, et Jonas, exposé aux ardeurs du soleil, se mit à murmurer. Alors le Seigneur lui dit : Vous vous plaignez de la perte de ce lierre qui ne vous a rien coûté, et vous auriez voulu que je fisse périr une grande ville qui vient de faire pénitence et dans laquelle on compte une multitude d'enfants encore innocents.

Q. Jonas est-il la figure du Messie?

R. Jonas est la dix-huitième figure du Messie. — Jonas qui n'est point écouté des Israélites, ses frères, est envoyé pour prêcher la pénitence aux Ninivites qui sont des idolâtres, et il en est écouté. Notre Seigneur qui est envoyé pour prêcher l'Évangile aux Juifs, ses frères, n'en est point écouté, le fait prêcher aux Gentils qui se convertissent. — Jonas, coupable de désobéissance, excite une violente tempête, il est jeté dans la mer. Notre Seigneur, innocent, mais chargé de tous les péchés du monde, excite contre lui toute la colère de Dieu ; il est mis à mort.

Q. Continuez la même figure.

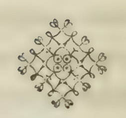
R. Jonas est à peine jeté dans la mer que le Ciel est apaisé et que la tempête se calme. Notre Seigneur est à peine mis à mort, que le Ciel est apaisé et sa justice se change en miséricorde. — Jonas reste trois jours et trois nuits dans le ventre d'une baleine. Notre Seigneur reste

trois jours et trois nuits dans le sein du tombeau. — Jonas délivré, convertit les Ninivites. Notre Seigneur, après sa résurrection, convertit les nations infidèles.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir donné, dans le pardon accordé aux Ninivites, une preuve si touchante de votre infinie miséricorde, faites-moi la grace de toujours espérer en vous, quel que soit le nombre et la grandeur de mes fautes.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ne me découragerai jamais, quelles que soient mes fautes.*



XXXVIIIe LEÇON.

LE MESSIE PRÉDIT.

Jésus-Christ, objet des Prophéties. — Ce que prouvent les Prophéties. — Détails sur les Prophètes. — David, Prophète du Messie.

Depuis la chute de nos premiers parents, Dieu n'a cessé, comme nous l'avons vu, de promettre à l'homme un Rédempteur. Il le lui a montré de loin dans des figures multipliées.

Toutefois, il faut en convenir, ces différents traits ne suffisent pas : l'esquisse n'est pas le portrait, et c'est le portrait qu'il nous faut. Épars çà et là, et voilés d'ombres plus ou moins épaisses, ces rayons de lumière ne forment qu'un demi-jour, et ne donnent qu'une connaissance encore vague du Libérateur futur. Aussi n'est-ce là, disons-nous, que l'ébauche de son signalement. Or, Dieu veut que ce signalement soit tellement clair, tellement caractéristique, tellement circonstancié, qu'il soit impossible à l'homme, à moins d'un aveuglement volontaire, de s'y tromper et de méconnaître son Rédempteur.

Le voici donc qui va dissiper toutes les ombres, finir

tous les traits et fixer toutes les incertitudes. Pour cela, que fait-il ?

Dans son infinie sagesse, il suscite les Prophètes. Associant leur intelligence à son intelligence infinie, il leur communique les secrets de l'avenir. Devant leurs yeux il place le Désiré des nations et leur ordonne de le dépeindre avec tant de précision, que rien ne soit plus facile que de distinguer, entre tous les autres, ce fils de David qui sauvera le monde. Qu'est-ce donc que les prophéties? C'est le signalement complet du Rédempteur promis dès l'origine des temps, et figuré sous mille traits divers.

« En effet, dit un de nos plus célèbres Orientalistes, par l'examen attentif du texte sacré, on voit clairement que toutes les prophéties ne forment, si j'ose m'exprimer ainsi, de la circonférence des quatre mille ans qui précèdent le Messie, qu'un grand cercle, dont tous les rayons aboutissent au centre commun, qui n'est et ne peut être que Notre Seigneur Jésus-Christ, le Rédempteur du genre humain, coupable depuis le péché d'Adam. Tel est l'objet et l'unique but de toutes les prophéties qui concourent à nous le signaler de manière à ne pas le méconnaître. Elles forment dans leur ensemble le tableau le plus parfait. Les Prophètes les plus anciens en tracent la première exquisse ; à mesure qu'ils se succèdent, ils achèvent les traits laissés imparfaits par leurs devanciers. Plus ils approchent de l'événement, plus leurs couleurs s'animent, et quand le tableau est terminé, les artistes disparaissent. Le dernier, en se re-

tirant, a soin d'indiquer le personnage qui doit en lever le voile. *Voici que je vous envoie*, dit-il [1], au nom de l'Éternel, *Élie le Prophète* (Jean-Baptiste), *avant que vienne le jour grand et redoutable du Seigneur* [2]. »

Les prophéties sont donc le signalement du Rédempteur; elles ont pour but de nous faire connaître ses différents traits. Ce que l'une commence l'autre l'achève, tellement qu'en les réunissant toutes, nous avons le signalement complet du Rédempteur, signalement qui convient *parfaitement* et *exclusivement* à l'Enfant de Bethléem ; d'où il résulte que le Messie prédit par les Prophètes, c'est véritablement Notre Seigneur Jésus-Christ.

Oui, toutes les circonstances de la naissance, de la vie, de la mort, du triomphe de Notre Seigneur, ont été manifestées par des prédictions plus claires que le soleil. L'histoire exacte et complète du Fils de Marie a été tracée d'avance par des hommes qui vivaient, les uns mille ans, les autres sept cents ans, les autres quatre cents ans avant lui.

Or, il est certain 1° que toutes ces prophéties ont précédé la venue du Messie, puisque nous les trouvons entre les mains des Juifs, nation plus ancienne que la venue du Messie, nation ennemie jurée des Chrétiens, laquelle, loin d'avoir reçu de nous ces prophéties, avait le plus grand intérêt à les supprimer, parce qu'elles renferment sa condamnation et rendent un invincible témoignage à notre foi.

[1] Malach. III. 33.

[2] M. Drach. *Lettre aux Israélites*, p. 41.

Il est certain 2° que les prophéties prouvent sans réplique la vérité de la Religion en faveur de laquelle elles ont été faites. Dieu seul connaît l'avenir, l'avenir qui, dépendant du libre concours des volontés et des passions humaines, échappe à tous les calculs. Dieu seul peut donc en donner connaissance à l'homme. Le don de cette connaissance, qui fait participer l'intelligence créée aux lumières de l'intelligence infinie, est un des plus grands miracles que Dieu puisse opérer. Mais Dieu ne peut faire des miracles pour autoriser le mensonge. Notre Seigneur est donc vraiment le Fils de Dieu, sa Religion est donc la vraie Religion, puisque Jésus-Christ et sa Religion ont été annoncés long-temps d'avance par des prophéties incontestables.

Il est certain 3° que toutes les prophéties qui annonçaient le Rédempteur, se rapportaient à Notre Seigneur Jésus-Christ, puisqu'elles lui conviennent toutes et ne conviennent à nul autre qu'à lui.

Ainsi, de deux choses l'une, ou bien les prophéties du Rédempteur ne signifient rien, ou bien elles désignent Notre Seigneur, car c'est en lui seul qu'elles sont toutes venues s'accomplir à la lettre. Avant de montrer cette admirable conformité des prophéties avec Notre Seigneur, disons quelques mots sur le nombre et la vie des Prophètes.

On appelle *Prophète* un homme qui prédit l'avenir par l'inspiration de Dieu. Dieu qui connaît tout, le passé, le présent et l'avenir, peut communiquer à qui il lui plaît la connaissance de certains événements futurs que toute

la sagesse humaine ne peut prévoir. Il a donné cette connaissance de l'avenir à un grand nombre d'hommes, soit dans l'Ancien, soit dans le Nouveau Testament. Nous ne parlons ici que des Prophètes de l'Ancien Testament; ils se divisent en deux classes : ceux qui n'ont pas écrit leurs prophéties, tels que Nathan, Gad, Élie et Élisée, et ceux qui ont écrit leurs prophéties. Parmi ces derniers, il en est qu'on appelle les *grands Prophètes*, parce que nous avons un plus grand nombre de leurs écrits : tels que David, Isaïe, Jérémie, Ézéchiel, Daniel; il en est d'autres qu'on appelle les *petits Prophètes*, parce que nous avons un moins grand nombre de leurs écrits, ils sont au nombre de douze : Osée, Joël, Amos, Abdias, Michée, Jonas, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie.

Voici quel était en général la vie des Prophètes. Ils vivaient pour l'ordinaire comme des religieux, séparés du peuple et dans la retraite, à la campagne; ils formaient avec leurs Disciples des communautés. Ils s'occupaient au travail, à l'instruction et à l'étude. Ils bâtissaient eux-mêmes leurs cellules, et coupaient les bois nécessaires pour cela. Leur habit était le sac ou le cilice, c'est-à-dire l'habit de deuil, pour montrer qu'ils faisaient continuellement pénitence pour les péchés de tout le peuple. Leur pauvreté paraît dans toute leur vie. On leur faisait des présents de pain, et on leur donnait les prémices des récoltes comme à des pauvres.

Ils ne prophétisaient pas continuellement. Mais lorsque l'Esprit du Seigneur descendait sur eux, ils sortaient de

leurs retraites, et allaient annoncer aux rois et aux peuples les volontés du Ciel. Ils parlaient avec une grande liberté, ainsi qu'il convient à des hommes inspirés et envoyés de Dieu. Comme les Prédicateurs de la vérité ont toujours eu le même sort, ils étaient souvent exposés à la violence des princes dont ils reprenaient l'impiété, aux insultes et aux railleries du peuple dont ils condamnaient les déréglements. Plusieurs d'entre eux, comme nous le verrons plus tard, moururent d'une mort violente. Ils sont du nombre de ces hommes saints, dont l'apôtre saint Paul relève les souffrances et la vertu, lorsqu'il dit : *Les uns ont été frappés de bâtons, ne voulant point racheter leur vie présente, afin d'en trouver une meilleure dans la résurrection. Les autres ont souffert les moqueries et les fouets, les chaînes et les prisons ; ils ont été lapidés, ils ont été sciés, ils ont été éprouvés en toutes manières. Ils sont morts par le tranchant de l'épée ; errants, couverts de peaux de brebis, abandonnés, affligés, persécutés ; eux dont le monde n'était pas digne, ils ont passé leur vie dans les déserts et dans les montagnes, se retirant dans les antres et dans les cavernes*[1].

Au milieu de ces persécutions et de ces opprobres, on les voyait toujours dans une parfaite liberté, mépriser la mort, les dangers et les tourments ; attaquer avec une intrépidité merveilleuse tout ce qui s'opposait à Dieu ; mépriser les richesses, la faveur, les honneurs avec un désintéressement qui étonnait ceux qui cher-

[1] *Hébr.* XI. 35.

chaient à ébranler leur constance et à tenter leur ambition. Les maisons des Prophètes et leurs communautés étaient des asiles contre l'impiété. On y venait consulter le Seigneur, on s'y assemblait pour entendre la lecture de la Loi. C'étaient des écoles de vertu et des abris pour l'innocence. Quoique la prophétie ne soit pas une chose qui dépende de l'industrie, de l'étude ou de la volonté des hommes, il était assez ordinaire que le Seigneur communiquât son esprit aux enfants ou Disciples des Prophètes, soit à cause de la pureté de leurs mœurs et de la sainteté de leur vie, soit que la vocation à l'étude de la sagesse et à la suite des Prophètes, fût déjà de la part de Dieu une disposition prochaine à la grace de la prophétie.

Lorsque l'esprit du Seigneur descendait sur eux, ils n'étaient pas tellement emportés hors d'eux-mêmes par l'enthousiasme dont ils étaient saisis, qu'ils ne pussent y résister. Ils n'étaient pas comme ces prêtres des faux dieux, qui étaient possédés par le mauvais esprit dont ils n'étaient pas les maîtres d'arrêter les agitations, et qui leur ôtait l'usage de leurs sens et de leur raison. L'esprit qui animait les Prophètes leur était soumis, dit saint Paul[1], et l'Église a condamné l'erreur des Montanistes, qui attribuaient aux Prophètes de l'Ancien et du Nouveau Testament, ce qui ne convient qu'aux prêtres des idoles, qui parlaient malgré eux par l'inspiration du mauvais esprit. Nos Prophètes étaient calmes et tranquilles ; ils se possédaient et ne parlaient que parce qu'ils

[1] 1 *Cor.* XIV.

voulaient obéir à l'ordre du Seigneur. Ils savaient ce qu'ils disaient et comprenaient fort bien le sens de leurs discours.

Pour autoriser leurs paroles, les Prophètes annonçaient ordinairement deux choses : l'une prochaine et l'autre éloignée. L'accomplissement de la première répondait de l'accomplissement de la seconde[1]. Ainsi, Isaïe prédit à Achaz, roi de Juda, qu'il serait délivré des rois de Samarie et de Damas, ses ennemis ; voilà la chose prochaine, dont l'accomplissement prouve l'événement plus éloigné qu'Isaïe prédit en même temps, savoir : la naissance du Messie d'une mère Vierge. Le premier objet est clair et prochain ; le second est obscur et éloigné ; celui-ci est soutenu par celui-là. En un mot, par cette double prédiction, les Prophètes disaient : Nous vous annonçons des événements éloignés dont vous ne verrez pas l'accomplissement ; mais pour vous prouver que nous vous disons la vérité, voici un événement prochain et sensible que vous verrez s'accomplir sous vos yeux.

Comme si je disais moi-même : dans cent ans naîtra dans cette ville, dans cette famille, tel jour, tel mois, un enfant qui portera tel nom, qui fera telle chose, qui vivra tant d'années, qui mourra de telle manière ; oui, cela arrivera comme je vous le dis ; et

[1] Les paroles des Prophètes, dit Pascal, sont mêlées de prophéties particulières et de celles du Messie, afin que les prophéties du Messie ne fussent pas sans preuve et que les prophéties particulières ne fussent pas sans fruit. *Pensées, ch.* 15. *n.* 13.

pour vous prouver que je dis vrai, je vais vous prédire un événement que vous verrez s'accomplir dans un mois, et que nul homme au monde ne peut prévoir. Ainsi, dans un mois, à pareil jour, il tombera, ici, de la pluie, depuis telle minute à telle minute, pas une minute plus tôt ni plus tard. Elle commencera et finira par un coup de tonnerre. Il ne tombera de pluie que sur telle place. Il est bien certain qu'après avoir vu l'accomplissement de l'événement qui doit avoir lieu dans un mois, et que personne au monde n'a pu prévoir, on serait obligé de croire avec certitude la naissance de cet homme qui ne doit avoir lieu que cent années après.

D'autres fois, pour prouver un fait éloigné et moins frappant, ils en annonçaient un autre qui devait s'accomplir plus tôt et être tellement éclatant, que tous les peuples en seraient témoins et ne pourraient pas plus en douter que de l'existence du soleil. Exemple : Isaïe annonce, sept cents ans avant la venue de Notre Seigneur, que les Juifs méconnaîtraient le Messie, qu'ils le couvriraient d'injures et de crachats : voilà le fait éloigné et moins frappant. En preuve, Isaïe annonce un autre fait que nul homme au monde n'a jamais osé et n'osera jamais nier. Ce fait, c'est la ruine de la ville de Tyr. Au temps d'Isaïe, la ville de Tyr était une des plus belles, des plus fortes et peut-être la plus opulente ville du monde ; Isaïe prédit qu'un jour viendra où elle ne sera plus qu'un misérable village. Et voilà que la superbe Tyr où aboutissaient les navigateurs de toutes les parties du monde, qui envoyait

elle-même ses vaisseaux porter ses belles étoffes, ses pierres précieuses, ses richesses de tout genre, dans toutes les parties du monde, voilà que la superbe Tyr n'est plus aujourd'hui qu'un misérable village habité par cinquante ou soixante pauvres familles à peine abritées par quelques chétives cabanes et vivant de la culture de quelques grains et d'un peu de pêche. C'est là un fait que chacun peut aller vérifier. Naguère, un impie fameux a visité ces ruines de Tyr, et en voyant ce qu'Isaïe avait prédit, il n'a pu s'empêcher de s'écrier : *L'oracle s'est accompli!*

Montrons maintenant la conformité des prophéties qui annoncent le Rédempteur, avec l'Enfant de Bethléem. David est le premier Prophète qui décrive en détail les caractères du Messie[1]. En preuve de ses prédictions sur le Messie, David annonce aux Juifs des événements prochains dont l'accomplissement devait répondre de la certitude des autres. Ces événements prochains, prédits par David, sont, entre autres, la captivité de Babylone, qui ne devait avoir lieu que quatre cents ans plus tard, et le règne magnifique de Salomon dont les Juifs allaient être les témoins. C'est dans les Pseaumes que David nous trace l'histoire anticipée de Notre Seigneur.

En effet, David annonce que le Messie convertira les nations et les rappellera à la connaissance du vrai Dieu. *Tous les peuples*, dit-il, *connaîtront le Seigneur et le glorifieront, tous les rois de la terre l'adoreront*,

[1] *Voyez* Bible de Vence, *Dissert. sur les Prophètes, t.* XIII. *pag.* 12 *et suiv.*

toutes les nations lui seront soumises, nulle région, nul pays ne sera soustrait à sa puissance[1]. C'est Notre Seigneur et ses Apôtres qui ont converti le monde ; Notre Seigneur est donc le Messie annoncé par David.

David annonce que des rois étrangers viendront adorer le Messie et lui offrir des présents. *Les rois de Tharsis, ceux de l'Arabie et de Saba, lui apporteront des dons précieux*[2]. Notre Seigneur a été adoré par des Mages qu'une tradition constante nous dit avoir été rois : ils lui ont offert des présents ; Notre Seigneur est donc le Messie prédit par David.

David annonce que les Juifs méconnaîtront le Messie, qu'ils cesseront d'être son peuple bien-aimé, et que les Gentils prendront leur place. Il fait parler ainsi le Messie qui dit à son Père : *Vous me délivrerez des contradictions de mon peuple et vous m'établirez chef des nations. Un peuple que je n'avais pas connu s'est attaché à mon service, il m'a obéi dès qu'il a entendu ma voix*; *mes enfants, au contraire, devenus étrangers à leur père, se sont lassés de me suivre*[3]. Notre Seigneur a été méconnu des Juifs; depuis ce moment, les Juifs ont perdu la connaissance de la vraie Religion, et les Gentils ont reçu la lumière de l'Évangile ; Notre Seigneur est donc le Messie annoncé par David.

David annonce que le Messie sera Prêtre suivant l'ordre de Melchisedech, c'est-à-dire qu'il n'aura ni

[1] Ps. 85.
[2] Ps. 71.
[3] Ps. 17.

prédécesseur ni successeur dans le Sacerdoce, et qu'il offrira le sacrifice du pain et du vin; *le Seigneur*, dit-il, *l'a juré, il ne se rétractera point : Vous êtes Prêtre pour toujours selon l'ordre de Melchisedech*[1]. Notre Seigneur n'a eu ni prédécesseur ni successeur dans le Sacerdoce, il est Prêtre éternel et il offre, comme Melchisedech, le sacrifice du pain et du vin; Notre Seigneur est donc le Messie prédit par David.

David annonce que les rois et les peuples se ligueront contre le Messie. *Les nations ont frémi*, dit-il, *les peuples ont formé de vains complots, les rois de la terre ont déclaré la guerre au Seigneur et à son Christ; mais le Seigneur s'est ri de leurs projets insensés, il affermit, malgré eux l'empire de son Christ, il établit sur eux-mêmes cet empire*[2]. Ce n'est que contre Notre Seigneur que les rois et les peuples se sont ligués; mais leurs efforts ont été vains, Notre Seigneur en a triomphé, ils ont été obligés de se soumettre à sa Loi; Notre Seigneur est donc le Messie prédit par David.

David décrit les outrages, le genre de mort et toutes les circonstances du supplice auquel le Messie devait être condamné plus de mille ans après. Voici les plaintes qu'il lui met dans la bouche : *Celui qui était assis à ma table a signalé sa perfidie contre moi; j'ai cherché quelqu'un qui me consolât et je n'ai trouvé personne*[3], *mes ennemis m'ont insulté, ils ont branlé la*

[1] Ps. 109.
[2] Ps. 2.
[3] Ps. 40.

tête, ils ont dit : Puisqu'il a mis sa confiance en Dieu, que Dieu vienne donc le sauver. Ils ont percé mes pieds et mes mains, ils ont partagé mes vêtements et ont tiré ma robe au sort[1]*; dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre.* — Notre Seigneur a été trahi par Judas qui était assis à sa table; Notre Seigneur a été abandonné de tous ses Disciples, son visage a été couvert de crachats; les Juifs, sur le Calvaire, secouaient la tête en disant : Puisqu'il a espéré en Dieu, que Dieu vienne donc le délivrer. On lui perça les pieds et les mains; les soldats partagèrent ses habits, tirèrent sa robe au sort et lui donnèrent du vinaigre à boire. Tout cela n'a été accompli qu'en Notre Seigneur; Notre Seigneur est donc le Messie prédit par David.

David annonce que le Messie ressusciterait sans avoir éprouvé la corruption du tombeau. Voici ce qu'il fait dire au Messie : *Ma chair reposera dans l'espérance; vous ne laisserez point mon ame dans l'Enfer; vous ne permettrez pas que votre Saint voie la corruption*[2]. — Notre Seigneur est mort, il est descendu aux Limbes; mais il n'a point éprouvé la corruption, car il est sorti triomphant du tombeau trois jours après sa mort; Notre Seigneur est donc le Messie prédit par David.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir fait prédire si long-temps d'avance les mystères

[1] Ps. 21.
[2] Ps. 15.

du Messie et de m'avoir ainsi donné une preuve infaillible de la vérité de ma foi.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je lirai l'Évangile avec le plus profond respect.*

PETIT CATÉCHISME.

LE MESSIE PRÉDIT. — DAVID, PROPHÈTE DU MESSIE.

Q. Qu'est-ce qu'un Prophète?

R. Un Prophète est un homme qui prédit l'avenir par l'inspiration de Dieu. Ainsi, la prophétie est la prédiction des choses futures dont la connaissance ne peut être acquise par aucun moyen naturel. Puisque Dieu connaît tout, il est certain qu'il peut révéler à qui il lui plaît la connaissance de l'avenir, comme il peut donner à qui il lui plaît le pouvoir de faire des miracles.

Q. Combien y a-t-il de sortes de Prophètes?

R. Nous distinguons deux sortes de Prophètes : ceux qui n'ont pas écrit leurs prophéties, tels sont Élie et Élizée, et ceux qui ont écrit leurs prophéties. Parmi ces derniers, il y en a qu'on appelle les *grands Prophètes*, parce que nous avons un plus grand nombre de leurs écrits ; tels sont David, Isaïe, Jérémie, Ézéchiel et Daniel; il y en a d'autres qu'on appelle les *petits Prophètes*, parce que nous conservons une moindre partie de leurs écrits; ils sont au nombre de douze.

Q. Comment vivaient les Prophètes?

R. Les Prophètes menaient une vie pauvre et mortifiée ; ils vivaient en communauté comme des religieux, occupés à l'étude, au travail et à la prière. Ils portaient des habits de pénitents pour montrer qu'ils avaient renoncé au monde.

Q. Les prophéties sont-elles une preuve de la Religion?

R. Les prophéties sont une preuve de la Religion, puisque Dieu seul peut faire des prophéties et que Dieu ne peut faire des prophéties pour autoriser le mensonge. Les prophéties qui annoncent le Messie et qui se sont accomplies en Notre Seigneur Jésus-Christ, sont bien certaines, puisqu'elles ont été conservées par les Juifs, ennemis mortels des Chrétiens.

Q. Que remarquez-vous sur les prophéties ?

R. Je remarque sur les prophéties que les Prophètes annoncent ordinairement deux événements : l'un qui doit s'accomplir bientôt et l'autre qui s'accomplira plus tard. Par exemple : Isaïe annonce que le Messie naîtra d'une mère Vierge, voilà l'événement éloigné ; il annonce en même temps qu'Achaz, roi de Juda, sera bientôt délivré des rois ses ennemis, voilà le fait prochain.

Q. Pourquoi les Prophètes annoncent-ils ainsi deux événements?

R. Les Prophètes annoncent deux événements, afin que le premier étant accompli, on ne puisse douter de l'accomplissement du second.

Q. Quelles sont les premières prophéties détaillées du Messie ?

R. Les premières prophéties détaillées du Messie sont celles de David, elles sont contenues dans ses Cantiques appelés *Psaumes*. David qui vivait mille ans avant Notre Seigneur, prédit que le Messie sera méconnu des Juifs, et qu'il convertira toutes les nations. Notre Seigneur a été méconnu des Juifs et il a converti toutes les nations ; Notre Seigneur est donc le Messie prédit par David. — David annonce que le Messie sera Prêtre suivant l'ordre de Melchisedech, c'est-à-dire qu'il n'aura ni prédécesseur ni successeur dans le Sacerdoce et qu'il offrira en sacrifice le pain et le vin. Notre Seigneur n'a ni prédécesseur ni successeur dans son Sacerdoce, il s'offre en sacrifice sous les apparences du pain et du vin; Notre Seigneur est donc le Messie prédit par David.

Q. Continuez les mêmes prophéties.

R. David annonce que le Messie sera trahi par un de ses amis, qu'on lui crachera au visage, qu'on se moquera de lui dans sa douleur, qu'on lui percera les pieds et les mains, qu'on tirera sa robe au sort, qu'on lui donnera du vinaigre à boire. Notre Seigneur a été trahi par un de ses Disciples; on lui a craché au visage; on s'est moqué de lui pendant qu'il était sur la Croix ; on lui a percé les pieds et les mains; on a tiré sa robe au sort; on lui a donné du vinaigre à boire, tout cela n'a été fait qu'à lui; Notre Seigneur est donc le Messie prédit par David. — Enfin David annonce que le Messie ressuscitera sans voir la corruption du tombeau. Notre

Seigneur seul est ressuscité sans éprouver la corruption du tombeau; Notre Seigneur est donc le Messie prédit par David.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir fait prédire si long-temps d'avance les mystères du Messie et de m'avoir ainsi donné une preuve infaillible de la vérité de ma foi.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je lirai l'Évangile avec le plus profond respect*



XXXIXe LEÇON.

LE MESSIE PRÉDIT.

Etat du royaume d'Israël. — Etat du royaume de Juda. — Isaïe prophète. — Evénements prochains qu'il prédit, en preuve de sa mission. — Ce qu'il annonce du Messie.

Pendant que les tribus rebelles et schismatiques abandonnaient leur Dieu et leur Roi, les deux autres tribus, sous le nom de royaume de Juda, fidèles à Dieu et à David qu'elles avaient choisi, demeurèrent dans l'alliance et la foi d'Abraham, observant la loi de Moïse dans toute son étendue. Ainsi se forma cette fameuse division de l'empire des Hébreux. Le crime d'un seul prince causa le premier schisme qui ait déchiré le sein de la véritable Église. C'est ainsi que Dieu montre aux pères qu'il fait durer après leur mort, leurs récompenses ou leurs châtiments. Il veut par là les tenir soumis à ses lois, par leur intérêt le plus cher, c'est-à-dire par l'intérêt de leur famille.

Le royaume d'Israël dura deux cent cinquante-quatre ans. Pendant ce temps-là, le Seigneur envoya un grand nombre de Prophètes, entre autres Élie et Élisée, pour retirer les Israélites de leur idolâtrie. Un petit nombre

se montra docile à leurs paroles. Enfin, le Seigneur, irrité, envoya Salmanazar, roi d'Assyrie, qui prit Samarie après un siége de trois ans, et emmena les dix tribus captives à Ninive. Ainsi finit le royaume d'Israël.

Quant au royaume de Juda, le Seigneur ne négligea rien pour le conserver dans la pratique de la vraie Religion. Mais bientôt l'exemple des dix tribus schismatiques le fit tomber dans l'idolâtrie. Roboam fut le premier qui en donna l'exemple. Le Seigneur vengea l'outrage fait à son nom. Il envoya contre Jérusalem, Sésac, roi d'Égypte, qui s'empara des trésors du temple. Les Juifs, instruits par ce malheur, renoncent au culte des divinités de pierre et de bois, qui n'avaient pu les protéger. Mais après quelques années de fidélité, ce peuple inconstant retourne aux idoles. De nouveaux châtiments le rappellent à son devoir. Cette alternative de conversion au Seigneur et de retour aux idoles, compose le fond de l'histoire du royaume de Juda jusqu'à sa chute.

Cependant les avertissements ne lui manquèrent point. Une longue suite de Prophètes envoyés de Dieu ne cessèrent, pendant deux cents ans, de lui prédire les maux qui le menaçaient s'il persévérait dans l'idolâtrie, ainsi que les bénédictions dont sa fidélité au Dieu d'Abraham et de David serait récompensée. Ces Prophètes n'avaient pas seulement pour but de maintenir dans le royaume de Juda la vraie Religion, ils étaient encore chargés d'annoncer le Messie et de marquer successivement les grands traits auxquels on devait le

reconnaître. Le premier et le plus admirable de ces hommes extraordinaires fut Isaïe.

Ce Prophète était fils d'Amos, de la famille royale de David. Il prophétisa sous le règne de quatre rois de Juda, Osias, Joatham, Achaz et Ézéchias ; c'est-à-dire 700 ans avant Jésus-Christ. Le Seigneur le choisit dès son enfance pour rappeler son peuple à la pénitence, et pour annoncer de nouveau le grand mystère du Messie. Un Séraphin prit sur l'autel un charbon ardent, et en toucha ses lèvres pour les purifier. Isaïe parla non-seulement avec une éloquence à laquelle on ne saurait rien comparer, mais encore avec toute l'autorité de sa mission divine. Manassès, successeur d'Ézéchias, fut choqué des reproches que le saint Prophète lui faisait de ses impiétés. Pour se venger, ce roi cruel et impie le fit fendre par le milieu du corps avec une scie de bois. Isaïe avait alors environ cent trente ans. Ses écrits furent déposés dans le temple de Jérusalem, et on les conserva avec un soin religieux.

Pour montrer aux Juifs qu'il était vraiment l'envoyé de Dieu, et que tout ce qu'il annonçait du Messie s'accomplirait un jour, Isaïe prédit trois principaux événements dont les Juifs furent témoins.

Il leur annonça 1° que Phacée, roi d'Israël, et Razin, roi de Syrie, qui s'étaient ligués pour détruire le royaume de Juda, ne réussiraient point. Cependant, tout leur promettait un heureux succès. Déjà ils étaient à la tête d'une armée formidable, au pied des murailles de Jérusalem. Le roi et le peuple

étaient dans la consternation. C'est ce moment extrême qu'Isaïe choisit pour venir dire au roi, de la part de Dieu : Demeurez en repos. Ne craignez rien, le projet de vos ennemis ne réussira pas ; la maison de David subsistera. Au contraire, dans peu d'années le royaume d'Israël sera détruit, et Israël ne sera plus un peuple. La parole du Prophète fut accomplie; les deux rois ennemis ne purent prendre Jérusalem, et le royaume d'Israël fut détruit quelques années plus tard.

2° Que Sennacherib échouerait dans ses projets contre Jérusalem. Sennacherib était un roi de Syrie qui déclara la guerre à Ézéchias, roi de Juda, et marcha contre lui à la tête d'une armée de près de deux cent mille hommes. Tout fuyait devant lui. Ézéchias était hors d'état de lui résister. Ce fut encore dans cette extrémité qu'Isaïe vint lui dire, contre toutes les prévoyances humaines : Rassurez-vous, le roi de Syrie n'entrera point dans la ville, il ne la prendra point. Il sera obligé de s'en retourner honteusement par le même chemin par lequel il est venu. A quelques jours de là, l'oracle du Prophète s'accomplit. Le Seigneur envoya un Ange qui, pendant la nuit, tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes du camp de Sennacherib. Ce prince se levant le matin, fut étrangement surpris de voir un si grand carnage. Il ne songea qu'à s'enfuir dans ses états, où il fut tué par ses deux fils.

3° Isaïe annonça la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, la captivité de Babylone et le retour des

Juifs dans leur pays. Nous verrons plus tard l'accomplissement de cette prophétie.

Voyons maintenant ce qu'Isaïe prédit du Rédempteur :

Il annonce que le grand caractère du Messie, le signe distinctif auquel on le reconnaîtra : c'est la conversion des Gentils. Voici comment il s'exprime : *Il sortira un rejeton de la tige de Jessé, père de David. Ce rejeton sera exposé comme un étendard, à la vue de tous les peuples. Les Gentils viendront lui offrir leurs prières : il sera le Chef et le Précepteur des Gentils. Les Gentils verront ce juste : tous les rois de la terre connaîtront cet homme tant célébré dans les prophéties de Sion. Il enseignera la justice aux Gentils. Alors l'homme rejettera loin de lui ses idoles d'or et d'argent, et il n'aimera que le Seigneur* [1]. — Qui a converti les nations, qui a détruit le règne des idoles, n'est-ce pas Notre Seigneur, et Notre Seigneur tout seul ? Il est donc le Rédempteur prédit par Isaïe.

Il annonce que le Messie naîtra d'une mère toujours vierge. — *Voici*, dit-il, que LA VIERGE *concevra et enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu-Homme, ou Dieu avec nous* [2]. — Notre Seigneur est né de la glorieuse et toujours vierge Marie. Nul autre que lui n'est né d'une Vierge, il est donc le Rédempteur prédit par Isaïe.

Il annonce les qualités de ce précieux enfant; il

[1] Isaïe, II, 10.
[2] Isaïe, VII, 14.

prédit qu'il sera adoré par les rois, et qu'il aura un précurseur. *Un petit enfant nous est né*, dit-il, *un fils nous a été donné. Il portera sur son épaule l'instrument de sa puissance. Il sera appelé l'Admirable, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix : le nom incommunicable de Dieu sera son nom. Il sera assis sur le trône de David; les rois viendront honorer son berceau et lui offrir des présents. On entendra la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez les voies du Seigneur*[1]. — Notre Seigneur a porté sur son épaule la Croix, instrument de sa puissance, car c'est par elle qu'il a vaincu le monde; Notre Seigneur a été adoré par les Mages dans son berceau, il en a reçu des présents; Notre Seigneur a eu pour précurseur, saint Jean-Baptiste, qui répétait ces paroles mêmes du prophète Isaïe : *Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez les voies du Seigneur*. Notre Seigneur est donc le Messie prédit par Isaïe.

Il annonce que le Messie sera la douceur même; qu'il opérera une foule de miracles en faveur des hommes. *Le Messie sera plein de douceur*, dit le Prophète, *il conduira son peuple, comme un pasteur conduit son troupeau; il rassemblera les petits agneaux, il les portera dans son sein; il ne sera point turbulent; il ne foulera point aux pieds le roseau à demi-brisé, il n'éteindra point la mèche encore fumante. Sa puissance égalera sa bonté. Les yeux des aveugles verront le jour; les oreilles des sourds seront ouvertes : le boiteux bondira comme le cerf, et*

[1] Isaïe, XL, 3.

la langue des muets sera déliée[1]. — Notre Seigneur a été la douceur même; il a été le bon pasteur; il a guéri tous les malades qui sont venus réclamer sa bonté. Nul autre que lui n'a eu tous ces caractères et n'a opéré tous ces miracles; il est donc le Rédempteur prédit par Isaïe.

Il annonce que le Messie établira un sacerdoce nouveau, et qu'il se choisira des Prêtres qui ne seront pas de la race d'Aaron, mais tirés de la Gentilité. *Je choisirai*, dit le Messie par la bouche du Prophète, *je choisirai parmi ceux qui auront échappé à l'incrédulité générale des Juifs, des hommes que je marquerai d'un signe particulier, je les enverrai aux nations, ils tireront du milieu d'elles ceux qui deviendront vos frères. Ils les offriront à Dieu comme une oblation sainte, et je me choisirai parmi eux des Prêtres et des Lévites*[2]. — Notre Seigneur seul a établi un sacerdoce nouveau, il a choisi des Prêtres qui n'étaient point de la race d'Aaron; il les a envoyés aux Gentils; et parmi les Gentils convertis à l'Évangile, il a choisi des Prêtres. Tous les Docteurs juifs qui ont précédé la naissance de Jésus-Christ, rapportent comme nous au Messie promis les textes que nous citons. Or tous ces textes se sont vérifiés en Notre Seigneur. Il est donc le Rédempteur prédit par Isaïe.

Il annonce les ignominies et la mort du Messie dans un tel détail, qu'on croit lire un Évangéliste plutôt qu'un Prophète. Ecoutons-le : *Le rejeton de Jessé s'élèvera devant le Seigneur comme un arbrisseau qui sort d'une*

[1] Isaïe, XLII, 1.

[2] Isaïe, LXVI.

terre aride ; il est sans beauté et sans éclat, nous l'avons vu et nous ne l'avons pas reconnu. Il nous a paru le dernier des hommes, un homme de douleur. On l'a mis au nombre des scélérats ; il a été condamné par des juges ; on l'a retranché de la terre des vivants et il est mort au milieu des douleurs. Il a été immolé parce que lui-même l'a bien voulu. On l'a mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger ; il s'est tu comme un agneau devant celui qui le tond. Ce n'est point pour ses péchés qu'il souffre ; il a pris sur lui nos langueurs et nos iniquités ; il a été percé de plaies et nous avons été guéris par ses meurtrissures [1]. — Notre Seigneur, au jour de sa passion, a perdu tout son éclat, son beau visage était méconnaissable ; il a été l'homme de douleurs, il a été comparé au scélérat Barrabas, et crucifié entre deux voleurs ; il a été condamné par Pilate ; il est mort au milieu des tourments, il n'a pas ouvert la bouche pour se plaindre, mais pour prier en faveur de ses bourreaux. Il était innocent, mais il s'était chargé d'expier les péchés de tous les hommes et il s'est livré à la mort de lui-même, et les prodiges qui accompagnèrent son dernier soupir, prouvèrent qu'il ne tenait qu'à lui de ne pas se livrer à ses ennemis. Notre Seigneur est donc le Rédempteur prédit par Isaïe.

Il annonce qu'en récompense de ses souffrances et de sa mort, le Messie sera vainqueur du démon et du monde et que son sépulcre sera glorieux. Ecoutons : *Mais parce qu'il a souffert la mort, une longue postérité*

[1] Isaïe, LIII, 5, 8, 9.

naîtra de lui ; son sépulcre sera glorieux. Il s'est acquis l'empire, il partagera les dépouilles des forts ; il verra le fruit de ce que son ame aura souffert ; il en sera rassasié, et sanctifiera par sa doctrine un grand nombre d'hommes[1]. — Notre Seigneur a vu tous les peuples accourir à lui après sa mort. Son tombeau est depuis dix-huit siècles l'objet de la vénération du monde entier ; l'Orient et l'Occident s'en sont disputé la possession ; ils y envoient de riches présents, et leurs députés veillent nuit et jour à sa conservation. Sa doctrine a procuré le salut à des millions d'hommes de tous les pays et de tous les siècles. Notre Seigneur est donc le Rédempteur prédit par Isaïe.

Enfin il annonce la prodigieuse fécondité de l'Église. Cette Église, formée d'abord dans le Paradis terrestre, avait été long-temps stérile et n'avait donné à Dieu que peu d'adorateurs ; mais devenue féconde par le sang du Sauveur, elle va, dit le Prophète Isaïe, s'étendre dans toutes les nations et peupler la terre entière de Fidèles et de Saints. Rien n'égale la magnifique peinture qu'il trace de cette étonnante propagation de l'Évangile. *Réjouissez-vous, stérile qui n'enfantiez point, chantez des cantiques, poussez des cris de joie, parce que celle qui était abandonnée*, c'est-à-dire la Gentilité, *a maintenant plus d'enfants que celle qui avait un mari*, c'est-à-dire que la nation juive unie au Seigneur par l'alliance d'Abraham. *Levez les yeux, voyez cette grande multitude qui vient se réunir à mon peuple ; tous ces nou-*

[1] Isaïe, II, 10, etc.

veaux enfants seront pour vous comme un habillement précieux dont vous serez revêtue. Vos déserts, vos solitudes seront trop étroits pour recevoir toute cette multitude qui vient à vous. J'étendrai ma main vers les nations et j'élèverai mon étendard devant tous les peuples; ils vous apporteront vos fils et vos filles, alors toute chair saura que je suis le Seigneur[1]. — Notre Seigneur a établi son Église; cette sainte épouse lui a donné rapidement une si grande multitude de Chrétiens, ses fidèles enfants, que trente ans après la mort du Sauveur, saint Paul écrivait que l'Évangile était prêché et cru dans tout l'univers, et que soixante-dix ans plus tard, Tertullien disait aux Payens : Nous ne sommes que d'hier et nous remplissons déjà vos villes, vos bourgades, vos armées, vos campagnes, nous ne vous laissons que vos temples et vos théâtres[2].

Ainsi, tous les traits du Rédempteur, marqués par le prophète Isaïe, conviennent à Notre Seigneur et ne conviennent qu'à lui. Notre Seigneur est donc le Messie prédit par Isaïe.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir envoyé tant de Prophètes à votre peuple pour le rappeler à la pénitence et lui annoncer le Messie. Rendez-moi docile à la voix des Prophètes de la nouvelle

[1] Isaïe, XLIX.
[2] Apol.

Loi, vos Ministres, qui me rappellent de votre part à la pénitence et qui m'annoncent le Ciel en récompense de ma docilité.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et en témoignage de cet amour, *j'écouterai avec respect le Catéchisme.*

PETIT CATÉCHISME.

LE MESSIE PRÉDIT. — PROPHÉTIES D'ISAIE.

Q. Que devinrent les deux royaumes d'Israël et de Juda?

R. Le royaume d'Israël tomba dans l'idolâtrie, à l'exception d'un petit nombre d'Israélites qui demeurèrent fidèles au Seigneur. Des révolutions, des crimes et des calamités, juste châtiment de l'idolâtrie, le conduisirent enfin à sa ruine. Il fut détruit par Salmanazar, roi de Syrie, qui emmena les dix tribus captives à Ninive. Le royaume d'Israël dura deux cent cinquante-quatre ans. Quant au royaume de Juda, il demeura plus fidèle au Seigneur; néanmoins, il tomba aussi dans l'idolâtrie, mais il n'y persévéra point.

Q. Quel moyen le Seigneur employa-t-il pour conserver la Religion dans ces deux royaumes?

R. Le moyen que le Seigneur employa pour conser-

ver la vraie Religion dans ces deux royaumes, fut le ministère des Prophètes. Jamais ils ne furent plus nombreux qu'en ce temps là. Élie et Élisée surtout ne négligèrent rien pour rappeler au vrai Dieu le royaume d'Israël. Dans le royaume de Juda parurent d'autres grands Prophètes qui, pendant deux cents ans, ne cessèrent d'inviter le peuple à la pénitence et d'annoncer la venue et les caractères du Messie.

Q. Qui était le prophète Isaïe?

R. Le prophète Isaïe était de la race royale de David. Le Seigneur le purifia et le choisit dès son enfance pour annoncer l'avenir. Il vivait environ 700 ans avant Notre Seigneur. Il fut scié en deux par l'ordre du roi Manassès à qui il avait reproché ses impiétés. Pour prouver aux Juifs que ses prophéties touchant le Rédempteur s'accompliraient, il leur annonça trois événements plus rapprochés : 1° la délivrance de Jérusalem assiégée par deux rois ennemis; 2° la défaite de Senachérib; 3° la ruine de Jérusalem par Nabuchodonosor.

Q. Quelles sont les prophéties d'Isaïe touchant le Rédempteur?

R. Isaïe annonce que le Messie convertirait les nations idolâtres; qu'il naîtrait d'une mère toujours Vierge; qu'il serait adoré par des rois dans son berceau, et qu'il aurait un précurseur qui préparerait le peuple à le recevoir; et c'est Notre Seigneur qui a converti les nations idolâtres, il est né d'une mère toujours Vierge : il a été adoré par les Mages dans son berceau; il a eu pour précurseur saint Jean-Baptiste qui prépara les Juifs à le

recevoir. Il est donc le Rédempteur prédit par Isaïe.

Q. Qu'annonce encore Isaïe?

R. Isaïe annonce encore que le Messie serait la douceur même, qu'il guérirait miraculeusement une foule de malades, qu'il serait un homme de douleur, qu'il mourrait entre des scélérats, qu'il n'ouvrirait pas même la bouche pour se plaindre, qu'il donnerait sa vie parce qu'il le voudrait bien, pour expier nos péchés. Notre Seigneur a été la douceur même : il a guéri tous les malades qui sont venus demander son secours; il a été l'homme de douleur, il est mort entre deux voleurs; il n'a ouvert la bouche que pour prier en faveur de ses bourreaux; il a donné sa vie parce qu'il le voulait bien, et par la mort il a expié tous nos péchés. Notre Seigneur est donc le Rédempteur prédit par Isaïe.

Q. Quelles sont encore les autres prophéties d'Isaïe?

R. Isaïe prédit encore qu'en récompense de sa mort, le Messie régnera sur le monde; que son sépulcre sera glorieux, et que l'Église, son épouse, lui donnera d'innombrables enfants. Notre Seigneur, en récompense de sa mort, a reçu toute puissance au Ciel et sur la terre; il règne encore sur le monde dont les lois sont plus ou moins empruntées à l'Évangile; son sépulcre est depuis dix-huit cents ans un objet de vénération pour tous les peuples; et sa religion s'est répandue avec une telle rapidité, que moins de cent ans après la mort du Sauveur, Tertullien disait que les Chrétiens étaient partout, et que s'ils se retiraient, l'empire romain deviendrait une solitude. Ces traits du Rédempteur, marqués par Isaïe,

conviennent tous à Notre Seigneur; ils ne conviennent qu'à lui : Notre Seigneur est donc véritablement le Messie prédit par Isaïe.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir envoyé tant de Prophètes à votre peuple, pour le rappeler à la pénitence et lui annoncer le Messie; rendez-moi toujours docile à la voix des Prophètes de la nouvelle Loi, vos Ministres, qui me rappellent de votre part à la pénitence, et qui me promettent le Ciel en récompense de ma fidélité.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'écouterai avec respect le Catéchisme.*



XLe LEÇON.

LE MESSIE PRÉDIT.

Osée, prophète. — Événements prochains qu'il prédit. — Ce qu'il annonce du Messie. — Michée, prophète. — Événements prochains. — Ce qu'il annonce du Messie. — Joël, prophète. — Jérémie, prophète. — Sa vie. — Ses prophéties.

Depuis leur division, les deux royaumes d'Israël et de Juda tombèrent dans d'étranges désordres. Jamais on ne vit plus de crimes et plus de penchant à l'idolâtrie. Aussi, Dieu qui ne cesse d'aimer les hommes, ne se montra jamais plus attentif à veiller sur le saint dépôt de la Religion, à conserver la tradition de la grande promesse et à proclamer solennellement la venue du Rédempteur. Jamais les prophéties ne furent ni aussi nombreuses ni aussi détaillées que dans ces temps mauvais.

Isaïe vivait encore, qu'un nouveau Prophète faisait entendre sa voix dans Juda. Ce nouveau Prophète fut Osée. Il était fils de Béeri. Il vécut du temps d'Isaïe, plus de sept cents ans avant Notre Seigneur. On ne sait aucun détail ni sur sa vie ni sur sa mort. Pour prouver aux Juifs que ses prophéties touchant le Rédempteur et les temps qui le suivront, sont véritables, il leur an-

nonce deux événements qui doivent bientôt s'accomplir. Le premier, c'est la ruine de Samarie; le second, la ruine du royaume de Juda.

En parlant du Messie, il annonce que le Messie encore enfant ira en Égypte, et que son Père l'en rappellera. Le Seigneur parlant figurément par la bouche de son Prophète, s'exprime ainsi : *Israël n'était encore qu'un enfant, lorsque je l'ai aimé, et j'ai rappelé mon fils de l'Égypte*[1]. — Notre Seigneur encore enfant, fut conduit en Égypte avec sa mère, par saint Joseph qui en avait reçu l'ordre du Ciel, et il y resta jusqu'à la mort d'Hérode, afin, dit saint Matthieu, que fût accompli ce que le Seigneur avait dit par la bouche du Prophète : j'ai rappelé mon fils de l'Égypte.

Il annonce, comme tous les Prophètes, le grand caractère du Messie, la conversion des nations idolâtres qui ne le connaissaient pas, qui n'étaient pas le peuple de Dieu : Le Seigneur parlant par la bouche d'Osée, s'exprime en ces termes : *J'ai appelé mon peuple celui qui n'était pas mon peuple, et l'objet de ma miséricorde, celui qui n'était pas l'objet de ma miséricorde. Et il arrivera que ceux à qui il avait été dit : Vous n'êtes point mon peuple, seront appelés les enfants du Dieu vivant*[2].

C'est Notre Seigneur qui a converti les nations et qui a fait des Idolâtres son peuple bien-aimé et les enfants de Dieu. Saint Paul nous apprend que c'est de Notre Seigneur qu'Osée voulait parler.

[1] Osée, II, 1.

[2] Osée, II, 23, 25 et I, 10.

Il annonce la réprobation des Juifs et l'état de désolation où nous les voyons aujourd'hui, et enfin leur conversion à la fin des temps : *Les enfants d'Israël demeureront long-temps sans roi, sans prince, sans sacrifice, sans autel, sans exercice public de leur religion. Et après cela les enfants d'Israël reviendront, et ils chercheront le Seigneur leur Dieu, et ils seront saisis de frayeur devant le Seigneur, en recevant les biens dont il les comblera dans les derniers jours.* [1]

Notre Seigneur a été méconnu des Juifs ; ils sont aujourd'hui errants, sans autel et sans sacrifice. Cette première partie de la prophétie dont nous voyons l'accomplissement de nos yeux, nous répond que la seconde partie s'accomplira de même, et qu'à la fin des temps les Juifs se convertiront. Ainsi Notre Seigneur est le seul à qui conviennent tous les caractères de cette prophétie, ils ne conviennent qu'à lui seul ; Notre Seigneur est donc le Messie prédit par Osée.

Vers le même temps parut un autre Prophète qui nous a laissé une des plus frappantes prophéties touchant le Rédempteur. Ce prophète, c'est Michée. Il annonce également deux événements plus rapprochés, les malheurs et la ruine du royaume d'Israël, les malheurs et la ruine du royaume de Juda. Puis, passant au Messie, il s'exprime ainsi : *Et vous Bethléem, Ephrata* (Ephrata est l'ancien nom de Bethléem), *vous êtes petite entre les villes de Juda ; cependant c'est de vous que sortira Celui qui doit régner dans Israël, Celui*

[1] Osée, III, 4, 5.

dont la génération est éternelle[1]. En conséquence de cette prophétie, les Juifs savaient très-bien que le Messie naîtrait à Bethléem. En voici la preuve. Les Mages étant arrivés à Jérusalem, Hérode assembla tous les Princes des Prêtres et les Docteurs du peuple, et leur demanda où devait naître le Christ, le Messie. Ils lui répondirent sans hésiter : C'est à Bethléem de Juda, suivant la prédiction du Prophète; et ils lui citèrent la prophétie de Michée. Le Messie devait donc naître à Bethléem. — C'est aussi à Bethléem que Jésus-Christ a pris naissance dans le temps et au milieu des circonstances prédites du Messie ; il est donc le Rédempteur prédit par Michée.

Le Prophète annonce que la génération du Rédempteur est éternelle; qu'il convertira les nations; que son empire sera éternel, et qu'il sera notre paix. *Son empire subsistera*, dit le Prophète; *il paîtra son troupeau dans la force du Seigneur ; et les peuples seront convertis, parce que sa grandeur éclatera jusqu'aux extrémités du monde : c'est lui qui sera notre paix*[2]. — Notre Seigneur, Dieu et homme tout ensemble, est engendré dans le sein de son Père, de toute éternité. Il est né dans le temps à Bethléem, de la plus pure des Vierges; lui seul possède un empire éternel; lui seul a converti les nations; lui seul jouit d'une puissance souveraine ; lui seul est notre paix, notre réconciliation par le sang qu'il a répandu sur la Croix. Ainsi, Notre Seigneur est le seul à qui tous les

[1] Mich., v, 11.

[2] Mich., v, 4, 5.

caractères marqués dans cette prophétie conviennent à la lettre. Notre Seigneur est donc le Messie prédit par Michée.

Joël, autre Prophète, contemporain du précédent, annonce deux grands traits du Rédempteur : le premier, c'est la descente du Saint-Esprit; le second, c'est le jugement dernier. Pour autoriser cette prophétie, Joël annonce un événement dont les Juifs virent l'accomplissement : c'est une famine épouvantable qui désola tout le pays. Voici en quels termes s'exprime le Prophète : *Écoutez ceci, vieillards, et vous tous habitants de la terre, prêtez l'oreille. Est-il jamais rien arrivé de pareil de votre temps ou du temps de vos pères? La sauterelle a mangé les restes de la chenille; le ver, les restes de la sauterelle, et la nielle, les restes du ver. Tout le pays est ravagé; la terre est dans les larmes, parce que le pays est gâté; la vigne est perdue, les oliviers ne font que languir. Pourquoi les bêtes se plaignent-elles? pourquoi les bœufs font-ils retentir leurs mugissements? sinon parce qu'ils ne trouvent rien à paître, et que les troupeaux, même de brebis, périssent comme eux* [1].

Passant ensuite au Messie, le Prophète annonce : 1° qu'il répandra son esprit sur l'Église; 2° qu'il viendra juger le monde avec un appareil formidable. Voici ses paroles : *Dans les derniers temps*, dit le Seigneur, *je répandrai mon esprit sur toute chair; vos fils et vos filles prophétiseront; vos jeunes gens auront des visions, et vos vieillards auront des songes. En ces jours-là, je*

[1] Joël, c. 1.

répandrai mon esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes, et ils prophétiseront[1]. — Notre Seigneur, suivant sa promesse, a envoyé son Saint-Esprit sur ses Apôtres, et ils prophétisèrent; et ce divin Esprit communiqua le même don de prophétie à un très-grand nombre de fidèles des siècles suivants. C'est saint Pierre lui-même qui nous donne l'intelligence de cette prophétie. A peine le Saint-Esprit fut-il descendu sur les Apôtres, que les Juifs de Jérusalem, frappés d'étonnement, se demandaient les uns aux autres : Que veut dire ceci? Les autres s'en moquaient et disaient ce sont des gens ivres. Alors Pierre se présentant avec les onze Apôtres, leur dit : Ces personnes ne sont pas ivres comme vous le pensez ; mais c'est l'accomplissement de ce qui a été dit par le Prophète Joël : *Je répandrai mon esprit;* et il rapporte la prophétie de Joël comme nous l'avons citée.

Le Prophète annonce en second lieu que le Messie viendra juger le monde avec un appareil formidable. C'est le Messie lui-même qui parle : *Je ferai paraître des prodiges dans le Ciel et sur la terre, du sang, du feu et des tourbillons de fumée. Le soleil sera changé en ténèbres et la lune en sang, avant que le grand et terrible jour du Seigneur arrive. J'assemblerai tous les peuples, je les conduirai dans la vallée de Josaphat, et là j'entrerai en jugement avec eux*[2]. — Notre Seigneur viendra juger le monde; il nous l'annonce lui-même dans l'Évangile, et il nous dépeint les signes avant-coureurs

[1] Joël, II, 28.

[2] Joël, II et III.

de ce terrible jour dans des termes semblables à ceux du Prophète. Notre Seigneur a envoyé le Saint-Esprit à ses Apôtres, suivant que Joël l'avait prédit. Notre Seigneur viendra donc aussi juger le monde à la fin des temps : l'accomplissement de la première prophétie nous répond de l'accomplissement de la seconde. Notre Seigneur est donc vraiment le Messie prédit par Joël.

Environ cinquante ans après les Prophètes dont nous venons de parler, Dieu suscita Jérémie. C'est le Prophète des douleurs. Il se défendit long-temps d'accepter la lugubre mission que le Seigneur voulait lui confier. A, a, a, disait-il, Seigneur Dieu, je ne sais point parler; je ne suis qu'un enfant. Le Seigneur lui répondit : Ne dites pas : Je ne suis qu'un enfant; mais allez partout où je vous enverrai, et dites tout ce que je vous ordonnerai de dire. Ne craignez point de paraître devant eux, parce que je suis avec vous pour vous délivrer. Le Seigneur étendit sa main, toucha la bouche de Jérémie, et lui dit : Je mets présentement mes paroles dans votre bouche; je vous établis aujourd'hui Prophète. Jérémie obéit enfin.

Les malheurs qu'il prédit aux Juifs et la sainte liberté avec laquelle il les reprit de leurs désordres, les mirent si fort en colère contre lui, qu'ils le jetèrent dans une fosse pleine de boue, d'où un ministre du roi Sédécias le fit retirer. Après la prise de Jérusalem, une partie des Juifs restés dans la Judée se réfugièrent en Égypte, par la crainte du roi de Babylone. Jérémie fit tout ce qu'il put pour s'opposer à ce dessein; mais il fut contraint

de les suivre avec son disciple Baruch. Là, il ne cessa de leur reprocher leur crime avec son zèle ordinaire. Il prophétisa contre eux et contre les Égyptiens. L'Écriture ne nous parle point de sa mort; mais on croit que les Juifs, irrités de ses menaces continuelles, le lapidèrent, l'an 590 avant Jésus-Christ.

Pour accréditer ses prophéties touchant le Rédempteur, et les événements éloignés, il annonce aux Juifs des faits prochains, imprévoyables à la sagesse humaine et dont néanmoins ils verront bientôt l'accomplissement. En voici un entre tous les autres, c'est la ruine épouvantable de Jérusalem par Nabuchodonosor et la captivité de Babylone. Écoutez de quelle manière il prédit cette terrible catastrophe : Allez, lui dit le Seigneur, et prenez un vase de terre fait par un potier. Jérémie obéit. Conduisant à sa suite les plus anciens du peuple et les plus anciens d'entre les Prêtres, il s'arrête dans une vallée située aux portes de Jérusalem. *Roi de Juda et habitants de Jérusalem*, leur dit-il, *voici ce que dit le Seigneur des armées : Je ferai tomber cette ville en une si grande affliction, que quiconque en entendra parler en sera frappé comme d'un coup de tonnerre.* Élevant ensuite son vase de terre à la vue de tout le peuple, il ajoute : *Voici ce que dit le Seigneur des armées : Je briserai ce peuple et cette ville comme ce vase de terre.* A ces mots, il met le vase en morceaux. Quelques années après, le superbe Nabuchodonosor vint accomplir à la lettre cette triste prophétie ; il ruina la ville de fond en comble et emmena le peuple captif à Babylone.

Passant ensuite aux événements éloignés, Jérémie annonce qu'à la naissance du Messie on fera mourir les petits enfants de Bethléem, et que leurs mères seront inconsolables. Voici ses paroles : *Un grand bruit a été entendu dans Rama; on y a entendu des plaintes et des cris lamentables; c'est Rachel pleurant ses enfants et ne voulant point de consolation parce qu'ils ne sont plus* [1]. — Notre Seigneur étant né à Bethléem, Hérode, pour le faire mourir, fit tuer les enfants de Bethléem et des environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous. Alors on entendit les cris lamentables des mères; et saint Matthieu nous dit que c'était l'accomplissement des paroles de Jérémie que nous venons de citer. Notre Seigneur est donc le Rédempteur prédit par Jérémie.

Jérémie annonce que le Messie enseignera la vérité aux nations et qu'il fera avec les hommes une nouvelle alliance plus parfaite que l'ancienne. Le Seigneur parle au Messie : *Je vous ai établi Prophète pour les nations* [2], et le Messie lui-même ajoute, par l'organe de Jérémie : *Il viendra un temps où je ferai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël et la maison de Juda; alors j'écrirai mes Lois dans leurs cœurs et tous me connaîtront depuis le plus petit jusqu'au plus grand* [3]. — Notre Seigneur seul a enseigné la vérité aux nations idolâtres, il a converti le monde, c'est lui qui a fait avec les hommes une nouvelle alliance plus parfaite que l'an-

[1] Jérémie, XXXI, 15.

[2] Jérémie, I, 6.

[3] Jérémie, XXXI, 31.

cienne. Notre Seigneur est donc le Messie prédit par Jérémie. Saint Paul reconnaît expressément que c'est de Notre Seigneur que Jérémie a parlé dans cette prophétie [1].

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé le Messie tant de fois prédit par les Prophètes; faites que je l'écoute avec docilité comme une brebis fidèle, afin qu'au jour de son terrible jugement je mérite d'entendre cette consolante parole : Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé depuis l'origine du monde.

Je prends pour résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je me dirai souvent* : *Dieu jugera cette action, cette parole, cette lecture.*

PETIT CATÉCHISME.

LE MESSIE PRÉDIT. — OSÉE, MICHÉE, JOEL, JÉRÉMIE, PROPHÈTES DU RÉDEMPTEUR.

Q. Quelle fut la conduite de Dieu à l'égard des Juifs depuis la division des deux royaumes?

R. Depuis la division des deux royaumes, Dieu redoubla de tendresse pour les Juifs et de soins pour conserver le dépôt de la Religion et surtout le souvenir

[1] Hebr., x, 14.

du Rédempteur. Jamais il n'y eut tant de Prophètes que dans ces temps de trouble et de désordre. David avait prophétisé le Rédempteur avant le schisme des dix tribus, et Isaïe l'avait annoncé aussitôt après.

Q. Quel fut le troisième Prophète du Messie?

R. Le troisième Prophète du Messie fut Osée. Il vécut du temps d'Isaïe, c'est-à-dire 700 ans avant Notre Seigneur. Pour prouver aux Juifs que ses prédictions, touchant le Messie, s'accompliraient, il prédit deux événements dont l'accomplissement est prochain, savoir : la ruine de Samarie et la ruine du royaume de Juda.

Q. Que dit-il du Messie ?

R. Il dit que le Messie encore enfant sera conduit en Égypte et qu'il en reviendra par l'ordre de son Père, il ajoute qu'il convertira les nations, et que pour l'avoir méconnu, les Juifs seront errants par toute la terre. Notre Seigneur, encore enfant, fut conduit en Égypte et ramené en Galilée par l'ordre de Dieu, son Père ; c'est lui qui a converti les nations, et c'est pour l'avoir méconnu que nous voyons encore aujourd'hui les Juifs errants par toute la terre. Notre Seigneur est donc le Messie prédit par Osée.

Q. Quel fut le quatrième Prophète du Messie ?

R. Le quatrième Prophète du Messie fut Michée. Il fut contemporain d'Osée, et pour autoriser sa mission, il annonça en détail les malheurs qui devaient bientôt fondre sur le royaume d'Israël et sur le royaume de Juda.

Q. Qu'annonce-t-il touchant le Messie?

R Il annonce qu'il naîtra à Bethléem ; qu'il sera Dieu et homme; qu'il convertira les nations; que son règne sera éternel, et qu'il sera notre réconciliation. Notre Seigneur est né à Bethléem : il est Dieu et homme; il a converti les nations; son règne n'aura point de fin; son Église subsiste malgré les efforts du monde et du démon, tandis que tout le reste périt autour d'elle; enfin Notre Seigneur nous a réconciliés avec le Ciel en répandant son sang pour nous. Notre Seigneur est donc le Messie prédit par Michée.

Q. Quel est le cinquième Prophète du Messie?

R. Le cinquième Prophète du Messie c'est Joël. Il vivait dans le même temps que les précédents. Pour prouver que ce qu'il annonçait du Messie s'accomplirait, il prédit un événement prochain. C'est une famine épouvantable qui désola tout le pays.

Q. Qu'annonce-t-il du Messie?

R. Il annonce que le Messie enverra le Saint-Esprit à son Église, et que les fidèles prophétiseront; il annonce encore que le Messie viendra juger le monde avec une grande puissance et une grande majesté. Notre Seigneur a envoyé le Saint-Esprit à son Église; les Apôtres et un grand nombre de Chrétiens, durant les premiers siècles de l'Église, reçurent le don de prophétiser. Notre Seigneur viendra juger le monde avec une grande puissance et une grande majesté. Notre Seigneur est donc le Messie prédit par Joël.

Q. Quel est le sixième Prophète du Messie?

R. Le sixième Prophète du Messie, c'est Jérémie.

Dieu le suscita environ cinquante ans après ceux dont nous venons de parler. Pour preuve de la vérité de ses prédictions touchant le Messie, il annonça un grand nombre d'événements dont les Juifs furent les témoins, entre autres, la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor et la captivité de Babylone.

Q. Qu'annonce-t-il du Messie ?

R. Il annonce qu'à la naissance du Messie, on fera mourir les petits enfants de Bethléem et des environs, et que leurs mères seront inconsolables; il ajoute que le Messie convertira les nations et qu'il établira une nouvelle alliance plus parfaite que la première. Notre Seigneur fut à peine né, qu'Hérode voulant le perdre, fit mourir les petits enfants de Bethléem et des environs : Notre Seigneur a converti les nations et établi une nouvelle alliance plus parfaite que la première. Notre Seigneur est donc le Messie prédit par Jérémie.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé, dans la personne de Notre Seigneur Jésus-Christ, le Messie tant de fois prédit par les Prophètes; faites que je lui obéisse avec docilité, afin d'être placé à la droite au jour de son redoutable jugement.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je me dirai souvent : Dieu jugera cette action, cette parole, cette lecture.*

XLI[e] LEÇON.

LE MESSIE PRÉDIT.

Ezéchiel prophète. — Événements prochains qu'il annonce. — Ce qu'il prédit du Messie. — Daniel, prophète. — Son histoire. — Il explique le songe de Nabuchodonosor. — Enfants dans la fournaise.

Les terribles prédictions d'Isaïe, de Jérémie et des autres Prophètes contre Jérusalem, s'étaient enfin vérifiées. Cette ville opulente avait été ruinée de fond en comble; son temple auguste, une des merveilles du monde, n'était plus qu'un amas de cendres, et ses habitants emmenés par Nabuchodonosor, gémissaient à Babylone dans les fers de l'esclavage. C'est alors que parut un nouveau Prophète. Il fut suscité de Dieu pour reprendre et consoler les malheureux captifs, et surtout pour leur annoncer le Messie, libérateur de tous les hommes.

Ézéchiel qui est ce grand Prophète dont nous voulons parler, fut emmené lui-même en captivité à Babylone. C'est là qu'il fit une partie de ses prédictions. Comme tous ses devanciers, pour prouver aux Juifs ce qu'il annonce du Rédempteur, il leur prédit des événe-

ments prochains qu'ils verront de leurs yeux, d'autres dont le monde entier est encore aujourd'hui le témoin.

Le premier événement qu'il prédit à ses frères, c'est qu'ils retourneront un jour dans leur patrie et que le temple de Jérusalem sera rebâti [1]. Deux faits qui s'accomplirent à la lettre, environ quarante ans après. Le second événement, qui est bien extraordinaire et qui prouve avec quelle pénétration divine Ézéchiel lisait dans l'avenir le plus reculé, c'est que depuis Nabuchodonosor, contemporain du Prophète, l'Égypte n'aura plus de rois de sang égyptien. Voici les termes de cette étonnante prophétie : Je vais donner à Nabuchodonosor, roi de Babylone, le pays d'Égypte; il en prendra tout le peuple; il en fera son butin; il n'y aura plus à l'avenir de princes du pays d'Égypte [2]. Qui eût jamais pensé que cette Égypte, dépositaire des sciences, l'institutrice des nations, à jamais privée d'un roi de race indigène, courberait éternellement son front sous un sceptre étranger? Et cependant voilà vingt-trois siècles que l'oracle d'Ézéchiel s'accomplit, et que suivant la remarque d'un impie de nos jours [3], l'Égypte, enlevée à ses propriétaires naturels, a subi sans interruption le joug des étrangers.

Venant au Messie, Ézéchiel annonce qu'il sortira de la race de David, qu'il sera pasteur, mais pasteur unique qui sauvera son troupeau et réunira toutes ses brebis dans le même bercail. Ecoutons le Seigneur

[1] Ézéchiel, XXXIX et XLII.

[2] Ézéchiel, XXX, 13.

[3] Volney, *Voyage en Syrie*, t. I, ch. 6.

annonçant lui-même ce consolant événement par la bouche du Prophète : *Je sauverai mon troupeau; il ne sera plus exposé en proie; je jugerai entre les brebis et les brebis; je susciterai sur elles pour les paître,* LE PASTEUR UNIQUE, DAVID MON SERVITEUR. *C'est lui-même qui aura soin de les paître. Il sera au milieu d'elles comme leur prince*[1]. — Notre Seigneur lui-même nous fait connaître le sens de cette prophétie, lorsqu'en parlant aux Juifs, il dit : C'est moi qui suis le bon Pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie; il faut aussi que je les amène, et il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur. Il a amené ces autres brebis, c'est-à-dire, les nations idolâtres. Il les a réunies aux brebis de la maison d'Israël, et il n'y a plus aujourd'hui qu'une seule bergerie qui est l'Église, et un seul Pasteur qui est Notre Seigneur. Ajoutez, pour que rien ne manque à l'accomplissement de la prophétie, que ce Pasteur unique devait être de la race de David, ou plutôt le vrai David. Or, Notre Seigneur est de la race de David et le David, c'est-à-dire le *bien-aimé* par excellence.

Ézéchiel annonce encore que le Messie établira une alliance nouvelle plus parfaite que l'ancienne. Aussitôt après avoir promis ce pasteur unique, le Seigneur continue par la bouche du Prophète et dit : *Je ferai avec mes brebis une alliance de paix. Mon alliance sera éternelle. Je les multiplierai, et j'établirai pour jamais mon sanctuaire au milieu d'elles. Mon tabernacle sera chez*

[1] Ézéchiel, XXXIV, 22.

elles; je serai leur Dieu ; elles seront mon peuple, et les nations sauront que c'est moi qui suis le Seigneur et le Sanctificateur d'Israël, lorsque mon sanctuaire sera pour jamais au milieu de mon peuple[1]. — C'est Notre Seigneur qui a établi une alliance nouvelle plus parfaite que l'ancienne; une alliance éternelle. C'est lui qui a éuni les Juifs et les Gentils dans un même bercail ; il est de plus de la race de David et le bien-aimé par excellence. Notre Seigneur est donc le Messie prédit par Ézéchiel.

Vers le même temps et dans la même ville de Babylone, prophétisa le dernier des grands Prophètes : c'est Daniel. Voici son histoire.

Nabuchodonosor voulut avoir à sa cour quelques enfants de cette nation juive qu'il avait conduite en captivité. Son intention était de leur faire apprendre la langue et les sciences des Babyloniens. Il donna ses ordres à l'Intendant de son palais. Le choix du ministre, dirigé par le Seigneur, tomba sur Daniel et sur trois de ses compagnons nommés Ananias, Misaël et Azarias. Ils furent logés dans un appartement commode pour leurs études. En signe de sa faveur, le roi voulut qu'ils fussent nourris des viandes qu'on servait à sa table, et qu'on ne leur fît point boire d'autre vin que celui qu'il buvait. Ils devaient être ainsi élevés pendant trois ans, au bout desquels le roi les destinait à être mis au nombre de ses officiers et à servir toujours en sa présence.

Une seule chose inquiétait ces vertueux enfants : c'é-

[1] Ézéchiel, XXXVII.

taient les viandes et le vin de la table du prince qu'on devait leur servir. Il pouvait aisément se trouver parmi ces aliments des mets défendus aux Juifs, et peut-être même offerts aux idoles. Ils résolurent de n'en point user. David en parla à l'Intendant du palais chargé de leur nourriture. Celui-ci répondit que le roi ne voulant à son service que des jeunes gens beaux, bien faits et de bonne mine, il avait expressément ordonné la manière dont ils devaient être nourris; que si, faute d'user du vin et des viandes de la table du prince, ils perdaient quelque chose de leur embonpoint, on ne manquerait pas d'en savoir la cause, et qu'il y allait de sa fortune, peut-être même de sa vie.

Daniel ne se découragea pas. Il s'adressa à Malassar, officier subalterne, chargé spécialement de lui et de ses trois compagnons. Donnez-nous, comme nous le souhaitons, des légumes à manger et de l'eau à boire. Nous ne vous demandons que dix jours d'épreuve. Examinez ensuite notre visage, comparez-nous aux autres jeunes gens que vous nourrissez de la table du roi. Si vous avez lieu de vous repentir de votre complaisance, nous nous soumettons à tout ce que vous voudrez. Malassar se rendit à cette proposition. Daniel et ses compagnons ne vécurent pendant dix jours que de simples légumes, et néanmoins ils furent trouvés plus frais et mieux portants que le reste de la jeunesse nourrie de la table du prince. Malassar continua donc volontiers de les traiter de la sorte, et ce fut toujours avec le même succès.

Les trois années de leur instruction étant expirées, le jour arriva de présenter au roi les quatre jeunes Israélites. Nabuchodonosor fut charmé de la bonne grace répandue sur leur visage et sur toute leur personne. Il le fut bien davantage de leur habileté et de leur savoir. Il dit tout haut qu'il n'y avait pas dans son royaume de docteurs comparables aux quatre jeunes Hébreux. Il ne délibéra pas de les retenir auprès de lui ; il leur donna des emplois à la cour, et voulut qu'ils servissent toujours en sa présence. Tel fut le commencement de la grande élévation du prophète Daniel. Le Seigneur, toujours infiniment bon, préparait ainsi des ressources aux Israélites captifs.

Quelques années après, Nabuchodonosor eut un songe dont il fut vivement inquiété. A son réveil, il fit venir tous les enchanteurs, les devins et les magiciens de Babylone : J'ai eu cette nuit, leur dit le roi, un songe qui m'a épouvanté; mais le trouble qui l'a suivi m'en a fait perdre absolument la mémoire. Si vous parvenez à me rappeler mon songe et à m'en donner l'explication, je vous promets une récompense digne de moi; mais si vous trompez mon attente, je vous ferai tous mourir jusqu'au dernier.

Ce que vous demandez, Seigneur, lui répondirent-ils, n'est possible à aucun mortel. Le roi, furieux, ordonna de les mettre à mort. Cet ordre s'exécutait sans pitié, lorsque Daniel, rempli de confiance en Dieu, et subitement inspiré, courut chez le roi qu'il trouva plongé dans une noire mélancolie; il le conjura

de lui accorder quelques moments pour lui expliquer le songe qu'il avait eu. Allez, Daniel, lui dit le roi, prenez le temps dont vous avez besoin.

Daniel se retira et passa la nuit en prières. Le matin étant arrivé, un des officiers de la cour introduisit Daniel dans l'appartement du prince, et il dit en le lui présentant : Voici, Seigneur, un des captifs de Jérusalem, qui donnera au roi, mon Seigneur, l'éclaircissement qu'il désire. Croyez-vous, dit le prince à Daniel, pouvoir me rappeler mon songe et m'en donner l'explication? Le songe que vous avez eu, lui répondit modestement Daniel, surpasse les lumières de tous les magiciens. Mais il est un Dieu dans le Ciel, et c'est le seul Dieu que j'adore, pour qui rien n'est caché, qui révèle quand et à qui il lui plaît, les choses les plus obscures. C'est lui, grand prince, qui vous a montré dans l'obscurité de la nuit les événements qui doivent s'accomplir dans les derniers temps.

Le prince et toute sa cour avaient les yeux attentifs sur le jeune Prophète lorsqu'il commença de la sorte : Voici, Seigneur, le songe que vous avez eu. Il s'est présenté devant vous une grande statue. Cette grande statue était debout à vos yeux, et son regard était terrible. Elle avait la tête d'un or très-pur, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, les pieds en partie de fer et en partie d'argile. Vous étiez extrêmement attentif à cette vision, lorsqu'une pierre s'est détachée d'elle-même de la montagne. Elle a frappé les pieds de la statue, et elle les

a brisés. La statue elle-même a été réduite en cendres, comme la poussière que le vent emporte dans l'été. Mais la pierre qui a frappé la statue est devenue une grande montagne, et elle a rempli toute l'étendue de la terre. Voilà votre songe, grand roi. En voici l'explication :

Vous, prince, vous êtes le plus grand des rois ; c'est vous que représente la tête d'or ; après votre empire, il s'en élèvera un autre moindre que le vôtre, figuré par l'argent. Il en viendra un troisième, figuré par l'airain, qui s'étendra sur toute la terre. Le quatrième empire, semblable au fer qui brise tous les métaux, domptera aussi, et renversera quiconque voudra s'opposer à son établissement. Cependant, ce quatrième royaume sera affaibli par ses divisions, c'est ce qui est exprimé par le mélange du fer avec l'argile dans les pieds de la statue. Enfin, dans le temps que ces royaumes subsisteront encore, le Dieu du Ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, qui renversera tous les autres empires. Il vous a été représenté sous la figure de cette pierre qui, détachée d'elle-même de la montagne, a réduit en poudre l'argile, le fer, l'airain, l'argent et l'or.

Pour nous, qui vivons après l'événement, il nous est facile de reconnaître ces empires, dont la succession est annoncée par Daniel. Le premier, représenté par la tête d'or, est l'empire des Babyloniens ; le second, représenté par la poitrine d'argent, est celui des Mèdes et des Perses ; le troisième, figuré par le ventre, les cuisses d'airain, est celui des Grecs, sous Alexandre-le-Grand.

Cet empire, nous dit le Prophète, commandera à toute la terre. En effet, Alexandre porta ses conquêtes dans les trois parties du monde. Le quatrième royaume, représenté par les jambes de fer, désigne clairement l'empire romain. Comme le fer brise les métaux, cet empire a brisé et réduit en poudre tous les royaumes qui subsistaient avant lui dans les trois parties du monde connu.

Quant à cette pierre qui se détache de la montagne sans la main d'aucun homme, qui brise la statue, qui grossit ensuite, qui couvre toute l'étendue de la terre, qui forme un empire dont la durée sera éternelle, elle désigne clairement l'empire spirituel de Notre Seigneur, empire formé sans le secours d'aucun homme, empire vainqueur de tous les autres, empire qui ne passera point à un autre peuple, empire aussi étendu que le monde, et aussi durable que les siècles. A quel autre qu'au royaume de Jésus-Christ ces caractères pourraient-ils convenir ?

A ce discours du Prophète, Nabuchodonosor, saisi d'étonnement au-delà de tout ce qu'on peut dire, et regardant Daniel comme un Dieu caché sous la figure d'un homme, se jeta le visage contre terre; il l'adora profondément, et commanda qu'on lui offrît de l'encens, et qu'on lui sacrifiât des victimes. Daniel empêcha ce culte impie, et s'empressa de reporter tous ces hommages au Dieu qui l'avait inspiré. Nabuchodonosor reconnut que le Dieu de Daniel était vraiment le Dieu des dieux et le Maître des rois. Puis il éleva Daniel et

ses compagnons aux premières dignités de l'empire.

Les jeunes Hébreux éprouvèrent bientôt, comme tant d'autres, que pour être haï il n'est pas nécessaire d'être méchant, il suffit d'être heureux. La faveur dont ils étaient l'objet leur attira des ennemis jaloux qui résolurent de les perdre. Ils persuadèrent à Nabuchodonosor de défendre à tous ses sujets d'adorer d'autre Dieu que les dieux de Babylone. Le prince ordonna donc qu'on fît une grande statue d'or, haute de soixante coudées, et qu'on la plaçât au milieu d'une vaste plaine, aux environs de Babylone. En même temps l'ordre fut donné aux officiers de l'armée, aux magistrats, aux juges, aux intendants, aux gouverneurs des provinces, de se trouver dans la plaine au jour marqué, pour rendre à la statue le culte religieux que le roi lui destinait ; et cela sous peine d'être jeté à l'heure même dans une fournaise ardente.

Les trois compagnons de Daniel, Ananias, Misaël et Azarias, se rendirent avec les autres dans la plaine. Mais au moment où l'on donna le signal à tous les assistants de se prosterner le visage contre terre, les trois Israélites demeurèrent debout sans donner aucun signe d'adoration. Leurs ennemis coururent en avertir le roi. Outré de colère, Nabuchodonosor ordonne qu'on les jette aussitôt dans la fournaise, chauffée sept fois plus qu'à l'ordinaire. Il fait saisir les généreux athlètes par les plus forts de ses gardes, leur fait lier les pieds et les mains, et jeter au milieu des flammes. Mais le Dieu d'Israël y descend avec eux. Le feu consume leurs

liens, en respectant leurs personnes, et ils se promènent tranquillement au milieu des flammes. Bientôt on les entend chanter les louanges du Seigneur. A la vue du miracle, Nabuchodonosor s'approche de la fournaise, et il les appelle : Serviteurs du Dieu très-haut, sortez et venez à moi. Il proclama lui-même que le Dieu d'Israël était le seul vrai Dieu, et fit un édit par lequel il défendit, sous peine de mort, de blasphémer le Dieu d'Israël.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir conservé au milieu des flammes vos fidèles serviteurs ; donnez-moi leur fidélité à votre sainte Loi, leur courage pour braver le respect humain, afin d'être délivré moi-même des flammes éternelles.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je n'accepterai jamais d'aliments gras les jours défendus*.

PETIT CATÉCHISME.

LE MESSIE PRÉDIT. — ÉZÉCHIEL ET DANIEL PROPHÈTES.

Q. Quelle fut la septième prophétie du Rédempteur ?

R. La septième prophétie du Rédempteur est celle d'Ézéchiel. Toutes les prédictions des autres Prophètes

contre Jérusalem s'étaient accomplies. Cette ville était détruite et ses habitants captifs à Babylone. C'est alors que parut Ézéchiel. Dieu le suscita pour reprendre encore son peuple, pour l'encourager et le consoler.

Q. Quels événements prochains annonce Ézéchiel ?

R. En preuve de la vérité de ses prédictions touchant le Messie, Ezéchiel annonce aux Juifs qu'ils seront délivrés de leur captivité et que le temple de Jérusalem sera rebâti ; ce qui eut lieu quelques années après.

Q. N'annonce-t-il pas d'autres événements ?

R. Il annonce aussi qu'à partir du moment de sa prédiction, l'Égypte n'aura plus à l'avenir de prince de son sang, et voilà deux mille trois cents ans que l'Égypte courbe constamment son front sous des sceptres étrangers. Les plus grands impies de nos jours ont eux-mêmes reconnu l'accomplissement de cet oracle.

Q. Que dit Ézéchiel touchant le Rédempteur ?

R. Ézéchiel dit que le Rédempteur sera de la race de David, qu'il sera le Pasteur unique qui réunira les Juifs et les Gentils dans une seule bergerie ; qu'il établira une nouvelle Loi plus parfaite que l'ancienne et qui subsistera toujours. — Notre Seigneur est de la race de David, lui seul a réuni les Juifs et les Gentils dans un même bercail ; lui seul a établi une Loi nouvelle plus parfaite que la Loi de Moïse. Notre Seigneur est donc le Messie prédit par Ézéchiel.

Q. Parut-il quelque autre Prophète pendant la captivité de Babylone ?

R. Pendant la captivité de Babylone, il parut un autre grand Prophète, ce fut Daniel.

Q. Où Daniel fut-il élevé ?

R. Daniel, avec trois jeunes Israélites nommés Ananias, Mizaël et Azarias, fut élevé à la cour de Nabuchodonosor, roi de Babylone. Au milieu des Idolâtres, ils demeurèrent toujours fidèles à leur Religion ; ils refusèrent de manger des viandes de la table du roi, dans la crainte de blesser leur conscience.

Q. Comment le Seigneur récompensa-t-il leur fidélité?

R. Le Seigneur récompensa leur fidélité en leur donnant une grande science et en les rendant agréables à Nabuchodonosor.

Q. Qu'arriva-t-il à ce prince ?

R. Il arriva à ce prince d'avoir un songe mystérieux qui l'inquiéta beaucoup et dont il perdit le souvenir. Il voulut néanmoins qu'on lui en donnât l'explication. Daniel se présenta ; il rappela au roi le songe qu'il avait eu, et le lui expliqua. Ce songe signifiait que quatre grands royaumes, celui des Babyloniens, celui des Perses, celui des Grecs et celui des Romains, devaient se succéder et être suivis du royaume de Notre Seigneur, c'est-à-dire de l'Église.

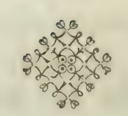
Q. Que fit ensuite Nabuchodonosor ?

R. Nabuchodonosor fit faire une statue d'une grande hauteur et il ordonna à tout le monde de l'adorer. Les jeunes Hébreux refusèrent d'obéir. Le roi les fit jeter dans une fournaise ardente où le Seigneur les conserva miraculeusement.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir conservé au milieu des flammes vos fidèles serviteurs ; donnez-moi leur fidélité à votre sainte Loi et leur courage pour braver le respect humain, afin que je sois moi-même préservé des flammes éternelles.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je n'accepterai jamais d'aliments gras les jours défendus*.



XLIIe LEÇON.

LE MESSIE PRÉDIT.

Suite de l'histoire de Daniel. — Vision de Balthazar. — Daniel l'explique. — Balthazar est tué. — Daniel dans la fosse aux lions. — Idole de Bel. — Daniel prédit l'époque de la naissance du Messie.

Le miracle opéré dans la fournaise affermit le crédit des jeunes compagnons de Daniel. Ces vertueux Israélites ne profitèrent de leur autorité que pour faire connaître leur Dieu et adoucir le sort de leurs frères captifs dans toute l'étendue de l'empire.

Cependant Nabuchodonosor mourut, et sous le règne de son successeur, Daniel fut oublié. Il était avancé en âge et ne songeait qu'à servir le Seigneur son Dieu dans le silence, et à prier pour ses chers captifs; mais le Maître avait des vues bien différentes de celles du serviteur. C'était de ce même Daniel, tout âgé et tout oublié qu'il était, que la Providence voulait se servir pour consommer le grand ouvrage de la délivrance de son peuple.

Balthazar, petit-fils de Nabuchodonosor, venait de monter sur le trône de son aïeul. Beaucoup plus occupé de ses plaisirs que du soin de son royaume, il s'avisa un

jour de faire un magnifique festin où il invita mille des plus grands seigneurs de son royaume. Le roi, livré sans mesure à une folle joie, but excessivement, et dans son ivresse, il ordonna à ses officiers d'apporter dans la salle du festin, les vases d'or et d'argent que Nabuchodonosor avait enlevés du temple de Jérusalem, afin d'y faire boire avec lui ses seigneurs et les femmes qui se trouvaient au festin. Le roi donna l'exemple et chacun se fit un mérite de le suivre. C'était à qui profanerait avec plus d'insolence les vases sacrés. Ils y buvaient le vin à grands coups en chantant des hymnes à l'honneur de leurs fausses divinités. Le malheureux Balthazar, mettant ainsi le comble à ses crimes, remplissait la mesure fatale que Dieu attendait pour détruire sa monarchie.

Tout à coup on vit paraître comme les doigts de la main d'un homme, appliqués sur la muraille, vis-à-vis le lustre qui éclairait la salle du festin, et le roi voyait distinctement de ses yeux le mouvement de la main qui écrivait. Alors il change de couleur, son esprit se trouble, ses forces l'abandonnent, ses genoux tremblants se heurtent; il ne lui reste de force que pour crier : Qu'on appelle de suite les devins, les augures, tous les magiciens.

Il fut promptement obéi. Celui d'entre vous, leur dit-il, qui me lira cette écriture et m'en expliquera le sens, je le ferai revêtir de pourpre, je lui donnerai un collier d'or, il sera la troisième personne de mon royaume. Tous ces fourbes se mirent à l'œuvre; mais leurs efforts furent inutiles. Le désespoir du roi aug-

mentait, il retomba dans sa première défaillance, et sa cour épouvantée, ne savait plus à qui avoir recours. C'était le moment que Dieu attendait.

La reine, informée de ce qui se passe, descend dans la salle du festin : Seigneur, lui dit-elle, rassurez-vous, il est un homme dans votre royaume à qui les Dieux saints communiqueront leur esprit, il se nomme Daniel. Faites-le venir et il vous tirera de votre inquiétude. Le roi fit appeler Daniel, et du plus loin qu'il l'aperçut : Êtes-vous Daniel, lui dit-il, un des enfants de Juda que mon père a amenés en captivité? Si vous m'expliquez cette écriture tracée sur la muraille, par une main inconnue, vous serez revêtu de pourpre, vous porterez un collier d'or et vous serez, après la reine et moi, le premier personnage de mon empire.

Daniel sentit tout le danger de la commission; mais il y avait près de quatre-vingts ans qu'il apprenait à ne pas trembler devant les puissances de la terre. Grand roi, dit-il à Balthazar, je n'accepterai point vos présents, mais je vais vous lire les paroles écrites sur la muraille et vous en donner l'explication. Cette écriture se compose de ces trois mots : *Mane*, *Thecel*, *Phares*. Voici ce qu'ils signifient : *Mane;* le Seigneur a compté les jours de votre règne, et ils touchent à leur fin. *Thecel;* vous avez été mis dans la balance et vous avez été trouvé trop léger. *Phares;* votre royaume a été divisé et partagé entre les Mèdes et les Perses. A ces mots, le roi obligea le Prophète d'accepter les honneurs qu'il lui avait promis.

L'exécution de cette terrible sentence était plus proche que Balthazar ne croyait. Cette nuit-là même, Cyrus, roi des Mèdes et des Perses, entre dans Babylone; ses troupes pénètrent jusqu'au palais du roi, où Balthazar est tué au milieu du carnage de cette nuit à jamais fameuse par un festin sacrilége, par un miracle de la main de Dieu, par la mort d'un puissant monarque, par la fin d'une grande monarchie, et par l'accomplissement des prophéties de trois Prophètes : de Daniel, qui avait annoncé quelques années auparavant la destruction de l'empire des Assyriens; d'Isaïe et de Jérémie, qui avaient l'un deux cents ans, l'autre soixante-dix ans auparavant annoncé dans le plus grand détail la prise de Babylone par les Mèdes et les Perses[1].

Sous la nouvelle dynastie, Daniel jouit de la même faveur que sous les rois babyloniens. Jaloux de son mérite et de sa fortune, les seigneurs de la cour résolurent de le perdre. Ils persuadèrent au roi de défendre par un édit solennel, de faire des vœux ou des prières pendant l'espace de trente jours, à aucun homme ni à aucune divinité, dans toute l'étendue du royaume; cela sous peine pour ceux qui seraient surpris en contravention, d'être précipités dans la fosse des lions pour y être dévorés.

Rien n'était plus injuste et plus bizarre que cette proposition. Mais le roi craignait les grands de sa cour; il se les croyait encore nécessaires, et l'édit fut publié. Daniel pouvait éluder l'édit du prince; il lui

[1] Isaïe, XIII, XIV, XXI. Jérémie, XXVII, 6, 7, et L et LI.

suffisait de ne paraître pas publiquement offrir des vœux à Dieu ; mais il reconnut que, dans cette circonstance, tenir secret le culte qu'il rendait au Seigneur, c'était le désavouer. Il ne changea donc rien à ses pratiques. Trois fois par jour il ouvrait, suivant sa coutume, les fenêtres de son appartement du côté de Jérusalem ; il fléchissait les genoux ; il priait, il adorait son Dieu. On l'épiait, et il ne l'ignorait pas. Dès qu'ils l'eurent surpris en prière, ses ennemis triomphants coururent rendre compte au roi du mépris qu'on témoignait pour ses ordres. Daniel, lui dirent-ils, cet esclave juif, devenu votre plus cher favori, est le premier infracteur de votre édit.

Au nom de Daniel, le roi fut sincèrement affligé. Il aimait ce grand homme, il respectait sa vertu, il honorait sa vieillesse et sentait tout le prix de ses services. Il ne répondit rien aux délateurs, et il ordonna de le laisser seul, en attendant qu'il déclarât ses intentions.

Son dessein était de sauver Daniel. Ses ennemis le comprirent. Ils rentrèrent brusquement chez le roi, et lui dirent d'un air menaçant : Nous ne savons, Seigneur, ce qui arrête votre justice ; mais sachez que vous n'êtes pas au-dessus des lois, et que c'en est une fondamentale parmi les Mèdes et les Perses, que le prince ne peut révoquer ses propres édits. Le roi, intimidé, fit donc venir le Prophète. Touché de la présence de ce vénérable vieillard, il ne lui dit que ces deux mots : Allez, Daniel, où vos ennemis vous entraînent ; votre Dieu que vous n'avez cessé d'adorer vous délivrera. Il

en était si convaincu, qu'il voulut suivre de près les exécuteurs de sa sentence. Il marcha avec toute sa cour sur le bord de la fosse; et Daniel y ayant été précipité, il en fit fermer l'entrée avec une pierre; il y fit mettre son sceau et celui de tous les seigneurs en sa présence, afin que la malice des hommes n'ajoutât rien à la cruauté des bêtes.

Le roi s'en retourna dans son palais, livré à une inquiétude mortelle. Il ne put prendre ni nourriture ni repos. Dès la pointe du jour, il se leva pour se transporter à la fosse des lions. Il s'en approcha en tremblant; et, les yeux baignés de larmes, il s'écria d'une voix lamentable : Daniel, fidèle serviteur du Dieu vivant, votre Dieu a-t-il pu vous délivrer de la fureur des lions? Oui, Seigneur, répondit tranquillement Daniel; mon Dieu a envoyé son Ange, qui a fermé la gueule des lions, et ils ne m'ont fait aucun mal.

Le roi fut au comble de la joie. Il ordonna que Daniel fût incessamment tiré de la fosse. On ne trouva sur son corps aucune blessure, et le roi vit de ses yeux ce que peut la foi du vrai Dieu pour le salut de ceux qui mettent en lui leur confiance; car il avait mis sa confiance en Dieu. Le roi ne résista pas à un miracle si palpable. Il adora ce Dieu souverain dans toute la sincérité de son cœur, et fit jeter les accusateurs de Daniel dans la fosse. Les malheureux n'étaient pas encore au fond du lac que les lions les avaient déjà déchirés et avaient brisé leurs os.

Daniel, plus puissant que jamais, employa toutes les

ressources de sa sagesse pour tirer de l'idolâtrie le nouveau roi qui venait de monter sur le trône de Babylone. Ce roi était le grand Cyrus. Ce prince, à son arrivée dans ses nouveaux états, trouva une idole nommée Bel, en grande vénération parmi les Babyloniens; il s'en déclara l'adorateur, et régulièrement tous les jours il allait lui rendre ses hommages. Rien ne put résoudre Daniel à suivre le roi dans le temple de son idole. Le roi remarqua l'absence de Daniel. Pourquoi, lui dit-il, n'adorez-vous pas Bel? C'est, répondit le saint vieillard, que je n'adore point des idoles faites de la main des hommes. Il est un Dieu vivant qui a créé le Ciel et la terre, et qui est le maître absolu de toutes les créatures. C'est celui-là que j'adore dès l'enfance et que j'adorerai toujours. Mais, quoi! reprit Cyrus, est-ce que Bel n'est pas un Dieu vivant? Ne voyez-vous pas combien il mange et boit chaque jour?

En effet, l'idole de Bel était une énorme statue à laquelle on servait tous les jours sans y manquer, douze grandes mesures de farine du plus pur froment, quarante moutons et six monstrueux vases du meilleur vin. Ce n'était là qu'un de ses repas, et jamais il ne restait rien pour le lendemain. Seigneur, reprit Daniel en souriant, ne vous y trompez pas. Ce prétendu dieu n'est qu'une statue de terre revêtue d'airain. Je vous réponds que jamais il n'a bu ni mangé.

Cyrus, étonné, fait appeler les prêtres de Bel et leur dit d'un ton de maître : Si vous ne me dites pas quel est celui qui consume les viandes et le vin qu'on sert devant

Bel, je vous ferai tous mourir. Mais si vous me montrez que c'est le Dieu qui s'en nourrit, je ferai mourir Daniel pour venger Bel des blasphèmes qu'il a vomis contre lui. J'y consens, dit Daniel; j'accepte la condition.

Les prêtres de l'idole triomphaient d'avance, et ils s'imaginèrent déjà voir couler le sang de leur ennemi. Ils étaient au nombre de soixante-dix, sans y comprendre leurs femmes, leurs enfants et petits enfants. Ils avaient ménagé sous la table de l'autel une entrée secrète dont ils ne craignaient pas qu'on pût avoir le moindre soupçon. C'est par là qu'ils entraient toutes les nuits et qu'ils emportaient les viandes, la farine et le vin. Leur coup leur paraissait immanquable.

Ils conjurèrent le roi de se transporter à leur temple avec Daniel et lui dirent : Nous allons sortir; et vous, Prince, faites apporter les viandes, la farine et le vin accoutumés. Vous ferez fermer la porte du temple; vous la scellerez de votre cachet royal. Vous y reviendrez demain matin, et si vous ne trouvez pas que Bel ait tout consumé pendant la nuit, vous nous ferez tous mourir. Si au contraire il a tout mangé, vous ferez mourir Daniel qui a blasphémé notre dieu et calomnié ses ministres. Lors donc qu'il furent sortis, le roi fit placer devant Bel sa nourriture accoutumée. Daniel, de son côté, ordonna à quelques-uns de ses domestiques de lui apporter de la cendre et un crible. Il la répandit sur le pavé du temple en présence du roi fort étonné de cette bizarre manœuvre dont il ne pénétrait pas le mystère. Le roi, accompagné de Daniel, sortit ensuite du temple

et en fit fermer la porte qu'il scella de son anneau.

Vers le milieu de la nuit, les prêtres de Bel entrèrent selon leur coutume, avec leurs femmes et leurs enfants dans le temple, par l'ouverture secrète qu'ils s'étaient ménagée. Ils emportèrent tout ce que le roi y avait fait placer. Ils firent ensemble un grand festin où la joie éclata apparemment en mauvaises railleries sur la simplicité du bon roi, et en insultes amères contre les entreprises de son vieux ministre : ils n'en étaient pas où ils pensaient.

Le roi s'étant levé de grand matin, se fit accompagner de Daniel, et se dirigea vers le temple. Dès qu'il en approcha, les sceaux sont-ils entiers, dit-il à son ministre? Prince, ils sont entiers, répondit Daniel. Le roi fait ouvrir la porte, et voyant qu'il ne reste rien sur la table de l'autel, il s'écrie avec transport : Vous êtes grand, ô Bel! vous justifiez d'une manière éclatante la sincérité de vos prêtres. Daniel se mit à rire, et prenant le roi pour l'empêcher d'entrer, examinez, lui dit-il, le pavé du temple et dites-moi quelles traces vous y voyez. On me joue, s'écrie le Prince hors de lui-même. J'aperçois des vestiges de pieds d'hommes, de femmes et d'enfants. Sur-le-champ il fait arrêter les prêtres de Bel et leur famille. Tremblant de peur, ils lui montrèrent les ouvertures cachées par où ils entraient et s'emparaient de tout ce qui était servi à l'idole. Le roi les fit tous mourir, et il abandonna l'idole à la discrétion de Daniel qui la renversa sur-le-champ, la mit en pièces et fit abattre le temple qui lui était consacré. C'est ainsi

et par d'autres prodiges encore, que Daniel amena Cyrus à reconnaître le Dieu d'Israël, et à rendre aux Juifs la liberté.

Daniel est, comme nous avons dit, le dernier des grands Prophètes. En preuve de la vérité de ses prédictions, touchant le Messie, il annonça plusieurs événements qui se réalisèrent sous les yeux mêmes des Juifs et des Babyloniens. Le premier, c'est la succession de quatre grands empires. Il prédit que l'empire des Assyriens dont Nabuchodonosor était roi, passerait aux Mèdes et aux Perses; que l'empire des Mèdes et des Perses passerait aux Grecs, commandés par Alexandre; et enfin que l'empire des Grecs passerait aux Romains[1]. Le second, c'est l'époque précise où Jérusalem détruite par Nabuchodonosor, serait rebâtie.[2] Tout cela s'est accompli à la lettre : les Juifs et les historiens profanes même en conviennent.[3]

Passant au Rédempteur, il annonce que le Messie tant désiré, viendra dans 490 ans; qu'il sera mis à mort; que les Juifs le renieront et cesseront d'être son peuple; que le temple et la ville de Jérusalem seront détruits; que le Messie établira une nouvelle alliance; que les sacrifices de l'ancienne Loi cesseront, et qu'alors commencera la désolation dans laquelle nous voyons encore aujourd'hui le peuple juif. Pour bien entendre les paroles de Daniel, il faut remarquer qu'il y avait chez les

[1] Dan., II, 36 *et suiv.*

[2] Dan., IX, 25.

[3] Bossuet, *Hist. univ.*, 1re partie.

Juifs ainsi que chez d'autres peuples, deux sortes de semaines : les semaines de jours, comme les nôtres; et des semaines d'années. Ces dernières semaines étaient de sept ans. C'est de ces semaines d'années qu'il s'agit dans la prophétie de Daniel. Voici le texte de cet oracle célèbre. L'archange Gabriel parle à Daniel, et lui dit : *Soixante-dix semaines, c'est-à-dire*, 490 *ans ont été fixés à l'égard de votre peuple et de votre ville sainte. Alors les prévarications cesseront; le péché prendra fin; l'iniquité sera expiée, la Justice éternelle viendra, les visions et les prophéties seront accomplies. Celui qui est le Saint des Saints recevra l'onction; le Christ sera mis à mort, et le peuple qui le reniera, ne sera plus son peuple. Un peuple étranger viendra avec son chef; il détruira la ville et le sanctuaire qui seront entièrement ruinés. La guerre sera suivie de la désolation qui a été résolue. Le Christ confirmera son alliance avec le monde. Alors les sacrifices seront abolis. L'abomination et la désolation seront dans le temple, et la désolation n'aura plus de terme*[1].

Par cette prophétie, il est démontré clair comme le soleil 1° que le Messie est venu. En effet, Daniel annonce que la ruine du temple et de la ville de Jérusalem doit suivre la mort du Christ. Le Christ sera mis à mort, dit-il, et la ville et le sanctuaire seront détruits. Jérusalem a été prise et détruite et son temple brûlé par les Romains dès l'année 70 de l'ère vulgaire. Le Christ ou le Messie prédit par Daniel était donc venu, il avait donc

[1] Dan. IX.

été mis à mort avant cette époque. C'est donc vainement que les Juifs attendent encore le Messie ; 2° il est démontré par la même prophétie que le Christ ou le Messie prédit par Daniel est Notre Seigneur Jésus-Christ.

En effet, le Messie annoncé par Daniel doit expier les iniquités du monde. — C'est Notre Seigneur qui a expié les iniquités du monde, c'est de lui que saint Jean-Baptiste disait : Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde. Le Messie prédit par Daniel doit ramener sur la terre le règne de toutes les vertus. — C'est Notre Seigneur qui a ramené sur la terre le règne de toutes les vertus en abolissant l'idolâtrie et en redonnant à tous les peuples la connaissance du vrai Dieu. Le Messie prédit par Daniel doit accomplir en lui toutes les prophéties. — Notre Seigneur a littéralement accompli toutes les prophéties, soit dans sa naissance, soit dans sa vie, soit dans sa mort et dans sa résurrection. Le Messie doit être le Saint des Saints, Dieu en un mot. — Notre Seigneur est le Saint par excellence, si Saint qu'il défiait ses plus mortels ennemis de trouver en lui aucun péché ; il a fait, pour prouver qu'il était Dieu, une foule de miracles que les Juifs n'ont jamais pu contester, celui, par exemple, de la résurrection de Lazare. Le Messie prédit par Daniel, doit établir une nouvelle alliance. — Notre Seigneur, seul, a établi une nouvelle alliance avec le monde. Le Messie prédit par Daniel, doit être mis à mort, et, à cause de cette mort, le peuple juif cessa d'être le peuple de Dieu ; Jérusalem et son

temple doivent être détruits. — Notre Seigneur a été mis à mort par les Juifs qui l'ont renié, et c'est depuis cette mort et à cause de cette mort, suivant la prédiction même de Notre Seigneur, que les Juifs sont tombés dans l'état de désolation où nous les voyons aujourd'hui, et que la ville et le temple de Jérusalem ont été ruinés de fond en comble. Notre Seigneur réunit donc tous les caractères du Messie prédit par Daniel; ces caractères ne conviennent qu'à lui seul. Notre Seigneur est donc le Messie prédit par Daniel.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir annoncé avec tant de précision la naissance et les caractères du Messie; c'est avec transport que je reconnais ce divin Messie dans Notre Seigneur Jésus-Christ qui réunit en lui seul tous les caractères du Messie prédit par Daniel.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je prierai pour la conversion des Juifs.*

PETIT CATÉCHISME.

LE MESSIE PRÉDIT. — DANIEL, PROPHÈTE DU MESSIE.

Q. Que fit Daniel après le miracle de la fournaise ardente ?

R. Après le miracle de la fournaise ardente, Daniel vécut loin du tumulte de la cour, priant avec ferveur pour la délivrance des Juifs de leur captivité.

Q. Le Seigneur tira-t-il Daniel de son obscurité ?

R. Le Seigneur tira Daniel de son obscurité. Balthazar, petit-fils et successeur de Nabuchodonosor, donna un festin magnifique ; échauffé par le vin, il se fit apporter les vases sacrés qui avaient été enlevés dans le temple de Jérusalem et s'en servit pour boire ainsi que toute sa cour. Au milieu de cette profanation, une main parut sur la muraille de la salle du festin, écrivant ces trois paroles mystérieuses : *Mane*, *Thecel*, *Phares*. Le roi, saisi de frayeur, fit appeler tous les devins de Babylone pour expliquer cette écriture. Leurs efforts furent inutiles. Alors la reine proposa Daniel qui fut aussitôt mandé au palais.

Q. Que lui dit Balthazar ?

R. Balthazar lui dit que s'il parvenait à expliquer ces mots mystérieux, il lui donnerait la troisième place dans son royaume. Daniel, inspiré de Dieu, expliqua les trois mots gravés sur la muraille. Le premier signifiait : Le Seigneur a compté les jours de votre règne et ils touchent à leur fin ; le second : Vous avez été pesé dans la ba-

lance et trouvé trop léger ; le troisième : Votre royaume a été divisé et donné en partage aux Mèdes et aux Perses. Cette nuit-là même, la sentence fut exécutée, Cyrus s'empara de Babylone et Balthazar fut tué.

Q. Daniel jouit-il de la faveur des nouveaux conquérants ?

R. Daniel jouit de la faveur des nouveaux conquérants, c'est pourquoi il fut en butte à la jalousie des Seigneurs de la cour.

Q. Que firent-ils pour le perdre ?

R. Pour le perdre, ils persuadèrent au roi de défendre à tous ses sujets d'adresser les prières à aucune divinité. Tant par crainte que par politique, le roi donna cet ordre ridicule. Les ennemis de Daniel le surprirent priant selon sa coutume le Dieu d'Israël. Ils le dénoncèrent à ce prince ; malgré lui, il fit jeter Daniel dans la fosse aux lions. Ces animaux respectèrent le serviteur de Dieu, et, le lendemain, le roi ayant trouvé Daniel sain et sauf, fit jeter aux lions tous ses accusateurs. En un instant ils furent dévorés.

Q. Daniel a-t-il prédit le Messie?

R. Daniel est le dernier des grands Prophètes. En preuve de ses prédictions touchant le Messie, il annonça plusieurs événements prochains. Voici les plus frappants : 1° Il annonce à Nabuchodonosor, roi de Babylone, que son royaume passerait aux Mèdes et aux Perses ; que le royaume des Perses et des Mèdes passerait aux Grecs, et enfin que le royaume des Grecs passerait aux Romains ; 2° Il annonce aux Juifs le moment précis où la ville de

Jérusalem, détruite par Nabuchodonosor, serait rebâtie.

Passant au Messie, il prédit qu'il viendrait dans 490 ans; qu'il rétablirait le règne de la vertu sur la terre; qu'il serait renié par les Juifs; qu'il serait mis à mort, et qu'après cela, le temple et la ville de Jérusalem seraient détruits, et que les Juifs seraient dans un état de désolation, qui durera jusqu'à la fin des temps.

Q. Que prouve cette prophétie?

R. Cette prophétie prouve 1° que le Messie est venu. En effet, Daniel dit que le Messie sera mis à mort, et qu'ensuite le temple et la ville de Jérusalem seront détruits. Voilà dix-huit cents ans que la ville et le temple de Jérusalem sont détruits; le Messie est donc venu depuis plus de dix-huit cents ans. Cette prophétie prouve, en second lieu, que Notre Seigneur est vraiment le Messie prédit par Daniel. En effet, le Messie prédit par Daniel devait venir 490 ans après la prophétie; Notre Seigneur est venu précisément à ce moment-là : le Messie prédit par Daniel doit ramener sur la terre le règne de la vertu; il doit être renié par les Juifs; mis à mort, et accomplir, en sa personne, toutes les prophéties. Or, c'est Notre Seigneur qui a ramené le règne de la vertu sur la terre, en abolissant l'idolâtrie; il a été renié et mis à mort par les Juifs; enfin, il a accompli, en sa personne, toutes les prophéties. Notre Seigneur est donc le Messie prédit par Daniel.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir annoncé avec tant de précision la naissance et les caractères du Messie ; c'est avec transport que je reconnais ce divin Messie dans Notre Seigneur Jésus-Christ, qui réunit en lui tous les caractères du Messie prédit par Daniel.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je prierai pour la conversion des Juifs.*



XLIII° LEÇON.

LE MESSIE PRÉDIT.

Édit de Cyrus. — Retour des Juifs dans la Judée. — Aggée, prophète. — Zacharie, prophète. — On rebâtit la ville et le temple de Jérusalem. — Malachie, dernier prophète.

Les efforts de Daniel pour la délivrance des Juifs et leur retour dans leur patrie, furent enfin couronnés. Cyrus donna ce fameux édit, par lequel il accordait aux Juifs, captifs dans l'empire de Babylone, une pleine liberté de rentrer dans la Judée, de rebâtir le temple, et de repeupler Jérusalem. On s'empressa de prendre les mesures pour profiter incessamment de l'édit publié dans toute l'étendue du royaume. Il n'était pas possible que tous les Juifs retournassent à la fois dans un pays inculte, où la terre, depuis près de soixante-dix ans, ne produisait aucun fruit. Une partie des captifs seulement se mit en marche sous la conduite du grand-prêtre Josué, et de Zorobabel, jeune prince de la famille de David ; Cyrus leur remit tous les vases sacrés du temple de Jérusalem. Il les fit compter en sa présence, et, tant en or qu'en argent, on en trouva jusqu'à cinq mille quatre cents.

On se mit en marche le dixième mois de la soixante-dixième et dernière année de la captivité. Le voyage fut long, parce que Jérusalem était éloignée de Babylone d'environ trois cents lieues, et qu'on conduisait les familles entières, vieillards, femmes et enfants. Après quatre mois d'une marche pénible, on posa enfin le pied sur la terre de Judée. Dès qu'on fut arrivé, on fit le dénombrement de la troupe qui se trouva monter à quarante-deux mille trois cent soixante personnes. Le premier soin des exilés, de retour dans leur patrie, fut d'élever un autel au Seigneur, en attendant que leurs ressources permissent de lui bâtir un temple. Un an plus tard, ils en jetèrent les fondements ; mais de grandes difficultés étant survenues, suivant la prophétie de Daniel, l'ouvrage interrompu ne fut continué que plusieurs années après.

Comme Josué, Zorobabel et surtout les vieillards qui avaient vu le temple de Salomon, étaient dans le découragement, et pleuraient en voyant combien ce nouveau temple était inférieur à l'ancien : le Seigneur voulut bien consoler les uns et encourager les autres.

Il appela le prophète Aggée, et lui dit : Parlez à Zorobabel, chef de Juda, et à Josué, grand-prêtre, et à tout le peuple, et dites-leur : Pour quiconque d'entre vous a vu l'ancien temple dans toute sa gloire, celui-ci ne paraît-il point à ses yeux comme n'étant rien ? Cependant, ô Zorobabel ! prenez courage, dit le Seigneur ; Josué, grand-prêtre, prenez courage, et vous tous, restes de mon peuple; prenez courage, et mettez-vous à

l'œuvre. *Encore un peu de temps et j'ébranlerai le Ciel et la terre, la mer et tout l'univers; j'ébranlerai tous les peuples, et le* DÉSIRÉ DE TOUTES LES NATIONS *viendra, et je remplirai de gloire cette maison par sa présence. La gloire de ce dernier temple sera plus grande que celle du premier, car c'est en ce lieu que je donnerai la* PAIX [1].

Les Juifs et les Chrétiens ont toujours soutenu que cette prédiction regarde le Messie. Or, elle prouve deux choses : la première, que le Messie est venu. En effet, le Prophète annonce que le Messie viendra en personne dans le second temple, et c'est pour cela que la gloire de ce second temple surpassera infiniment celle du premier. Or, ce second temple a été brûlé par les Romains, l'an 70 de l'ère chrétienne; donc, le Messie était venu avant cette époque. Donc, c'est bien vainement que les Juifs continuent de l'attendre.

La seconde chose, c'est que Notre Seigneur Jésus-Christ est vraiment le Messie prédit par Aggée. En effet, le Prophète annonce qu'à la venue du Messie, le Ciel et la terre, la mer et tout l'univers seront ébranlés par le Seigneur. Or, à la venue de Notre Seigneur, le Ciel, la terre, la mer, ont été ébranlés par des prodiges : le concert des Anges qui ont annoncé sa naissance, l'étoile qui l'a indiquée aux Mages, le Ciel ouvert à son baptême, les ténèbres qui ont couvert le monde à sa mort, ont été autant de prodiges opérés dans le Ciel; la terre a été étonnée de l'éclat de ses œuvres; la mer a senti sa toute-puissance; d'un mot il a apaisé ses vagues

[1] Aggée, II.

furieuses, et obligé ses flots agités à servir de base solide aux pieds de saint Pierre; l'univers a été mis en mouvement par la chute successive des grandes monarchies des Perses et des Grecs, envahies par les Romains.

Le Prophète désigne le Messie sous le nom de Désiré des nations; c'est ainsi que Jacob, mourant, le désignait lui-même à ses fils. Or, il est certain qu'à la venue de Notre Seigneur, tous les peuples étaient dans l'anxiété et dans l'attente d'un personnage mystérieux qui devait paraître en Judée, et devenir le maître du monde. On le croyait, nous disent deux historiens payens, Tacite et Suétone, sur la foi d'anciennes traditions répandues dans tout l'Orient. Or, depuis la venue de Notre Seigneur, les nations ont cessé d'attendre ce personnage mystérieux qui devait sortir de la Judée, et devenir le maître du monde; donc, notre Seigneur était vraiment le Désiré des nations; et puisque le Désiré des nations, comme nous avons vu, c'est le Messie, il s'en suit nécessairement que Notre Seigneur est vraiment le Messie.

Le Prophète annonce que c'est dans le second temple que le Seigneur *donnera la paix*. Cette paix n'est pas la paix limitée à certain peuple et à certain temps. C'est la *paix* simplement dite, la paix éternelle, constante, comprenant tous les biens, embrassant tous les peuples; c'est la paix du Ciel avec la terre, la réconciliation de toutes les créatures avec le Créateur, du genre humain avec Dieu. Voilà l'ouvrage réservé au Messie prédit par Aggée.

Or, quel autre que Notre Seigneur a donné la paix au monde, la paix avec Dieu, la paix comprenant tous les biens, embrassant tous les peuples; la paix qui est la réconciliation du Ciel avec la terre? N'est-ce pas lui dont les Anges ont annoncé la venue en disant : Voici la paix aux hommes de bonne volonté? n'est-ce pas lui qui a laissé au monde, pour unique héritage, la paix? Je vous donne la paix, disait-il; je vous laisse ma paix, non pas la paix que le monde donne. Ce divin Sauveur, Ministre de cette paix, ne l'a-t-il pas annoncé dans le temple même de Jérusalem? n'est-ce pas dans ce temple même que cette paix a été conclue, lorsque le Sauveur y répandit les prémices de son sang sous le couteau de la circoncision? Notre Seigneur est donc véritablement le Messie prédit par Aggée.

Pour prouver aux Juifs la vérité de ses prédictions touchant le Messie, le Prophète leur annonce le même jour des événements dont ils allaient être témoins. Le premier, c'est la cessation de la longue stérilité qui durait depuis près de dix ans, et le retour de l'abondance; le second, c'est la chute des royaumes étrangers, telle que le renversement de la monarchie des Perses par celle des Grecs, et de celle des Grecs par les Romains, et surtout la conservation de la race royale de Juda jusqu'à la naissance du Messie, lequel, par les descendants de Zorobabel, devait sortir de David, de Jacob, d'Isaac et d'Abraham. Ces deux événements ont été vérifiés : Aggée prophétisait environ cinq cent vingt ans avant la venue de Notre Seigneur.

A peine le Prophète Aggée eut-il achevé d'annoncer au peuple de Dieu toutes ces consolantes promesses, que Zacharie, autre Prophète du Seigneur, vint les confirmer et en ajouter de nouvelles. Suivant le devoir indispensable de tous les Prophètes, il commence par prouver sa mission divine, en prédisant des événements prochains, dont l'accomplissement répondrait de la vérité de ses prédictions touchant le Messie.

Ainsi il annonce 1° que Jérusalem, tant de fois infidèle, ne retombera plus dans l'idolâtrie, et qu'elle sera appelée la ville de la vérité. Cette prophétie s'est vérifiée : depuis le retour de la captivité, Jérusalem ne tomba plus dans l'idolâtrie; 2° que, malgré toutes les apparences, Jérusalem serait rebâtie et repeuplée. On verra encore, dit ce Prophète, dans les places de Jérusalem, des vieillards qui auront un bâton à la main pour se soutenir à cause de leur grand âge, et les rues de la ville seront remplies de petits garçons et de petites filles qui joueront sur les places publiques; 3° il annonce la désolation de la terre des Philistins, ces antiques ennemis du peuple de Dieu. Cette dernière prédiction fut accomplie par Alexandre-le-Grand[1].

Passant au Messie, le Prophète entre dans les plus intéressants détails. Il annonce que le Messie effacera l'iniquité du monde; qu'il sera roi; qu'il sera juste; qu'il sera le Sauveur; qu'il sera doux et humble; qu'il entrera dans Jérusalem, monté sur une ânesse et sur un ânon; qu'il sera frappé, et qu'à cette vue ses Disciples

[1] Zachar., VIII et IX.

l'abandonneront ; qu'il sera vendu pour trente pièces d'argent ; que cet argent sera apporté dans le temple, et donné à un potier ; qu'il aura les mains percées ; enfin, il annonce qu'il convertira les nations ; que ceux qui l'auront percé finiront par le reconnaître, et qu'il y aura un grand deuil dans Jérusalem[1].

Notre Seigneur a effacé l'iniquité du monde ; Notre Seigneur est roi, il l'a hautement déclaré à Pilate, et il règne encore sur le monde, dont il a changé les idées et les mœurs ; il est juste, si juste, que ses ennemis n'ont pas pu trouver le moindre reproche à lui faire ; il est le Sauveur : il s'appelle Jésus, nom qui veut dire Sauveur ; il est doux et humble : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Il est entré à Jérusalem monté sur une ânesse et un ânon ; c'est Notre Seigneur qui a été saisi au jardin des Oliviers, et abandonné de ses Apôtres ; c'est lui et lui seul qui a été vendu pour trente pièces d'argent, et cet argent, le prix d'un Dieu, Judas le rapporta aux Prêtres qui en achetèrent le champ d'un potier ; c'est lui et lui seul qui a converti les nations ; c'est lui et lui seul que les Juifs pleurèrent amèrement lorsqu'après sa résurrection ils reconnurent qu'ils avaient crucifié le Fils de Dieu ; Notre Seigneur est donc véritablement le Messie prédit par Zacharie.

Encouragés par les paroles d'Aggée et de Zacharie, sur la future grandeur du temple, les Juifs ne se rebutèrent plus. Ils travaillèrent sans relâche à la construc-

[1] Zachar., III, VIII, IX, XII et XIII.

tion de cet édifice. Ni les fatigues ni les mauvais desseins de leurs ennemis ne purent les décourager.

Quelques années après, Esdras, qui était resté à Babylone, où il occupait un rang très-distingué, obtint du roi la permission de conduire en Palestine une seconde colonie de Juifs restés dans ses états. Ayant réuni tous les voyageurs, il leur parla de la sorte : Nous sommes seuls, mes frères, sans armes, sans défense, au milieu d'un vaste pays que nous allons traverser, et environnés de peuples ennemis, qui ne cherchent qu'à nous surprendre. J'aurais pu demander au roi des troupes pour nous accompagner, mais je vous avoue que j'aurais eu honte de le faire. Vous savez ce que j'ai dit à ce prince devant vous sur la puissante protection dont le Seigneur notre Dieu honore tous ceux qui le cherchent dans la simplicité de leur cœur, et qui mettent en lui leur confiance. Mais pour nous rendre dignes de sa protection, passons un jour dans le jeûne et la prière ; demandons-lui par de ferventes supplications, qu'il daigne nous servir de guide et de protecteur durant notre marche.

Esdras eut la consolation de voir tous les voyageurs dans les mêmes sentiments que lui. Il n'y en eut pas un qui ne regardât la prière et le jeûne comme une défense bien plus sûre que toutes les escortes qu'on aurait pu leur donner. Leur espérance ne fut point trompée. Arrivés heureusement dans leur patrie, ils s'unirent à leurs frères pour relever incessamment les ruines de Jérusalem et achever la construction du temple.

Esdras eut la consolation de mettre la dernière main à ce dernier ouvrage ; et ce fut Néhémie que le Seigneur choisit pour rebâtir les murs de Jérusalem, et pour remettre la nation juive dans un état capable de se faire respecter des ennemis jaloux et nombreux qui l'environnaient.

C'est alors que parut Malachie, le dernier des Prophètes, autorisé lui-même par les autres Prophètes, sans avoir besoin d'annoncer des événements en preuve de sa mission [1]. Dieu l'envoya pour annoncer aux Juifs que les sacrifices qu'ils commençaient d'offrir dans le nouveau temple de Jérusalem, ne seraient pas toujours agréables au Seigneur, qu'un sacrifice plus saint devait leur succéder, qu'ainsi leur religion n'était que la préparation et comme l'ébauche d'une alliance plus parfaite que le Seigneur avait résolu de faire, non plus avec un seul peuple, mais avec le genre humain tout entier : S'adressant aux Prêtres de la Loi, Malachie, leur parle ainsi : *Voici ce que dit le Seigneur : Mon affection n'est pas pour vous ; et je ne recevrai plus d'offrande de votre main ; car depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, mon nom est grand parmi les nations, et en tout lieu on m'offre un sacrifice, et on présente une oblation pure à la gloire de mon nom, parce que mon nom est grand parmi les nations, dit le Seigneur des armées* [2].

Malachie annonce encore que le Messie aura un

[1] Voyez Bible de Vence, *dissertation sur les Prophètes et préface sur Malachie.*

[2] Malach., I.

Précurseur qui préparera les hommes à l'écouter. *Je vais envoyer mon Ange,* dit le Seigneur, *et il préparera la voie devant moi; et aussitôt le Dominateur que vous cherchez, l'Ange de l'alliance que vous désirez, viendra dans son temple.* Pour faire reconnaître ce Précurseur, le Prophète dit qu'il sera un autre Élie; qu'il réunira les cœurs des pères avec leurs enfants, et les cœurs des enfants avec leurs pères[1].

Notre Seigneur a eu pour précurseur, Jean-Baptiste. L'Ange qui annonça la naissance de cet Élie, avait dit: Il marchera devant le Seigneur, dans l'esprit et dans la puissance d'Élie pour réunir les cœurs des pères avec leurs enfants, et pour préparer au Seigneur un peuple parfait et disposé à le recevoir. Jean-Baptiste est donc le Précurseur prédit par Malachie. Or, Jean-Baptiste n'a marché que devant Notre Seigneur; c'est à lui et à lui seul qu'il a préparé les voies; Notre Seigneur est donc ce Dominateur, cet Ange de l'Alliance, ce Messie désiré par les Juifs et annoncé par Malachie.

Quel est maintenant ce grand sacrifice dont parle le même Prophète? C'est évidemment l'auguste sacrifice de la nouvelle Alliance. En effet, Malachie annonce que les sacrifices des Juifs vont cesser, que Dieu n'en veut plus. Il prédit à leur place un sacrifice qui s'offrira de l'Orient à l'Occident : le sacrifice seul de la nouvelle Loi est offert de l'Orient à l'Occident. Le Prophète annonce un sacrifice pur, qui rendra grand parmi les nations le nom du Seigneur : le sacrifice seul de la

[1] Malach., IV.

nouvelle Alliance est un sacrifice pur, un sacrifice qui rend grand, infiniment grand le nom du Seigneur parmi les nations. Le sacrifice de la nouvelle Alliance est donc le sacrifice prédit par Malachie. Donc, l'ancienne Loi a été abolie depuis le jour où le nouveau sacrifice, destiné à remplacer tous les autres et à sceller une nouvelle Alliance, a été établi ; donc le Messie Médiateur de cette nouvelle Alliance est venu, depuis le jour où les sacrifices anciens ont été abolis. Il ne reste plus après cela qu'à demander aux Juifs depuis quel temps ils ont perdu l'autel et le temple où il était permis à leurs pères de sacrifier ? Il y a dix-huit siècles. Telle est la réponse de l'histoire. Il y a donc dix-huit siècles que le Messie est venu, et Notre Seigneur Jésus-Christ est vraiment ce Messie, puisque c'est lui qui a institué le sacrifice de la nouvelle Alliance. Il faut donc nécessairement que tout soit accompli, et que désormais l'espérance des Juifs ne soit qu'une illusion et un aveuglement.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir veillé avec tant de sollicitude sur votre peuple pendant son séjour au milieu des nations infidèles, de l'avoir tiré de la captivité et ramené dans la terre de ses pères. Veillez aussi sur moi, je vous en conjure, pendant que j'habite au milieu d'un monde qui ne vous connaît pas. Tirez-moi de mon exil, et conduisez-moi à vous dans ma céleste patrie.

Je prends pour résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'assisterai avec beaucoup de piété au saint sacrifice de la Messe.*

PETIT CATÉCHISME.

LE MESSIE PRÉDIT. — AGGÉE, ZACHARIE ET MALACHIE, PROPHÈTES.

Q. Par qui les Juifs furent-ils délivrés de la captivité de Babylone?

R. Les Juifs furent délivrés de la captivité de Babylone par Cyrus. A la prière de Daniel, ce grand prince permit aux Juifs de retourner dans leur patrie, de rebâtir le temple de Jérusalem, et il leur remit tous les vases sacrés que Nabuchodonosor avait enlevés. Une première colonie partit sous la conduite du grand-prêtre Josué, et de Zorobabel, jeune prince de la famille royale de David.

Q. Quel fut leur premier soin en arrivant dans leur patrie?

R. Leur premier soin en arrivant dans leur patrie, fut de travailler à la construction du nouveau temple; mais les vieillards qui, soixante-dix ans auparavant, avaient vu le temple de Salomon, ne pouvaient s'empêcher de pleurer en voyant combien le nouveau temple serait inférieur à l'ancien.

Q. Que fit le Seigneur pour les consoler?

R. Pour les consoler, le Seigneur envoya le prophète Aggée, qui leur annonça que la gloire de ce nouveau temple surpasserait infiniment celle de l'ancien, parce que le Messie y entrerait en personne; qu'il y annoncerait la réconciliation de tous les hommes avec Dieu.

Q. Que suit-il de cette prophétie?

R. Il suit de cette prophétie que le Messie est venu depuis long-temps. En effet, le Prophète annonce que le Messie entrera dans le second temple; or, ce temple a été détruit l'an 70 de l'ère chrétienne, donc le Messie était venu avant cette époque. Il suit encore de la même prophétie, que Notre Seigneur est véritablement le Messie; car le Messie prédit par Aggée sera le ministre de la réconciliation des hommes avec Dieu; or, c'est Notre Seigneur, et Notre Seigneur seul qui a réconcilié les hommes avec Dieu, en expiant nos péchés sur la Croix, et en nous tirant de l'idolâtrie. Telle est la neuvième prophétie du Rédempteur. Pour montrer qu'il disait vrai en parlant du Messie, Aggée prédit aux Juifs un événement prochain : c'est la cessation soudaine d'une stérilité qui durait depuis près de dix ans.

Q. Quelle est la dixième prophétie du Rédempteur?

R. La dixième prophétie du Rédempteur est celle de Zacharie. Ce Prophète était contemporain d'Aggée. Il annonce que le Messie sera un roi plein de justice, de douceur et d'humilité; qu'il entrera dans Jérusalem au milieu des acclamations, monté sur une ânesse accompagnée de son ânon; qu'il sera vendu trente pièces

d'argent ; que cet argent sera rapporté dans le temple et donné à un potier ; qu'il aura les mains percées ; qu'il convertira les nations. Notre Seigneur a été roi ; il l'a déclaré lui-même à Pilate ; il a été un roi plein de justice, de douceur et d'humilité. Apprenez de moi, dit-il, que je suis doux et humble de cœur. Il est entré dans Jérusalem au milieu des acclamations, monté sur une ânesse accompagnée de son ânon ; il a été vendu pour trente pièces d'argent ; cet argent fut rapporté aux Prêtres qui en achetèrent le champ d'un potier ; il a eu les mains percées ; enfin il a converti les nations. Notre Seigneur est donc le Messie prédit par Zacharie. Pour autoriser ses prédictions touchant le Messie, Zacharie prédit un événement prochain et alors très-invraisemblable, savoir que Jérusalem allait devenir une ville très-florissante.

Q. Quelle est la onzième prophétie du Rédempteur ?

R. La onzième prophétie du Rédempteur est celle de Malachie. Une seconde colonie de Juifs était revenue de Babylone, sous la conduite d'Esdras. Ce saint Lévite eut la consolation de mettre la dernière main à la construction du temple, et Néhémie, son successeur, rebâtit les murailles de Jérusalem. C'est alors que le Seigneur fit parler Malachie.

Q. Que dit ce Prophète ?

R. Il dit aux Juifs que les sacrifices qu'on recommençait d'offrir dans le nouveau temple, cesseraient bientôt d'être agréables au Seigneur, et qu'ils seraient remplacés par un sacrifice unique, saint, offert par toute

la terre, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, et qui rendrait grand le nom du Seigneur. Il annonce aussi que le Messie aura un Précurseur doué de l'esprit et de la vertu du prophète Elie, pour rappeler les Juifs à la foi d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et les préparer à écouter le Messie.

Q. Que prouve cette prophétie?

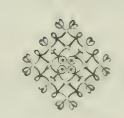
R. Cette prophétie prouve 1° que le sacrifice prédit par Malachie pour remplacer tous les sacrifices anciens, est le sacrifice de nos autels. En effet, ce sacrifice est saint, infiniment saint par la victime qui est offerte, et par celui qui l'offre qui est le Fils même de Dieu : ce sacrifice est un et universel, il s'offre dans tous les lieux, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident ; ce sacrifice nous montre, bien mieux que les anciens, combien est grand le nom du Seigneur à qui un Dieu même est offert pour victime. 2° Cette prophétie prouve que l'instituteur de ce sacrifice, c'est-à-dire le Messie, est vraiment Notre Seigneur Jésus-Christ, puisque c'est lui qui a établi ce sacrifice auguste, et qu'il a été précédé d'un précurseur, Jean-Baptiste, revêtu de l'esprit et de la vertu d'Élie, pour rendre les Juifs attentifs à sa venue et dociles aux instructions du Messie.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir veillé avec tant de sollicitude sur votre peuple pendant son séjour au milieu des nations infidèles, de

l'avoir tiré de la captivité et ramené dans la terre de ses pères. Veillez aussi sur moi, je vous en conjure, pendant que j'habite au milieu de ce monde qui ne vous connaît pas, tirez-moi de mon exil, et conduisez-moi à vous dans ma céleste patrie.

Je prends pour résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'assisterai avec beaucoup de piété au saint sacrifice de la Messe.*



XLIVe LEÇON.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL ET APPLICATION DES PROMESSES, DES FIGURES ET DES PROPHÉTIES, A NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Représentez-vous un monarque puissant, heureux, magnifique, habitant un palais étincelant d'or et de diamants, environné d'une cour brillante, tombé tout à coup du trône, dépouillé de sa couronne et de sa pourpre, couvert de haillons, déchiré de blessures et précipité au fond d'un noir cachot : voilà Adam, voilà l'homme après la chute originelle.

Dieu, touché de compassion pour ce roi de la création, pour cet être qu'il a tant aimé, résout de le tirer de l'abîme et de le replacer sur le trône en lui rendant tous les biens qu'il a perdus : voilà le but de la Rédemption et de l'Incarnation du Verbe : voilà l'objet de toute la Religion.

Un Réparateur, un Sauveur sera donc envoyé à ce monarque déchu. Si ce Réparateur ne doit pas venir sur-le-champ, on conçoit que Dieu dut à sa bonté de faire trois choses pour consoler l'homme dans sa longue attente : 1° lui annoncer ce Réparateur futur; 2° lui en donner le signalement, afin qu'il puisse le recon-

naître et s'attacher à lui; 3° préparer le monde à sa réception et au succès de sa mission. C'est aussi ce que le Seigneur a fait, mais d'une manière digne en même temps de son infinie bonté et de son admirable sagesse.

L'homme n'est pas plutôt tombé, qu'il lui annonce un Sauveur. Cette première promesse est vague et générale; elle suffit néanmoins pour fermer le cœur de l'homme au désespoir, et lui faire prendre patience. Dans l'annonce de la Rédemption, Dieu en dit assez à l'homme, suivant les temps et les circonstances, pour le consoler dans son malheur et soutenir sa confiance, mais pas assez pour lui ôter le mérite de sa foi et pour éblouir ses yeux par une lumière trop vive. Il fait briller le soleil de la révélation, comme le soleil qui éclaire le monde insensiblement et par degrés. Les premières clartés de l'aube préparent l'œil aux rayons plus vifs de l'aurore, et ceux-ci nous disposent à soutenir les feux étincelants du midi. Remontons aux premiers jours du monde et suivons cette révélation progressive du grand mystère de notre Rédemption.

Nous avons vu que la première promesse du Rédempteur fut faite à Adam. Il en naîtra un de vous, lui dit le Seigneur, qui vous sauvera; mais quand viendra ce Sauveur? dans quel pays paraîtra-t-il? de quel peuple sortira-t-il? Cette promesse n'en dit rien : tout ce qu'elle annonce, c'est qu'il viendra. Tel est pendant deux mille ans l'unique espoir du genre humain.

Les siècles marchent, une nouvelle promesse vient éclaircir la première. Cette seconde promesse est faite

à Abraham : Dieu lui dit que c'est de sa race que naîtra le Messie. Ainsi, voilà tous les peuples étrangers à la race d'Abraham, mis de côté. Ce n'est plus dans la généralité des nations que nous chercherons désormais le Messie, c'est uniquement dans la postérité d'Abraham. Or, ici se présente une nouvelle difficulté. Abraham a sept enfants : lequel d'entre eux sera le père du Messie? Une troisième promesse viendra vous le dire.

En effet, la troisième promesse est faite à Isaac. Par là sont écartés les autres enfants d'Abraham et tous les peuples qui en descendent. La vérité devient de plus en plus claire, mais tout à coup un nouveau nuage vient l'obscurcir. Isaac a deux fils, Esaü et Jacob. Lequel des deux donnera naissance au Messie? La quatrième promesse nous l'apprend. Ce sera Jacob.

La quatrième promesse du Messie est donc faite à Jacob : elle nous dispense de nous occuper désormais de la postérité d'Esaü et nous fixe exclusivement sur les descendants de son frère. Voilà donc un pas de plus, mais nous tombons aussitôt dans un nouvel embarras. Jacob a douze fils qui seront les pères des douze tribus d'Israël. Sera-ce Ruben? l'aîné de tous ; sera-ce l'innocent et vertueux Joseph qui verra le Messie sortir de sa race? Une nouvelle promesse devient nécessaire : elle ne se fera point attendre.

Cette cinquième promesse, Dieu la fait à Juda par la bouche de Jacob mourant. A part donc les onze autres enfants du saint Patriarche et les onze tribus d'Israël qui sortirent de leur sang. Mais dans la tribu

de Juda il y a bien des familles. Or, quelle sera la famille fortunée qui verra sortir de son sein le Rédempteur du monde? La dernière promesse nous le dira.

Cette dernière promesse du Messie est faite à David. C'est donc dans la famille de David que nous avons à chercher le Sauveur tant de fois annoncé.

Après nous avoir conduits de degrés en degrés, du genre humain à un peuple particulier, de ce peuple à une de ses tribus, de cette tribu à une famille, Dieu s'arrête, là finissent les promesses ; mais là ne finissent pas nos incertitudes. Il est vrai, nous sommes certains que l'homme aura un Rédempteur et que ce Rédempteur sortira de la famille de David; mais dans la famille de David il y aura bien des enfants. Si donc de nouvelles révélations ne viennent fixer nos idées, il nous sera impossible de reconnaître le Messie, et voilà le genre humain exposé à repousser son Rédempteur lorsqu'il viendra lui tendre la main pour le retirer de l'abîme, ou exposé à s'attacher au premier imposteur qui se dira le Messie. Rassurons-nous, le Seigneur l'a bien compris.

Il va donc nous donner le signalement de cet enfant de la famille de David auquel nous devrons notre salut. Ici commencent les prophéties, elles continueront pendant plusieurs siècles. Leur but est de nous décrire tous les caractères auxquels on pourra reconnaître ce Fils de David, objet unique des désirs et des espérances de l'univers ; en un mot, les prophéties nous donnent le signalement complet du Messie.

Ce signalement, Dieu l'a déjà ébauché dans les

figures. Dans Adam, le Messie nous a été représenté comme Père d'un monde nouveau, donnant, pendant son sommeil, naissance à une épouse, l'os de ses os, la chair de sa chair; dans Abel innocent, mis à mort par les mains de ses propres frères; dans Noé sauvant le monde d'une ruine universelle et repeuplant la terre d'enfants de Dieu; dans Isaac, offrant un sacrifice sur la montagne du Calvaire, immolé par la main de son père; dans Jacob, travaillant de longues années pour obtenir une épouse digne de lui; dans Joseph vendu par ses frères, livré à des étrangers, condamné pour un crime dont il est innocent, placé entre deux criminels à l'un desquels il annonce la vie, à l'autre la mort, enfin comblant généreusement de biens ses frères inhumains; dans l'agneau pascal s'offrant en sacrifice et préservant son peuple de l'ange exterminateur; dans la manne, nourrissant miraculeusement la nation voyageuse d'une nourriture descendue du Ciel; dans les sacrifices, expiant, adorant, demandant et offrant des actions de graces au Seigneur; dans le serpent d'airain élevé sur une croix et guérissant, par sa présence, la morsure des serpents brûlants; dans Moïse, tirant son peuple de la captivité, lui donnant une Loi qui le fait un peuple chéri de Dieu; dans Josué, introduisant son peuple dans une terre de bénédictions; dans Melchisedech, sans prédécesseur et sans successeur dans le Sacerdoce, offrant au Très-Haut le pain et le vin en sacrifice; dans Gédéon, triomphant des ennemis de son peuple avec une poignée de monde et les plus faibles

moyens ; dans Samson, prenant une épouse chez les Gentils et luttant seul contre toute une nation ; dans David, terrassant un géant malgré l'inégalité de ses forces, maltraité par un prince jaloux, persécuté par un fils dénaturé, gravissant, nu-pied et en pleurant, la montagne des Oliviers, insulté par un homme à qui il défend de faire aucun mal ; dans Salomon, assis sur un trône magnifique, environné de puissance et de gloire, doué d'une sagesse divine, et bâtissant, à la gloire de Dieu, un temple merveilleux ; enfin, dans Jonas, prêchant la pénitence aux Juifs qui ne l'écoutent pas, restant trois jours et trois nuits dans le sein d'une baleine, puis en sortant plein de vie et prêchant la pénitence à des Gentils qui se convertissent à sa voix.

Tous ces différents caractères conviennent si parfaitement et si exclusivement au Messie, c'est-à-dire à Jésus-Christ, qu'il est impossible de ne pas le reconnaître pour le type de toutes ces figures, le modèle de tous ces tableaux. Donc, à moins de soutenir que toutes ces admirables conformités ne sont qu'un jeu du hasard, à moins de nier l'autorité des Pères de l'Eglise et même des écrivains sacrés du Nouveau Testament, il faut admettre que dans ces figures, Dieu a réellement voulu représenter le Messie et faire en quelque sorte l'ébauche de son signalement.

Toutefois, il faut en convenir, ces différents traits ne suffisent pas. Voilés sous des ombres plus ou moins épaisses, ils ne forment qu'un demi-jour et ne donnent qu'une connaissance incertaine du Messie. Aussi, n'est-

ce là, comme nous avons dit, que l'ébauche de son signalement. Or, Dieu veut que ce signalement du Messie soit tellement clair, tellement caractéristique, tellement circonstancié, qu'il soit impossible à l'homme, à moins d'un aveuglement volontaire, de s'y tromper et de méconnaître son Rédempteur. Le voici donc qui va dissiper toutes les ombres, éclaircir toutes les figures.

Il en est temps, car le Messie va bientôt paraître. Pour cela, que fait-il? Il suscite les Prophètes, il leur communique la connaissance de l'avenir, il leur met le Messie devant les yeux et leur ordonne de le dépeindre avec tant de précision que rien ne soit plus facile que de distinguer entre tous les autres ce Fils de David qui doit sauver le monde.

Qu'est-ce donc que les prophéties? C'est le signalement complet du Rédempteur promis dès le commencement du monde et figuré dans les grands personnages de l'ancienne Loi. Lisons maintenant et voyons si Notre Seigneur est véritablement le Messie signalé par les Prophètes.

Le Messie, nous disent-ils, les uns mille ans, les autres sept, les autres cinq, les autres quatre cents ans avant l'événement, le Messie sera Dieu et homme tout ensemble; il sera Fils de Dieu et Fils de David; il naîtra à Bethléem de Juda, d'une mère toujours Vierge; sa naissance arrivera lorsque le sceptre de David aura passé dans les mains d'un étranger. Il sera adoré dans son berceau par des rois qui lui offriront en présents de l'or et des parfums. A l'occasion de sa naissance, on

fera mourir les petits enfants de Bethléem et des environs, leurs mères éplorées feront entendre sur les hauteurs, des gémissements inconsolables. Pour lui, il se retirera en Égypte d'où Dieu son Père le fera revenir plus tard. Il sera pauvre, et l'humilité, la bonté, la justice, feront son caractère. Il sera si doux qu'il n'achèvera pas de briser le roseau déjà rompu, et qu'il n'éteindra point la mèche encore fumante.

Devant lui marchera un Précurseur qui, élevant la voix dans le désert, prêchera la pénitence, annoncera sa prochaine arrivée et s'efforcera de préparer les hommes à le reconnaître et à s'attacher à lui. Ce Précurseur aura tellement l'esprit et la vertu d'Élie, qu'il sera lui-même un autre Élie. Le Messie prêchera le salut aux pauvres et aux petits ; de nombreux prodiges opérés dans le Ciel, sur la terre et sur la mer, lui rendront témoignage ; il guérira les lépreux, il délivrera les possédés, il rendra la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la vie aux morts.

Cependant, son peuple le méconnaîtra, il sera persécuté, contredit, calomnié ; il entrera dans Jérusalem, au milieu des acclamations, monté sur une ânesse suivie de son ânon; il viendra en personne dans le nouveau temple qui deviendra ainsi plus glorieux que le premier ; il annoncera la réconciliation du Ciel avec la terre, des hommes avec Dieu. Un de ses Disciples qui mangeait à sa table, le trahira et le vendra pour trente pièces d'argent; cet argent sera rapporté dans le temple et donné à un potier pour prix de son champ. Ses ennemis se saisiront de sa personne; tous ses Disciples l'abandonneront; il sera

maltraité, déchiré de coups, couvert de crachats, traité comme un ver de terre. On lui percera les pieds et les mains comme l'agneau qu'on porte à la boucherie ; il n'ouvrira pas même la bouche pour se plaindre. Il sera placé entre des malfaiteurs ; on lui donnera du vinaigre à boire ; on partagera ses vêtements et on tirera sa robe au sort. Enfin, il sera mis à mort, et cela, disait Daniel, arrivera dans quatre cent quatre-vingt-dix ans.

Par sa mort, il expiera toutes les iniquités du monde dont il se sera volontairement chargé. Il restera trois jours dans le tombeau; il en sortira plein de vie, montera au Ciel, enverra l'Esprit-Saint sur ses Disciples. Il fera une nouvelle alliance plus parfaite que celle de Moïse. Il convertira les nations qui s'empresseront de toutes parts d'abandonner leurs idoles pour s'attacher à lui ; d'une extrémité de l'univers à l'autre, les peuples les plus différents de mœurs et de langage, se réuniront pour l'adorer. Il établira un sacrifice nouveau qui remplacera, seul, tous les sacrifices, qui sera offert, non pas dans un seul pays et dans un seul temple, mais dans tous les pays du monde, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident ; ce sacrifice sera saint et rendra grand le nom du Seigneur.

Quant à son peuple qui l'aura renié, il cessera d'être son peuple ; et, pour le punir d'avoir fait mourir le Messie, la ville et le temple de Jérusalem seront ruinés et brûlés par un peuple étranger commandé par son prince en personne, et les enfants d'Israël, sans autels, sans sacrifices, sans prêtres, dans un état de désolation qui durera jusque vers la fin des temps.

Alors Elie descendra du Ciel pour les convertir, et bientôt après il y aura des signes épouvantables dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles; tous les éléments seront dans la confusion, et le Messie réunissant toutes les générations dans la vallée de Josaphat, viendra les juger, environné d'une grande puissance et d'une grande majesté [1].

Voilà le signalement du Messie, tel qu'il est tracé par les Prophètes. Le descendant de David, qui réunira tous ses traits divers, sera donc ce Messie tant de fois promis, si ardemment désiré et si indispensablement nécessaire, qu'il n'y aura de salut qu'en lui et par lui.

Prenez maintenant ce signalement à la main, et cherchez parmi tous les enfants de David qui ont vécu avant la ruine de Jérusalem et du temple, celui auquel ce signalement convient tout entier. Celui-là sera le Messie. Vous devrez vous attacher à lui, faire tout ce qu'il vous dira, sous peine, roi déchu, de n'être jamais retiré de l'abîme et replacé sur le trône céleste d'où vous êtes tombé. Commencez votre recherche; ah! je vous entends : la recherche n'est ni longue ni difficile. Vous connaissez, nous connaissons tous un enfant de David à qui ce signalement convient tout entier, à qui seul il convient, dans tous les sentiments de l'admiration,

[1] Gen., XLIV, 8 et suiv. — 2 Rois, VII, 12. — Psaum. 71, 21, 109. — Isaïe, VII, 14, et XI, 1. — Jérém., XXIII, XXXII. — Ézéchiel, XXXIV, XXXVII. — Daniel, II, 44, et VII, 13, 14, XI, 24 et suiv. — Osée, III, 5. — Joël, II, 24. — Amos, XIX, 11. — Mich., V, 2. — Aggée, II, 8. — Zach, III, 8, et VI, 12. — Malach., III, etc., etc.

du respect et de l'amour, nous avons prononcé le nom adorable de **NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST** !!!

C'est donc une chose admirable que la précision et le détail avec lequel les Prophètes ont tracé si longtemps d'avance le portrait du Messie ; mais ce qui est peut-être plus admirable encore, c'est le moyen que Dieu a choisi pour conserver et porter aux regards de tous les peuples ces étonnantes prophéties. Qui aurait jamais pu l'imaginer ? C'est précisément au peuple juif, à ce peuple le plus intéressé à déchirer, à anéantir les prophéties, puisqu'elles le condamnent, que Dieu en a confié la garde. Et ce peuple les conserve religieusement, et il les aime, et il leur rend témoignage, et dans sa course vagabonde, il les porte avec lui par toute la terre. Admirable Providence! qui faites ainsi servir l'incrédulité des Juifs à une des plus fortes preuves de la Religion. Si tous les Juifs s'étaient convertis, nous n'aurions que des témoins suspects de l'antiquité des prophéties, et nous serions moins disposés à les croire. S'ils avaient tous été exterminés, nous n'en aurions pas du tout.

Il n'en est pas ainsi : et l'on voit depuis dix-huit siècles le peuple le moins suspect de nous favoriser, déposer en notre faveur, en portant partout et en conservant avec une exactitude incorruptible sa condamnation et nos preuves. Prodige unique dans le monde ; ceux qui ont crucifié et rejeté Jésus-Christ, sont ceux-là même qui portent les livres où est écrite la preuve qu'il est le Messie, et où il est dit qu'il sera rejeté par eux,

Tant il est vrai que le peuple juif est visiblement un peuple fait exprès pour servir éternellement de témoin au Messie.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie non-seulement de nous avoir promis un Sauveur, mais encore de l'avoir dépeint si clairement par cette longue suite de figures et de prophéties. Je tombe à vos genoux, ô mon Seigneur Jésus! et je vous reconnais pour ce fils de David, Rédempteur du monde. Je vous remercie de plus, ô mon Dieu! d'avoir choisi un moyen si admirable de conserver vos saintes écritures, et de les porter à la connaissance de tous les peuples.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu, et, en témoignage de cet amour, *je prononcerai avec respect le nom adorable de Notre Seigneur Jésus-Christ.*

PETIT CATÉCHISME.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL ET APPLICATION DES PROMESSES, DES FIGURES ET DES PROPHÉTIES, A NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Q. Pourquoi Dieu a-t-il promis un Rédempteur à l'homme, dès le commencement du monde?

R. L'homme tombe par sa faute du comble du bonheur et de la gloire; Dieu forme la résolution de le sauver; mais il ne veut lui envoyer son Rédempteur que quatre mille ans plus tard. Pour empêcher l'homme de se décourager et de se livrer au désespoir, il lui fait aussitôt après sa chute la promesse de ce Libérateur.

Q. A qui fut faite la première promesse du Rédempteur?

R. La première promesse du Rédempteur fut faite à Adam. Il en naîtra un de vous, lui dit le Seigneur, qui écrasera la tête du serpent. Cette promesse est bien vague et bien générale. Quand viendra ce Sauveur? dans quel pays naîtra-t-il? de quel peuple sortira-t-il? elle n'en dit rien : tout ce qu'elle affirme, c'est qu'il viendra.

Q. A qui furent faites les autres promesses du Rédempteur?

R. La seconde promesse du Rédempteur fut faite à Abraham. Le Messie naîtra de vous, lui dit le Seigneur: ainsi, voilà tous les autres peuples mis de côté. Nous n'avons plus à nous occuper que de la postérité d'Abraham. La troisième promesse fut faite à Isaac; elle écarte ainsi tous les autres enfants d'Abraham. La quatrième est faite à Jacob; elle écarte ainsi Esaü et ses descendants. La cinquième promesse fut faite à Juda par la bouche de Jacob mourant. Voilà donc les onze autres enfants de Jacob mis de côté. C'est dans la seule tribu de Juda que nous devons chercher le Messie. Mais dans cette tribu il y a bien des familles! La dernière promesse est

faite à David, et vient nous apprendre que c'est dans la famille de ce saint roi que naîtra le Rédempteur du monde.

Q. Continuez le même sujet.

R. Après nous avoir conduits de degrés en degrés et comme par la main jusqu'à la famille de David, Dieu s'arrête. Là finissent les promesses du Rédempteur. Mais Dieu ne s'est pas contenté de nous promettre un Libérateur, il nous a de plus tracé son portrait, afin que nous puissions le reconnaître entre tous les enfants de David.

Q. Etait-il nécessaire que Dieu traçât d'avance le portrait du Messie?

R. Oui, il était nécessaire que Dieu traçât d'avance le portrait du Messie, afin que l'homme ne fût pas exposé ou à le méconnaître quand il viendrait, ou à prendre pour le Messie le premier imposteur qui se donnerait pour l'être.

Q. Comment Dieu nous a-t-il tracé le portrait ou le signalement du Messie?

R. Dieu nous a tracé le signalement du Messie de deux manières : 1° par les figures ; 2° par les prophéties. Par les figures, ainsi dans Adam, le Messie nous est représenté comme père d'un monde nouveau : dans Abel, mis à mort par ses frères ; dans Isaac offert en sacrifice sur le Calvaire par la main de son propre père ; dans l'Agneau pascal et la manne, comme sauvant les hommes de l'Ange exterminateur et les nourrissant d'une nourriture descendue du Ciel ; dans le serpent

d'airain, élevé sur la croix et nous guérissant des morsures du serpent ; dans David terrassant un géant malgré l'inégalité des forces, persécuté par un fils dénaturé et gravissant, nu-pieds et en pleurant, la montagne des Oliviers ; dans Jonas, prêchant la pénitence aux Juifs qui ne l'écoutent pas, restant trois jours et trois nuits dans le sein de la mer, puis en sortant plein de vie et prêchant aux Gentils qui se convertissent.

Q. Quel est le second moyen par lequel Dieu nous a donné le signalement du Messie ?

R. Le second moyen par lequel Dieu nous a donné le signalement du Messie, ce sont les prophéties. Les figures ne suffisaient pas pour bien faire connaître le Rédempteur, et cependant il était nécessaire que son signalement fût si clair et si bien circonstancié qu'il fût impossible, à moins d'un aveuglement volontaire, de le méconnaître. Les prophéties dissipent tous les nuages et achèvent ce que les figures n'avaient fait qu'ébaucher.

Q. Que disent les Prophètes ?

R. Les Prophètes, en parlant du Messie, le dépeignent ainsi : Il naîtra à Bethléem, d'une mère toujours Vierge, lorsque le sceptre de David aura passé dans les mains d'un prince étranger ; il sera adoré dans son berceau par des rois qui lui offriront en présents de l'or et des parfums. A l'occasion de sa naissance, on fera mourir les petits enfants de Bethléem ; pour lui, il se retirera en Égypte ; il sera la douceur même, il guérira les malades et ressuscitera les morts ; il entrera en triomphe dans Jérusalem, monté sur une ânesse, suivie de son

ânon, il ira dans le temple, les Juifs le méconnaîtront. Il sera trahi par un de ceux qui mangeaient à sa table, il sera vendu pour trente pièces d'argent, cet argent sera rapporté dans le temple et donné à un potier. Il sera maltraité, couvert de crachats; on lui percera les pieds et les mains et il n'ouvrira pas même la bouche pour se plaindre; on le placera entre des malfaiteurs; on lui présentera du vinaigre à boire; on partagera ses habits et on tirera sa robe au sort.

Q. Continuez le même sujet.

R. Il sera mis à mort, et cela, disait Daniel, arrivera dans quatre cent quatre-vingt-dix ans. Il restera trois jours dans le tombeau; il en sortira plein de vie, montera au Ciel et enverra l'Esprît-Saint à ses Disciples; enfin il convertira toutes les nations. Quant aux Juifs, pour les punir de l'avoir fait mourir, le temple et la ville de Jérusalem seront ruinés de fond en comble par un peuple étranger commandé par son prince en personne. Dès-lors les Juifs seront sans prêtres, sans rois, sans temple et sans autels; errants et vagabonds par toute la terre jusque vers la fin du monde.

Q. Quel est donc le Messie?

R. Prenez à la main le signalement tracé par les Prophètes, cherchez parmi tous les enfants de David qui ont vécu avant la ruine de Jérusalem et voyez celui auquel ce signalement convient tout entier et auquel, seul, il convient, celui-là sera le Messie; c'est celui-là que vous devrez adorer et reconnaître pour votre Rédempteur. Ah! la recherche n'est ni longue ni difficile:

nous connaissons tous un Fils de David à qui seul ce signalement convient, et nous prononçons avec amour le nom adorable DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Q. A qui Dieu a-t-il confié la garde de toutes ces étonnantes prophéties ?

R. Par un prodige unique, c'est précisément aux Juifs, ennemis jurés de Jésus-Christ, que Dieu a confié la garde des prophéties qui prouvent que Jésus-Christ est ce Messie qu'ils ont rejeté. Et, par un nouveau prodige, les Juifs gardent religieusement ces prophéties, ils les aiment, ils les défendent, ils les portent avec eux par toute la terre : était-il possible de trouver des témoins moins suspects ?

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie non-seulement de nous avoir promis un Sauveur, mais encore de nous l'avoir dépeint si clairement par tant de figures et de prophéties. Je tombe à vos genoux, Seigneur Jésus, et je vous reconnais pour ce Fils de David, Rédempteur du monde.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je prononcerai avec respect le nom adorable de Notre Seigneur Jésus-Christ*.

XLVe LEÇON.

LE MESSIE PRÉPARÉ.

Ce qu'il faut entendre par la préparation du Messie. — Tous les événements antérieurs à la venue du Messie, concourent à la gloire du Messie. — Mission du peuple juif.

Nous l'avons vu dans les leçons précédentes, tout ce que Dieu voulait révéler aux hommes sur les caractères du Messie avait été annoncé par les Prophètes. Les écrits de ces hommes divins étaient soigneusement gardés dans le temple ; les copies s'en trouvaient dans les familles, tous les Israélites en faisaient assiduement la lecture, soit en particulier, soit tous ensemble, le jour du Sabbat, soit enfin à Jérusalem où la nation se réunissait tout entière trois fois par an, aux grandes fêtes de Pâques, de la Pentecôte et des Tabernacles. Ainsi, il était impossible que ces livres se perdissent ou fussent altérés. Le signalement du Messie, le temps, le lieu de son avènement, étaient donc fixés et connus. Dès-lors, que reste-t-il à faire à la Providence ? Le voici :

Lorsqu'un grand roi, tendrement aimé et impatiemment attendu, doit faire son entrée dans une ville, on s'empresse de lui applanir toutes les voies, on lui ouvre toutes les portes, on prépare tous les esprits à le recevoir. Ainsi, le Fils de Dieu, le Verbe éternel, le Roi

immortel des siècles, le Désiré des nations devant bientôt faire son entrée dans le monde, Dieu, son Père, lui applanit toutes les voies, lui ouvre toutes les portes, prépare les esprits à le recevoir et fait concourir tous les événements à l'établissement de son règne éternel : préparation admirable qu'il s'agit maintenant de faire connaître.

Et d'abord, qu'est-ce que la préparation du Messie? La préparation du Messie, c'est la direction et le concours de tous les événements à la gloire du Messie. Les uns ont pour but de conserver sur la terre la vraie Religion, c'est-à-dire la Religion du Messie; les autres, de faire naître le Messie à Bethléem, d'autres enfin, de faciliter la propagation rapide de l'Évangile ou du règne du Messie par toute la terre. En sorte que tous les événements qui ont eu lieu chez les Juifs ou chez les nations infidèles, avant Jésus-Christ, tout le gouvernement du monde se résume en trois mots : Tout pour le Messie, le Messie pour l'homme, l'homme pour Dieu. C'est ainsi que la Religion est le centre auquel tout aboutit; c'est ainsi que nous voyons que la création tout entière remonte à Dieu d'où elle est descendue.

Or, de toute éternité, il était arrêté dans les décrets du Tout-Puissant, 1° que le peuple juif serait le dépositaire de la grande promesse du Messie, par conséquent le gardien de la vraie Religion; 2° que le Messie naîtrait de ce peuple, en Judée, dans la petite ville de Bethléem; 3° que le règne du Messie, ou l'Évangile, se répandrait avec rapidité d'une extrémité du monde à l'autre. La

preuve de ces trois vérités se trouve à chaque page dans les Prophètes dont nous venons de rapporter les oracles. Il nous reste donc à montrer comment tous les événements du monde, antérieurs au Messie, ont concouru à l'accomplissement des grands desseins de la Providence.

1° Le peuple juif devait être le dépositaire de la grande promesse du Messie, par conséquent le gardien de la vraie Religion. Il fallait donc que le peuple juif connût et conservât cette promesse sacrée avec bien plus de fidélité que les autres peuples. De là, le renouvellement tant de fois répété de la même promesse que Dieu fait aux Patriarches de ce peuple ; de là, toutes ces figures qui la prédisent à leur manière pendant deux mille ans ; de là enfin, tous ces Prophètes qui, pendant cinq siècles, ne cessent de lui rappeler le souvenir et de lui peindre les caractères du Messie. Il fallait surtout que le peuple juif fût environné d'une infinité de précautions qui l'empêchassent de tomber dans l'idolâtrie. De là, ces lois, ces réglements, ces pratiques sans nombre, établis par Moïse, son législateur ; de là, toutes ces menaces terribles, toutes ces promesses magnifiques, enfin tout cet appareil de cérémonies qui, l'isolant des autres peuples, forment autour de lui comme une barrière insurmontable. De là encore, cette arche d'alliance, redoutable monument de la présence continuelle et sensible de Dieu au milieu de lui.[1].

[1] Conserver la grande promesse du Messie, voilà l'idée qui explique et justifie la législation de Moïse, voilà ce qui donne à des observances qui paraissent minutieuses aux esprits superstitieux, une importance infinie.

Il fallait de plus, s'il venait jamais, malgré tout cela, à tomber dans l'idolâtrie, qu'il n'y persévérât point et qu'il fût ramené forcément au culte du vrai Dieu, par des humiliations, des châtiments et des calamités publiques. De là, en effet, cette longue chaîne de défaites sanglantes, de servitudes honteuses qui apparaissent dans son histoire, qui se renouvellent autant de fois qu'il devient prévaricateur, qui durent jusqu'à ce qu'il soit corrigé, et que, reconnaissant sa faute, il revienne au culte du vrai Dieu. De là, en particulier, l'élévation et la puissance de l'empire des Assyriens ou de Babylone.

Oui, cette formidable monarchie, le premier des quatre grands empires prédits par Daniel, et qui devaient se succéder jusqu'à la venue du Messie ; oui, cette formidable monarchie, Dieu l'établit tout exprès pour châtier le peuple juif toutes les fois qu'il tomberait dans l'idolâtrie, et, par ce châtiment salutaire, le ramener au culte du vrai Dieu. Telle était la mission providentielle de l'empire des Assyriens. C'était la verge dont Dieu frappait son peuple pour le faire rentrer dans le devoir lorsqu'il s'en écartait. Dieu lui-même nous l'apprend en termes formels, par la bouche d'Isaïe. *Le Seigneur appellera, d'un coup de sifflet, un essaim d'Assyriens... car c'est Assur qui est la verge et le bâton de ma fureur; j'ai rendu sa main l'instrument de ma colère... Mais,* ajoute le Prophète, *lorsque le Seigneur aura purifié Jérusalem, il visitera la fierté insolente du roi d'Assyrie et l'orgueil des ses yeux altiers, parce que n'étant qu'un instrument dans ma main, il s'est glorifié de ses succès*

et qu'il a outre-passé mes ordres; je lui avais commandé de châtier mon peuple et il a voulu le détruire[1]. O mon Dieu, que vous êtes grand ! que c'est à juste titre que vous êtes appelé le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs! Qu'était-ce donc que ce roi d'Assyrie, ce superbe Nabuchodonosor, la terreur de l'Orient? Un ministre subalterne, un serviteur mandé par son Maître, une verge et un bâton dans la main du Tout-Puissant.

Le dessein de Dieu était donc de corriger ses enfants par la main des Assyriens et de les forcer par là à revenir à lui. Pour prouver cette vérité, le Prophète prédit non-seulement les victoires que les Assyriens remporteront sur son peuple, mais encore les malheurs dont Dieu punira leur orgueil après qu'ils auront rempli leur ministère : c'est ainsi qu'un père brise et jette au feu la verge dont il s'est servi pour corriger son enfant. L'histoire nous apprend que cette étonnante prédiction s'est littéralement accomplie.

Les Assyriens corrigèrent tellement le peuple juif de son penchant à l'idolâtrie, que, depuis la captivité de Babylone, ils n'y retombèrent plus. Alors, l'empire de Babylone n'ayant plus d'objet, Dieu le donna aux Perses et aux Mèdes dans la personne de Cyrus.

C'est donc ainsi 1° que, dès l'origine du monde, Dieu fait concourir les événements et les empires à la gloire du Messie, en conservant le souvenir et la Religion du Messie, c'est-à-dire la vraie Religion chez le peuple juif. Première preuve de cette vérité, base de tout le

[1] Isaïe, ch. VII et IX.

Catéchisme, savoir : Que le but unique de tous les conseils de Dieu, depuis la chute de l'homme, a été de le sauver par le moyen du Messie.

2° De toute éternité, il était arrêté dans les décrets du Tout-Puissant que le Messie naîtrait du peuple juif, en Judée, et dans la petite ville de Bethléem. C'est pour l'accomplissement de ce grand dessein que, deux mille ans avant l'événement, il fait venir Abraham du fond de la Mésopotamie et qu'il lui ordonne de se fixer dans la Judée appelée alors le pays de Chanaan. C'est pour cela qu'il s'oblige, par serment, à lui donner ce pays pour lui et pour sa postérité. C'est pour cela que, quatre cents ans plus tard, il remue le Ciel et la terre pour tirer de l'Égypte les descendants du saint Patriarche et les ramène dans ce pays. C'est pour cela qu'il extermine les sept puissantes nations qui le possédaient, et qu'il y maintient invariablement son peuple pendant quinze cents ans, malgré les efforts sans cesse renaissants des nations voisines, avides de s'en emparer. Que si son peuple est emmené en captivité, il veut qu'il en reste un petit nombre pour garder cette terre sacrée, et il ne permet pas qu'aucune nation vienne s'y établir. C'est pour cela que parmi tant de villes brûlées et anéanties pendant ces guerres continuelles, la petite ville de Bethléem subsiste. C'est pour cela enfin que cette ville tombe en partage à la tribu de Juda et devient plus tard l'héritage de la famille de David dont le Messie devait sortir. Bien davantage, c'est pour cela que la puissante monarchie des Perses, le second des quatre

grands empires prédits par Daniel et qui devaient se succéder jusqu'à la venue du Messie ; oui, c'est pour cela que cette puissante monarchie des Perses est tirée du néant, triomphe et prend la place de l'empire de Babylone.

En effet, nous venons de le dire d'après les Prophètes, le Messie devait naître en Judée, de la race d'Abraham et de la tribu de Juda. Il était donc nécessaire de conserver le peuple juif dans la Judée, ou de l'y ramener s'il en était éloigné. De plus, le Messie devait être de la tribu de Juda, et naître à Bethléem, d'une Vierge de la famille de David. Son origine était une des marques auxquelles on le reconnaîtrait un jour. Il était donc nécessaire de maintenir chez les Juifs la distinction des tribus et des familles.

Or, comme nous l'avons remarqué, les Assyriens avaient des vues bien opposées ; ils ne voulaient rien moins qu'exterminer ce peuple qui leur était odieux. Depuis soixante-dix ans, ils le tenaient prisonnier à Babylone. Une plus longue captivité, si elle ne l'eût pas fait périr, l'aurait exposé à se confondre avec ceux parmi lesquels il vivait. Pour conserver ce peuple et empêcher qu'il ne se mêlât avec une nation étrangère et le ramener dans la Judée, Dieu lui suscita un libérateur. Comme il avait fait servir les princes d'Assyrie à l'exécution de ses vengeances, il rendit les rois de Perse ministres de sa bonté envers le peuple juif. Il destina Cyrus, fondateur de ce second empire, à affranchir les enfants d'Israël.

C'est encore Isaïe qui nous apprend le dessein de Dieu sur cette seconde monarchie. Le Prophète, chose admirable! nomme Cyrus par son nom, deux cents ans avant la naissance de ce prince. Il représente le Tout-Puissant qui prend Cyrus par la main, qui marche devant lui, qui le conduit de ville en ville et de province en province, qui fait tomber devant lui les remparts des villes, qui lui en abandonne toutes les richesses et tous les trésors. Le Prophète n'a garde de nous laisser ignorer le but de tous ces succès. C'est pour punir Babylone et pour affranchir Juda, que Dieu conduit Cyrus pas à pas, et qu'il fait réussir toutes ses entreprises.

Rapportons les paroles mêmes du Prophète : *Voici ce que moi, qui suis le Seigneur, dis à Cyrus : mon Christ, que j'ai choisi pour l'exécution de mon dessein : Je vous prendrai par la main pour assujettir les nations, pour désarmer les rois vos ennemis, pour ouvrir devant vous les portes des villes, sans qu'aucune vous soit fermée. Je vous applanirai les chemins, je briserai les portes d'airain et les barrières de fer; je vous donnerai les trésors cachés, afin que vous sachiez que je suis le Seigneur, le Dieu d'Israël qui vous appelle dès maintenant par votre nom; je le fais à cause de Jacob qui est mon serviteur, et d'Israël qui est mon élu, afin que depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, toutes les nations sachent un jour qu'il n'y a point d'autre Dieu que moi. Oui, c'est moi qui susciterai Cyrus pour faire justice; c'est moi qui applanirai devant lui tous les chemins. Il rebâtira la ville qui m'est consacrée, et il renverra libres mes captifs,*

sans recevoir pour eux ni rançon ni présents, dit le Seigneur, le Dieu des armées[1].

Encore un coup, mon Dieu, que vous êtes grand! que c'est à juste titre que vous êtes appelé le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs! Qu'était-ce donc que ces rois de Perse, ce Cyrus si puissant, si magnifique? Un ministre subalterne, un humble serviteur du Tout-Puissant. C'était donc pour conserver et rétablir dans sa patrie le peuple juif? c'était pour amener la naissance du Messie en Judée, que le Seigneur faisait passer la monarchie de Babylone entre les mains des Perses. Enfin, ce fut pour faire naître le Messie à Bethléem, et accomplir ainsi, jusque dans leurs plus petites circonstances, les décrets éternels du Tout-Puissant, que parut, dans la plénitude des temps, le fameux édit de l'empereur Auguste, par lequel tous les chefs de famille furent obligés d'aller se faire inscrire sur les registres publics, dans l'endroit originaire de leur maison.

C'est donc ainsi 3° que depuis l'origine du monde, Dieu fait concourir les événements et les empires à faire naître le Messie de la race d'Abraham, de la tribu de Juda, de la famille de David, dans la petite ville de Bethléem. Deuxième preuve de cette vérité, base de tout le Catéchisme, savoir : que le but unique de tous les conseils de Dieu depuis la chute de l'homme, a été de le sauver par le moyen du Messie.

[1] Isaïe, LXV.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie des miracles sans nombre par lesquels votre toute-puissance et votre sagesse infinie ont fait concourir tous les événements du monde à la gloire du Messie, votre Fils et mon Rédempteur, en conservant sa Religion chez le peuple juif, et en le faisant naître à Bethléem, comme vos Prophètes l'avaient prédit, et comme vous l'aviez décidé de toute éternité.

Je prends la résolutiond'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je me soumettrai sans murmures aux décrets de la Providence.*

PETIT CATÉCHISME.

LE MESSIE PRÉPARÉ.

Q. Qu'entendez-vous quand vous dites que le Messie a été préparé ?

R. Quand je dis que le Messie a été préparé, j'entends que la Providence a fait concourir tous les événements du monde à la gloire du Messie, et à l'établissement de son règne qui est l'Évangile.

Q. Comment prouvez-vous cette vérité?

R. Pour prouver cette vérité, il faut se souvenir que de toute éternité Dieu avait résolu 1° que la promesse

et la religion du Messie, c'est-à-dire la vraie Religion, se conserverait chez le peuple juif jusqu'à la venue de Notre Seigneur; 2° que le Messie naîtrait du peuple juif, de la tribu de Juda et de la famille de David, dans la petite ville de Bethléem; 3° que le règne du Messie c'est-à-dire l'Évangile, s'établirait avec une grande rapidité d'un bout du monde à l'autre. Il faut ensuite montrer que tous les événements qui ont eu lieu chez le peuple juif ou chez les nations infidèles, ont concouru à l'accomplissement de ce grand dessein.

Q. Montrez-nous, en premier lieu, comment les événements qui ont eu lieu chez les Juifs et chez les nations infidèles, ont concouru à conserver chez le peuple juif la promesse et la Religion du Messie, c'est-à-dire la vraie Religion?

R. C'est pour conserver le souvenir perpétuel du Messie chez les Juifs, que Dieu en renouvelle si souvent la promesse; c'est pour cela qu'il le figure en mille manières dans cette longue suite de grands personnages, depuis Melchisedech jusqu'à Salomon; c'est pour cela que, pendant cinq cents ans, il ne cesse d'en parler aux Juifs, et d'en tracer tous les caractères par l'organe des Prophètes. De même, c'est pour conserver la Religion du Messie, c'est-à-dire le culte du vrai Dieu chez les Juifs, que Moïse établit tant de réglements, de lois, de pratiques et de cérémonies, pour l'empêcher de tomber dans l'idolâtrie. C'est pour cela que toutes les fois qu'il devient prévaricateur, Dieu le force par des châtiments publics à quitter les idoles et à revenir à lui. Enfin

c'est pour cela que Dieu fait sortir du néant, et établit non loin de la Judée, la grande monarchie des Assyriens.

Q. Comment prouvez-vous que la grande monarchie des Assyriens ou de Babylone n'a été établie que pour conserver le culte du vrai Dieu chez les Juifs?

R. On le prouve par les paroles mêmes du prophète Isaïe. Il dit que les Assyriens sont une verge dont Dieu se sert pour corriger son peuple toutes les fois qu'il tombe dans l'idolâtrie, et le forcer de revenir au culte du vrai Dieu. C'est pour cela que leur empire a été établi. Mais le Prophète ajoute qu'un jour viendra où les Assyriens outre-passeront les ordres du Seigneur; qu'au lieu de corriger son peuple, ils voudront l'exterminer; qu'alors le Seigneur brisera l'empire de Babylone, comme un père brise la verge dont il s'est servi pour corriger son enfant.

Q. Cette prophétie s'est-elle accomplie?

R. Oui, cette prophétie s'est accomplie de point en point. Les Assyriens corrigèrent tellement le peuple juif de son penchant à l'idolâtrie, que depuis la captivité de Babylone il n'y retomba plus. Alors l'empire d'Assyrie n'ayant plus rien à faire, Dieu le fit passer entre les mains des Perses.

Q. Montrez-nous, en second lieu, comment les événements qui ont eu lieu chez les Juifs et chez les nations infidèles, ont concouru à faire naître le Messie de la tribu de Juda et de la famille de David, dans la petite ville de Bethléem?

R. C'est pour faire naître le Messie à Bethléem, que deux mille ans avant l'événement, Dieu appelle Abraham dans la Judée, qu'il lui promet de donner cette terre à ses descendants; c'est pour cela qu'il remue le Ciel et la terre pour tirer les Juifs de l'Égypte, et les ramener dans le pays où était Bethléem; c'est pour cela qu'il les y maintient en possession, malgré les nations voisines; c'est pour cela qu'au milieu de tant de villes importantes, brûlées et anéanties par ces guerres continuelles, il fait subsister la petite ville de Bethléem; c'est pour cela que cette ville tombe en partage à la tribu de Juda, et devient plus tard l'héritage et l'origine de la famille de David. Enfin, c'est pour cela qu'il établit la grande monarchie des Perses, le second des quatre grands empires prédits par Daniel.

Q. Comment prouvez-vous que la grande monarchie des Perses n'a été établie que pour faire naître le Messie dans la Judée?

R. On le prouve par les paroles mêmes du prophète Isaïe. Il appelle Cyrus par son nom deux cents ans avant la naissance de ce prince, et il dit que le Seigneur a pris Cyrus par la main, qu'il l'a rendu vainqueur de tous ses ennemis, afin d'affranchir le peuple juif de la captivité de Babylone, de le reconduire dans la Judée, où se trouvait la petite ville de Bethléem, patrie de la famille de David.

Q. Cette prophétie s'est-elle accomplie?

R. Cette prophétie s'est accomplie à la lettre. Cyrus a délivré les Juifs de la captivité de Babylone, il leur a

donné la liberté de retourner dans la Judée, il les y a maintenus malgré les efforts de leurs ennemis, et ils y sont restés jusqu'après la naissance du Messie. Enfin, pour achever d'accomplir la prophétie, l'empereur Auguste donna son fameux décret, qui conduisit saint Joseph et la sainte Vierge, de Nazareth à Bethléem, où le Messie vint au monde. C'est ainsi que tous les événements, et en particulier l'empire des Assyriens et l'empire des Perses ont concouru, le premier à conserver la Religion du Messie chez les Juifs, le second à faire naître le Messie dans la Judée, suivant la prédiction des Prophètes.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie des miracles sans nombre par lesquels votre toute-puissance et votre infinie sagesse ont fait concourir les événements et les empires à la gloire du Messie, votre Fils et mon Rédempteur, en conservant sa Religion chez le peuple juif, et en le faisant naître en Judée, comme vos Prophètes l'avaient prédit, et comme vous l'aviez décidé de toute éternité.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je me soumettrai sans murmures aux décrets de la Providence.*



XLVIe LEÇON.

LE MESSIE PRÉPARÉ.

Histoire de Judith. — Son rapport avec la préparation du Messie. — Grand conseil tenu à Ninive. — Nabuchodonosor veut se faire adorer lui seul. — Holopherne est envoyé pour soumettre tous les peuples et pour exterminer leurs dieux. — Force de son armée. — Terreur de son nom. — Il arrive sur les frontières de la Judée. — Conduite des Juifs. — Discours d'Achior. — Holopherne assiége Béthulie. — Judith, sa vie, ses prières. — Elle arrive au camp d'Holopherne. — Mort de ce général. — Judith rentre dans Béthulie. — La ville est délivrée et le dessein des Assyriens renversé.

Empêcher le peuple juif d'oublier la grande promesse du Libérateur en se livrant à l'idolâtrie, et le châtier sévèrement toutes les fois qu'il trahirait sa noble mission, telle était, nous l'avons vu, la mission de la grande monarchie des Assyriens. Son histoire même en fait foi. Aussitôt que les Juifs deviennent prévaricateurs, Assur, toujours debout, toujours les armes à la main, franchit les frontières de la Judée, et force ses coupables habitants à briser leurs idoles et à recourir au Dieu de leurs pères.

Mais Assur veut outre-passer les ordres du Maître qui l'envoie. Non content de châtier le peuple juif, il songe à l'exterminer. Bien plus, au lieu de le conserver

fidèle au vrai Dieu et à la grande promesse, il voulut un jour le rendre prévaricateur, et abolir chez lui et le culte du vrai Dieu, et le souvenir de la promesse, unique espoir du monde. Tu ne sais donc pas, Assur, qu'il n'y a ni puissance ni sagesse contre le Seigneur! Attends un instant : le voici qui va te l'apprendre et humilier ton orgueil, en se servant du plus faible moyen.

Le siége de l'empire d'Assyrie, qui fut depuis fixé à Babylone, était encore à Ninive. Nabuchodonosor Ier, successeur du roi qui fit pénitence à la voix de Jonas, énorgueilli de ses victoires, résolut de soumettre tout l'Orient à son empire. Il crut même que ce serait peu pour lui de se faire des sujets s'il n'acquérait des adorateurs. Dans ce sacrilége dessein, il envoie des ambassadeurs à tous les peuples voisins, et aux nations même établies au-delà du Jourdain, jusqu'à Jérusalem. Ils avaient ordre d'exiger une soumission entière aux commandements du roi d'Assyrie. Les peuples, indignés, reçurent ces ambassadeurs avec le mépris que semblait mériter la prétention du monarque; au lieu des soumissions qu'ils attendaient, ils revinrent à Ninive chargés de l'indignation publique.

Nabuchodonosor, indigné, s'emporta en de furieux éclats contre tous les pays où ses ambassadeurs avaient si mal réussi. Il jura par son trône et par son empire qu'il en tirerait une vengeance digne de lui. Il tint donc un grand conseil dans son palais de Ninive, où il déclara publiquement la résolution qu'il avait prise de se venger.

Ce conseil était composé de tous les anciens seigneurs de sa cour, de tous les généraux et de tous les officiers de ses troupes. Il leur dit que son dessein était de soumettre toute la terre à son empire. Ses paroles furent universellement applaudies, et son projet encensé de tant de flatteurs, passa sur-le-champ en résolution fixe et arrêtée.

Il appela Holopherne, général en chef de ses armées, et lui dit : Partez, Holopherne, allez me soumettre tous les royaumes de l'Occident ; punissez surtout ceux qui ont méprisé mes ordres. Ensuite il lui recommanda d'exterminer tous les dieux des nations, et d'abolir toute espèce de culte et de religion, afin qu'on n'adorât plus d'autre dieu que lui, dans toute l'étendue de ses conquêtes.

Holopherne se mit en devoir d'accomplir la commission que son maître venait de lui confier. Bientôt son armée se trouva forte de cent vingt mille hommes de pied, et de douze mille archers à cheval. Il fit prendre le devant aux bagages, dont la marche portait partout la terreur. C'était une multitude effrayante de chameaux chargés de toutes les provisions nécessaires non-seulement aux besoins, mais aux délices d'une armée. Ils étaient suivis par des troupeaux innombrables de bœufs et de moutons, et par un grand nombre de chariots qui voituraient des sommes immenses en or et en argent, que le général avait prises à discrétion dans les coffres de son maître. Pour le blé, il ordonna qu'on en fît des provisions dans la Syrie, où il devait les prendre sur son passage.

Holopherne suivit de près les bagages. Il partit à la tête de ses troupes, avec ses chariots, sa cavalerie et ses archers. La face de la terre était couverte de cette multitude de soldats, il semblait voir une de ces nuées de sauterelles qui obscurcissent l'air. Tout ce qui osa résister fut anéanti, les villes fortes prises d'assaut et les habitants passés au fil de l'épée. Bientôt le redoutable vainqueur descendit dans les belles campagnes de Damas. C'était le temps de la récolte; il mit le feu aux moissons, et fit couper les arbres et les vignes d'où le pays tirait sa subsistance. Le cruel! il fit couler bien des larmes et bien du sang, remplit tous les pays voisins de terreur, et s'arrêta quelques jours pour attendre en repos les fruits de tant de victoires.

On ne tarda pas à les lui présenter. La consternation était si générale, que les princes et les souverains des provinces lui envoyèrent leurs ambassadeurs, et vinrent demander grace. Ils lui offrirent et la couronne de leurs maîtres et leurs services. Holopherne choisit parmi tous ces peuples ce qu'il y trouva de jeunes gens capables de porter les armes, et il les contraignit de le suivre dans le reste de son expédition. A mesure qu'il avançait, son armée grossissait comme un torrent qui a rompu ses digues, et qui porte au loin ses ravages.

La terreur du nom d'Holopherne était si fortement imprimée dans l'ame de tous les habitants de ces pays, qu'à mesure que leur vainqueur s'approchait d'une ville, les princes, les magistrats, toute la population, sortaient au-devant de lui. On lui faisait des entrées

magnifiques ; on le recevait au son des tambours et des flûtes ; on lui préparait des illuminations, chacun se couronnait de fleurs et portait des flambeaux à la main en signe de joie. A voir cet empressement, on aurait cru qu'on se disposait à recevoir le meilleur de tous les maîtres. Mais Holopherne n'était pas plutôt entré qu'on s'apercevait, aux actes les plus odieux, qu'on avait reçu un tyran. Rien n'était capable d'apprivoiser sa férocité. Les villes étaient détruites, et surtout les autels renversés ; car l'impie n'oubliait pas que c'était aux dieux encore plus qu'aux hommes qu'il avait ordre de déclarer la guerre.

Ce fut en exerçant ces cruautés, et en tyrannisant jusqu'à la conscience des hommes, qu'Holopherne arriva jusqu'à la terre de Gabaa, occupée par les Iduméens. Il se saisit, là comme ailleurs, de toutes les places. Il y donna le rendez-vous à toutes ses troupes. Il fut trente jours entiers dans le camp à rafraîchir son armée, menaçant de là la Samarie et la Judée.

A cette nouvelle, les Juifs furent saisis d'épouvante. Ils craignirent pour Jérusalem le sort des autres capitales, et pour le temple une sacrilége profanation. Tout le peuple cria vers le Seigneur. Les hommes et les femmes humilièrent leurs ames par un jeûne rigoureux. Les Prêtres se revêtirent de sacs et de cilices : il n'y eut pas jusqu'aux enfants, objet digne par leur innocence de la compassion du Ciel, qu'on ne prosternât devant le temple du Seigneur. On couvrit d'un cilice l'autel du Dieu vivant ; de toutes parts retentirent ces paroles

sorties de cœurs contrits et humiliés : Seigneur, ne nous livrez pas entre les mains de nos ennemis. Le grand-prêtre Eliachim, charmé des saintes dispositions où il avait mis Jérusalem, parcourut les autres villes pour y exciter une ferveur semblable. Partout ses exhortations produisirent leur effet : on ne cessait de prier.

A tant de ferveur, le Grand-Prêtre joignit ses soins. Il envoya des ordres, afin qu'on se saisît sans délai de toutes les hauteurs, et qu'on se tînt prêt à une vigoureuse résistance. Les enfants d'Israël obéirent avec docilité aux ordres d'Eliachim ; et, pleins de confiance au Seigneur, ils se mirent de tous côtés en état de bien se défendre.

Holopherne ayant eu connaissance de tous ces préparatifs, entra dans une fureur extrême ; il fit venir les princes de Moab et les chefs des Ammonites, qu'il avait conduits à la guerre. Quel est-donc, leur demanda-t-il, ce peuple qui occupe les montagnes ? quelles sont ses villes ? quelles sont ses forces ? quel est leur chef ? Pourquoi de tous les peuples de l'Orient est-il le seul qui ose nous résister ? Achior, chef des Ammonites, lui répondit : Seigneur, je vais vous dire la vérité. Le peuple qui se prépare à vous résister adore un seul Dieu, qui est le Dieu du Ciel. Ce Dieu protége les Juifs toutes les fois qu'ils lui sont fidèles. Avant de les attaquer, informez-vous avec soin s'ils ont commis quelque faute contre leur Dieu, qui leur ait attiré sa colère. En ce cas, allons, le Seigneur vous les livrera. Mais s'ils sont innocents, si leur Dieu n'est point offensé, gardons-

nous bien d'essayer nos forces contre eux, nous ne leur résisterons pas.

Le discours d'Achior était sensé mais il n'était pas flatteur. A peine eut-il achevé de parler, qu'un murmure général s'éleva contre lui dans la tente d'Holopherne où les grands officiers étaient assemblés. Holopherne lui-même s'emporta en menaces contre Achior et en blasphèmes contre le Dieu des Juifs. Bien plus, il ordonna qu'on conduisît Achior chez les Israélites, afin qu'il pérît avec eux lorsque les Assyriens les égorgeraient. Les gardes d'Holopherne se saisissent du général ammonite et le conduisent vers Béthulie. C'était la ville qui devait être saccagée la première.

Il n'était pas si aisé de s'approcher de la ville que le général assyrien se l'imaginait. Ses gens s'en allèrent avec leur prisonnier le long de la plaine. Mais étant près de la montagne, ils virent sortir un détachement de frondeurs qui les fit changer de pensée. Ils se détournèrent du chemin, et faisant le tour de la montagne, ils attachèrent Achior à un arbre, par les pieds et par les mains. Ils le laissèrent en cet endroit et s'enfuirent précipitamment. Les Israélites, témoins de ce spectacle, descendirent de la ville et vinrent au prisonnier. L'ayant détaché, ils le conduisirent dans la place. Tout le peuple s'assembla autour de lui et on lui fit raconter toutes les circonstances de son aventure.

Dès le lendemain, à la pointe du jour, Holopherne ordonna à son armée de se mettre en marche, de s'avancer contre Béthulie et de l'investir de tous côtés. Il était à

la tête de cent vingt mille hommes de pied et de vingt-deux mille cavaliers de troupes réglées, sans y comprendre un nombre infini d'étrangers qu'il avait choisis parmi les nations nouvellement soumises et qu'il avait contraints de servir.

Béthulie était une petite place située sur une montagne, qui en faisait toute la force. Par la même raison, il était très-facile de l'affamer dès qu'on avait assez de monde pour l'investir tout entière. Dès le matin, on aperçut de la ville la grande armée d'Assyrie se développer sur les hauteurs. Elle forma un immense cercle autour de Béthulie. A cette vue, les prières et les vœux redoublèrent; tout le peuple conjura, la face contre terre, le Dieu d'Israël de faire éclater sa miséricorde.

C'était sans doute uniquement sur le secours du Ciel qu'ils comptaient et qu'il fallait compter dans une partie si inégale; mais il fallait l'attendre sans tenter le Seigneur, et faire au moins de leur part quelques efforts jusqu'au moment qu'il aurait marqué pour suppléer à leur faiblesse. Ils s'armèrent en sa présence, ils allèrent se saisir de toutes les gorges de la montagne qui servaient de chemin pour venir jusqu'à eux, et se relevant les uns les autres, ils y faisaient le jour et la nuit une garde continuelle.

Avant de tenter une attaque, Holopherne fit le tour de la montagne voisine de Béthulie; il s'aperçut que les eaux d'une source qui sortait de cette montagne, étaient portées dans la ville par un aqueduc, il le fit couper sur-le-champ, espérant que dans peu de jours

la soif contraindrait les habitants de se rendre à discrétion. Les conjectures d'Holopherne n'étaient que trop justes. Bientôt la ville fut réduite aux abois. On s'assembla pour délibérer et on convint de se rendre cinq jours après, si le Seigneur ne faisait éclater sa miséricorde. On résolut de passer ces cinq jours dans la pénitence.

Dieu qui avait poussé l'épreuve aussi loin qu'elle pouvait aller, fit briller un rayon d'espérance. Il préparait un miracle, mais, selon sa coutume, il voulait l'opérer par une main faible toute prête, propre à renvoyer sur son bras tout-puissant la gloire du succès; comme il prétendait humilier le plus orgueilleux de tous les hommes, il avait choisi une femme pour l'instrument de ses merveilles.

Cette héroïne s'appelait Judith, de la tribu de Siméon. Elle avait épousé à l'âge d'un peu plus de vingt ans un Israélite de la tribu de Zabulon, nommé Manassès, établi comme elle à Béthulie. Demeurée veuve après trois ans et demi de mariage, elle renonça pour toujours à l'alliance des hommes. Elle était jeune, riche, sans enfants, et douée de toutes les qualités du corps et de l'ame, qui peuvent rendre une personne accomplie. Résolue de faire profession publique de la retraite, et de la modestie convenable à l'état de veuve qu'elle était résolue de ne jamais quitter, elle occupait au haut de sa maison une chambre secrète où elle demeurait enfermée avec les filles qui la servaient. Malgré l'innocence et la régularité de toute sa vie, elle se condamna aux rigueurs de la péni-

tence. Elle était revêtue d'un rude cilice et elle jeûnait tous les jours, excepté les jours de fête qu'elle solennisait par de saintes réjouissances. Sa réputation de sainteté était si universellement reconnue, qu'il ne s'était trouvé personne qui en eût jamais mal parlé. Telle était la libératrice que le Seigneur destinait à son peuple.

Judith entendit parler dans sa retraite de la résolution qu'on avait prise de rendre Béthulie dans cinq jours, si avant ce temps la place n'était secourue par quelque coup extraordinaire de la puissance de Dieu. Elle envoya chercher deux anciens du peuple. Que viens-je d'apprendre, leur dit-elle? Quoi, vous avez résolu de livrer la ville aux Assyriens dans cinq jours, si le secours qu'on attend du Ciel ne paraît pas avant ce temps? Qui êtes-vous donc pour tenter ainsi le Seigneur? Vous vous mêlez de lui donner des lois et de lui prescrire à votre gré le temps de ses miséricordes! Ce n'est pas ainsi qu'on mérite sa protection, mais plutôt sa juste colère. Cependant puisqu'il est d'une patience infinie, humilions-nous devant lui; faisons de nouveau pénitence et attendons avec confiance la consolation du Seigneur.

Les anciens et les Prêtres qui étaient accourus auprès de la vertueuse veuve, touchés de ses paroles, lui dirent: Vos paroles sont vraies. Priez donc pour nous puisque vous êtes une sainte femme. Puisque vous reconnaissez l'esprit de Dieu dans mes paroles, reprit Judith, allez vous prosterner en sa présence, pour savoir si c'est lui qui m'inspire les résolutions que j'ai prises et m'obtenir le courage de les exécuter. Vous vous trouverez cette nuit

à la porte de la ville d'où je sortirai avec une de mes filles. Vous prierez ensuite le Seigneur que dans l'espace de cinq jours, il daigne avoir compassion de son peuple. Ne m'en demandez pas davantage ; je ne veux faire à personne la confidence de mon secret. Allez en paix, lui répondit Ozias, commandant de la ville, nous nous reposons sur vous de notre délivrance.

La grande préparation de Judith était la prière et la pénitence. Elle entre dans son oratoire, reprend son cilice, se couvre la tête de cendres, se prosterne devant le Seigneur et répand son ame devant lui. Après sa fervente prière, elle se lève, appelle une de ses filles et descend avec elle dans l'appartement où elle avait autrefois demeuré. Là elle quitte son cilice, dépouille ses lugubres habits de deuil, et se fait parfumer d'une essence exquise. On tresse ses cheveux sur sa tête ; on lui place une magnifique coiffure ; elle se fait revêtir de ses plus riches habits ; on lui met aux pieds une brillante chaussure ; elle prend ses bracelets, ses colliers, ses boucles d'oreilles et ses bagues : elle ne veut pas que rien manque à sa parure.

Ce n'est pas tout ; comme la volonté de Dieu et la plus pure vertu étaient les motifs de ces soins curieux que suggère communément aux personnes du sexe la vanité de plaire, le Seigneur ne se contenta pas de conserver dans sa servante les dons de la nature, il lui donna de nouveaux agréments qui la firent briller aux yeux de tout le monde d'un éclat incomparable. Tout étant près, Judith dit à la fille qui la devait accompagner :

Prenez avec vous un vaisseau plein de vin, un vase d'huile, du pain, quelques figues, du fromage, et suivez-moi.

Elles arrivent bientôt à la porte de la ville. Ozias et les anciens l'y attendaient, selon qu'on en était convenu. Sans oser lui faire aucune question, ils se contentèrent de lui dire : Que le Dieu de nos pères vous accompagne et soutienne par la puissance de son bras la générosité de vos projets; que votre nom illustre, par la délivrance de votre peuple, soit écrit à jamais avec ceux des Justes et des Saints.

Judith continue sa route, accompagnée de sa suivante; et toujours unie au Seigneur par une fervente prière, elle descend la montagne. Au point du jour, elle se trouve assez près des postes avancés des Assyriens. Leurs coureurs l'aperçoivent et l'arrêtent. Qui êtes-vous? lui disent-ils, et où allez-vous? Je suis, répond-elle sans s'étonner, une fille des Hébreux. Je me suis sauvée de leur ville, parce que je prévois qu'ils ne vous résisteront pas long-temps; et je me suis dit : J'irai trouver le grand Holopherne, et je lui apprendrai le secret d'achever bientôt sa conquête, sans qu'il lui en coûte un seul homme. Vous avez fait sagement, lui répondent-ils, de pourvoir à votre conservation en vous rendant auprès de notre général. Vous trouverez grace devant lui. Suivez-nous avec confiance, nous allons vous annoncer.

Bientôt Judith est introduite dans la tente d'Holopherne qui est ébloui de sa beauté. Judith ayant jeté sur le fier général un regard respectueux, se pros-

terne jusqu'à terre et se tient devant lui dans un profond abaissement. Holopherne ordonne à ses gens de la relever : Ne craignez rien, lui dit-il ; expliquez-nous seulement pourquoi vous avez quitté Béthulie et ce qui vous engage à vous remettre à ma discrétion. Judith répond à tout avec assurance.

Holopherne était charmé de toutes les paroles qui sortaient de la bouche de Judith; c'était pour lui et pour ses officiers autant d'oracles dont ils admiraient la sagesse. Les choses prenaient le meilleur train du monde pour l'exécution du projet de Judith. Holopherne ordonna qu'on lui préparât un appartement dans le cabinet de ses trésors, qu'elle y demeurât en liberté, et qu'on lui portât tous les jours à manger des mets de sa table. Judith accepta tout, excepté la nourriture qu'on lui destinait. Je ne puis, dit-elle, me nourrir des viandes de votre table ; c'est un point qui m'est défendu par ma loi ; j'ai eu soin de faire mes provisions, et l'on m'a apporté ce qui m'est nécessaire.

Avant d'entrer dans la tente qu'on lui avait préparée, Judith demanda qu'il lui fût permis de sortir pendant la nuit et avant le jour, pour aller faire au Seigneur sa prière accoutumée. Cette liberté était essentielle à son projet ; elle l'obtint aisément. Holopherne commanda aux officiers de sa chambre de ne la contraindre en rien et de la laisser entrer et sortir pendant trois jours, pour adorer son Dieu, à quelque heure que ce pût être.

La sainte veuve profita bien de sa permission. Chaque nuit elle descendait dans la vallée de Béthulie, où

elle se lavait dans une fontaine, pour se purifier du commerce des Infidèles. Elle rentrait aussitôt dans sa tente, où, ainsi purifiée, elle passait le jour dans l'oraison et dans le jeûne jusqu'au soir, ne prenant alors qu'un repas frugal. Le soir du quatrième jour, Holopherne fit préparer un grand festin à tous ses officiers. Judith y fut invitée. Sûre de la protection de son Dieu, elle accepta sans hésiter. Parée de ses plus magnifiques ornements, elle se présenta devant Holopherne qui lui dit : Buvez et mangez, car vous avez trouvé grace devant moi. Je le ferai, répondit Judith; mais vous savez, Seigneur, que toutes les viandes ne me sont pas permises ; j'ai fait apporter ce qui me convient, et elle but et mangea en sa présence ce que sa suivante lui avait préparé.

Holopherne qui touchait presque au moment de sa mort, se livra, comme tant de pécheurs, à une joie folle et brutale. Il but avec si peu de ménagement, qu'ayant porté la débauche plus loin qu'il n'avait fait de toute sa vie, on fut contraint de l'enlever de table, assoupi par les fumées du vin, et de le mettre dans son lit où il se plongea tout d'abord dans le plus profond sommeil. Peu après, tous ses officiers se retirèrent chacun chez soi, à peu près dans le même état que leur général. Judith resta seule dans la tente d'Holopherne ; mais elle avait eu soin d'avertir la fille qui la servait de ne point s'éloigner et d'avoir l'œil à tout ce qui se passerait au-dehors.

Le moment décisif était arrivé ; il fallait ou périr, ou perdre son ennemi. Judith debout devant le lit d'Holo-

pherne, s'adresse au Seigneur, et lui dit tout doucement en pleurant : Seigneur, Dieu d'Israël, assistez-moi dans ce moment. A ces mots elle s'approche de la colonne qui était à la tête du lit, prend le sabre du général qui y était suspendu, puis saisissant Holopherne par les cheveux, et disant : Seigneur, mon Dieu, secourez-moi, elle lui décharge de toute sa force deux grands coups, dont elle lui abat la tête; elle détache ensuite le pavillon des colonnes et enveloppe le corps mutilé.

Aussitôt elle sort, et remet à sa servante la tête d'Holopherne, en lui disant : Placez-la dans le sac que vous avez apporté. Elles sortent ensuite, sans aucun signe d'émotion. Les gardes les laissent passer, s'imaginant qu'elles vont prier selon leur coutume. Elles traversent toute l'armée; et faisant le tour de la vallée, elles se rendent tranquillement à la porte de Béthulie.

Il était temps qu'elles arrivassent. Le jour destiné à la reddition de la place allait paraître, et la patience des habitants commençait à s'épuiser. Du plus loin que Judith put se faire entendre des gardes qui veillaient sur les murailles, elle leur dit : Ouvrez les portes, le Seigneur est avec nous; il vient d'étendre sur Israël la puissance de son bras. Les gardes ayant reconnu sa voix, s'empressèrent de lui ouvrir; bientôt tout le peuple fut assemblé. Alors Judith montant sur une petite éminence, s'expliqua en ces termes : Louez le Seigneur notre Dieu, qui n'a point abandonné ceux qui ont mis en lui leur confiance. Puis ouvrant le sac : Voici, dit-elle, la tête d'Holopherne; et elle la montra à l'assemblée. Tout le

peuple, ivre de joie, unit sa voix à celle de Judith pour bénir le Seigneur.

Pendant que tout ceci se passait à Béthulie, le camp des Assyriens était plongé dans un profond sommeil; Judith ordonna de l'attaquer dès le point du jour et de placer la tête d'Holopherne sur l'endroit le plus élevé des murailles. Les Assyriens voyant les Israélites s'avancer en ordre de bataille, coururent à la tente de leur général; mais on n'osait y entrer, car il était défendu de troubler son sommeil. A la fin, un valet se hasarda d'y pénétrer. N'entendant aucun bruit, il détourna le rideau, et ne trouva qu'un cadavre sans tête. A cette vue, il pousse un grand cri, retourne vers les officiers, et leur dit : Venez et voyez. L'esprit de vertige s'empare des chefs et bientôt de toute l'armée. On ne songe qu'à fuir. Les Israélites arrivent et les poussent l'épée dans les reins La victoire fut complète. Trente jours suffirent à peine pour recueillir leurs dépouilles. Judith, proclamée la libératrice de son peuple, figure vivante de Marie, rentra bientôt dans son obscurité, et continua jusqu'à sa mort sa vie de prières et de pénitence.

Les Assyriens apprirent par là à respecter le peuple de Dieu, qu'ils avaient mission de corriger, mais non de détruire. Cet avertissement terrible n'ayant pas suffi pour les rendre plus sages, leur empire fut rayé du nombre des empires, et passa aux Perses. Ainsi, on le voit, cette belle histoire de Judith entre admirablement dans le plan général de la Providence pour la conservation de la grande promesse du Libérateur, con-

fiée en dépôt au peuple juif, par conséquent elle se rattache à la préparation du Messie et devient une preuve de plus de cette vérité fondamentale que tous les faits antérieurs à la naissance du Christ, s'expliquent ainsi : Tout pour le Christ, le Christ pour l'homme et l'homme pour Dieu.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir conservé avec tant de soin le souvenir du Rédempteur ; faites-nous la grace de profiter de ses mérites.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je me recommanderai à Dieu dans tous mes dangers.*

PETIT CATÉCHISME.

LE MESSIE PRÉPARÉ. — HISTOIRE DE JUDITH.

Q. Que nous apprend l'histoire de Judith?

R. L'histoire de Judith nous apprend que Dieu a constamment veillé sur le dépôt de la grande promesse du Libérateur, confiée au peuple juif. Les Assyriens destinés à le punir lorsqu'il tombait dans l'idolâtrie, voulurent plusieurs fois le détruire. Le souverain Maître qui les avait envoyés, eut soin d'arrêter leur fureur. L'histoire de Judith en est une preuve éclatante.

Q. Montrez-nous cette vérité?

R. Nabuchodonosor Ier, fier de ses victoires, voulut soumettre à son empire tous les peuples de l'Orient, et détruire leur religion, afin de se faire adorer lui seul. Il envoya donc une armée formidable, commandée par Holopherne, pour subjuguer toutes les nations. Holopherne remporta de grandes victoires et arriva sur les frontières de la Judée.

Q. Que firent les Juifs ?

R. Les Juifs eurent recours au Seigneur, par la prière, la pénitence et le jeûne. Le grand-prêtre Eliachim ordonna de garder toutes les hauteurs, afin de fermer le passage à l'ennemi. La première ville qui devait être attaquée était Béthulie ; elle était fort peu considérable, mais elle était située sur une montagne qui en faisait toute la force.

Q. Qui était Judith ?

R. Judith était une sainte veuve qui passait sa vie dans l'exercice de la prière, du jeûne et des bonnes œuvres. Les habitants de Béthulie se voyant assiégés et privés d'eau, résolurent de se rendre dans cinq jours, à moins que le Seigneur ne les délivrât avant ce temps. Judith, informée de cette résolution, représenta aux anciens qu'il ne convenait pas de marquer au Seigneur le temps de sa miséricorde. Elle les engagea à redoubler leurs prières, et leur dit qu'elle sortirait de la ville la nuit suivante avec une des filles attachées à son service. En effet, elle se fit ouvrir les portes, et au point du jour elle arriva aux postes avancés des Assyriens.

Q. Où fut-elle conduite ?

R. Elle fut conduite par les soldats à la tente d'Holopherne. Ce général, en la voyant, lui demanda ce qu'elle venait faire. Judith répondit à toutes ses questions, et le général la fit placer dans une tente, en ordonnant qu'on eût pour elle toutes sortes d'égards.

Q. Qu'arriva-t-il ensuite ?

R. Quatre jours après l'arrivée de Judith, Holopherne donna un grand festin à tous ses officiers : il fit prier Judith de s'y rendre. Sûre de la protection de Dieu, elle accepta. Holopherne but avec tant d'excès, qu'il s'enivra, et qu'on fut obligé de le porter sur son lit, où il s'endormit d'un profond sommeil. Tous ses officiers étaient à peu près dans le même état. Ils se retirèrent dans leurs tentes, et Judith resta seule avec sa suivante. Elle s'approcha du lit d'Holopherne, et pria le Seigneur avec larmes. Aussitôt elle détacha le sabre d'Holopherne, qui était suspendu à la colonne du lit, et lui coupa la tête. Elle la remit à sa suivante qui la cacha dans un sac. Elles sortirent ensuite, et regagnèrent les portes de la ville. Judith cria aux gardes de lui ouvrir. Etant entrée, elle dit à tout le peuple de bénir le Seigneur, et montra la tête d'Holopherne. Les Israélites sortirent ensuite, et les Assyriens voyant leur général tué, s'empressèrent de prendre la fuite. On en fit un grand carnage; et pendant trente jours on fut occupé à recueillir leurs dépouilles. Judith, figure de la sainte Vierge, reprit ensuite sa vie de prières et de pénitence.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir conservé avec tant de soin le souvenir du Rédempteur; faites-nous la grace de profiter de ses mérites.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je me recommanderai à Dieu dans tous mes dangers.*



XLVIIe LEÇON.

LE MESSIE PRÉPARÉ.

Histoire de Tobie.—But de la Providence dans la dispersion des dix tribus et dans leur long séjour parmi les nations infidèles. — Naissance de Tobie. — Il est emmené captif. — Sa conduite à Ninive. — Il perd la vue. — Il se voit au moment de mourir. — Avis qu'il donne à son fils. — Voyage du jeune Tobie. — Il épouse Sara. — Il revient auprès de son père. — Mort de Tobie le père. — Bénédiction de Dieu sur sa famille.

Assur, dit le Seigneur, est la verge de ma colère. En effet, c'est de la grande monarchie des Assyriens que le Seigneur s'est constamment servi pour punir le royaume de Juda, toutes les fois qu'il a voulu oublier la grande promesse du Rédempteur et s'abandonner au culte des idoles. C'est une vérité que nous avons établie dans les leçons précédentes. Assur fut aussi l'instrument dont Dieu se servit pour punir le royaume d'Israël. Salmanazar emmena en captivité les dix tribus coupables d'idolâtrie; mais le Seigneur qui sait tirer le bien du mal, faisait concourir le châtiment même de son peuple à l'accomplissement de son grand dessein, la Rédemption du monde par le Messie.

Ce n'était pas aux dix tribus séparées qu'était confié le

dépôt des promesses ; mais elles devaient néanmoins concourir à préparer le règne du Messie, et les Assyriens, sans le savoir, les aidèrent à remplir cette mission providentielle. Ils croyaient n'amener à Ninive qu'un peuple de captifs, et ils y amenèrent un peuple de missionnaires ; car c'était pour répandre chez ces nations infidèles, ou pour y réveiller le souvenir et la connaissance du Libérateur futur, que Dieu permit la dispersion et le long séjour des dix tribus parmi les Assyriens.

Ce but de la Providence est consigné en propres termes dans les livres saints. Un des captifs de Ninive, inspiré de Dieu, disait à ses frères : *Enfants d'Israël ! louez le Seigneur et rendez-lui gloire en présence des nations ; il vous a dispersés chez les Infidèles qui ne le connaissent pas, afin que vous racontiez ses merveilles et leur fassiez savoir qu'il n'est point d'autre Dieu que lui* [1].

Ce Prophète qui nous révèle si clairement le dessein du Seigneur, est le saint homme Tobie. Il fut lui-même un des plus zélés prédicateurs de la gloire de Dieu parmi les Assyriens. Préparateur évangélique, il contribua plus encore par l'éclat de ses vertus que par ses discours, à leur faire connaître la vraie Religion dont l'attente du Messie était le premier article. Voici son intéressante histoire.

Tobie était originaire de la tribu de Nephtali et de la ville du même nom, située dans la partie supérieure de la haute Galilée. Il perdit de bonne heure ses pieux pa-

[1] Tob. c. XIII.

rents ; mais quoique le plus jeune chef de famille de toute sa tribu, il fut le seul que la contagion générale ne put corrompre. Pendant que ses compatriotes allaient en foule adorer le veau d'or que Jéroboam avait fait élever à Dan et à Bethel, il allait à Jérusalem adorer le Dieu de ses pères. Son enfance et sa jeunesse se passèrent dans l'exercice constant de toutes les vertus. Arrivé à un âge plus mûr, il épousa une jeune fille de sa tribu, nommée Anne ; il en eut un fils à qui il fit porter son nom, et qui, en devenant l'objet de sa tendresse, le devint encore plus de ses soins et de sa vigilance. Il lui apprit à craindre Dieu, dès son enfance, et à fuir toute espèce de péché.

Bientôt, l'armée de Salmanazar, roi d'Assyrie, tomba sur Israël et désola le royaume de Samarie. Le saint homme, enveloppé dans le malheur général de sa nation, fut emmené captif à Ninive avec son épouse et son fils. Il fut tel en Assyrie qu'il avait paru en Israël. Les exemples de ses propres frères ne l'avaient pas séduit, ceux des étrangers ne purent le corrompre. Les autres Israélites, accoutumés depuis long-temps à violer la Loi de Dieu, mangèrent indifféremment de toutes les viandes dont se nourrissaient les Gentils. Le fidèle Tobie ne voulut jamais se souiller d'un pareil crime. Aussi charitable envers ses frères, que religieux observateur de sa Religion, il distribuait à ses malheureux compatriotes le peu de bien qu'il avait pu apporter avec lui.

En récompense de sa fidélité, le Seigneur lui fit

trouver grace devant Salmanazar. Ce prince, touché de la charité de son captif, lui donna dix talents d'argent, et, ce que Tobie aimait beaucoup mieux, la permission d'aller partout où il voudrait, et de faire ce que bon lui semblerait. Tobie profita de sa liberté pour rendre visite à ses frères et leur porter des secours et des consolations.

Étant allé jusqu'à Ragès, ville des Mèdes, où une partie des captifs avait été transportée, il fit un acte héroïque de générosité qui fut pour lui, sinon la source principale, du moins l'occasion des merveilles par où le Seigneur se préparait à récompenser sa vertu. Il trouva dans cette ville un grand nombre d'Israélites de sa tribu, entre autres un de ses parents nommé Gabélus, vertueux et pauvre tout ensemble, ayant besoin d'un prompt secours et ne sachant à qui le demander, Tobie lui prêta les dix talents qu'il avait reçus du roi. Gabélus lui donna une obligation par laquelle il s'engageait à les lui rendre.

Cependant, Salmanazar mourut; son fils Sennacherib, héritier de sa couronne, ne le fut pas de sa douceur pour les Hébreux : il les haïssait. Ce fut pour Tobie un nouveau motif de redoubler ses attentions. Tous les jours il visitait ceux de sa parenté qui languissaient dans Ninive. Il les consolait, partageait avec eux le peu de bien qui lui restait et ensevelissait ceux qui étaient morts ou qui avaient été tués. Sennacherib, ayant perdu une grande bataille, tourna sa fureur contre les Israélites, il en fit tuer une grande multitude et or-

donna que leurs corps demeureraient sans sépulture.

Tobie connut cette défense, il vit tout le danger qu'il allait courir ; mais rien ne fut capable de l'ébranler. Il continua d'enterrer les corps de ceux qu'on mettait à mort. Sennacherib en fut averti ; la tête de Tobie fut proscrite et tous ses biens confisqués. Le saint homme fut obligé de prendre la fuite et de se cacher avec son épouse et son fils. Le persécuteur ayant été tué, Tobie revint à Ninive et reçut, du nouveau roi, ses biens confisqués et sa liberté première. Aussitôt ses libéralités recommencèrent.

Plus de cinquante ans d'une vie de bonnes œuvres et de vertu, demandaient ce semble des récompenses, mais les vues du Seigneur, sur ses Saints, sont bien différentes de celles des hommes. Après mille épreuves, généreusement soutenues, au lieu des faveurs que nous attendons pour eux, il leur destine de nouveaux combats qui enrichissent leur couronne en perfectionnant leur vertu. Tobie avait été frappé dans ses biens et dans sa liberté, il ne l'avait pas été dans sa personne; il lui fallait ce dernier trait de ressemblance avec les anciens héros dont il était l'imitateur.

C'était la coutume du saint homme, selon l'esprit de la Loi, de donner chez lui d'honnêtes festins, le jour des grandes solennités, où les conviés, dans une joie toute religieuse, témoignaient au Seigneur leur reconnaissance, et où les pauvres de la nation avaient toujours la meilleure part. Ce fut dans une de ces fêtes que Tobie, ayant préparé son repas à l'ordinaire, fit venir son fils

et lui dit : Allez, mon fils, et invitez encore quelques-uns de nos frères craignant Dieu, à venir manger avec nous. Le jeune Tobie exécuta les ordres de son père ; en rentrant, il lui annonça qu'un enfant d'Israël venait d'être mis à mort.

A cette nouvelle, Tobie se lève de table, court à la place où était le corps, le charge sur ses épaules et l'emporte secrètement dans sa maison pour l'ensevelir quand le soleil serait couché. Il retourne ensuite joindre ses amis et mange quelques morceaux de pain qu'il détrempe de ses larmes.

On lui représenta les dangers qu'il courait ; mais le charitable Tobie, craignant plus Dieu que le roi, continuait toujours cette œuvre de miséricorde. Un jour ce vénérable vieillard s'étant extrêmement fatigué à ensevelir les corps des Israélites, il revint chez lui si épuisé de forces qu'il fut contraint de se jeter au pied d'une muraille où il s'endormit sans précaution. C'était là que la Providence divine l'attendait. D'un nid d'hirondelles, il tomba des ordures toutes récentes de ces oiseaux, dont la chaleur et l'acrimonie lui firent perdre la vue en un instant. Tobie avait été un modèle de crainte de Dieu dès son enfance ; il en devint un de patience dans l'adversité.

Semblables à ces rois, amis de Job, qui insultaient au malheur de cet illustre affligé, les proches de Tobie poussèrent la cruauté jusqu'à le railler sur la régularité de sa vie, et sur la vanité de ses espérances. Mais à l'exemple de Job, Tobie cherchait sa consolation

dans les grandes pensées de sa foi, il se contenta de dire à ses parents : Ne parlez pas de la sorte ; nous sommes les enfants des Saints, et nous attendons cette vie bienheureuse que le Seigneur a promise à ceux qui lui resteront fidèles.

Pauvre, abandonné, aveugle, il ne vivait plus que du petit gain qu'Anne, son épouse, pouvait faire du travail de ses mains. Une fois, pour prix de son travail, elle reçut un chevreau. Elle l'apporta dans sa maison. Tobie, entendant crier cet animal, qu'il ne savait pas lui appartenir, dit à sa femme : Voyez si ce chevreau n'est pas entré furtivement chez nous, et rendez-le à son maître. L'épouse de Tobie ne tint pas contre la scrupuleuse délicatesse de son mari. Elle s'emporta contre lui et même contre la Providence. A l'exemple de Job, Tobie s'adressa en pleurant au Dieu de toute consolation, et se contenta de dire : Vous êtes juste, Seigneur, et tous vos jugements sont pleins d'équité.

Tobie se croyant désormais inutile à ses frères, pria le Seigneur de l'appeler à lui. Il se flattait d'être exaucé. Dans cette espérance, il fit venir son fils, et lui parla comme devraient parler tous les pères chrétiens avant de mourir. Écoutez, mon fils, lui dit-il, les dernières paroles de votre père ; qu'elles soient pour vous la règle de toute votre conduite. Lorsque Dieu aura reçu mon ame, ensevelissez mon corps. Honorez votre mère tous les jours de votre vie. N'oubliez jamais ce que vous lui avez coûté de périls et de peines. Quand elle aura achevé sa course sur la terre, vous l'ensevelirez auprès de moi.

Ayez Dieu présent à l'esprit tous les jours de votre vie; prenez garde de ne jamais consentir au péché. Faites l'aumône de votre bien; ne détournez vos yeux d'aucun pauvre, par là vous mériterez que les yeux du Seigneur ne se détournent jamais de vous. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup; si vous avez peu, donnez encore volontiers du peu que vous aurez. En user ainsi, c'est se faire un trésor pour le temps de la nécessité; car l'aumône expie le péché, et délivre de la mort. Veillez sur votre cœur; craignez jusqu'au commencement d'une inclination qui conduit au crime. Ne souffrez pas que l'orgueil domine jamais en vous, car c'est par là qu'a commencé la perdition. Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même. Prenez toujours conseil d'un homme sage. Bénissez le Seigneur en tout temps, et priez-le de diriger toutes vos voies.

Ainsi le saint homme met les premiers tous les grands devoirs comme tous les grands intérêts de son fils; ce n'est qu'à la fin qu'il lui dit : Lorsque vous étiez encore au berceau, j'ai prêté à Gabélus dix talents d'argent. Il demeure à Ragès, ville des Mèdes : j'ai son obligation. Voyez comment vous pourrez faire ce voyage, afin de retirer de Gabélus les dix talents, et lui rendre son billet. Ne craignez rien, mon fils, nous sommes pauvres, mais nous aurons toujours assez si nous craignons Dieu, si nous évitons le péché, et si nous pratiquons de bonnes œuvres.

Le jeune Tobie répondit à son père, et lui dit : Je

ferai, mon père, tout ce que vous m'avez commandé. Seulement, je ne sais de quelle manière recouvrer l'argent. Gabélus ne me connaît pas, je ne le connais pas non plus; je ne sais pas même le chemin qui conduit à Ragès. Mon fils, j'ai son obligation, vous n'aurez qu'à la lui montrer, et, j'en suis sûr, il vous remettra les dix talents. Cherchez parmi nos frères un guide fidèle qui vous accompagne, et nous lui payerons sa peine.

Le jeune Tobie sortit aussitôt, et vit venir à sa rencontre un jeune homme bien fait, d'un air noble, doux, sage, en habit de voyageur, et tout prêt à se mettre en marche. Ne sachant pas que c'était un Ange de Dieu, il le salua et lui dit : Qui êtes-vous , excellent jeune homme? — Je suis un des enfants d'Israël. — Connaissez-vous le chemin de Ragès, ville des Mèdes? — Je le connais parfaitement; j'ai habité chez Gabélus, notre frère, qui demeure à Ragès. — Attendez-moi un instant, je vais annoncer cette nouvelle à mon père. Tobie, instruit de tout, dit à son fils de faire entrer le jeune étranger. On convint avec lui qu'il accompagnerait le jeune Tobie, et qu'au retour on lui donnerait une récompense. Tobie donna sa bénédiction aux deux voyageurs; et son fils dit adieu à son père et à sa mère, et partit avec son conducteur.

Jusqu'au moment de la séparation, la constance de la mère s'était assez bien soutenue, mais aussitôt après, l'amour maternel l'emportant, elle se mit à pleurer et à dire : Vous avez éloigné de nous le bâton de notre vieil-

lesse ; plût à Dieu que vous n'eussiez jamais eu cet argent que vous envoyez chercher!

Cependant, le jeune Tobie, conduit par l'Ange, s'éloignait de plus en plus. Son chien les avait suivis. La première journée, ils arrivèrent sur les bords du Tigre. Tobie voulut se laver les pieds dans le fleuve, mais voilà que tout à coup un poisson monstrueux s'élança pour le dévorer. Le jeune voyageur, épouvanté, s'écria : Seigneur, il va m'engloutir. L'Ange le rassura, et lui dit de saisir le poisson par les nageoires, et de l'attirer sur le rivage. Tobie, rassuré, tira le poisson sur la terre, et le vit palpiter à ses pieds. Ouvrez-le, lui dit l'Ange, mettez à part le cœur, le fiel et le foie, ils vous serviront un jour pour opérer une guérison. Ensuite, faisant rôtir sur des charbons une partie des chairs de l'animal, ils les emportèrent avec eux ; ils salèrent le reste, qui suffit à leur nourriture jusqu'au terme de leur voyage.

Après une longue marche, ils arrivèrent auprès d'une ville de Médie. Où voulez-vous, demanda Tobie, que nous allions loger ? L'Ange répondit : Vous avez ici un de vos proches parents, nommé Raguel. Il a une fille unique, nommée Sara, que le Seigneur vous destine avec toute sa fortune. Demandez-la à son père, elle ne vous sera pas refusée. Tobie lui dit : J'ai appris qu'elle a été mariée sept fois, et que tous ses maris ont été tués par le démon ; je crains qu'il ne m'en arrive autant, et que mes parents, dont je suis l'unique appui, ne meurent de douleur. Ne craignez rien, lui dit l'Ange, ces maris ont été tués par le démon, parce que leurs vues n'étaient

pas saintes. Pour vous, ne craignez rien. Vivez dans l'innocence et la prière, et le démon n'aura sur vous aucun empire.

L'Ange finissait de parler, lorsqu'ils entrèrent dans la maison de Raguel. C'était un Israélite plein d'honneur, de franchise et de religion, proche parent et ami de Tobie le père, qu'il avait fort connu dans sa jeunesse. Il reçut ses hôtes avec joie, sans les connaître encore que pour des voyageurs de sa nation. Mais ayant fixé les yeux sur Tobie, il dit tout bas à sa femme : Combien ce jeune homme ressemble à mon cousin Tobie ! Ensuite, se tournant vers les voyageurs, il leur dit : D'où êtes-vous, mes frères ? — De la tribu de Nephtali, du nombre des captifs. — Connaissez-vous Tobie, mon cousin ? — Nous le connaissons. Raguel se mit à en faire l'éloge. Voici son fils unique lui dit l'Ange. Raguel se jette au cou de son jeune parent, l'arrose de ses pleurs, et le tenant tendrement embrassé : Mon fils, lui dit-il, que Dieu vous bénisse, car vous êtes le fils d'un grand homme de bien. De leur côté, Anne et Sara, témoins de ce spectacle, versaient des larmes d'attendrissement.

Après ces premiers transports d'une amitié tendre et réciproque, Raguel ordonne de préparer le festin. Tout étant prêt, il les invite à se mettre à table. Je n'accepterai rien, lui dit le jeune Tobie, qu'auparavant vous ne m'ayez accordé pour épouse, Sara, votre fille.

Un mariage arrêté dans le Ciel, et conduit par un Ange, est bientôt conclu sur la terre. Raguel, cepen-

dant, fut saisi de frayeur : il hésitait. L'Ange le rassura, et il donna son consentement. Les convives se mirent ensuite à table. On fit un innocent festin, où l'on ne cessa de bénir la miséricorde du Seigneur, dont on recevait des marques si sensibles.

Le lendemain, Raguel signa un acte authentique, par lequel il donnait actuellement au jeune Tobie la moitié de tous ses biens ; stipulant de plus, qu'après sa mort et celle de sa femme, l'autre moitié lui reviendrait aussi tout entière, comme à son unique héritier. Tant d'amitiés et des avances si généreuses, mettaient, ce semble, le jeune Tobie dans l'impuissance de résister aux empressements de son beau-père, qui le conjurait de demeurer dans sa maison encore deux semaines. Mais d'un autre côté, s'il devait beaucoup à Raguel, il devait encore plus à son père et à sa mère, que le moindre retardement allait jeter dans de mortelles inquiétudes. Il fallait que pour obéir à leurs ordres, il continuât son voyage jusqu'à Ragès de Médie, pour retirer les dix talents prêtés à Gabélus.

Dans cette incertitude, il conjura son guide d'aller lui-même à Ragès; de remettre à Gabélus son obligation, et de le prier de venir prendre part aux réjouissances de ses noces. L'Ange partit, et ramena Gabélus. A la vue du fils de son bienfaiteur, Gabélus, attendri jusqu'aux larmes, s'écria : Que le Dieu d'Israël vous comble de ses faveurs ! car vous êtes le fils d'un grand homme de bien. Puissiez-vous voir vos enfants et les enfants de vos enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération ! Que votre

race soit bénie, favorisée par le Dieu d'Israël, qui règne aux siècles des siècles. Tous les assistants répondirent : Ainsi soit-il. On fit honneur à Gabélus, on renouvela toute la joie du festin des noces, joie toujours réglée sur la crainte de Dieu, dont tous les conviés étaient les fidèles adorateurs.

Enfin, le moment du départ étant arrivé, on voulut retenir le jeune Tobie ; mais il répondit : Je sais que mon père et ma mère comptent les jours, et qu'ils sont dans de grandes inquiétudes. Alors Raguel lui remit sa fille et avec elle la moitié de tout ce qu'il possédait en serviteurs, en servantes, en troupeaux, en vaches, en chameaux et une grande somme d'argent. Les père et mère de Sara l'embrassèrent tendrement et lui dirent : Honorez votre beau-père et votre belle-mère, aimez votre époux, réglez votre famille, gouvernez votre maison, montrez-vous irrépréhensible.

Le voyage fut long. On conduisait des troupeaux nombreux qui ne pouvaient suivre que lentement. L'Ange dit alors à Tobie : Vous savez en quel état vous avez laissé votre père et votre mère ; si vous voulez, prenons les devants ; votre épouse, les domestiques, les troupeaux et les bagages nous suivront, et nous annoncerons leur arrivée. Prenez ce qui reste du fiel du poisson, car vous en aurez besoin. Tobie se rendit sans hésiter à l'avis de son conducteur, et ils partirent.

Leur diligence ne put prévenir les inquiétudes du vieux Tobie et de sa femme, ils n'entendaient point parler de leur fils ; cependant, à leur compte, il devait

être revenu. Toujours soumis aux ordres de la Providence, Tobie se contentait de dire de temps en temps à Anne, son épouse : Pourquoi pensez-vous que mon fils tarde si long-temps? et les deux vieillards se mettaient à pleurer. Mais rien ne pouvait calmer les inquiétudes de la mère de Tobie : hélas! hélas! mon fils, disait-elle en fondant en larmes, pourquoi t'avons-nous envoyé loin de nous? toi, la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, l'unique consolation de notre vie. Inconsolable, ellesortait de la maison tous les jours, regardait de tous côtés, allait à l'entrée de tous les chemins par où il lui semblait qu'il devait revenir, afin de l'apercevoir de loin s'il revenait.

Cependant le jeune Tobie approchait avec son guide qui lui indiqua la manière dont il devait s'y prendre pour guérir son père. Anne était à son ordinaire sur le chemin, au-dessus d'une éminence, afin de voir de plus loin. Les yeux d'une mère reconnaissent un fils de plus loin que ceux des autres. Elle l'aperçut, le reconnut, et courant à la maison, elle dit à son mari : Voilà votre fils qui vient. Alors le chien qui les avait suivis dans le voyage, courut devant; et comme s'il eût porté la nouvelle de leur venue, il témoignait sa joie par le mouvement de sa queue et par ses caresses; et le père de Tobie, tout aveugle qu'il était, se leva et commença à courir, se heurtant à chaque pas, et donnant la main à un serviteur, il alla au-devant de son fils, et le recevant sur son sein, il l'embrassa, et sa mère l'embrassa aussi, et tous deux commencèrent à pleurer de joie.

Après avoir adoré et remercié le Seigneur, ils s'assirent. Alors le jeune Tobie prenant le fiel du poisson, en frotta les yeux de son père. Au bout d'une demi-heure il en tomba une petite peau blanche, et Tobie recouvra la vue. Il rendit au Seigneur les plus vives actions de graces, et son fils lui raconta ainsi qu'à sa mère, tout ce que le Seigneur avait fait pour lui dans son voyage.

Sept jours après, arriva Sara en parfaite santé, ainsi que tout ce qui l'accompagnait. Après les réjouissances saintes par lesquelles on célébra tant d'événements heureux, Tobie appela son fils et lui dit : Que pouvons-nous offrir à ce saint homme qui vous a servi de guide? Tout ce que nous pourrions lui donner, reprit le jeune Tobie, n'est rien en comparaison des services qu'il m'a rendus; mais je vous en prie, mon père, demandez-lui s'il daignerait accepter la moitié de tout ce que j'ai rapporté.

Ils appelèrent l'Ange en particulier, et lui firent de grand cœur cette proposition. C'est alors que l'Ange se fit connaître et dit au vieux Tobie : Lorsque vous priiez avec larmes, et que vous ensevelissiez les morts, et que pour cela vous quittiez votre repas, et que vous cachiez les morts pendant le jour, afin de les ensevelir pendant la nuit, j'offrais votre prière au Seigneur, et c'est moi qui suis Raphaël, un des sept Anges qui sont toujours debout devant le Seigneur. A ces mots, le père et le fils tombèrent le visage contre terre; l'Ange leur dit : La paix soit avec vous, ne craignez rien, il est temps que je retourne vers celui qui m'a envoyé; pour vous,

bénissez le Seigneur et publiez toutes ses merveilles. Aussitôt il disparut.

Tobie vécut encore long-temps et il vit son fils et ses petits-fils marcher dans la voie de la justice. Après la mort de son père, le jeune Tobie retourna auprès de Raguel et de son épouse, et il fut leur consolation dans les jours de leur vieillesse : lui-même, âgé de quatre-vingt-dix ans, alla rejoindre son père, laissant après lui une nombreuse postérité aussi chère à Dieu qu'aux hommes, par les vertus dont elle donna constamment les plus beaux exemples.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir tiré le bien du mal, en faisant servir le châtiment des Israélites et leur dispersion parmi les Gentils, à préparer le règne du Messie.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'aurai le plus grand respect pour mes père et mère.*

PETIT CATÉCHISME.

LE MESSIE PRÉPARÉ. — HISTOIRE DE TOBIE.

Q. Comment le royaume des Assyriens a-t-il préparé le règne du Messie?

R. Le royaume des Assyriens a préparé le règne du Messie, d'abord en forçant les Juifs par des châtiments à conserver fidèlement la grande promesse du Libérateur; ensuite en transportant les dix tribus séparées à Ninive. La dispersion des Israélites parmi les Infidèles, avait pour but de leur faire connaître la vraie Religion, par conséquent la promesse du Messie qui en était le premier article.

Q. Montrez-nous cette vérité.

R. Le saint homme Tobie emmené captif à Ninive, disait par l'inspiration du Seigneur : Enfants d'Israël, louez le Seigneur; car il vous a dispersés parmi les nations, afin que vous racontiez ses merveilles, et que tous les peuples apprennent qu'il n'est pas d'autre dieu que lui.

Q. Racontez-nous l'histoire de Tobie.

R. Tobie, chargé comme les autres captifs de préparer le chemin à l'Évangile, était de la tribu de Nephtali. Il passa son enfance et sa jeunesse dans une innocence parfaite. Tandis que tous les autres adoraient les veaux d'or, il allait à Jérusalem adorer le vrai Dieu. Il fut emmené captif à Ninive, avec sa femme et son fils. Son occupation continuelle était de faire du bien aux Israélites captifs comme lui. Il partageait avec eux le peu de bien qui lui restait; il ensevelissait ceux que le roi de Ninive faisait égorger. Un jour qu'il venait de remplir cette œuvre de miséricorde, il s'endormit, et des ordures qui tombèrent sur ses yeux d'un nid d'hirondelles, lui firent perdre la vue.

Q. Continuez cette histoire.

R. Se croyant près de mourir, il appela son fils, le jeune Tobie : il lui recommanda la crainte de Dieu et la charité pour les pauvres, et lui dit : Nous sommes pauvres, mon fils, il est vrai ; mais nous serons toujours assez riches si nous craignons Dieu. Voilà ce que les parents chrétiens devraient toujours dire à leurs enfants. Il envoya son fils à Ragès, chercher une somme d'argent qu'il avait prêtée à un de ses parents, nommé Gabélus. Le jeune Tobie, accompagné d'un Ange, partit. Il épousa Sara, fille de Raguel, proche parent de son père.

Q. Que fit-il ensuite ?

R. Il revint ensuite avec l'Ange, son épouse et de grandes richesses, auprès de son père et de sa mère. Il rendit la vue à son père en lui frottant les yeux avec le fiel d'un poisson, et Tobie eut la consolation de voir son fils prospérer et suivre les bons exemples et les sages leçons qu'il lui avait donnés. Ses petits-enfants marchèrent aussi toute leur vie dans le chemin de la vertu.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir si admirablement tiré le bien du mal, en faisant servir le châtiment des Israélites et leur dispersion parmi les Gentils, à préparer le règne du Messie.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'aurai le plus grand respect pour mes parents*.

XLVIIIe LEÇON.

LE MESSIE PRÉPARÉ.

Histoire d'Esther. — Son élévation. — Mardochée découvre une conspiration. — Aman, favori d'Assuérus, veut se faire rendre les honneurs divins. — Mardochée s'y refuse. — Aman jure de le faire périr et tous les Juifs avec lui. — Mardochée en donne avis à Esther. — Elle va trouver le roi. — Triomphe de Mardochée. — Humiliation d'Aman. — Sa mort. — Salut des Juifs.

La seconde des quatre grandes monarchies prédites par Daniel, est celle des Perses. La mission de ce nouvel empire est toute de protection et de bienveillance pour les Juifs. Corrigés pour toujours de leur penchant à l'idolâtrie par la grande captivité de Babylone, ils devaient retourner dans la Judée, y rebâtir leur ville et le temple, y subsister avec la distinction des tribus et des familles, jusqu'à l'arrivée du Messie. La monarchie des Perses est appelée de Dieu pour accomplir tous ces desseins de la Providence. Il faut le dire à leur louange, les rois perses s'acquittèrent fidèlement de leur commission. Il se trouva néanmoins des hommes ambitieux et aveugles, comme il s'en trouve dans toutes les cours, qui ne négligèrent rien pour engager leurs maîtres dans une fausse route, et hâter ainsi la chute de leur empire en les met-

tant en opposition avec les desseins de la Providence. De protecteurs des Juifs que devaient être ces puissants monarques, des hommes méchants s'efforçaient d'en faire les tyrans injustes et même les exterminateurs : de ce nombre fut Aman.

Mais la Providence qui tient en ses mains les rênes de tous les empires, et qui fait servir à l'accomplissement de ses vues les volontés et les passions des hommes, fit tourner à l'avancement de son grand dessein, les machinations de ce ministre orgueilleux. Dieu avait employé le ministère d'une faible femme pour briser la puissance du superbe Holopherne. C'est par le même moyen qu'il renversera celle d'Aman. Comme celle de udith, l'histoire d'Esther se rattache donc admirablement au plan général de la Rédemption du genre humain : ces deux héroïnes sauvent le peuple juif, dépositaire de la grande promesse du Libérateur.

Parmi les Juifs captifs à Babylone, était Mardochée, de la tribu de Benjamin. Il avait une nièce nommée Esther, elle avait perdu son père et sa mère dès sa plus tendre enfance. Adoptée par son oncle, la jeune orpheline était élevée dans l'innocence et la pratique fidèle de la Loi du Seigneur. Assuérus, qui régnait alors à Babylone, ayant remporté de grandes victoires, voulut à son retour dans la capitale, donner des fêtes dignes du plus puissant monarque de tout l'Orient. Il y invita tous les officiers de l'armée, tous les satrapes ou gouverneurs des cent vingt-sept provinces dont se composait son vaste empire.

Le septième jour de ces fêtes, Assuérus voulut faire paraître aux yeux de toute sa cour la reine Vasthi, son épouse, afin que tout le monde rendît hommage à sa rare beauté. Vasthi refusa de se montrer, et Assuérus, outré de dépit, la répudia. Il ordonna aussitôt qu'on lui amenât les jeunes vierges les plus accomplies de son royaume, afin qu'il pût se choisir une épouse. Esther fut du nombre. Elle ne demanda rien pour sa parure, elle se contenta de ce qu'on jugea à propos de lui donner. Elle parut devant le roi avec cet air de modestie et de simplicité qui ne l'abandonnait jamais. Le roi la préféra à toutes les autres, lui plaça le diadème sur la tête et la fit régner à la place de Vasthi.

Devenue reine et reine toute-puissante, Esther ne changea rien à la simplicité de sa conduite et à l'innocence de ses mœurs : telle dans ses palais, au milieu d'une cour superbe et empressée, qu'elle avait été dans la maison de son oncle et parmi les jeunes Israélites de son âge, elle ne s'occupait que de la prière et de la méditation de la Loi sainte. Aussi docile que jamais aux instructions de Mardochée qu'elle honora toujours comme son père, elle observait avec soumission tout ce qu'il avait soin de lui faire dire dans les différentes conjonctures où elle se trouvait. Il la faisait souvenir que ce n'était pas pour elle, mais pour son peuple qu'elle était montée sur le trône.

Tout ce qui se passait à la cour du roi de Perse entrait dans les arrangements de la Providence. Il n'y eut pas jusqu'à l'assiduité de Mardochée aux portes du pa-

lais, quoiqu'elle n'eût d'autre motif que sa tendresse pour Esther, qui n'eût quelque chose de décisif pour le salut de la nation sainte, par conséquent pour la conservation de la grande promesse du Libérateur : événement immense, dont le puissant Assuérus n'était qu'un acteur subalterne.

Un jour qu'il s'y trouvait seul, selon sa coutume, Mardochée, entendit les deux commandants de la porte qui parlaient tout bas d'assassiner le roi. Ayant prêté une oreille plus attentive, il surprit tout le fil de la conspiration. Dès qu'il fut pleinement convaincu, il trouva le moyen de donner secrètement avis de tout à Esther, et la reine, sans différer, informa le roi, son époux, du danger qui le menaçait, en ajoutant que c'était par Mardochée qu'elle était instruite. Les officiers furent saisis, ils avouèrent leur crime et furent condamnés à mort.

Suivant la coutume des rois ses prédécesseurs, Assuérus fit écrire cet événement dans les archives du palais; mais Dieu permit qu'il oubliât son libérateur. Assuérus se contenta d'envoyer quelques minces présents à Mardochée, en lui faisant dire néanmoins de demeurer toujours dans l'enceinte du palais.

Mais tandis qu'Assuérus traitait avec tant d'indifférence un fidèle serviteur à qui il devait la vie, le même prince, par une seconde permission de la Providence, mettait ses états, sa couronne et sa vie à la discrétion d'un homme qu'il reconnut trop tard pour le plus dangereux de ses ennemis

Ce traître se nommait Aman. Grace à ses artifices, il devint peu à peu le favori, le tout-puissant, le maître à la cour. Assuérus lui fit élever un trône peu inférieur au sien. Dès qu'Aman paraissait aux portes du palais, il fallait, par ordre exprès du roi, se courber devant lui, fléchir le genoux en terre, se prosterner profondément. C'était l'idole du maître, on était contraint de l'adorer.

Aman prétendait que ces honneurs lui fussent rendus comme à un Dieu. Les courtisans et le peuple en passèrent par où il voulut ; mais cette prévarication ne convenait point à Mardochée. Aman avait beau passer devant cet intrépide adorateur du vrai Dieu, il ne recevait plus de lui la moindre marque de respect, depuis qu'il en exigeait de semblables à celles que les Juifs ne donnaient qu'à Dieu. Les officiers et les gardes du palais, surpris de la hardiesse de Mardochée, lui demandèrent souvent s'il ne craignait pas de s'attirer l'indignation d'Aman. Il leur dit qu'il était Juif et que sa religion lui défendait de rendre à un homme les honneurs qui ne sont dus qu'à Dieu.

Ils en avertirent l'orgueilleux ministre qui ne tarda pas à reconnaître, par sa propre expérience, la vérité de leur rapport. Il remarqua plus d'une fois qu'effectivement ce Juif se tenait debout et ne fléchissait point les genoux quand il passait. Piqué jusqu'au vif, il résolut de se venger. Mardochée était coupable aux yeux du traître, et de lui refuser les honneurs divins, et d'avoir découvert la dernière conspiration formée contre la vie d'Assuérus. C'était trop peu de sa mort pour expier ce

double crime, il résolut d'anéantir toute la nation juive.

Aman va trouver le roi et lui représente les Juifs dispersés dans son royaume, comme une nation turbulente, ennemie des dieux et des coutumes nationales, et rebelle aux ordres du souverain : il ajoute que la paix publique exige qu'on se défasse au plus tôt de ce peuple odieux. Il sollicite et obtient l'ordre de l'exterminer dans un même jour. Assuérus, jaloux de son autorité, signe l'arrêt de mort. Des courriers le portent aux gouverneurs de toutes les provinces. Il est affiché publiquement dans la capitale.

A cette nouvelle, les Juifs consternés versent des torrents de larmes. Ils font mieux, ils recourent à la prière, au jeûne, à la plus sincère pénitence. Cependant, le jour de l'exécution approchait.

Mardochée ayant vu l'édit de ses yeux, déchira ses vêtements, se revêtit d'un sac, se couvrit la tête de poussière. Dans ce lugubre équipage, il courut aux portes du palais où il fut obligé de s'arrêter, car c'était un crime d'entrer vêtu de deuil dans la maison du prince. Il prétendait bien par ces démonstrations, faire savoir quelque chose à Esther de ce qui se passait : Dieu ne permit pas qu'il fût trompé. Les dames de la reine, instruites, à la vérité, qu'elle prenait quelque intérêt à Mardochée, mais qui n'avaient pas le moindre soupçon qu'elle fût juive et nièce de cet étranger, vinrent lui dire l'état où il était.

Esther appela sur-le-champ un de ses officiers et lui ordonna d'aller demander à Mardochée quel était le sujet

de sa douleur. Mardochée donna à l'officier un exemplaire de l'édit de proscription et lui dit de le remettre à la reine, en la conjurant de sa part d'aller trouver le roi afin d'en obtenir la révocation. L'officier retourne auprès d'Esther, lui remet l'édit et lui répète fidèlement ce que Mardochée l'a chargé de lui dire. Mardochée ne sait donc pas, s'écrie Esther, que nul ne peut se présenter dans l'appartement du roi à moins d'y être nommément appelé, sans être aussitôt puni de mort. Retournez, dit-elle à l'officier, et apprenez à Mardochée la loi qu'il ne connaît pas. Allez vous-même, répondit Mardochée à l'officier, dire à la reine, de ma part, qu'elle se présente au roi; qui sait si ce n'est pas pour être l'instrument de sa miséricorde que le Seigneur l'a couronnée?

Esther ayant reçu cette réponse, envoya dire à Mardochée : Faites assembler tous les Juifs qui sont dans la capitale, et priez pour moi. De son côté, elle se mit en prière, jeûna pendant trois jours, et s'étant recommandée à Dieu avec larmes, elle se dévoua pour le salut de son peuple.

Trois jours après, elle se revêt de ses plus magnifiques parures, elle appelle deux de ses femmes; l'une la suit et porte sa longue robe, elle s'appuie sur le bras de l'autre. Elle s'arrête dans la salle la plus voisine des appartements du roi. Tout à coup la porte s'ouvre, Assuérus paraît sur son trône, revêtu de ses habits royaux, tout éclatant d'or et de pierreries. A l'approche d'Esther qu'il voit paraître sans son ordre, ses yeux étince-

lants révèlent toute la colère de son ame. Esther tombe évanouie; la couleur vive de son visage se change en une pâleur mortelle, et sa tête, sans mouvement, demeure appuyée sur la femme qui la soutient.

Dieu permettait cet accident pour en tirer sa gloire. Maître du cœur des rois, il changea celui d'Assuérus. Ce prince, tremblant de peur à la vue du pitoyable état de la reine, se lève brusquement de son trône, il court vers Esther, il la soutient dans ses bras, il n'épargne rien pour la faire revenir de sa faiblesse. Qu'avez-vous Esther, lui dit-il, je suis votre frère, ne craignez rien? Non, vous ne mourrez point, la loi portée pour les autres ne vous regarde pas, approchez et touchez mon sceptre. Esther ne revenait point, le roi lui met son sceptre d'or sur le cou et lui dit : Parlez-moi? La reine, à ces mots, reprend un peu ses sens, elle s'approche et baise l'extrémité du sceptre d'or, puis levant les yeux sur Assuérus, elle lui dit avec peine : Seigneur, vous m'avez paru comme l'Ange de Dieu, je n'ai pu soutenir vos regards. A ces mots, elle tombe de nouveau évanouie sur les bras de sa suivante.

Le roi était dans un trouble inexprimable, il n'oubliait rien pour la soulager. On fit tant qu'elle revint parfaitement à elle-même. Assuérus, au comble de ses vœux, lui dit : Esther, que souhaitez-vous de moi? quand ce serait la moitié de mon royaume, je vous la donnerai. Elle se contenta de répondre : S'il plaît au roi, je le supplie de venir aujourd'hui avec Aman, prendre part à un festin que j'ai préparé. L'invitation

fut acceptée avec empressement. Le repas fut magnifique, le roi s'y trouva avec son ministre. Le roi lui demanda de nouveau si elle avait quelque chose à désirer. Esther lui répondit : Je supplie le roi de venir encore demain avec Aman, prendre part à mon festin et je lui dirai ce que je souhaite.

Enivré de l'honneur qu'il venait de recevoir, Aman rentra chez lui; et en passant aux portes du palais, il vit encore Mardochée qui demeura assis à la même place, sans faire le moindre mouvement. Il s'empressa de raconter à sa femme et à ses amis ce qui venait de lui arriver : La reine, dit-il, m'a invité à son festin, seul avec le roi, et demain encore je dois manger avec eux ; mais tout cela ne m'est rien, tant que je verrai le juif Mardochée ne pas daigner se lever quand je passe. Sa femme et ses amis lui dirent : Faites préparer une potence, haute de cinquante coudées, et faites l'y pendre. L'avis plut à Aman, et la potence fut élevée. Le lendemain même, Mardochée devait y être attaché.

Cependant Assuérus, n'ayant pu fermer l'œil de toute la nuit, s'était mis à lire les annales des dernières années de son règne. Il en vint à l'endroit où le juif Mardochée avait découvert le complot formé contre la vie du roi. Assuérus demanda quelle récompense ce fidèle étranger avait reçue pour un service si important. Seigneur, lui répondirent ses officiers, vous lui fîtes donner quelques petits présents dans le moment de l'alarme publique ; mais ce fut si peu de chose qu'on n'a pas cru devoir l'écrire.

Les officiers finissaient à peine de parler, que le roi entendant du bruit, demanda : N'y a-t-il pas quelqu'un dans l'antichambre? Il y avait quelqu'un, et c'était Aman qui venait solliciter la permission de faire pendre Mardochée. C'est Aman, répondirent les officiers. Faites-le entrer, dit le roi. Etant entré, Assuérus lui dit : Que faut-il faire pour un homme que le roi veut honorer d'une manière toute particulière? Aman, croyant que c'était sans doute lui que le roi voulait honorer, répondit : Cet homme que le roi veut honorer, il faut, Seigneur, qu'il soit revêtu de vos habits royaux, qu'il monte le cheval dont le roi se sert dans les jours de cérémonie, qu'il ait la couronne sur la tête, et que le premier des princes et des seigneurs, tenant la bride du cheval conduise votre favori par la ville, en criant à haute voix : Ainsi sera honoré celui que le roi voudra honorer. Eh bien! lui dit Assuérus, hâtez-vous ; prenez mes vêtements royaux et mon cheval, et faites cela pour Mardochée, ce juif qui se tient aux portes du palais. N'omettez rien de ce que vous m'avez conseillé.

La mort eût fait moins de peine qu'un pareil ordre. Il fallut cependant l'approuver, renfermer son dépit au fond de son ame, et obéir sans réplique. Aman prit la robe royale, il en revêtit Mardochée au milieu de la place publique, il le fit monter sur le cheval du roi, il lui mit le diadême sur la tête, et, tenant le cheval par la bride, il criait à haute voix, dans les rues : Ainsi sera honoré celui que le roi voudra honorer. Lorsque Mardochée fut revenu à la porte du palais, Aman se hâta de regagner sa maison les

larmes aux yeux et la tête couverte. Il raconta à sa femme et à ses amis tout ce qui venait d'arriver. Il parlait encore lorsque les officiers du roi vinrent le prier de se rendre sur-le-champ au festin que la reine avait préparé. Il arriva auprès du roi et entra avec lui chez la reine.

La fête fut magnifique ; sur la fin du repas, le roi s'adressant à Esther, lui dit : Que désirez-vous de moi, Esther ? quand ce serait la moitié de mon royaume, vous l'obtiendrez. Esther répondit : Si j'ai trouvé grace devant vous, ô roi ! je ne vous demande que ma propre vie et celle de mon peuple. Car nous sommes, moi et mon peuple, désignés à la mort, déjà proscrits et condamnés. Plût à Dieu qu'on se fût contenté de nous vendre, hommes et femmes, comme des esclaves ! le mal serait supportable, et je me contenterais de gémir en silence ; mais tant de cruauté de la part de notre ennemi retombe sur le roi. Quel est-il ? répondit Assuérus, frappé d'étonnement, et quelle est sa puissance pour oser faire de pareilles choses ?

Esther répondit : Cet ennemi si barbare, c'est cet Aman. A ces mots, Aman fut stupéfait. Assuérus ne se possédant plus, sortit un instant. Aman se jeta aux pieds de la reine, en la suppliant de lui obtenir la vie. Le roi rentra. Ses officiers jetèrent un voile sur le visage d'Aman, pour dérober cet objet odieux aux regards de leur maître. L'un d'entre eux dit au roi : Il y a dans la maison d'Aman une potence, haute de cinquante coudées, qu'il avait fait préparer pour Mardochée qui a

sauvé la vie du roi. Allez l'y pendre, dit Assuérus. L'ordre fut exécuté, et la colère du roi s'apaisa.

Digne sort d'un impie, enivré de sa grandeur jusqu'à se croire une divinité ; terrible exemple de la justice de Dieu sur les persécuteurs de l'innocence, et surtout monument illustre de sa bonté envers ses adorateurs, quand, au milieu des dangers, ils se souviennent qu'il est leur Père, et qu'ils comptent sur sa protection.

Ce n'était encore là que le commencement de ses faveurs. La reconnaissance de son peuple, qui chantait publiquement ses louanges au milieu d'une ville toute idolâtre, jointe à la vertu d'Esther qui, sans rien se réserver, lui rapportait la gloire de tant de merveilles, l'obligea d'y mettre le comble par des bienfaits plus signalés. Assuérus donna à la reine tous les biens d'Aman. Il fit de Mardochée son premier ministre et son favori. Esther, de son côté, donna à son oncle l'intendance de sa maison. Elle ne s'en tint pas là ; se jetant aux pieds du roi, elle le supplia avec larmes de révoquer l'édit de proscription porté contre les Juifs. Cette faveur lui fut accordée sur-le-champ. Un nouvel édit fut aussitôt publié dans toutes les provinces. Non-seulement les Juifs furent mis hors d'insulte, mais encore redoutés et respectés dans toute l'étendue de l'empire, à cause d'Esther et de Mardochée.

C'est ainsi que la Providence veillait sur son peuple ; c'est ainsi qu'elle ramenait la monarchie des Perses à sa véritable mission qui était de protéger la nation juive. Tout cela se faisait en vue du Messie qui en devait

naître. Combien deviennent grands les événements en apparence les plus petits, quand on les envisage ainsi dans leurs rapports avec le plan général du Très-Haut pour la Rédemption du genre humain !

Pénétrés de reconnaissance pour tant de bienfaits, les Juifs consacrèrent, par une fête perpétuelle, le souvenir de leur délivrance. La veille était un jour de jeûne général, en mémoire de la décolation dont on avait été menacé. Le jour de la fête se passait dans le chant des psaumes, dans d'honnêtes festins, d'où l'on s'envoyait les uns aux autres les mets qu'on avait préparés. Surtout on avait grand soin de faire aux pauvres de la nation de petits présents, afin qu'ils pussent avoir part à la fête. Touchant exemple de charité que les Chrétiens devraient toujours imiter !

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir miraculeusement conservé votre peuple, et par là préparé le règne du Messie ; accordez-nous la grace d'être comme Esther et Mardochée, pleins de confiance en vous dans nos dangers, et de reconnaissance pour vos bienfaits.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je répéterai souvent cette prière : Jésus, doux et humble de cœur, ayez pitié de moi.*

PETIT CATÉCHISME.

LE MESSIE PRÉPARÉ. — HISTOIRE D'ESTHER

Q. Comment la monarchie des Perses a-t-elle préparé le Messie ?

R. La monarchie des Perses a préparé le Messie en protégeant les Juifs, en les reconduisant dans la Judée, en les y maintenant contre tous leurs ennemis, afin que Notre Seigneur naquît à Bethléem, suivant les oracles des Prophètes.

Q. Montrez-nous cette vérité.

R. Les Assyriens ayant voulu détruire le peuple juif, qu'ils devaient seulement corriger, perdirent leur puissance, et leur empire passa aux mains des Perses. Ceux-ci se montrèrent très-favorables aux Juifs. Tous ceux qui voulurent s'opposer à leurs bons desseins pour le peuple de Dieu, furent victimes de leur méchanceté. De ce nombre fut Aman.

Q. Racontez-nous son histoire.

R. Aman était le favori d'Assuérus, roi de Perse. Il était si orgueilleux, qu'il voulait que tout le monde fléchît le genou pour l'adorer quand il passait. Mardochée, juif d'origine, s'y refusa, parce que sa conscience ne lui permettait pas de rendre à un homme les honneurs qui ne sont dus qu'à Dieu. Aman résolut de s'en venger et de détruire tout le peuple juif.

Q. Qui sauva ce peuple ?

R. Esther sauva ce peuple. Esther était nièce de Mardochée, et épouse d'Assuérus. Mais Aman ne le savait pas. Le roi lui-même l'ignorait. Informée par son oncle de ce qui se passait, elle résolut d'aller trouver le roi. Mais il était défendu, sous peine de mort, de se présenter dans la chambre du roi, si l'on n'y était nommément appelé. Esther s'exposa à la mort pour sauver sa nation. Elle parut devant Assuérus, mais elle tomba évanouie. Assuérus s'empressa de la relever, et lui dit avec bonté : Ne craignez rien, Esther ; la loi ne vous regarde pas. Que désirez-vous de moi ?

Q. Que lui répondit Esther ?

R. Esther le pria de venir avec Aman prendre part à un festin qu'elle avait préparé. Assuérus y consentit, et se rendit au festin avec Aman. A la fin du repas, le roi lui demanda de nouveau ce qu'elle désirait de lui. Esther le pria de venir encore le lendemain avec Aman prendre part à son festin. Aman, enivré de tant d'honneurs, trouva en sortant Mardochée qui ne se leva point pour le saluer. Il en fut tellement irrité, qu'il fit préparer une potence, haute de cinquante coudées, pour l'y pendre le lendemain. Aussitôt qu'il fut jour, il se rendit chez le roi pour lui demander cette permission. Assuérus, qui avait appris que Mardochée avait découvert un complot contre sa vie, et qu'il n'avait reçu aucune récompense, dit à Aman : Comment faut-il honorer celui que le roi veut honorer d'une manière particulière? Il faut, répondit Aman, qu'il soit revêtu des habits du roi, monté sur le cheval du roi, la couronne sur la tête, et que le premier

des seigneurs prenne le cheval par la bride, et conduise le favori par toute la ville en criant : C'est ainsi que sera honoré celui que le roi voudra honorer. Eh bien ! faites-cela pour le juif Mardochée. Aman fut forcé de le faire.

Q. Qu'arriva-t-il ensuite ?

R. De retour chez lui, Aman, outré de dépit, s'empressa de raconter à sa femme et à ses amis ce qui venait de se passer. Il parlait encore lorsque les officiers du roi vinrent l'inviter au festin de la reine. Il s'y rendit. A la fin du repas, Assuérus demanda de nouveau à Esther ce qu'elle désirait. Quand ce serait la moitié de mon royaume, lui dit-il, je vous l'accorderai. Esther lui répondit : Je ne vous demande que ma vie et celle de mon peuple. Moi et mon peuple nous sommes condamnés à mourir. Assuérus, étonné, lui demanda qui avait osé faire une pareille chose. Esther répondit : C'est Aman, Assuérus ordonna qu'il fût pendu à la même potence qu'il avait préparée pour Mardochée. L'ordre du roi fut exécuté. Mardochée devint le premier ministre d'Assuérus, et tous les Juifs furent sauvés. Ils célébrèrent, à perpétuité, le jour de leur délivrance par des prières et des fêtes innocentes, et par des aumônes aux pauvres. C'est ainsi que nous devons nous-mêmes témoigner au Seigneur notre reconnaissance.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir miraculeusement conservé votre peuple, et par

là préparé le règne du Messie ; accordez-nous la grace d'être comme Esther et Mardochée, pleins de confiance en vous dans nos périls, et de reconnaissance pour vos bienfaits.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je répéterai souvent cette prière : Jésus, doux et humble de cœur, ayez pitié de moi.*



XLIXe LEÇON.

LE MESSIE PRÉPARÉ.

Troisième monarchie prédite par Daniel, la monarchie des Grecs. — Sa mission. — Répandre partout la connaissance de la langue grecque. — Passage d'Alexandre en Orient. — Il jure d'exterminer les Juifs. — Dieu lui change le cœur. — La monarchie des Grecs attire les Juifs dans toutes les parties du monde. — Fait connaître les livres saints. — En assure l'authenticité.

Dans la leçon précédente, nous avons dit que de toute éternité il était arrêté dans les décrets du Tout-Puissant 1° que le peuple juif serait le dépositaire de la grande promesse et de la Religion du Messie, c'est-à-dire de la vraie Religion ; 2° que le Messie naîtrait de ce peuple, de la tribu de Juda, de la famille de David, dans la petite ville de Bethléem. Nous avons montré que les événements et les deux premiers empires prédits par Daniel, avaient concouru à l'accomplissement de ces deux premières volontés du Très-Haut.

Nous avons ajouté que de toute éternité Dieu avait décidé 3° que le règne du Messie, c'est-à-dire l'Évangile, se répandrait avec rapidité d'une extrêmité du monde à l'autre. Il nous reste donc à montrer que les événements relatifs au peuple juif, et les deux derniers empires prédits par Daniel, ont

concouru à l'accomplissement de ce troisième décret du Tout-Puissant.

Dieu avait suscité l'empire des Perses pour délivrer son peuple de la captivité de Babylone et le remettre en possession de la Judée. Les rois de Perse s'étaient acquittés fidèlement, peut-être sans le savoir, de la commission du Souverain Maître. La Judée était repeuplée par ses anciens habitants : Jérusalem et le temple étaient rebâtis. A l'ombre protectrice de la monarchie des Perses, les Juifs s'étaient multipliés; ils avaient pris une consistance fixe et étaient redevenus une nation forte, riche et florissante. L'empire des Perses ayant accompli sa mission, Dieu le fit passer entre les mains des Grecs. Cette nouvelle révolution avait pour but de servir à l'Œuvre future du Messie, et de préparer de loin les voies à l'Évangile : voici de quelle manière.

1° L'établissement de la monarchie des Grecs rendit commune et populaire dans tout l'Orient la langue grecque, c'est-à-dire la langue dans laquelle l'Évangile devait y être annoncé. Par là, Dieu préparait un cours plus libre à la prédication des Apôtres et une circulation rapide à la doctrine du Messie.

Cependant le passage d'Alexandre en Orient devait, suivant les prévisions humaines, renverser les desseins du Seigneur. Mais celui qui fait les rois, qui élève les empires et qui les abaisse à son gré, sut bien apaiser la colère de ce fier conquérant, et faire tourner sa puissance à la protection de son peuple. Rapportons cet événement pour admirer de plus en plus la main toute-

puissante qui gouverne invisiblement le monde et dispose comme il lui plaît des cœurs des rois et des peuples. Alexandre qui, dans sa course victorieuse, touchait à peine la terre, tant était grande la rapidité de ses conquêtes, était venu mettre le siége devant Tyr. Cette ville puissante l'arrêta pendant sept mois. C'est pendant ce temps-là qu'Alexandre envoya des commissaires pour sommer les Juifs de se soumettre à sa domination et de lui envoyer des secours. Les Juifs s'en excusèrent sur ce qu'ils avaient prêté serment de fidélité à Darius, roi de Perse. Alexandre, irrité de cette réponse, n'eut pas plutôt réduit Tyr, qu'il marcha contre Jérusalem, résolu de faire de cette ville un second exemple de sévérité.

Comme il s'avançait pour exterminer la nation sainte, le Grand-Prêtre qui se nommait Jaddus, eut recours à Dieu. Il ordonna des prières publiques et offrit des sacrifices pour implorer son secours. Dieu veillait à la conservation de son peuple et à l'accomplissement de sa promesse touchant le Messie qui en devait naître. Il apparut en songe au Grand-Prêtre et lui ordonna de faire répandre des fleurs dans la ville, d'en faire ouvrir toutes les portes et d'aller lui-même, revêtu de ses habits pontificaux, au-devant d'Alexandre, sans rien craindre de ce prince, parce qu'il le protégerait. Jaddus, plein de joie, rapporta au peuple la vision qu'il avait eue. Tout fut préparé, comme il avait été prescrit dans la révélation. Le Grand-Prêtre, accompagné des sacrificateurs et des autres ministres, en robe de lin, s'avança

hors de la ville jusqu'à un lieu élevé d'où l'on découvrait le temple et la ville de Jérusalem. On y attendit en cet état l'arrivée d'Alexandre.

Quand on sut qu'il approchait, on alla au-devant de lui de la manière pompeuse qui a été décrite. Alexandre fut frappé de la vue du Grand-Prêtre, vêtu de son éphod, avec sa thiare sur la tête et une lame d'or sur le front, où le nom de Dieu était écrit. Saisi de respect, il s'inclina devant le Pontife et le salua avec une vénération religieuse. On ne peut exprimer quelle fut la surprise de tous les assistants. A peine en croyaient-ils à leurs propres yeux; ils ne comprenaient rien à un changement si peu attendu. Parménion, l'un des confidents du prince, ne pouvait revenir de son étonnement. Il lui demanda pourquoi il adorait le Grand-Prêtre, lui qui était adoré de tout le monde. Ce n'est pas le Grand-Prêtre que j'adore, répondit Alexandre, mais le Dieu dont il est le ministre. Lorsque j'étais en Macédoine, et que je méditais la conquête de la Perse, ce même homme avec les mêmes habits, m'apparut en songe et m'assura que son Dieu marcherait avec moi et me rendrait victorieux des Perses. Dès que j'ai aperçu ce Prêtre, je l'ai reconnu à son habillement et aux traits de son visage ; je ne puis douter que cette guerre n'ait été entreprise par les ordres et sous la conduite du Dieu qu'il adore. C'est pour cela que je lui rends hommage en la personne de son Prêtre.

Alexandre embrassa ensuite Jaddus et vint à Jérusalem. Il monta au temple et y offrit à Dieu des sacri-

fices en la manière que le Grand-Prêtre lui indiqua. On lui montra les prophéties de Daniel, qui annonçaient que l'empire des Perses serait détruit par un roi de la Grèce. Alexandre, comblé de joie et d'admiration, accorda aux Juifs tout ce qu'ils désiraient.

L'empire d'Alexandre qui avait pour but de faciliter la prédication de l'Évangile, en répandant au loin la connaissance de la langue grecque, s'étendit, en conséquence, beaucoup plus que celui des Perses. Outre une grande partie de l'Afrique, il contenait tout ce qui était renfermé entre le Gange et la mer Adriatique. La Providence qui avait choisi Alexandre pour être l'instrument de ses desseins, le retira du monde dès qu'il eut achevé sa mission. Il était prédit que son empire serait divisé et que de ses débris se formeraient quatre nouveaux empires. Tout cela s'est accompli de point en point.

2° La monarchie des Grecs attira les Juifs dans la plus grande partie du monde. D'abord il y en eut qui s'enrôlèrent dans les armées d'Alexandre et qui le suivirent dans ses expéditions. Ensuite, ce fut sous le règne de ses successeurs, c'est-à-dire pendant un espace d'environ deux cents ans que les Juifs se répandirent dans tout l'Orient. Attirés par les promesses, les faveurs et les établissements avantageux que les princes grecs leur faisaient de toutes parts, à cause de leur inviolable fidélité à leur souverain, ils vinrent, comme par essaims, se fixer dans toute l'étendue du grand empire d'Alexandre. Or, ce ne fut pas sans un dessein marqué de la Providence que

les Juifs, auparavant resserrés dans leur patrie, se dispersèrent ainsi dans presque toutes les contrées de l'Orient. Nouveaux missionnaires, ils firent connaître le vrai Dieu à ces différents peuples, et par là ils les préparèrent de loin à recevoir un jour la lumière de l'Évangile. Ce qui est admirable, c'est que le commerce des nations, qui leur avait été si dangereux autrefois, ne les rendit alors que plus zélés pour le véritable culte et plus attachés à leur Loi. Ainsi, la Providence arrangeait toutes choses pour faciliter l'exécution du grand ouvrage de la Rédemption.

3° La monarchie des Grecs rendit célèbres et fi connaître au loin les livres des Juifs, c'est-à-dire Moïse et les Prophètes. Voici à quelle occasion : Ptolémée Philadelphe, roi d'un des quatre royaumes formés des débris de l'empire d'Alexandre, venait de monter sur le trône. Il avait sous sa domination, entre autres provinces, l'Égypte dont Alexandrie était la capitale. Ce prince établit dans cette ville une riche bibliothèque ; il y rassembla, de tous les endroits du monde, les livres les plus rares et les plus curieux. Cette bibliothèque fut bientôt le rendez-vous des savants de l'Orient et de l'Occident. Ptolémée ayant appris que les Juifs avaient un livre qui contenait les Lois de Moïse et l'histoire de ce peuple, il conçut le dessein de le faire traduire d'hébreu en grec, pour enrichir sa bibliothèque. Il s'adressa au Grand-Prêtre Éléazar qui avait succédé à Jaddus. Il lui envoya des ambassadeurs chargés d'une lettre très-obligeante et de présents magnifiques. Ces envoyés furent reçus avec

toute sorte d'honneurs, et ils obtinrent sans peine ce que le roi demandait.

Éléazar leur donna une copie exacte de la Loi de Moïse, écrite en lettres d'or et la fit accompagner de six vieillards de chaque tribu, pour la traduire en grec. Ptolémée combla de marques d'amitié ces soixante-douze interprètes. Il leur fit préparer une maison et il ordonna de leur fournir tout ce qui était nécessaire. Ils se mirent au travail sans perdre de temps et l'ouvrage fut promptement achevé. C'est ce qu'on appelle la *version des septante*. Elle fut lue et approuvée en présence du roi qui admira surtout la profonde sagesse des Lois de Moïse, et renvoya les interprètes avec de riches présents pour eux et pour le temple de Jérusalem. Il résulte de ce fait une nouvelle et incontestable preuve de l'antiquité des prophéties.

4° La monarchie des Grecs rendit incontestable l'antiquité et l'authenticité des prophéties et des autres livres saints.

Il est certain que du temps de Ptolémée, long-temps avant la naissance de Jésus-Christ, il s'est fait une version grecque des livres saints. Les prophéties que nous avons rapportées se trouvent dans cette version que nous avons encore. Ces prophéties sont donc incontestablement antérieures à l'Évangile; non-seulement leur existence, mais leur publicité même ont précédé de plusieurs siècles les événements qui en sont l'objet. Cette traduction des livres saints se trouvant entre les mains des nations payennes, il devenait par là impossible aux Juifs

d'altérer l'Ancien Testament et d'en effacer ce qui concernait le Messie.

Cette version de l'Ancien Testament, faite dans la langue la plus vulgaire et la plus générale de l'Orient, ouvrit à une infinité de peuples l'intelligence des livres saints, et fut le fruit le plus précieux de la domination des Grecs. Qui ne voit clairement qu'elle entrait principalement dans le dessein que Dieu avait eu en livrant tout l'Orient aux Grecs, et en les y maintenant malgré leurs divisions? On conçoit que c'est dans cette vue qu'il avait fait succéder à l'empire des Perses celui des Grecs, dont la langue prit faveur chez tous les peuples qu'ils avaient subjugués. Dieu préparait ainsi une voie aisée à la prédication de l'Évangile, qui n'était plus éloignée, et il facilitait, par cette communauté de langage, la réunion de tant de peuples dans une même société, dans une même doctrine et dans un même culte[1].

O mon Dieu! que vous êtes grand, et que c'est à bien juste titre que vous êtes appelé le Roi des rois et le

[1] Saint Jean-Chrysostôme [1] regarde comme un des plus grands miracles de la Providence divine, qu'un roi barbare, étranger à la vraie Religion, ennemi de la vérité et du peuple de Dieu, ait fait traduire l'Écriture en grec, et qu'il ait par ce moyen répandu la connaissance de la vérité parmi toutes les nations du monde. Saint Augustin s'exprime de même [2]. Les Juifs, par jalousie ou par scrupule, dit-il, ne voulaient pas communiquer aux étrangers les saintes Écritures; Dieu s'est servi d'un roi idolâtre pour procurer cet avantage aux peuples gentils. *Libri quos gens judea cœteris populis vel religione, vel invidia, prodere nolebat, credituris per Dominum gentibus, ministra regis Ptolomæi potes-*

[1] Homil., IV, *in Genes.*
[2] L. II, *de doctr. christ.*, c. 15 et serm. 68 *in Joan.*

Seigneur des seigneurs ! Qu'était-ce donc que ce grand Alexandre, ce conquérant rapide, devant qui la terre demeurait muette de terreur et d'étonnement ? Un ministre subalterne, un humble serviteur du Tout-Puissant.

Préparer les esprits à l'Évangile, et faciliter la prédication des Apôtres, voilà pourquoi Dieu fit passer la monarchie des Perses aux mains des Grecs. C'est donc ainsi que Dieu a fait concourir les événements et les empires à la gloire du Messie. Nouvelle preuve de cette vérité, base de tout le Catéchisme ; savoir : que le but unique des conseils de Dieu, depuis la chute de l'homme, a été de le sauver par le moyen du Messie.

La monarchie des Grecs, qui avait pour but de faciliter la prédication de l'Évangile, soit en répandant partout la connaissance de la langue grecque, soit en attirant les Juifs dans une grande partie du monde, soit en faisant connaître aux Gentils les livres saints par la traduction d'Alexandrie, cette monarchie ayant accompli sa mission, Dieu la fit passer aux Romains. Car l'empire romain, le dernier des quatre grands empires prédits

tate tanto ante proditi sunt. Que peut-il manquer à l'autorité de cette version, dit Saint-Hilaire [1], laquelle a été faite avant la venue de J.-C., et dans un temps où l'on ne peut soupçonner ceux qui y ont travaillé d'avoir voulu flatter celui qui y est annoncé, ni les accuser d'ignorance, puisqu'ils étaient les chefs et les docteurs de la synagogue, instruits de toute la plus secrète doctrine du Messie, et revêtus de toute l'autorité qui appartient aux docteurs d'Israël? *Non potuerunt non probabiles esse arbitri interpretandi qui certissimi et gravissimi erant auctores docendi.*

[1] Hilar. *in Psalm.* II, *vide* et Euseb., lib. XIII, *præparat.*, c. 1.

par Daniel, devait aussi concourir, à sa manière, à la gloire du Messie et à l'établissement de son règne.

Il avait pour mission 1° de percer toutes les routes, d'ouvrir et de faciliter aux prédicateurs de l'Évangile toutes les communications d'un bout du monde à l'autre, briser toutes les barrières, renverser tous les murs de séparation qui divisaient les différents peuples, niveler pour ainsi dire la face de la terre, réunir toutes les nations dans une seule monarchie, et établir enfin une paix universelle. Tels étaient les moyens les plus propres à l'accomplissement de ce dessein. Tel est aussi le caractère et la commission de l'empire romain.

C'est ce que Daniel avait prédit avec une grande énergie, lorsque Rome était encore au berceau. *Le quatrième empire*, dit le Prophète, *semblable au fer qui brise et qui rompt tous les métaux, domptera aussi et renversera tous les autres.*[1] Et ailleurs, il le représente comme une bête redoutable qui avait quelque chose de merveilleux et d'effrayant. *Elle avait*, nous dit-il, *des dents de fer d'une horrible grandeur; elle dévorait tout; elle mettait tout en pièces; elle foulait aux pieds ce qu'elle ne déchirait pas.*[2] Le même Prophète qui avait vu dans l'avenir la formidable puissance de l'empire romain, voit aussi sa décadence, et, sur ses ruines, l'établissement du règne de Jésus-Christ. *Il sera*, nous dit-il, *remplacé par un autre empire qui, formé sans aucun secours humain, s'éten-*

[1] Dan., II. 40.
[2] Dan., VII, 7.

dra sur tous les royaumes, et ce nouvel empire sera éternel[1].

Voilà donc ce qui nous explique pourquoi les Romains furent toujours vainqueurs de leurs ennemis; pourquoi leur empire reculant chaque jour ses limites pendant sept ou huit cents ans, finit par ne plus connaître d'autres bornes que celles du monde, et par absorber dans son vaste sein toutes les nations. Voilà pourquoi encore, après les guerres les plus longues et les plus sanglantes dont l'histoire ait conservé le souvenir, tout à coup ces légions triomphantes suspendirent leurs marches sur tous les points du globe, ployèrent leurs drapeaux et laissèrent tranquillement reposer leurs armes; pourquoi enfin, vers l'an quatre mille du monde, l'univers jouit de la paix la plus universelle qu'on ait jamais connue. C'est qu'alors le Messie, le prince de la paix, faisait son entrée dans le monde par la petite ville de Bethléem.

2° L'empire romain était aussi destiné par la Providence à procurer l'accomplissement d'une des plus belles prophéties, dont l'accomplissement devait réveiller toutes les attentions et faire battre tous les cœurs, car il était le signal de la prochaine venue du Messie. Cette prophétie est celle de Jacob. Nous avons vu que sur son lit de mort, ce glorieux Patriarche annonçait que *le Messie viendrait lorsqu'un roi étranger à la nation juive serait assis sur le trône de Juda*. Or, après la défaite de Pompée, Antoine, consul romain, passa en Asie et confirma Hérode, Iduméen d'origine,

[1] Dan., XI, 41.

dans le gouvernement de la Galilée. Ce consul ne s'en tint pas là. Etant retourné à Rome, il concilia à Hérode la faveur d'Auguste qui, bientôt après, devint empereur. Il usa si bien de son crédit, qu'il détermina le sénat romain à donner à Hérode, par un décret solennel, le titre de *roi des Juifs*. En cette qualité, Hérode fut conduit au capitole, et couronné avec les cérémonies accoutumées. C'est à cette époque précise, où l'antique sceptre de David et de Juda passait aux mains d'un étranger, que Jacob avait marqué, dix-huit siècles auparavant, la venue du Messie. C'est alors, en effet, que les temps désignés par le Prophète étant accomplis, Notre Seigneur Jésus-Christ vint au monde, précisément à la chute du royaume de Juda, sous la quatrième monarchie, vers la fin des soixante-dix semaines marquées par Daniel, avant la ruine du second temple que le Messie devait honorer de sa présence, au moment où de toutes parts on était dans l'attente générale et prochaine de son avènement.

O mon Dieu, que vous êtes grand! et que c'est bien à juste titre que vous êtes appelé le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. Qu'était-ce donc que cet empire romain, ce vaste colosse qui foula l'univers? Un ministre subalterne, un humble serviteur à l'ordre du Tout-Puissant, destiné à ouvrir les chemins au Messie.

Voilà de quelle manière Dieu a fait concourir les événements et les empires à la gloire du Messie et à l'établissement de son règne : nouvelle preuve de cette vérité, base de tout le Catéchisme, que le but unique des

conseils de Dieu, depuis la chute de l'homme, a été de le sauver par le moyen du Messie.

Terminons cette histoire des révolutions arrivées dans les quatre plus grands empires que le monde ait jamais connus, par une réflexion bien propre à élever nos esprits et à remplir nos cœurs de religion. Les auteurs profanes ont attribué l'élévation et la chute de ces grandes monarchies, à l'habileté, au courage ou aux défauts personnels de leurs empereurs. Ils n'ont vu que la cause apparente; mais les Prophètes ont porté leurs vues plus loin : ils ont vu le grand Dieu qui règne au plus haut des Cieux, tenant en ses mains les rênes de tous les empires, et faisant servir les passions, les vertus et les vices des rois et des peuples à l'accomplissement de son grand dessein, le salut du genre humain, *par l'établissement* du règne du Christ. Or, Dieu n'a point abdiqué; c'est encore lui qui dirige tous les événements, toutes les révolutions qui consolent ou qui bouleversent le monde; qui élève et qui abaisse les conquérants pour l'accomplissement de son grand dessein, le salut du genre humain, *par la conservation et la propagation* du règne du Christ.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour mon salut. Il est donc vrai, ô mon Dieu, que depuis le commencement du monde tout se faisait pour Jésus-Christ mon Sauveur; mais ce Sauveur lui-même est pour moi et moi pour vous.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'adorerai votre Providence dans tous les événements.*

PETIT CATÉCHISME.

LE MESSIE PRÉPARÉ. — MONARCHIE DES GRECS ET ROMAINS.

Q. Comment la grande monarchie des Grecs a-t-elle concouru à la gloire du Messie et à l'établissement de son règne qui est l'Évangile?

R. La grande monarchie des Grecs a concouru à la gloire du Messie en préparant les voies à l'Évangile, et cela de plusieurs manières : 1° en s'étendant dans une grande partie du monde, elle rendit commune et populaire la langue grecque, c'est-à-dire la langue dans laquelle l'Évangile devait être prêché. Par là, le Seigneur préparait un cours plus libre à la prédication des Apôtres et une circulation plus aisée et plus rapide à la doctrine du Messie.

Q. Quelle est la seconde manière dont la monarchie des Grecs concourut à l'établissement de l'Évangile ?

R. Voici la seconde manière dont la monarchie des Grecs concourut à l'établissement de l'Évangile : elle attira les Juifs dans la plus grande partie du monde Les successeurs d'Alexandre-le-Grand, charmés de la fidélité que les Juifs gardaient à leurs souverains, leur offrirent

partout des établissements avantageux : les Juifs acceptèrent. Jusque-là, resserrés dans les limites de la Judée, ils se répandirent au loin dans l'Orient, dans l'Égypte et dans toute la Grèce. Aussi, voyons-nous que les Apôtres en trouvaient établis dans toutes les villes où ils venaient prêcher. Nouveaux missionnaires, ces Juifs firent connaître le vrai Dieu à ces différents peuples, et par là les préparèrent de loin à recevoir les lumières de l'Évangile.

Q. Quelle fut la troisième manière?

R. Voici la troisième manière dont la monarchie des Grecs concourut à l'établissement de l'Évangile : elle procura à tous les peuples la connaissance des livres saints.

Q. Comment cela arriva-t-il?

R. Un des successeurs d'Alexandre, nommé Ptolémée, roi d'Égypte, établit à Alexandrie, capitale de son royaume, une riche bibliothèque. Il y rassembla de tous les endroits du monde les livres les plus rares et les plus curieux. Cette bibliothèque devint bientôt le rendez-vous des savants de tous les pays. Ptolémée ayant appris que les Juifs avaient un livre qui contenait les Lois de Moïse et l'histoire de ce peuple, il résolut de le faire traduire de l'hébreu en grec, pour enrichir sa bibliothèque. Il s'adressa au grand-prêtre Éléazar, qui lui envoya une copie des livres saints, écrite en lettres d'or, avec soixante-douze vieillards fort instruits pour en faire la traduction. Ils eurent bientôt achevé cet ouvrage, et leur traduction fut déposée dans la bibliothèque

d'Alexandrie : c'est ce qu'on appelle la version des septante.

Q. Comment la quatrième monarchie prédite par Daniel, c'est-à-dire la monarchie des Romains, a-t-elle contribué à la gloire du Messie et à l'établissement de son règne qui est l'Évangile?

R. Lorsque la monarchie des Grecs eut accompli sa mission en préparant les esprits à la prédication de l'Évangile, Dieu la fit passer aux Romains. Les Romains étaient destinés par la Providence à faciliter aux prédicateurs de l'Evangile les communications d'un bout du monde à l'autre. Pour cela, il fallait renverser tous les murs, division qui séparait encore les différents peuples; ne faire de toutes les nations qu'un seul royaume, et établir une paix universelle. Tel fut aussi l'ouvrage de l'empire romain. Daniel l'avait prédit, en disant que cet empire serait semblable à une bête terrible qui aurait des dents de fer d'une épouvantable grandeur, qui dévorerait tout, qui mettrait tout en pièces et qui foulerait aux pieds tout ce qu'elle n'aurait pas déchiré.

Q. Comment l'empire romain concourut-il encore à la gloire du Messie?

R. L'empire romain concourut encore à la gloire du Messie en procurant l'établissement de la célèbre prophétie de Jacob. Ce saint vieillard étant sur le point de mourir, annonça que le Messie viendrait lorsqu'un étranger serait assis sur le trône de Juda. Or, ce fut le sénat romain qui nomma *roi des Juifs* Hérode, Iduméen d'origine. Ce fut aussi à ce moment que le Messie vint au monde.

Q. Quelle réflexion faites-vous sur la succession des quatre grandes monarchies?

R. La réflexion que fait naître la succession des quatre grandes monarchies, c'est que Dieu gouverne du haut du Ciel tous les empires de la terre et tous les événements, et qu'avant Jésus-Christ, il les a fait servir à l'accomplissement de son grand dessein, le salut de l'homme par l'établissement du règne du Messie; et que depuis la venue de Jésus-Christ, il les fait encore servir à l'accomplissement de son grand dessein, le salut de l'homme par la conservation et la propagation du règne du Messie.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour mon salut. Il est donc vrai, ô mon Dieu, que depuis le commencement du monde tout se faisait pour Jésus-Christ mon Sauveur; mais ce Sauveur lui-même est pour moi et moi pour vous.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'adorerai votre Providence dans tous les événements.*



L^e LEÇON.

LE MESSIE PRÉPARÉ.

Épreuves destinées à purifier les Juifs et à leur faire désirer et reconnaître le Messie. — Héliodore frappé de verges. — Il annonce la puissance du vrai Dieu. — Le saint vieillard Eléazar, son martyre. — Histoire des Machabées, leur martyre.

La préparation évangélique s'était faite parmi les nations de l'Orient, par les différentes dispersions des Juifs à Ninive, à Babylone, et ensuite dans le monde entier, depuis les conquêtes d'Alexandre. La connaissance du Messie était devenue générale. Dans la crainte que cette connaissance ne s'affaiblît parmi les nations, ou pour la rendre encore plus claire et plus universelle, la Providence permit que pendant les trois derniers siècles qui précédèrent la venue du grand Libérateur, les Gentils de l'Orient et de l'Occident fussent perpétuellement en contact avec les Juifs de la Palestine. De là, les guerres continuelles entreprises contre ce peuple, d'abord par les successeurs d'Alexandre, ensuite par les Romains.

Dans les vues de la Providence, ces guerres avaient encore un autre but ; elles préparaient les Juifs eux-mêmes à la prochaine venue du Messie, voici de quelle manière. Quand un roi doit habiter un palais, on s'em-

presse de le purifier et de l'embellir, afin que rien ne puisse blesser les regards du monarque. Ces guerres continuelles, et presque toujours injustes, étaient de rudes épreuves destinées à purifier de plus en plus le peuple juif, à lui donner l'innocence, la sainteté convenable à la digne réception du Messie. C'était le meilleur moyen de les empêcher de méconnaître ce Désiré des nations, car les cœurs purs voient la vérité, voient Dieu plus clairement que les autres : ce privilége forme dès cette vie une partie de leur récompense et de leur bonheur.

De plus, ces vexations non interrompues étaient merveilleusement propres à exciter en leur ame un vif désir du Libérateur. En apportant sur la terre la vérité et la justice, il devait, à la longue, bannir la tyrannie et faire de tous les hommes un grand peuple de frères. Le malheur fut que les Pharisiens, aussi aveugles qu'ils étaient orgueilleux, faussèrent les prophéties et n'entendirent la gloire, la puissance et les triomphes du Christ, que dans un sens matériel et grossier. Mais la Providence n'avait rien oublié pour prévenir cette fatale erreur. Les Juifs, humbles et dociles, n'en furent point la victime : donnant aux Prophètes leur véritable signification, ils reconnurent pour le Messie promis au genre humain, l'humble enfant de Bethléem. Ainsi le Seigneur fut justifié.

Ne pouvant raconter en entier l'histoire de ces derniers siècles du monde ancien, nous allons nous borner à quelques faits qui rendent évidente la continuation de

l'action divine sur les Juifs et sur les Gentils, pour les préparer à l'avènement prochain du Rédempteur.

Le premier de ces faits est celui d'Héliodore. Quoi de plus propre que l'éclatante punition de ce profanateur et que son témoignage personnel à rappeler aux nations l'existence du Dieu des Juifs et la vérité de sa Religion, dont la croyance du Messie était l'article fondamental !

Séléucus, roi de Syrie, entreprit de piller les trésors du temple de Jérusalem. Pour exécuter cette entreprise sacrilége, il choisit Héliodore, intendant de ses finances. Héliodore, parti pour obéir aux ordres de son maître, parut n'avoir d'autre dessein que de visiter le gouvernement de la Judée. Il arriva à Jérusalem où le grand-prêtre Onias, aussi respectueux envers son roi qu'il était fidèle à son Dieu, le fit recevoir avec toutes sortes d'honneurs. Le ministre ne tarda guère à s'expliquer sur la commission dont il était chargé; il déclara qu'il venait de la part du roi pour se faire remettre les trésors du temple.

Onias lui représenta que l'argent qu'on gardait dans la maison du Seigneur, consistait en dépôts consacrés à la subsistance des veuves et des orphelins. Héliodore fut peu touché des observations du Pontife : la volonté du roi lui tenait lieu de toute raison. Il prit jour pour se rendre au temple. Le bruit de cette sacrilége tentative s'étant répandu dans Jérusalem, ce n'est par toute la ville qu'alarmes et qu'effroi. Les Prêtres, revêtus de leurs habits sacerdotaux, se prosternent au

pied de l'autel, et, dans cette posture humiliée, ils appellent le Dieu du Ciel au secours de son temple. De leur côté, les citoyens désolés accourent en foule de leurs maisons, et réunis ensemble dans l'ardeur des mêmes vœux, ils conjurent le Seigneur de ne pas permettre que sa sainte demeure soit exposée à de sacriléges mépris. Les femmes, couvertes de rudes cilices, vont en foule par les rues; les vierges même, renfermées dans l'enceinte du temple, se font un devoir d'en sortir. Les unes courent vers le Grand-Prêtre, les autres vers les murailles, quelques-unes plus timides se contentent de regarder du lieu de leur retraite, quelle va être l'issue de cet événement. Toutes ensemble, les mains levées vers le Ciel, adressent au Seigneur leurs prières et leurs gémissements. Au milieu de la confusion générale, le souverain Pontife montre un air de consternation qu'on ne peut envisager sans être pénétré jusqu'au fond de l'ame de la plus vive douleur.

Cependant, Héliodore pressait avec chaleur l'exécution de son entreprise. Déjà il était à la porte du trésor, environné d'une troupe de satellites qui se disposaient à la forcer; mais, au moment où tout paraissait désespéré, le Seigneur manifesta avec éclat sa toute-puissance. Voilà que tout à coup, les indignes esclaves qui avaient osé prêter leur ministère au dessein de leur chef, frappés de la main de Dieu, se trouvent renversés les uns sur les autres et mis en fuite. Ils avaient vu paraître à leurs yeux un cheval magnifiquement paré, monté par

un cavalier d'un aspect formidable, et dont les armes semblaient d'or, tant leur éclat était éblouissant. Ce cheval se ruant avec impétuosité sur Héliodore, le frappe des deux pieds de devant et le jette par terre. Alors, deux jeunes hommes, pleins de majesté, tout brillants de gloire et richement vêtus, s'étant approchés du profanateur, armés de fouets, le frappent sans relâche et l'accablent de coups. Héliodore, châtié si rudement et enveloppé d'épaisses ténèbres, est jeté à demi-mort dans une chaise et porté hors de l'enceinte du temple où il reste long-temps sans mouvement, sans voix et sans espérance de vie. Admirable effet de la justice de Dieu qui ordonna qu'un homme assez téméraire pour oser entrer dans sa sainte maison, avec tout l'appareil d'un triomphe, en fût enlevé, couvert de confusion, sans que personne pût le dérober aux coups d'un Maître tout-puissant auquel il avait sacrilégement insulté ; mais en même temps, leçon bien importante pour les profanateurs et pour les favoris des princes, qui apprend aux uns quel respect est dû aux choses saintes, et aux autres qu'il est de leur devoir de résister toujours à des ordres impies avec une respectueuse mais invincible liberté.

Tandis qu'Héliodore languissait dans le triste état où l'avait réduit son impiété, les Juifs passèrent tout à coup de l'abîme de la douleur au comble de la plus pure joie. Le temple retentit de cantiques d'actions de graces. Les amis d'Héliodore étaient occupés de soins bien différents. Ne trouvant point sur la terre de remèdes à un mal qui partait du Ciel, ils s'adressèrent à Onias lui-

même, en le conjurant de prier le Seigneur qu'il daignât conserver la vie à celui qui était prêt à rendre le dernier soupir.

Onias considérant que si Héliodore venait à mourir, le roi ne manquerait pas de soupçonner de la malice de la part des Juifs, et de leur attribuer la mort de son envoyé, offrit au Seigneur, pour le salut du mourant, une hostie de propitiation; il fallait d'ailleurs, dans les desseins de la Providence, que les Gentils apprissent de plus en plus à connaître le Dieu d'Israël, la vérité de ses menaces et la certitude de ses promesses dont la première était celle du grand Libérateur. Il était donc bien plus conforme au plan divin qu'Héliodore lui-même rendît témoignage à toutes ces choses et à la puissance du Seigneur, après l'avoir éprouvée par deux miracles incontestables, tels que celui de son châtiment et celui de sa guérison.

Le Seigneur exauça les vœux du Grand-Prêtre; mais il ne voulut pas que le coupable ignorât à qui il devait la santé. Remerciez le pontife Onias, dirent les mêmes Anges à Héliodore, c'est à cause de lui que le Seigneur vous a fait grace de la vie. Pour vous, châtié par l'ordre du vrai Dieu, ayez soin d'annoncer son pouvoir, sa vérité, tous ses prodiges, jusqu'au milieu des nations idolâtres. Lumineuses paroles qui nous montrent bien que ce fait d'Héliodore se rattache au plan général de la préparation évangélique.

Ayant ainsi parlé, les Anges disparurent. Héliodore profita de sa terrible leçon. Il offrit à Dieu un sacrifice

d'actions de graces, fit des vœux et de grandes promesses à ce Dieu souverain dont il venait d'éprouver la justice et la miséricorde. Après avoir rendu graces au saint Pontife, il s'empressa de retourner avec sa suite vers le roi son maître. Ne rougissant point de devenir l'Apôtre de la vraie Religion, il publiait partout les merveilles du grand Dieu qu'il avait vues de ses yeux et qui s'étaient opérées en sa personne.

Un jour, entre autres, le roi lui demanda : Qui croyez-vous propre à être envoyé pour faire une nouvelle tentative sur Jérusalem? Si vous avez, lui dit-il, quelque ennemi, quelque conspirateur, chargez-le de la commission, je réponds qu'il vous reviendra déchiré de coups, si toutefois il échappe à la mort. C'est la vérité, le temple des Juifs est rempli de la puissance divine. Celui qui habite dans le Ciel y fait sa demeure, il s'en déclare le protecteur et le gardien; et quiconque ose y entrer à dessein de le profaner doit s'attendre à un rude châtiment ou à la mort.

Si Dieu prenait tant de soin de préparer les Gentils au règne du Messie, en saisissant toutes les occasions de leur donner connaissance de la Religion véritable, il ne s'occupait pas des Juifs avec moins de sollicitude. Rien ne fut omis pour les purifier et les détacher des choses terrestres. Jamais on ne vit tant et de si beaux exemples d'une vertu déjà toute chrétienne. Il semble que le soleil de justice, plus près de se lever sur le monde, faisait sentir plus vivement sa puissante influence. La Judée eut ses martyrs de tout âge et de tout sexe.

Antiochus Épiphane, roi de Syrie, fut l'instrument dont le Seigneur se servit pour éprouver son peuple. Il entreprit d'abolir dans la Judée le culte du vrai Dieu. Bientôt le sang des fidèles coula dans toute l'étendue de la Palestine. Au plus fort de la persécution, vivait à Jérusalem un saint homme nommé Éléazar ; il tenait un des premiers rangs parmi les Docteurs de la Loi, c'était un vénérable vieillard dont l'extérieur plein de douceur et de majesté inspirait la confiance et commandait le respect. Ce fut contre ce grand homme que la furie des persécutions s'acharna avec le plus d'opiniâtreté. Ils lui ouvrent la bouche de force et ils essayent de lui faire manger malgré lui des viandes défendues par la Loi. Sa généreuse résistance le fait aussitôt condamner. Préférant une mort glorieuse à une vie déshonorée par un crime, il se met à la tête des bourreaux et marche volontairement au supplice.

Pendant qu'il marchait gaiement à la mort, quelques-uns de ses amis, touchés d'une criminelle compassion, s'approchèrent et lui dirent secrètement : Permettez que nous fassions apporter des viandes dont il est permis de manger, faites semblant d'en goûter, afin qu'on croie que vous avez obéi. Voilà un moyen sûr et en même temps fort innocent de vous dérober à la mort. Tandis qu'Eléazar entendait ces perfides sollicitations, mille pensées nobles et encourageantes lui vinrent à son esprit, il se représenta l'honneur de sa vieillesse et ses cheveux blancs, et la vie sage et vertueuse qu'il avait menée depuis son enfance, et la justice et la majesté des

saintes Lois portées par le Tout-Puissant. Plein de ces grandes idées : Qu'on me conduise au supplice, s'écria-t-il, il ne convient pas à notre âge de dissimuler et de feindre, ce serait tromper notre jeunesse qui croirait qu'Éléazar, à quatre-vingt-dix ans, est passé de la religion de ses pères aux superstitions des étrangers, et, à cause de ma dissimulation et pour l'amour d'un peu de vie périssable, elle se laisserait séduire ; j'attirerais sur mon nom une tache honteuse et j'attacherais à ma vieillesse l'exécration de tous les siècles. D'ailleurs, quand je pourrais m'arracher aux supplices des hommes, puis-je me soustraire pendant ma vie et après ma mort à la main du Tout-Puissant ? Au contraire, en quittant courageusement la vie, je me montrerai digne de mon grand âge, et je laisserai un bel exemple aux jeunes gens.

Ce peu de mots, prononcés avec dignité, furent reçus comme l'expression de l'arrogance et de l'orgueil. Ceux qui le conduisaient redoublèrent de cruauté. Enfin on arrive au lieu du supplice. On dépouille ce vénérable vieillard, on l'étend, on le lie ; les bourreaux le frappent sans relâche et sans pitié. Au milieu de tant de douleurs, le martyr s'écrie en gémissant : Vous savez bien, Seigneur, qu'ayant pu éviter une mort si cruelle, j'ai préféré les tourments que j'endure. Vous savez aussi que je les souffre bien volontiers, par la crainte de vous déplaire. Telles furent les dernières paroles du martyr. Après quoi, laissant dans sa mort un rare exemple de courage et de fidélité, non-seulement à la jeunesse juive, mais

encore à toute la nation, il alla attendre dans le sein d'Abraham la récompense de sa foi.

Le bruit de cette mort, bien loin de ralentir le zèle des vrais Israélites, ne servit qu'à l'animer davantage. Le sang d'Éléazar fut une semence de martyrs. Après les combats d'un vieillard magnanime, on vit entrer dans la lice, d'un côté, une mère avec ses sept fils, dans la fleur de la jeunesse; et de l'autre, Antiochus lui-même, avec tout l'appareil des persécuteurs de la foi : digne emploi pour un grand prince d'essayer la dureté de son cœur contre une femme et contre des enfants! Il se les fait amener et leur commande de manger sur-le-champ et sans répliquer des viandes défendues par la loi. Sur leur refus, il les fait dépouiller devant lui, et ordonne qu'on les déchire de coups de fouets et de nerfs de bœuf. L'aîné des sept frères, sans s'étonner de ce traitement, prend la parole et dit au tyran : Que prétends-tu de nous? et quelle réponse attends-tu? Nous sommes prêts à mourir plutôt que de violer les lois que Dieu a données à nos pères.

Cette intrépidité met Antiochus en fureur; il commande qu'on fasse rougir au feu des poêles et des chaudières d'airain. On s'empresse de lui obéir. Outré de dépit contre l'enfant qui venait de parler, il lui fait couper la langue, arracher la peau de la tête, couper les extrémités des pieds et des mains, en présence de sa mère et de ses frères. Ainsi mutilé, il lui fait appliquer le feu; et après ce cruel essai, il le fait jeter encore tout vivant dans une poêle ardente, où il le voit impitoyablement

brûler. La mère et les frères de ce premier martyr, au lieu de gémir sur son sort, ne pensaient qu'à s'encourager. Le Seigneur, se disaient-ils, aura égard à la justice de sa cause que nous défendons, il nous consolera suivant ses promesses.

Pendant qu'ils s'encourageaient de la sorte, leur aîné mourut, et n'adoucit pas, par sa mort, la cruauté du tyran. Il attaque le second, et le fait approcher pour l'insulter avec amertume. Ses bourreaux lui arrachent la peau de la tête avec les cheveux, et lui demandent s'il veut obéir, avant qu'ils déchirent tous les membres de son corps. Je n'en ferai rien, répond le jeune martyr; et on le condamne au même supplice que son frère. N'ayant plus qu'un souffle de vie, il dit au roi avec une force que Dieu seul peut donner : Méchant prince, tu nous tourmentes maintenant, mais le Roi du monde nous rendra la vie avec une gloire éternelle.

Celui-ci étant mort, on passe au troisième. Les bourreaux lui demandent sa langue, ils lui demandent ses mains, sans hésiter il les leur présente. C'est du Ciel que j'ai reçu ces membres, dit-il avec assurance, je les livre avec plaisir, car mon Dieu saura bien me les rendre. Le tyran et ses bourreaux ne pouvaient revenir de leur surprise en voyant, à cet âge, tant de mépris pour les plus affreux supplices. Cependant, plus enragé que surpris, il continue sa barbare exécution. Le quatrième, le cinquième, le sixième de ces généreux enfants, dignes imitateurs de leurs frères, expirent avec courage dans les mêmes tourments.

Pendant leur martyre, la mère, infiniment au-dessus de tous les éloges, et digne de l'éternel souvenir de tous les gens de bien, voyait, sans s'émouvoir, passer l'un après l'autre ses sept enfants par les plus horribles supplices. Au lieu de leur donner de dangereuses larmes, elle leur prodigua les encouragements les plus propres à assurer leur victoire. Ses inquiétudes, néanmoins, n'étaient pas toutes calmées.

Restait le dernier et le plus jeune. Antiochus essaya de le séduire, lui promettant même avec serment de le rendre riche et heureux, d'en faire son ami. Ces basses flatteries étaient bien malséantes dans la bouche de ce barbare, à l'égard d'un enfant qui venait de voir ses six frères brûlés par ses ordres. Le jeune martyr les paya d'un juste mépris : il ne daigna pas y répondre. Voyant ses promesses inutiles, il fait approcher la mère, et l'engage à sauver son fils de la mort. Elle lui promet d'exhorter son fils. En effet, elle se met à exhorter de toutes ses forces ce reste précieux de son sang, mais d'une manière bien différente de celle dont le roi l'avait entendu. Se moquant du tyran, et se penchant vers son fils, elle lui dit en sa langue, afin de n'être pas entendue d'Antiochus : Mon fils, ayez pitié de moi, qui vous ai porté neuf mois dans mon sein; je vous en conjure, regardez le Ciel et la terre, ce sont les ouvrages du Dieu que vous adorez. Il les a tous créés de rien, aussi bien que les hommes. Que cette vue vous encourage et vous apprenne à ne pas craindre ce cruel bourreau. Digne de vos frères, recevez la mort avec constance,

afin que je vous retrouve avec eux dans l'éternel repos.

La mère avait à peine achevé, que le courageux enfant s'écrie : Qu'attendez-vous ? je n'obéis pas aux ordres du roi, mais à la Loi que Dieu nous a donnée par Moïse. A ces mots, le tyran ne se possède plus. Honteux de se voir vaincu par un enfant, il décharge sur cette innocente victime tous les flots de sa rage. Plus que ses frères, le jeune martyr épuise l'industrieuse cruauté des bourreaux ; mais aussi fidèle que ses aînés, il conserve jusqu'à la fin la pureté de sa foi, et sa confiance aux promesses du Tout-Puissant.

La mère, restée seule au milieu des cadavres lacérés de ses enfants, triomphait ; elle aussi aspirait au martyre, et attendait une part à la gloire de ses fils. Antiochus, toujours le même, honteux de céder, incapable de pardonner, ordonna qu'on joignît la mère aux enfants ; après quoi il se retira couvert de confusion et livré au désespoir.

Ainsi fut éteinte dans son propre sang une illustre famille, destinée par le Seigneur à faire connaître aux Gentils les merveilles de sa puissance, afin de les préparer à l'avènement prochain du Messie, et à le réconcilier avec Israël ; famille qui, en se dévouant à la mort, s'est plus honorablement conservée dans la mémoire des hommes, que si tous ceux qui la composaient eussent porté des sceptres et des couronnes.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir préparé le monde à l'avènement du Messie par tant de moyens admirables ; donnez-nous la force de tout souffrir plutôt que de perdre votre grace.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'aurai le plus grand respect pour les choses saintes.*

PETIT CATÉCHISME.

LE MESSIE PRÉPARÉ. — HISTOIRE DES MACHABÉES.

Q. Qu'est-ce que l'histoire des Machabées ?

R. L'histoire des Machabées est l'histoire des Juifs dans les derniers temps qui précédèrent le Messie. Comme la famille des Machabées joua le principal rôle dans ces jours-là, elle a donné son nom à l'histoire du peuple lui-même.

Q. Que nous apprend cette histoire ?

R. Cette histoire nous apprend que Dieu n'a pas cessé un instant de préparer les Gentils et les Juifs à l'avènement du Libérateur. La dispersion des Juifs et leur long séjour à Ninive et à Babylone, leurs voyages dans l'Orient et l'Occident, depuis les conquêtes d'Alexandre, avaient répandu partout la connaissance de leur religion

et l'attente du Messie, qui en était l'article fondamental. Mais dans la crainte que cette connaissance ne vînt à s'affaiblir, la Providence permit que durant les trois derniers siècles qui précédèrent la venue de son Fils, les Gentils fussent continuellement en rapport avec les Juifs, et qu'ils fussent témoins de prodiges bien capables de leur faire connaître le vrai Dieu.

Q. Citez-nous un de ces prodiges.

R. Séléucus, roi de Syrie, voulut enlever les trésors du temple de Jérusalem. Il envoya Héliodore, intendant de ses finances, pour s'en emparer. Ce profanateur entra dans le temple avec ses gardes : il se disposait à exécuter les ordres de son maître, lorsque deux Anges, sous la figure de deux cavaliers revêtus d'une armure éclatante, renversèrent les gardes d'Héliodore, et les obligèrent à prendre la fuite au plus tôt. Héliodore lui-même fut jeté par terre et frappé à coups de verges, au point qu'on fut obligé de l'emporter à demi-mort. Il allait expirer lorsque ses amis prièrent le grand-prêtre Onias d'avoir pitié de lui. Onias demanda au Seigneur la grace d'Héliodore, et il l'obtint. Les Anges qui l'avaient châtié lui dirent : Remerciez Onias ; c'est à lui que vous devez la vie. Héliodore, honteux et corrigé, s'en retourna publiant partout la puissance du vrai Dieu. Son roi lui ayant demandé qui il fallait renvoyer à Jérusalem. Héliodore lui répondit : Si vous avez quelque ennemi ou quelque conspirateur dans votre royaume, envoyez-le à Jérusalem, et vous êtes bien sûr qu'il vous reviendra dignement châtié, si toutefois il échappe à la mort.

Q. Comment Dieu préparait-il les Juifs eux-mêmes à la prochaine venue du Messie ?

R. Dieu préparait les Juifs eux-mêmes à la prochaine venue du Messie en les purifiant par des épreuves continuelles. C'est par la souffrance qu'il faut se préparer à recevoir le Messie, car la souffrance nous détache, nous humilie, nous sanctifie, et par là nous obtient la grace de connaître la vérité et de l'aimer.

Q. Quelles furent ses épreuves ?

R. Ces épreuves furent les guerres continuelles que firent à la nation sainte les rois de Syrie, et ensuite les Romains. Les Juifs étaient cependant plus fidèles à Dieu que jamais. Il y eut même parmi eux un grand nombre de martyrs. Antiochus ayant entrepris d'abolir la Religion dans la Judée, il fit couler des ruisseaux de sang. Au plus fort de la persécution, vivait à Jérusalem un vénérable vieillard, nommé Éléazar : il était âgé de quatre-vingt-dix ans, aimé et respecté de tout le peuple. Le tyran voulut le forcer à manger des viandes défendues par la loi ; Éléazar aima mieux mourir, et il fut conduit au supplice. Son sang fut une semence de martyrs. Après lui on vit paraître devant Antiochus lui-même une mère et ses sept fils, dans la fleur de la jeunesse. Ils expirèrent tous avec courage dans les plus affreux tourments.

La foi des Juifs devenait de jour en jour plus vive. Heureux si les Pharisiens ne les avaient pas trompés en leur faisant attendre un Messie conquérant ! ils auraient reconnu Notre Seigneur, et n'auraient pas attiré sur

eux les châtiments dont ils sont accablés depuis dix-huit cents ans.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir préparé les Gentils et les Juifs à l'avènement du Messie par tant de moyens admirables ; faites qu'à l'exemple des Machabées, nous préférions les tourments à la perte de votre grace.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'aurai le plus grand respect pour les choses saintes*.



LIe LEÇON.

UNITÉ DE LA RELIGION ET DE L'ÉGLISE.

Religion une dans son auteur. — Une dans son dogme. — Une dans sa morale. — Une dans son culte. — Une dans son objet. — Église une dans sa fondation, sa destinée, sa constitution, ses épreuves et ses victoires.

La Religion est comme un magnifique tableau que Dieu commence à l'origine du monde, qu'il esquisse sous les Patriarches, qu'il perfectionne sous Moïse, et qu'il achève sous Jésus-Christ. Ainsi, bien qu'elle n'ait pas eu toujours le même degré de clarté et de développement, la Religion n'en est pas moins perpétuellement une et la même.

I. *Une et la même dans son auteur*. Dans l'Ancien Testament, toute la Religion se rapportait à Jésus-Christ à venir, comme dans le Nouveau Testament toute la Religion se rapporte à Jésus-Christ venu. La foi en Jésus-Christ a été le fondement de la Religion dans tous les siècles. Le Juif, pour être justifié, devait croire en Jésus-Christ promis, comme le Chrétien doit croire en Jésus-Christ venu. Toute la différence consiste en ce que le Juif était, dans l'ordre de la Religion, un enfant qui n'en connaissait que les éléments, à qui l'on

n'enseignait que les premiers principes à cause de la faiblesse de son âge; au lieu que le Chrétien est un homme fait, qui en pénètre la substance et qui possède la connaissance claire de ce que les Juifs croyaient sans le comprendre, comme les Saints dans le Ciel voient ce que nous croyons sur la terre[1].

II. *Une et la même dans son dogme.* Elle a cru et enseigné dès l'origine des temps ce qu'elle croit et enseigne aujourd'hui, ce qu'elle croira et enseignera jusqu'à la consommation des siècles. Sous les Patriarches et sous Moïse, elle croyait :

Sur Dieu 1° à l'existence d'un seul Dieu, éternel, tout-puissant, qui avait créé le monde par sa volonté et qui le gouvernait par sa sagesse. Elle croyait confusément ce qu'elle sait aujourd'hui d'une manière plus claire, qu'en Dieu il y a trois personnes également adorables. Ce profond mystère de la Trinité avait commencé à se déclarer par cette ancienne parole de Dieu : *Faisons l'homme;* où Dieu parle à lui-même, où Dieu parle à quelqu'un qui fait comme lui, qui est un autre lui-même. La Trinité s'était montrée à Abraham sous la figure de trois Anges, que l'Écriture appelle du grand nom de Dieu, et à qui ce Patriarche, quoiqu'il en vît trois, parle néanmoins comme à un seul et qu'il adore au nombre singulier.

2° Elle croyait au mystère de l'Incarnation, marqué

[1] Status novæ legis medius est inter statum veteris legis.... et inter statum gloriæ. — Lex vetus est via ad legem novam, sicut lex nova ad cœlestem Ecclesiam, seu ad cœlestem hierarchiam. *D. Th. passim.*

aux Patriarches dans les différentes apparitions de Dieu sous la forme humaine, dans lesquelles le Fils de Dieu préludait pour ainsi dire à son Incarnation future. Ce même mystère fut annoncé ensuite plus clairement par les Prophètes. Ils nous disent en termes exprès que le Messie sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous, Dieu-Homme ; qu'il sera tout ensemble Fils de Dieu et Fils de David.

3° Elle croyait au mystère de la Rédemption. Il fut montré à Abraham dans le sacrifice d'Isaac, touchante figure du Fils de Dieu, livré par son Père et immolé pour nous sur la même montagne. Ce mystère était indiqué par tous les différents sacrifices de l'ancienne Loi, qui n'étaient que des représentations du sacrifice unique de la nouvelle Loi. Les Prophètes l'ont ensuite proclamé hautement en disant que le Messie effacerait par sa mort les iniquités du monde.

4° Elle croyait à l'Esprit du Seigneur ; Esprit tout-puissant, scrutateur des secrets de l'avenir et des cœurs; Esprit de lumière, de charité, de vérité et de vie. Les preuves de cette croyance sont écrites à chaque page de nos livres saints. Il faut se souvenir néanmoins que ces mystères ne nous ont été révélés avec une entière évidence que par Jésus-Christ à qui seul il était réservé de lever le voile qui les cachait avant sa venue. C'est lui qui, en instituant le Baptême, nous a appris clairement que le vrai Dieu, un et indivisible dans son essence, est néanmoins Père, Fils et Saint-Esprit. Ainsi le Père, le Fils et le Saint-Esprit, un seul Dieu en trois personnes,

montré plus obscurément aux Patriarches et aux Disciples de Moïse, est clairement révélé sous l'Évangile : voilà sous ce rapport toute la différence entre l'Ancien Testament et le Nouveau. L'un met au grand jour ce que l'autre tenait enveloppé sous des voiles.

5° *Sur l'homme*. Elle croyait qu'il est fait à l'image et à la ressemblance de Dieu ; qu'il est composé d'un corps et d'une ame ; que son ame est spirituelle, qu'elle est comme le souffle de la bouche de Dieu ; qu'elle est libre, capable de faire à son gré le bien ou le mal : les menaces et les promesses, les châtiments et les récompenses, dont parlent sans cesse les Livres saints, sont autant de preuves de la liberté de l'ame. Car si l'ame n'avait pas été libre, il eût été absurde et injuste de punir ou de récompenser, puisque l'homme n'aurait été qu'une pure machine agissant nécessairement. Or, on ne punit ni on ne récompense pas une machine. Elle croyait que l'ame est immortelle. Les anciens Patriarches appelaient la mort un sommeil [1] : or, le sommeil n'est pas l'anéantissement : il suppose un réveil. *Enterrez-moi*, dit Jacob mourant, *dans le tombeau d'Abraham et d'Isaac ;* puis s'adressant à Dieu, il ajoute : *J'attendrai, Seigneur, le Messie que vous devez envoyer* [2]. Ainsi le dogme de l'immortalité est gravé sur le tombeau des Patriarches. Il est écrit dans les livres des Prophètes : *Souvenez-vous de votre Créateur dans les jours de votre jeunesse*, disait

[1] Gen. c. XLII, 30.
[2] Sen., *id.*

Salomon, *avant que n'arrive le moment auquel la poussière retombera dans la terre d'où elle a été tirée, et auquel l'esprit retournera à Dieu qui l'a donné* [1]. Elie voulant ressusciter un enfant, dit à Dieu : *Seigneur, faites que l'ame de cet enfant revienne dans son corps*. L'Ecriture ajoute que l'ame de cet enfant revint dans son corps et qu'il ressuscita. [2]

6° Elle enseignait que l'homme, créé dans l'innocence et le bonheur, s'était perdu en désobéissant à Dieu; de là étaient venus tous les maux qui affligent l'humanité car le premier homme a transmis son péché à ses descendants, et nous naissons tous coupables. *Qui est pur devant vous, Seigneur*, dit l'Ecriture? *Personne, pas même l'enfant qui n'a qu'un jour*. Elle enseignait que Dieu n'avait point abandonné l'homme dans son malheur, mais qu'il lui avait promis un Rédempteur. Cette promesse et cette attente d'un Sauveur remplit tout l'Ancien Testament.

7° Elle enseignait que l'homme ressusciterait : *Oui, je le sais*, disait Job, *que mon Rédempteur est vivant; et qu'au dernier jour je sortirai du tombeau, que je reprendrai ma chair et qu'en cet état je verrai mon Dieu. Cette espérance est gravée dans mon sein, et les leviers de mon cercueil la descendront avec moi dans la tombe* [3].

8° Elle enseignait qu'à la fin des temps Dieu viendrait

[1] Ecclesiast., c. XII.
[2] 3 Rois, c. XVII.
[3] Job. XIII, 15.

juger tous les hommes et qu'il y aurait des récompenses éternelles pour les bons et des supplices éternels pour les méchants. *Je rassemblerai tous les peuples dans la vallée de Josaphat*, dit le Seigneur, par la bouche du prophète Joël [1]. *Là, je m'asseirai sur mon trône pour juger toutes les nations qui y sont rassemblées de toutes parts.* Il parle des signes avant-coureurs de ce dernier jour, dans les mêmes termes que Notre Seigneur lui-même. Après le jugement, que deviendront les méchants? *J'ai allumé*, dit le Seigneur à Moïse, *un feu dans ma fureur, il brûlera jusqu'au fond de l'Enfer* [2]. *On verra les pécheurs qui se sont révoltés contre moi; leur ver ne mourra point, leur feu ne s'éteindra point* [3]. Le Sauveur, dans l'Évangile, en parlant des réprouvés, leur applique ces mêmes paroles. Que deviendront les justes? *Ils vivront éternellement, leur récompense sera auprès de Dieu* [4]. *Ils seront abreuvés d'un torrent de délices et éclairés de la lumière de Dieu même* [5]. Voilà ce que répondait la Religion avant Jésus-Christ.

9° *Sur le monde*, elle enseignait qu'il a été tiré du néant par le Seigneur; qu'il a été donné à l'homme pour qu'il en jouît et qu'il apprît des créatures à connaître son Dieu dans les merveilles qui l'environnent; que ce monde passera par le feu et qu'*alors il y aura de*

[1] Joël, II, III, 1 et suiv.
[2] Deut. XXXVIII, 22.
[3] Isaïe, LXVI 25.
[4] Sap. V. 16.
[5] Psaum., XXXV, 9.

nouveaux Cieux et une nouvelle terre[1]. Tels étaient les dogmes de la Religion avant Jésus-Christ : Tels sont encore les dogmes de la Religion après Jésus-Christ. La Religion a donc toujours été une et la même dans son Symbole ou dans son Dogme.

III. *Une et la même dans sa morale*. Elle commandait les mêmes vertus : envers Dieu, la foi, l'espérance, la charité, l'adoration; envers le prochain, la justice, la charité; envers nous-mêmes, l'humilité, la chasteté. L'Ancien Testament est rempli de passages où toutes ces vertus sont recommandées. Mais pour montrer par un seul trait que la Religion avant Jésus-Christ avait la même morale que la Religion après Jésus-Christ, il suffit de dire que le Décalogue donné à Moïse, est le même que nous enseigne aujourd'hui la Religion.

IV. *Une et la même dans son culte*. La prière et le sacrifice, tels étaient les actes fondamentaux du culte de la Religion avant Jésus-Christ. Nous les voyons pratiqués dès l'origine du monde. Tous les Patriarches ont prié et offert des sacrifices; depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ, les prières et les sacrifices n'ont pas été interrompus un seul instant. Or, la prière et le sacrifice, mais une prière et un sacrifice infiniment plus parfaits, sont encore aujourd'hui les deux actes fondamentaux du culte de la Religion. A ces deux actes, Notre Seigneur a joint les Sacrements; et c'est ce qui donne encore au culte de l'Église catholique une immense supériorité sur le culte de l'Église judaïque. Cette supériorité de l'Église catholique

[1] Is. LXV. 17.

se manifeste dans tous les points, dans le dogme aussi bien que dans la morale. Ainsi, en disant que la Religion a toujours été la même, nous n'avons pas voulu faire entendre qu'elle avait été aussi parfaite sous la Loi que sous l'Évangile, mais seulement qu'elle n'avait pas enseigné *autre chose* sous la Loi et *autre chose* sous l'Évangile ; elle a bien pu nous enseigner des vérités inconnues aux anciens : jamais de dogmes contradictoires.

V. *Une et la même dans son objet.* Quel était l'objet de la Religion avant Jésus-Christ? Réunir l'homme à Dieu dans le temps, afin de les réunir plus étroitement encore dans l'éternité; rétablir l'ordre primitif dérangé par le péché originel; affranchir l'homme des suites de ce péché, savoir : l'ignorance, la concupiscence et la mort. Tout cela par le moyen du Rédempteur, médiateur mystérieux qui d'un côté touchant à Dieu, de l'autre toucherait aussi à l'homme ; en sorte que Dieu et l'homme se réunissent en lui pour former à jamais une nouvelle et indissoluble société. Or, n'est-ce pas encore là l'objet de la Religion après Jésus-Christ? Son but unique, n'est-ce pas de nous unir tellement à notre Rédempteur que nous soyons d'autres lui-mêmes? Ne nous dit-elle pas sans cesse à nous et à toutes les générations : *Mes petits enfants, j'éprouve continuellement pour vous les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous*[1] *?*

Ainsi, pour résumer tout ce qui précède, la Religion, depuis la chute de l'homme, a toujours été une et la

[1] Gal. IV. 19.

même dans son auteur, dans son médiateur, dans son dogme, dans sa morale, dans son culte et dans son objet ; donc il n'y a jamais eu qu'une seule Religion; donc la Religion chrétienne remonte jusqu'au premier jour du monde, comme elle s'étend jusqu'à la fin des siècles. Semblable à un arbre magnifique planté à l'origine des temps, par la main de Dieu même, elle a peu à peu développé son tronc robuste et étendu ses rameaux; nourrissant de ses fruits salutaires et couvrant de son feuillage immortel toutes les générations d'hommes qui ont passé, qui passent et qui passeront sur la face de la terre.

On peut dire aussi dans un sens, que la société ou l'Église, dépositaire et interprète de la Religion, a toujours été une et la même; en sorte qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura jamais qu'une seule véritable Église, comme il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura jamais qu'une seule vraie Religion; car, comme la Religion, l'Église est catholique, c'est une des marques de sa divinité. En un mot, la Religion et l'Église sont deux sœurs qui sont nées, qui ont grandi, qui vivent ensemble, et qui ont éprouvé les mêmes vicissitudes. Traçons un rapide tableau des admirables rapports qui existent entre l'Église avant Jésus-Christ et l'Église après Jésus-Christ.

Représentée par les familles patriarchales d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, elle voyage étrangère dans un pays dont la possession lui est promise, et où elle doit asseoir un établissement durable; elle est persécutée en

Egypte pendant plusieurs siècles; elle sort enfin triomphante; puis, sous la conduite de Moïse, marchant au travers des prodiges, elle détruit sur son passage, et les nations payennes, et leurs temples, et leurs idoles, jusqu'à ce qu'elle se repose dans la terre qu'elle a conquise: alors elle développe sa magnifique constitution. Elle a ses livres où sont renfermées ses lois descendues du Ciel et écrites de la main de Dieu même. Elle a un souverain Pontife et un conseil de vieillards ou la synagogue, chargés de les expliquer; tous ses enfants sont obligés de se soumettre à la décision de ce tribunal auguste. Elle a sa hiérarchie sacerdotale, un Grand-Prêtre revêtu du pouvoir souverain, puis des Prêtres, des Lévites et des Ministres inférieurs. Répandus dans toutes les tribus, ces Prêtres sont comme un sel destiné à préserver tout le corps de la corruption; comme des flambeaux qui, placés de distance en distance, doivent dissiper les ténèbres de l'erreur et de l'ignorance. Au milieu d'elle, est son Dieu rendu sensible dans l'arche d'alliance. Elle a ses sacrifices qu'elle offre exclusivement au Seigneur, pour adorer, remercier, expier et demander. Elle a chaque semaine son jour saint; elle a ses grandes solennités, Pâque, la Pentecôte, les Tabernacles, où tous ses enfants, dans l'allégresse, se rendent à Jérusalem pour prier et rendre graces.

Quoique maîtresse de la Terre promise depuis la ruine des nations idolâtres, elle ne jouit cependant que de courts intervalles de paix et de tranquillité. Tantôt ce sont les étrangers qui l'attaquent, tantôt ce sont ses

propres enfants qui lui font répandre des larmes amères par leurs scandales, ou qui lui déchirent les entrailles par leurs divisions. Enfin, un grand schisme vient la couvrir de deuil; dix tribus l'abandonnent et refusent de reconnaître son autorité. Mais si le Seigneur l'afflige, il ne la délaisse pas. Toujours attaquée, elle ne sera point détruite. De grands Prophètes lui sont envoyés pour la consoler et conserver la vérité dans son sein. Tous les événements qui se passent chez elle et autour d'elle, les grands empires qui s'élèvent et qui périssent tour à tour, contribuent tous à son bien, à sa gloire et à l'accomplissement du grand dessein en vue duquel elle a été formée, l'établissement du règne du Christ qui doit réparer les suites du péché originel, réconcilier l'homme avec Dieu et rétablir l'ordre primitif dans toute sa perfection.

Tels sont les grands traits du tableau historique de l'Église ou de la société dépositaire de la vraie Religion avant Jésus-Christ. Or, tous ces traits nous les retrouvons brillant d'un éclat plus vif dans l'Église dépositaire de la vraie Religion après Jésus-Christ.

Représentée au sortir du Cénacle par les Apôtres et un petit nombre de Fidèles, l'Église après Jésus-Christ, est d'abord étrangère et voyageuse sur la terre dont cependant la possession lui est promise et où elle doit avoir un établissement immortel. Le monde devient pour elle une nouvelle Égypte; pendant plusieurs siècles, elle y est en butte à la persécution. Elle sort enfin triomphante des catacombes, et sous la conduite de son

divin chef elle monte à travers les combats et les miracles sur le trône des Césars.

Alors, victorieuse du monde idolâtre, elle repose en paix dans la terre qu'elle a conquise, et développe aux regards de l'univers sa magnifique constitution. Aux livres anciens, écrits de la main de Dieu même sur le sommet du Sinaï, elle joint un livre plus parfait, écrit avec le sang du Messie au sommet du calvaire. Ce code sacré, ses pontifes et les conciles sont chargés de l'expliquer, et ses enfants sont obligés de se soumettre aux décisions de ce tribunal auguste. Elle a sa hiérarchie sacerdotale, un Grand-Prêtre revêtu du pouvoir souverain, puis des Évêques, des Prêtres et des Ministres inférieurs. Répandus de toutes parts au milieu de ses enfants, ces Prêtres sont comme un sel destiné à préserver tout le corps de la corruption; comme des flambeaux qui, placés de distance en distance, doivent dissiper les ténèbres de l'erreur; comme des bergers vigilants qui doivent paître les brebis et éloigner les loups du bercail.

Au milieu d'elle est son Dieu rendu sensible dans le tabernacle. Elle a son sacrifice qu'elle offre sans cesse de l'Orient à l'Occident, pour adorer, remercier, expier et demander. Chaque semaine, elle a son jour saint; elle a es grandes solennités, Noël, Pâque, la Pentecôte et d'autres encore, où tous ses enfants, dans l'allégresse, accourent au temple pour prier et rendre graces.

Quoique maîtresse du monde, depuis la ruine de l'idolâtrie, elle ne jouit cependant que de courts intervalles de paix et de tranquillité. Tantôt ce sont les étran-

gers qui l'attaquent, tantôt ce sont ses propres enfants qui lui font répandre des larmes amères par leurs scandales, ou qui lui déchirent les entrailles par leurs divisions. Enfin, un grand schisme vient la couvrir de deuil. L'Orient se sépare d'elle et refuse de reconnaître son autorité, et comme les dix tribus schismatiques, l'orgueilleux Orient tombe sous un joug de fer. Si le Seigneur afflige l'Église, il ne la délaisse pas. Toujours attaquée, elle ne sera point détruite. De grands Saints, de puissants génies lui sont envoyés pour la consoler et conserver la vérité dans son sein. Tous les événements qui se passent chez elle et autour d'elle; les grands empires qui s'élèvent et qui périssent tour à tour, contribuent tous à son bien, à sa gloire, et à l'accomplissement du grand dessein en vue duquel elle a été formée, la conservation et la propagation du règne du Christ qui doit réparer les suites du péché originel, réconcilier l'homme avec Dieu et rétablir un jour l'ordre primitif dans toute sa perfection. Tels sont les grands traits du tableau historique de l'Église ou de la société dépositaire de la vraie Religion après Jésus-Christ; telles sont les conformités frappantes qui la font reconnaître à travers les siècles pour la gardienne immortelle et toujours la même de la Religion, depuis l'origine du monde.

Ainsi, fille du Ciel, épouse bien-aimée du Christ, unissant à l'incorruptible pudeur de la vierge, la courageuse tendresse de la mère, l'Église est venue s'asseoir depuis le commencemeut des âges sous l'arbre

antique de la Religion. Gardienne fidèle, d'une main présentant son fruit de vie aux générations qui marchent vers la mort; de l'autre, frappant d'un glaive redoutable tous les téméraires qui ont voulu attaquer son tronc robuste ou couper quelques-uns de ses rameaux, elle a vu passer à ses pieds le torrent des siècles sans passer elle-même, et lorsque la dernière heure du monde aura sonné, l'arbre salutaire s'élevant vers le Ciel, la vierge immortelle s'élèvera comme lui, et, chaste épouse du Christ, accompagnée de toutes les générations vivifiées par ses soins, elle remontera, pour n'en plus descendre, sur le trône éternel de son céleste époux.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de toute l'étendue de mon cœur, de nous avoir donné la Religion et de m'avoir fait naître dans le sein de la véritable Église. Quelle admirable unité! quels caractères de divinité brillent de toutes parts dans l'Église et dans la Religion chrétienne! Qu'elle est solidement établie! Qu'elle est inébranlable cette Religion sainte que j'ai le bonheur de connaître et de professer! Aussi ancienne que le monde, tout ce qui a précédé la venue de son divin auteur, ce qui l'a accompagnée, ce qui l'a suivie, tout concourt à en démontrer la certitude. Promis dès les premiers jours de la création, Jésus-Christ a été attendu, montré de loin dans tous les âges, annoncé pendant quatre mille ans par une longue suite de

Prophètes. Les Patriarches sont morts en désirant de le voir; tous les justes ont vécu dans cette attente; les grands personnages de l'Histoire Sainte ont été comme les ébauches du Sauveur. Son histoire se trouve écrite d'avance par les Prophètes dans un livre ouvert à tous les yeux, livre également révéré par deux peuples ennemis entre lesquels on ne peut soupçonner de collision. Non, mon Dieu! ô vous le meilleur de tous les Pères! vous que toutes les langues appellent le Dieu bon! non il n'est pas possible que vous ayez laissé prendre à l'erreur tous les caractères de la vérité. Si ce que nous croyons d'après tant de preuves, d'après des preuves si convaincantes, était une erreur, ah! vous ne seriez plus le Dieu bon, puisque nous pourrions dire à juste titre que c'est vous-même qui nous auriez trompés.

Je prends la ferme résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je prierai souvent pour les besoins de l'Église*.

PETIT CATÉCHISME.

UNITÉ DE LA RELIGION ET DE L'ÉGLISE.

Q. La Religion a-t-elle toujours été une et la même?

R. La Religion a toujours été une et la même, quoiqu'elle n'ait pas toujours eu le même degré de développement. Elle a commencé d'enseigner l'homme à son

berceau ; à mesure qu'il a grandi, elle a développé ses leçons.

Q. Montrez-nous que la Religion a toujours été une et la même ?

R. La Religion a toujours été une et la même, 1° dans son auteur qui est le Messie. Attendu ou venu, Jésus-Christ a toujours été le fondement de la Religion, le salut éternel n'a jamais été possible que par lui ; 2° dans ses dogmes. Elle a toujours cru et enseigné depuis l'origine du monde qu'il n'y a qu'un seul Dieu infiniment parfait, créateur et conservateur de toutes choses ; qu'un Messie Dieu et homme sauverait le monde, que l'Esprit du Seigneur sanctifierait par sa grace. Toute la différence entre la Religion avant Jésus-Christ et la Religion après Jésus-Christ, consiste en ce que dans l'Ancien Testament ces grands mystères étaient cachés sous des voiles, tandis que dans le Nouveau ils nous sont révélés d'une manière plus claire et plus précise.

Q. Continuez le même sujet.

R. Sur l'homme, la Religion a toujours cru et enseigné qu'il était créé à l'image de Dieu, composé d'un corps et d'une ame spirituelle, libre, immortelle ; qu'il était déchu par sa faute du bonheur et de l'innocence dans lesquels il avait été créé ; que tous les hommes naissent dans un état de péché et de dégradation ; qu'ils ressusciteront, et qu'il y aura pour les justes des récompenses éternelles, et des supplices éternels pour les méchants. Sur le monde, elle a toujours cru et enseigné qu'il avait été tiré du néant et qu'il était conservé et

gouverné par un Dieu tout-puissant, infiniment sage et infiniment bon ; qu'un jour il passerait par le feu et qu'alors il aurait de nouveaux Cieux et une nouvelle terre.

Q. La Religion a-t-elle toujours été la même dans sa morale et dans son culte ?

R. Oui, la Religion a toujours été la même dans sa morale et dans son culte. Elle a toujours admis la même distinction entre le bien et le mal, commandé les mêmes vertus, défendu les mêmes vices. Dans son culte, elle a toujours pratiqué les deux actes essentiels du culte, savoir : la Prière et le Sacrifice ; enfin, dans son objet, elle a toujours eu pour but de réparer les suites du péché originel, savoir : l'ignorance, la concupiscence et la mort, afin de rétablir l'homme dans l'état de justice et de bonheur d'où il est tombé. Seulement la Religion chrétienne, c'est-à-dire la Religion développée par Notre Seigneur, est beaucoup plus parfaite, beaucoup plus riche en graces que la Religion avant la venue du Messie.

Q. Ainsi, à quoi peut-on comparer la Religion ?

R. On peut comparer la Religion à un arbre magnifique, planté à l'origine du monde par la main de Dieu même qui a successivement fortifié son tronc robuste et développé ses rameaux, nourrissant de son fruit salutaire et couvrant de son feuillage immortel toutes les générations qui ont passé, qui passent et qui passeront sur la terre.

Q. Peut-on dire aussi que l'Église a toujours été une et la même ?

R. Oui, on peut dire aussi que l'Église a toujours été une et la même. Il fallait une société extérieure, visible et perpétuelle, pour garder la Religion et pour l'enseigner aux hommes ; cette société, c'est l'Église. Elle a donc commencé avec la Religion et s'est développée avec elle. En effet, nous trouvons l'Église, dès l'origine du monde, renfermée d'abord comme la Religion dans l'intérieur de la famille, sous les Patriarches ; se développant sous Moïse et passant comme la Religion à l'état national ; enfin, sous l'Évangile, s'étendant comme la Religion à tous les peuples dont elle fait une seule famille.

Q. Montrez-nous que, comme la Religion, l'Église après Jésus-Christ, est la même qu'avant la venue du Messie.

R. L'Église après Jésus-Christ, est la même qu'avant la venue du Messie ; d'abord dans son fondateur qui est Dieu ; dans son objet qui est la conservation et l'enseignement de la Religion ; après Jésus-Christ comme auparavant, elle a été persécutée pendant plusieurs siècles, puis triomphante de ses ennemis ; elle a régné sur les ruines de l'idolâtrie ; elle reconnaît les mêmes livres saints ; elle a un tribunal pour les expliquer, un souverain Pontife, et différents ordres de ministres sacrés ; elle a son jour de repos consacré au Seigneur ; elle a ses grandes solennités et ses fêtes.

Q. Continuez le même sujet.

R. Après Jésus-Christ comme auparavant, l'Église est presque toujours attaquée, tantôt par les étrangers, tantôt par ses propres enfants ; elle a eu son grand

schisme qui l'a séparée en deux; mais toutes ses afflictions tournent à sa gloire. Tous les événements et toutes les révolutions des empires qui l'aidèrent autrefois à atteindre son but qui était l'établissement de l'Évangile, concourent aujourd'hui à le conserver et à l'étendre, et de même qu'autrefois rien n'a pu la détruire, de même aujourd'hui ni l'Enfer ni le monde ne prévaudront contre elle.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de toute l'étendue de mon cœur de nous avoir donné la Religion et de m'avoir fait naître dans le sein de la véritable Église. Qu'elle est belle! qu'elle est grande! qu'elle est solidement établie, cette Religion qui remonte jusqu'au premier jour du monde et qui s'étend jusqu'à la fin des siècles! Donnez-moi toujours pour elle et pour l'Église, sa fidèle gardienne, la docilité, le respect et la tendresse d'un enfant.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je prierai souvent pour les besoins de l'Église.*



LII[e] LEÇON.

INFLUENCE DE LA RELIGION.

L'ancien peuple de Dieu dut toute sa supériorité à l'influence de la Religion. — Dans la famille. — Dans la société civile et politique. — Dans la société religieuse.

Le Catéchisme précédent exige que nous montrions l'influence de la Religion sur l'ancien peuple de Dieu. On a dit avec beaucoup de vérité : Point de société sans Religion, et on peut ajouter que la société est d'autant plus tranquille, plus florissante et plus heureuse, que la Religion y est plus connue et mieux observée. Le peuple juif en offre un mémorable exemple.

Si les Chrétiens sont le peuple modèle depuis la venue du Messie, le peuple juif fut aussi, parmi les nations de l'antiquité, le peuple modèle, c'est-à-dire le peuple le plus éclairé, le plus moral, et à tout prendre, le plus heureux. Ce glorieux privilége, il le dut à sa Religion. La preuve en est facile : la plupart des nations anciennes étaient plus considérables, plus riches, plus puissantes que la nation juive ; et, néanmoins, elles étaient beaucoup moins morales, la législation beaucoup moins complète et moins sage, les idées beaucoup moins

nobles, les mœurs beaucoup moins pures; l'enfant, la femme, l'esclave, le pauvre, c'est-à-dire les trois-quarts des hommes dans une abjection et une servitude beaucoup plus profonde. Pourquoi tant d'infériorité? Parce qu'une chose leur manquait, la connaissance de la vraie Religion. Ces peuples ne vivaient que de quelques lambeaux des vérités primitives, et le bonheur d'un peuple est toujours proportionné au nombre des vérités qu'il croit.

Les Juifs, qui possédaient une révélation plus complète de la vérité, devaient être et ils étaient réellement supérieurs aux nations idolâtres. Un simple détail suffira pour le prouver. Afin de mettre de l'ordre dans cet examen, considérons les Juifs dans la famille, dans la société politique et dans la société religieuse.

1° *Dans la famille*. La famille est la base des états qui ne sont qu'un assemblage de familles; mais il n'y a point de famille sans autorité paternelle : or, il faut que cette autorité soit ferme, sage et bien réglée. Telle était l'autorité paternelle chez les Juifs. Chez les Payens, les parents s'arrogeaient le droit de vie et de mort sur leurs enfants, et ils l'exerçaient sans pitié et sans contrôle; ils tuaient, vendaient, exposaient leurs enfants, sans que les lois en fissent un crime. Chez les Juifs, les pères et mères n'avaient le droit ni d'exposer ni de vendre leurs enfants; à la vérité ils avaient le droit de les faire mourir, mais ce n'était que pour de justes raisons, et jamais ils ne pouvaient l'exercer sans la participation du magistrat. Après avoir essayé toutes les

corrections domestiques, le père et la mère allaient dénoncer au sénat de la ville leur fils désobéissant et débauché, et sur leur plainte, il était condamné à mort et lapidé. Ainsi, la crainte de s'attirer la colère de ses parents, tenait un enfant dans une entière soumission.

On ne saurait croire combien l'affaiblissement ou plutôt l'anéantissement de la puissance paternelle produit de maux parmi nous. Quelque jeune que soit un fils, sitôt qu'il est marié ou qu'il peut subsister sans le secours de son père, il prétend ne lui devoir plus qu'un peu de respect. De là cette multitude de petites familles qui vivent isolées ou qui ne tiennent les unes aux autres que par de faibles liens que la plus légère discorde brise à l'instant. Outre la dépravation des mœurs dont cette indépendance est la première cause, elle est aussi très-dangereuse à l'État : un demi-siècle de révolution ne l'a que trop prouvé.

De la puissance paternelle dérivait la puissance des vieillards, elle était grande chez les Israélites ; c'était surtout parmi les vieillards qu'on choisissait les juges et les conseillers de l'État. Dès que les Hébreux commencèrent à former un peuple, ils furent gouvernés par les vieillards ; et dans toute la suite de l'Écriture, toutes les fois qu'il est parlé des assemblées et des affaires publiques, les anciens sont toujours mis au premier rang, et quelquefois ils sont nommés seuls.

Rien de plus utile que cette puissance des vieillards pour entretenir la paix dans la famille et l'ordre dans l'Etat. La jeunesse n'est propre qu'au mouvement et à

l'action ; la vieillesse sait instruire, conseiller et commander. La jeunesse n'a ni patience ni prévoyance, elle est ennemie de la règle et avide de changement ; la vieillesse temporise avec sagesse, elle porte loin ses vues, elle marche avec précaution, elle agit par de solides principes, elle évite toute innovation.

Aussi, le Seigneur prit un soin particulier de faire respecter les vieillards ; c'est une des choses qu'il recommande le plus souvent dans l'Écriture. De sévères punitions vengeaient la vieillesse outragée, témoins ces quarante-deux enfants dévorés par deux ours, pour s'être moqués du prophète Élizée parce qu'il était chauve.

Loin de craindre la multitude des enfants, les pères et mères la demandaient avec instance au Seigneur ; ils la regardaient comme un honneur insigne. On appelait heureux celui qui se voyait environné d'une foule d'enfants et de petits-enfants, toujours prêts à exécuter ses ordres et à recevoir ses instructions. L'éducation des enfants était regardée comme le premier et le plus doux des devoirs imposés à l'homme. Elle commençait en quelque sorte dès la naissance, puisque les mères ne se dispensaient pas, comme parmi nous, de nourrir elles-mêmes le fruit de leurs entrailles.

Aussitôt que l'enfant pouvait marcher et articuler des mots, on formait son corps par le travail et les exercices, et son esprit par les lettres et par la musique. Le père accoutumait son fils à courir, à lever des fardeaux, à tirer de l'arc, à lancer la fronde ; il joignait à tout cela des exercices militaires. Il lui enseignait encore tout ce

qui regarde l'agriculture, éclairant ses leçons par une pratique continuelle ; en sorte qu'un jeune homme, au sortir de la maison paternelle, savait se procurer à lui-même toutes les choses nécessaires à la vie.

La mère apprenait à sa fille à remplir toutes les fonctions du ménage, à pétrir avec adresse, à faire tout ce qui concerne la cuisine, à filer, à travailler à l'aiguille, à fabriquer des étoffes sur le métier. Voici en même temps les principes qu'elle lui donnait. Dites si on trouve rien de comparable chez les nations payennes! Quand on songe que c'est de la bonne éducation des jeunes personnes que dépend le bonheur de la famille, comment douter de celui qui régnait dans les familles israélites?

« Une femme sage, disait la mère à sa fille, appliquée à son ménage et laborieuse, est la joie de son mari ; elle est plus précieuse que l'or et les perles qu'on apporte des extrémités du monde. Le cœur de son mari met sa confiance en elle, et sa maison sera dans l'abondance.

» Elle cherche la laine et le lin et elle les met en œuvre avec des mains habiles. Elle se lève avant le jour et distribue la nourriture à ses domestiques. Elle met la main aux ouvrages les plus forts, et dès qu'elle les a quittés, ses doigts reprennent le fuseau.

» Elle ouvre sa main à l'indigent et elle l'étend pour assister le pauvre ; elle ne craint pour sa maison ni le froid ni la neige, parce que tous ses domestiques sont bien vêtus. Elle se fait elle-même des meubles de tapisserie, et elle est couverte de lin et de pourpre. Elle ne profère

que des paroles de sagesse ; sa langue est conduite par la loi de la douceur et de la clémence.

» Elle a les yeux sur tout ce qui se passe dans sa maison, et elle ne mange point son pain dans l'oisiveté ; ses enfants publient qu'elle est heureuse et son mari ne cesse de la louer. »

Telles étaient les sages maximes par lesquelles les mères formaient l'esprit et le cœur des jeunes Israélites, et ces leçons avaient d'autant plus de poids qu'elles donnaient elles-mêmes l'exemple à leurs chères élèves.

Les maximes que les pères rappelaient sans cesse à leurs fils, n'étaient pas moins solides. « Mon fils, disaient-ils, aimez dès votre jeunesse à être instruit, et vous acquerrez une sagesse que vous conserverez jusqu'au tombeau. La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse. Craignez donc le Seigneur de toute votre ame et ayez de la vénération pour ses Prêtres. Ne dites point : J'ai péché, et quel mal m'en est-il arrivé ? Mon cher fils, le Très-Haut est lent à punir.

« Lorsque vous entrez dans la maison du Seigneur, considérez où vous mettez le pied, et approchez-vous pour écouter ce que Dieu vous commande, car l'obéissance vaut mieux que les sacrifices. Songez toujours que la bénédiction du Seigneur est sur la tête du juste.

» Que votre bouche ne s'accoutume point aux jurements, car en jurant, on offense Dieu de bien des manières.

» Si vous voyez un homme sage, allez le trouver dès le point du jour, et que votre pied presse souvent le seuil

de sa porte. Ne consultez point un homme sans religion sur ce qui regarde la piété; un injuste, sur la justice; un homme timide sur ce qui regarde la guerre ; un marchand sur ce qui est de son négoce; mais adressez-vous à un homme de bien, dont les vues s'accordent avec les vôtres. Consultez votre propre conscience, car vous n'avez point de conseiller plus fidèle.

» Ne dites point : Je traiterai cet homme-là comme il m'a traité, et prenez garde de faire jamais aux autres ce que vous seriez fâché qu'on vous fît. Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger, s'il a soif donnez-lui à boire.

» Faites l'aumône en la manière que vous le pourrez. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup; si vous avez peu, donnez de bon cœur du peu que vous avez. Celui qui a pitié du pauvre prête au Seigneur à intérêt. Ne détournez pas vos yeux du pauvre, quoiqu'il vous importune, et ne donnez point sujet à ceux qui vous demandent de vous maudire par derrière. Prêtez l'oreille au pauvre sans chagrin, répondez-lui favorablement et avec douceur.

» Ne soyez point comme un lion dans votre maison, en vous rendant terrible à vos domestiques et en maltraitant ceux qui vous sont soumis.

» Ecoutez votre père qui vous a donné la vie, et ne méprisez pas votre mère lorsqu'elle est dans la vieillesse. Celui qui honore son père et sa mère, recevra lui-même de la consolation de ses enfants. Soulagez votre père dans sa vieillesse : ne l'attristez point durant sa vie. Si

son esprit s'affaiblit, supportez-le, et ne le méprisez pas à cause des avantages que vous aurez sur lui; car la charité dont vous aurez usé envers votre père, ne sera pas mise en oubli, et Dieu vous récompensera pour avoir supporté les défauts et les infirmités de votre mère. »

Telle était la morale des Israélites. Qu'on cherche tant qu'on voudra chez les nations d'alors, jamais on ne trouvera rien qui lui soit comparable.

Outre ces instructions, les pères et mères étaient obligés d'apprendre à leurs enfants les grandes choses que Dieu avait faites pour eux et pour leurs ancêtres, et la loi leur commandait de leur expliquer l'origine des fêtes qu'ils célébraient, et les cérémonies qui s'y observaient.

Les Israélites n'avaient point d'écoles publiques; la plus grande partie de l'instruction se puisait dans les entretiens des pères et des vieillards. Pour mieux se faire entendre de leurs élèves, ils employaient non-seulement les simples narrations, mais encore les proverbes, les énigmes et les allégories. Le principal usage de ces discours figurés, était de renfermer les maximes de morale sous des images agréables et naturelles, afin que les enfants les retinssent plus aisément. Une partie de l'éducation consistait à apprendre par cœur les cantiques de Moïse et des autres Prophètes, ainsi que les psaumes de David. Comme ces divines poésies se chantaient, on prenait nécessairement quelque teinture de musique.

Ainsi, tandis que chez les Payens, les mères et les nourrices apprenaient aux enfants dès le berceau les

fables des dieux, c'est-à-dire des contes obscènes et ridicules qui ne tendaient qu'au mépris de la divinité et à la corruption des mœurs [1], les Israélites étaient les seuls qui ne racontaient aux enfants que des vérités propres à leur inspirer la crainte et l'amour de Dieu, et à les exciter à la vertu. Toutes leurs traditions étaient vraies, nobles et utiles. De quel côté était la supériorité ?

II. *Dans la société politique et civile*. Cette supériorité des Juifs sur les autres nations, n'est pas moins marquée dans la société politique et civile. En ouvrant les livres de Moïse, on y trouve un corps de lois qui tendent non-seulement à conserver la religion et le culte du vrai Dieu, mais encore à soutenir, à former les mœurs et à établir un état heureux et tranquille. L'idolâtrie, le luxe, l'intempérance, la débauche, tous les vices en un mot qui troublent l'ordre de la société et l'ordre des familles, y sont sévèrement proscrits; les devoirs des pères et des mères, des maîtres et des serviteurs, y sont sagement fixés. On y voit des réglements somptuaires en faveur de la modestie et de la frugalité; tout est prévu, tout est ordonné par le suprême Législateur dont Moïse était l'interprète et le ministre.

Or, dans ce code si admirable et si complet, se trouvaient entre autres deux lois bien touchantes : c'était la loi de l'année sabbatique et loi du Jubilé. Chaque Israélite avait son champ à cultiver; et c'était le même qui avait été donné à ses ancêtres du temps de Josué. Il ne pouvait changer de place, ni se ruiner, ni s'enrichir

[1] Fleury, *Mœurs des Israélit.*

excessivement : la loi de l'année sabbatique et celle du Jubilé y avaient pourvu.

Par la première, il était ordonné de laisser reposer les terres tous les sept ans, en l'honneur du Seigneur. Durant cette septième année, on ne pouvait ni ensemencer son champ, ni tailler sa vigne et ses arbres. On ne moissonnait point, on ne faisait point de vendange ; on ne recueillait ni les fruits ni les grains ; on abandonnait aux pauvres et aux étrangers tout ce que la terre produisait d'elle-même. Les propriétaires faisaient des provisions pendant la sixième année ; et s'ils avaient besoin de quelques nouveaux fruits, ils pouvaient en prendre dans les productions spontanées de leurs terres, mais avec modération, et sans faire tort à tous ceux qui, par leur indigence, avaient droit d'en user.

Par la loi du Jubilé, on sanctifiait de la même manière chaque cinquantième année. On publiait alors une liberté générale, par laquelle les Hébreux, que la misère avait contraints de se rendre esclaves de leurs frères, recouvraient tous les priviléges des citoyens. Chacun rentrait de plein droit dans les biens qu'il avait aliénés. Durant l'année du Jubilé, comme dans toutes les années sabbatiques, il était défendu d'exiger les dettes, et souvent même on les remettait aux pauvres. Cette difficulté de se faire payer, et l'impossibilité de faire des acquisitions durables, rendaient les emprunts plus difficiles et les ventes moins fréquentes, et par conséquent coupaient la racine à l'ambition, et diminuaient les occasions de s'appauvrir, ce qui était le but de la loi. Chacun se

bornait à son héritage, et s'attachait à le faire valoir, sachant que jamais il ne sortirait de sa famille.

Quand on voulait vendre son bien, on en évaluait le prix sur le nombre des années qui restaient jusqu'au prochain Jubilé. Plus ce nombre était grand, plus la valeur était considérable. Jamais on ne vendait que sous la condition du rachat. Le vendeur pouvait recouvrer son bien, deux, trois ou quatre ans après l'avoir aliéné, en rendant à l'acquéreur l'argent qu'il en avait reçu ; s'il ne pouvait le racheter, il attendait l'année Jubilaire.

Ainsi, les Hébreux n'étaient que les usufruitiers de leurs terres : ils étaient les fermiers de Dieu qui en était le véritable propriétaire. C'est pour cela qu'avant l'élection des rois, elles n'étaient chargées d'aucune autre redevance que des dîmes et des prémices que le Seigneur avait ordonnées.

Une autre loi non moins belle, c'était la loi de l'hospitalité. Aucune nation ne l'observa plus religieusement. Tandis que pour les Grecs et les Romains, dont on nous vante tant la civilisation, tout étranger était un ennemi, un homme suspect qu'on immolait souvent aux dieux du pays[1] ; les Juifs recevaient leurs hôtes avec l'empressement le plus vif. Ils leur rendaient tous les bons offices dont ils étaient capables ; en un mot, ils remplissaient avec joie, à leur égard, tous les devoirs de l'humanité.

Quoiqu'en disent les prétendus sages du siècle passé, jamais peuple ne fut plus humain ; on en jugera par cette

[1] Hostis apud majores dicitur quem nunc peregrinum vocamus. *Cicer.*

loi du Deutéronome : « Si marchant dans un chemin, dit le Seigneur, vous trouvez sur un arbre ou en terre le nid d'un oiseau, et la mère qui est sur ses petits ou sur ses œufs, vous ne retiendrez point la mère avec ses petits ; mais ayant pris les petits, vous les laisserez aller, afin que vous soyez heureux, et que vous viviez long-temps. » S'ils se comportaient ainsi à l'égard des faibles animaux, que faisaient-ils donc à l'égard des hommes ?

Mais, dit-on, les Israélites ont massacré les Chananéens. D'abord, le peuple de Dieu n'est pas le seul dans l'histoire duquel on voit les vaincus immolés sans miséricorde par les vainqueurs. Ouvrez les annales des Grecs et des Romains, ces nations si vantées, quel tissu de carnage et de férocité ! Ensuite, si les Israélites ont massacré les Chananéens, c'était pour obéir à l'ordre formel du Très-Haut qui avait réprouvé ces nations idolâtres. Et pourquoi les avait-ils réprouvées ? Parce qu'elles n'avaient pas profité du châtiment des Sodomites, ni des exemples que leur avaient donnés les Patriarches ; parce qu'elles n'ouvraient pas les yeux aux merveilles opérées sur leurs frontières, pendant quarante ans, en faveur des enfants de Jacob ; parce qu'enfin elles bravaient et fatiguaient la justice divine, depuis près de dix siècles, par les désordres et les crimes inouis dans lesquels elles vivaient. Qui a le droit de dire à Dieu : Vous n'avez pas le pouvoir de punir les coupables ? Or, le peuple d'Israël était l'instrument de ses vengeances. Un examen attentif de leur législation prouve l'évidente

supériorité des Juifs sur les autres nations. De savants hommes l'ont fait [1] et leur travail jette dans l'admiration la plus profonde pour ce code mosaïque dont l'aveugle et sotte impiété du dernier siècle osa faire de si indécentes critiques.

III. *Dans la société religieuse.* Qui oserait, sans rougir, mettre en parallèle la religion des Juifs avec l'idolâtrie qui régnait partout? Autant comparer le jour avec la nuit, le crime avec la vertu, Dieu avec le démon. En ce point fondamental, la supériorité des Juifs sur les Payens ne fut jamais le sujet d'aucune difficulté. Car ce qu'il y avait de vrai et de bon dans le Paganisme, n'était qu'un faible débris de la révélation dont les Juifs possédaient la plénitude.

Ils n'avaient qu'un seul temple et un seul autel, où il fût permis d'offrir à Dieu des sacrifices. C'était une marque sensible de l'unité de Dieu. Pour représenter aussi sa majesté souveraine, ce bâtiment n'était pas seulement le plus magnifique de tout le pays, c'était encore une des merveilles du monde.

Outre le temple de Jérusalem, il y avait dans les autres villes des lieux consacrés au service divin, et qu'on appelait *Synagogues*, c'est-à-dire maisons d'assemblées. Le service de la synagogue consistait dans les prières, dans la lecture de l'Écriture Sainte et dans la prédication. Le peuple s'y rendait trois fois par semaine, sans compter les jours de fête et de jeûne. Il y avait

[1] *Voyez la défense de la législ. mosaïq.* par le professeur Brunati, de Bresse.

dans chaque synagogue un certain nombre de ministres chargés des exercices religieux qui s'y faisaient ; c'étaient, le plus qu'il était possible, des Prêtres ou des Lévites. A leur défaut, on choisissait les vieillards les plus vénérables par leur âge et par leurs vertus.

Trois fois chaque année, c'est-à-dire aux solennités de Pâque, de la Pentecôte et des Tabernacles, tous les hommes étaient obligés de se rendre à Jérusalem, et il était permis aux femmes d'y venir. Nous parlons ailleurs de ces fêtes et de la manière dont elles se célébraient ; ajoutons seulement ici quelques détails. Ces grandes solennités duraient sept jours. Le second jour de la fête de Pâque, on apportait au temple une gerbe de blés nouveaux : c'étaient les prémices de la moisson.

Les cérémonies qui accompagnaient cette offrande, étaient pleines de mystères. Les Juges députaient trois hommes pour aller cueillir la gerbe dans le territoire de Jérusalem. Les députés demandaient par trois fois à la foule qui était présente si le soleil était couché, et on leur répondait par trois fois qu'il l'était. Ensuite ils demandaient par trois fois la permission de couper la gerbe, et trois fois on la leur accordait. Ils la moissonnaient enfin dans trois champs différents, avec trois différentes faucilles, et l'on mettait les épis dans trois cassettes pour les apporter au temple. Lorsque la gerbe était arrivée, on la battait dans le parvis, et du grain qu'elle donnait, on prenait environ trois pintes. Après l'avoir bien vané, bien rôti et bien broyé, on répandait par-dessus une certaine quantité d'huile ; on y ajou-

tait une poignée d'encens, et le Prêtre qui recevait cette offrande, l'agitait devant le Seigneur vers les quatre parties du monde : il en jetait une portion sur l'autel, et le reste était à lui. Après cela chacun pouvait commencer la moisson.

On voit dans l'offrande de la gerbe, une peinture frappante du sacrifice non sanglant de l'autel, sacrifice qui sanctifie les quatre parties du monde. Cette offrande salutaire n'a commencé qu'après que le Soleil de justice fût couché, c'est-à-dire après la mort du Sauveur, et son objet est d'en conserver la cérémonie. Enfin, le nombre de trois, nombre mystérieux, indique visiblement l'opération des trois personnes de la sainte Trinité dans le grand ouvrage de la rédemption du genre humain.

Sept semaines après qu'on avait offert la nouvelle gerbe, on célébrait la fête de la Pentecôte, dans laquelle on présentait à Dieu deux pains, qui étaient les prémices des pains de la nouvelle moisson.

Le quinzième jour du septième mois, après la récolte de tous les fruits de l'année, on célébrait la fête des Tabernacles, qui durait sept jours comme les deux précédentes ; cinq jours avant cette fête, on célébrait celle des expiations par un jeûne général. C'était le seul jour de l'année où le Grand-Prêtre entrât dans le sanctuaire pour faire l'expiation des péchés de tout le peuple. Voici de quelle manière se faisait cette cérémonie :

Le Grand-Prêtre, après avoir immolé un veau pour

ses propres péchés et pour ceux de sa famille, entrait dans le sanctuaire, l'encensoir à la main, avec des parfums et le sang de ce veau. Il mettait les parfums sur le feu, afin que la fumée qui s'élevait lui dérobât la vue de l'arche d'alliance ; puis, trempant le bout du doigt dans le sang du veau, il en faisait sept fois l'aspersion vers le propitiatoire qui couvrait l'arche.

Ensuite il immolait pour les péchés du peuple un des deux boucs qu'on lui avait amenés de la part de toute la nation. Il le tirait au sort, et celui des deux sur qui le sort tombait était immolé. Le Pontife prenait le sang de ce bouc, dont il faisait l'aspersion dans le sanctuaire, dans tout le Tabernacle et sur l'autel des Holocaustes, pour purifier le lieu saint et l'autel de toutes les impuretés des enfants d'Israël. Il présentait à Dieu l'autre bouc vivant ; et, lui mettant les deux mains sur la tête, il confessait les péchés du peuple, dont il chargeait avec imprécation la tête de ce bouc, après quoi il le faisait chasser dans le désert, de manière qu'il ne reparût plus : c'est ce qu'on appelait le bouc *émissaire*.

Ces deux boucs représentaient le sacrifice unique du Sauveur, qui, comme le bouc émissaire chargé des péchés du peuple, a été emmené hors de Jérusalem, et, comme l'autre bouc, immolé pour nous purifier par l'aspersion de son sang.

Les Israélites n'étaient, comme nous avons vu, que les fermiers du Seigneur : lui seul était le véritable propriétaire de la Palestine. Pour reconnaître ce souverain domaine, ils étaient obligés de lui offrir une partie

de leurs récoltes. Nous avons vu que ces offrandes se faisaient avant de toucher aux moissons, au nom de tout le peuple. Elles se composaient de la gerbe et du pain dont il a été parlé plus haut. Après les moissons, ces mêmes offrandes se faisaient par les particuliers, afin qu'ils commençassent à faire usage des nouveaux fruits, et c'est pour cette raison qu'on les appelait *prémices*.

Il n'y avait point de temps marqué pour les prémices des particuliers, et la quantité n'en était pas non plus prescrite. On s'assemblait en troupes de quatre-vingts personnes, pour apporter en pompe ces offrandes au temple de Jérusalem. Chaque troupe était précédée d'un bœuf destiné au sacrifice : l'animal était couronné d'olivier, et ses cornes étaient dorées. Chacun portait dans un panier les prémices de ses terres : les riches avaient des paniers d'or ou d'argent ; les plus pauvres en avaient d'osier. Ils marchaient en cérémonie jusqu'au temple, en chantant des cantiques ; et quand ils arrivaient à la montagne du temple, tous sans excepter le roi lui-même, s'il y était, prenaient leurs paniers sur leurs épaules, et les portaient jusqu'au parvis des Prêtres qui les recevaient en faisant des prières analogues à cet acte de piété.

Celui qui faisait l'offrande, disait : « Je reconnais aujourd'hui devant le Seigneur, que je suis entré dans le pays qu'il avait promis à nos pères ; c'est pourquoi j'offre les prémices des fruits de la terre que le Seigneur m'a donnée. » Après cette prière, il déposait son panier sur l'autel, se prosternait et s'en allait.

La loi ordonnait encore aux Hébreux de consacrer au Seigneur les premiers-nés de leurs fils, et les premiers-nés d'entre les animaux. Il était ordonné de racheter avec de l'argent les premiers-nés d'entre les enfants. On pouvait aussi racheter les premiers-nés d'entre les animaux impurs; quant aux animaux purs, ils étaient sacrifiés, et leur sang était versé autour de l'autel. On en brûlait la graisse, et les chairs appartenaient aux Prêtres aussi bien que toutes les autres offrandes. Ainsi le Seigneur l'avait réglé.

Si les Israélites avaient des jours de fête, ils avaient aussi des jours de jeûne. La loi n'avait ordonné qu'un seul jour de jeûne général : c'était le dixième du septième mois, qui était la fête des expiations; mais il y en avait d'extraordinaires, les uns dans les calamités publiques, les autres dans les afflictions particulières. On jeûnait aussi par simple dévotion.

Leur jeûne ne consistait pas seulement à manger plus tard, mais à s'affliger en toutes manières. Ils passaient le jour entier sans boire ni manger jusqu'à la nuit. C'est ainsi que le pratiquent encore non-seulement les Juifs, mais les Mahométans qui l'ont imité d'eux et des premiers Chrétiens. Les jeûnes publics étaient annoncés au son de la trompette, comme les fêtes. Tout le peuple s'assemblait à Jérusalem dans le temple; dans les autres villes sur les places publiques. On faisait des lectures de la loi, et les vieillards les plus vénérables exhortaient le peuple à reconnaître leurs péchés, et à en faire pénitence. On ne faisait point de noces ce jour-là.

On demeurait en silence dans la cendre et le cilice. Ils portaient des habits sales et déchirés, ou des sacs, c'est-à-dire des habits étroits et sans plis, et par conséquent désagréables. Ils les nommaient aussi cilices, parce qu'ils étaient faits de gros camelot, ou de quelque étoffe semblable, rude et grossière. Ils avaient les pieds nus, aussi bien que la tête, mais le visage couvert; quelques fois même ils s'enveloppaient d'un manteau pour ne point voir le jour. Les Prophètes avaient grand soin de leur rappeler que toutes ces marques extérieures de pénitence ne suffisaient pas, qu'il fallait y joindre la conversion du cœur.

Tel était, en peu de mots, l'état des Israélites, et telle fut l'influence salutaire de la Religion sur ce peuple. Grace à elle, la nation juive fut la plus éclairée, la plus morale et la plus heureuse de l'antiquité [1].

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir donné la Religion au monde, et de tous les bienfaits dont elle a été la source continuelle : accordez-nous la grace d'être toujours dociles à ses lois salutaires.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'aurai le plus grand respect pour toutes les cérémonies de l'Église*.

[1] *Voyez* Fleury, *mœurs des Israélit* et Filassier, *Eraste*, t. 1.

PETIT CATÉCHISME.

INFLUENCE DE LA RELIGION.

Q. Quelles furent les effets de la Religion chez les Israélites ?

R. Les effets de la Religion chez les Israélites furent de rendre le peuple le plus éclairé, le plus vertueux et le plus heureux de tous les peuples anciens. Il est facile de reconnaître en étudiant l'état de la famille, de la société et de la Religion dans la nation sainte.

Q. Quel était l'état de la famille ?

R. La famille est le fondement des royaumes, qui ne sont qu'un assemblage de familles particulières. Le bon ordre de la famille dépend de l'autorité des parents. Chez les Juifs, la puissance paternelle était très-grande. Si les enfants étaient incorrigibles, les pères et mères avaient le droit de les dénoncer, et sur leur simple témoignage, on les faisait mourir. Les pères et mères donnaient à leurs enfants les plus sages leçons. Ils leur apprenaient tout ce qui est nécessaire à la vie. Ils étaient obligés de leur raconter l'histoire de leur nation, et de leur faire apprendre par cœur les cantiques de Moïse et des Prophètes, qui rappelaient les merveilles du Seigneur. Aussi les enfants étaient très-respectueux, non-seulement envers leurs parents, mais encore envers les vieillards.

Q. Quel était l'état de la société?

R. L'état de la société chez les Juifs était bien supé-

rieur à celui de la société chez les Payens. Les Juifs avaient des lois admirables qui condamnaient tous les désordres ; il n'en était pas de même chez les Payens ; les Juifs avaient des lois qui combattaient l'ambition, et qui les empêchaient de s'enrichir aux dépens les uns des autres. Il n'en était pas de même chez les Payens. Parmi ces lois, était celle du Jubilé. Chaque cinquantième année, tout le monde rentrait de plein droit dans les biens qu'il avait vendus, en sorte qu'une grande égalité régnait entre toutes les familles.

Q. Quel était l'état de la Religion ?

R. La religion des Juifs étant la vraie Religion, se trouvait bien plus parfaite que celle des autres nations. Son dogme était vrai ; sa morale pure, son culte saint et magnifique. Il était bien loin d'en être ainsi chez les Payens.

Q. Quelles étaient les principales fêtes des Juifs ?

R. Les principales fêtes des Juifs étaient Pâque, la Pentecôte et la fête des Tabernacles. C'était le second jour de la fête de Pâque qu'on offrait au Seigneur, comme unique Maître de toutes choses, les prémices de la moisson. Après la récolte des fruits, les Israélites venaient aussi en offrir les prémices au Seigneur, dans le temple de Jérusalem.

Q. Quels étaient leurs jeûnes?

R. Les Juifs avaient un jour de jeûne général, c'était le jour de la fête des expiations. Ce jour-là, le Grand-Prêtre entrait dans le Saint des Saints. On immolait un bouc, et on en chassait un autre dans le désert après

l'avoir chargé avec malédiction de tous les péchés du peuple. Ce dernier s'appelait le bouc émissaire. Il représentait Notre Seigneur chargé des péchés du monde, et conduit hors de Jérusalem pour être mis à mort. Il y avait aussi des jours de jeûnes extraordinaires dans les calamités publiques ou dans les afflictions particulières. Leur jeûne consistait non-seulement à ne rien prendre que le soir, mais aussi à se couvrir la tête de cendres, et le corps d'un vêtement rude et grossier, qu'ils appelaient sac et cilice, à garder le silence et à s'abstenir de toutes sortes de divertissements. A ce jeûne extérieur ils avaient soin de joindre la componction du cœur, et la volonté de se convertir.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir donné la Religion au monde, et de tous les bienfaits dont elle a été la source continuelle; accordez-nous la grace d'être toujours dociles à ses lois salutaires.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'aurai le plus grand respect pour les cérémonies de l'Église.*

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

XXXIVe LEÇON. — LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ.

XXXVe LEÇON. — LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ.

XXXVIe LEÇON. — LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ.

XXXVIIe LEÇON. — LE MESSIE PROMIS ET FIGURÉ.

XXXVIIIe LEÇON. — LE MESSIE PRÉDIT.

XXXIXe LEÇON. — LE MESSIE PRÉDIT.

XLVIIe LEÇON. — LE MESSIE PRÉPARÉ.

XLVIIIe LEÇON. — LE MESSIE PRÉPARÉ.

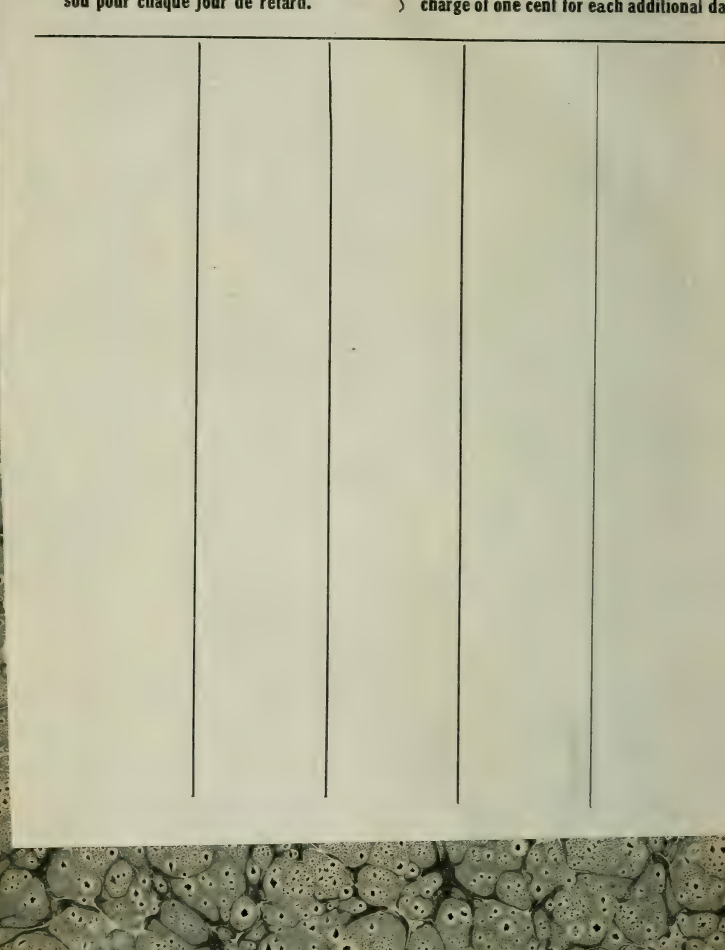
XLIXe LEÇON. — LE MESSIE PRÉPARÉ.

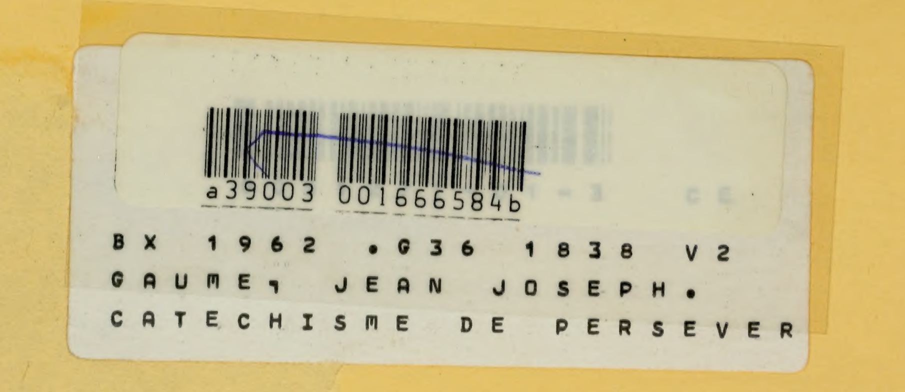
L^e LEÇON. — LE MESSIE PRÉPARÉ.

LIe LEÇON. — UNITÉ DE LA RELIGION ET DE L'ÉGLISE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.






a39003 001666584b

